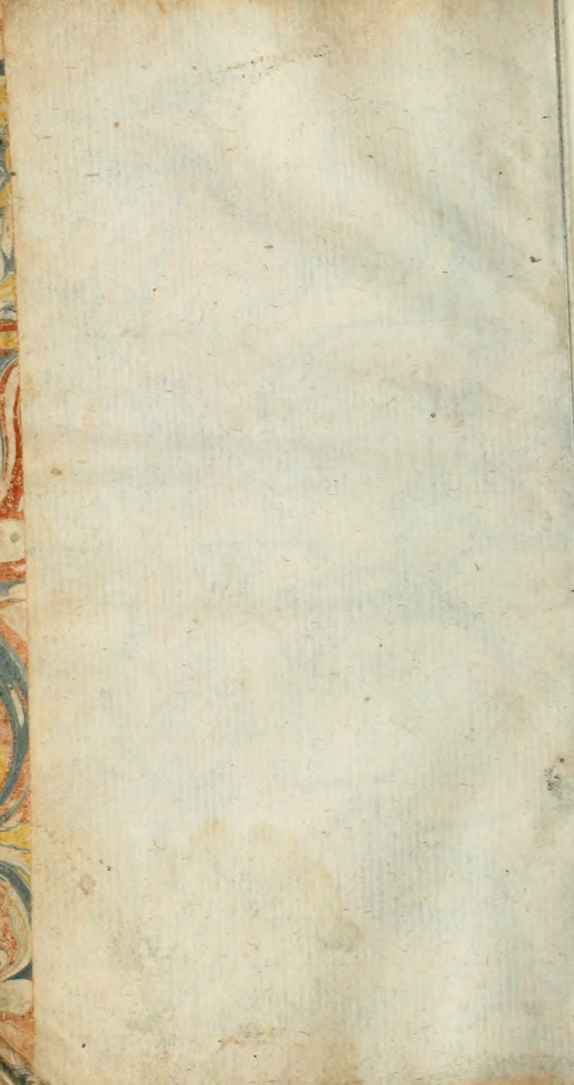








OEUVRES DE MADAME DE VILLE-DIEU,

TOME IV.

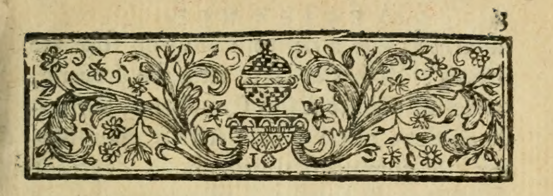
Contenant ALCIDAMIE, ET LES GALANTERIES GRENADINES.



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCCXV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



ALCIDAMIE.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

DANS un des plus beaux endroits du monde, & que le Ciel ſemble avoir choiſi pour y verſer ſes meilleurs influences ; il y a une Iſle, que les Habitans nomment l'Iſle Délicieuſe, & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'ils lui ont donné ce beau nom ; puiſque ſoit pour ſa fertilité, ſoit pour ſa ſituation, ou pour le nombre & les bonnes mœurs des Peuples heureux qui l'habitent, à peine dans tout le reſte de l'Univers, ſe peut-il trouver un lieu qui l'égale. La forme de cette belle Iſle eſt

quarrée ; elle a de tour environ ſoixante lieuës, l'Iſle de Crete eſt à ſon Levant, celle de Melite à ſon Couchant, la Sicile au Septention, & l'Affrique au Midy, & comme ſi toutes choſes devoient contribuer à ſa beauté, elle eſt ſituée dans un endroit de la mer Mediterranée, qui ſemble former un Canal exprés pour ſervir de Port à Plaiſance, qui eſt la capitale de ſes Villes ; les ruës en ſont larges, & nettes, les maiſons belles & bien percées, les Places publiques, ſpacieuſes ; & ce qui rend ſon Port admirable, c'eſt que toutes les murailles qui le bordent, ſont terminées d'une longue terraſſe baluſtrée, où ſe promenent tous les habitans de l'Iſle, & qui paroît une perſpective aux yeux de ceux qui y abordent. Ce fut dans cet aimable lieu que l'illuſtre Teocrite laſſé des fatigues d'un long voïage, & tourmenté par les furieuſes inquietudes qui agitoient continuellement ſon eſprit, reſolut de prendre terre, tant pour faire radouber ſon vaiſſeau, qu'une tempête derniere avoit mis en tres-mauvais état ; que pour ſe munir de toutes les choſes neceſſaires à la pourſuite de ſes voïages. Il commanda donc à ſon Pilote de moüiller l'ancre à l'Iſle Delicieuſe, & s'étant fait mettre à terre ſur la côte, il voulut y entretenir

quelque temps ses pensées avec son cher Muly, qui avoit toûjours esté le confident & le compagnon de toutes ses avantures. D'abord qu'ils furent descendus de l'esquif, ils s'arrêterent à considerer la beauté du port de Plaisance, & la magnificence de ses murailles ; & puis s'étant insensiblement éloigné de quelques pas du rivage, ils se trouverent dans un petit bois de cyprés, divisé par plusieurs routes longues & droites, qui se terminoient toutes à un tapis de gazon qu'un agreable ruisseau traversoit par le milieu. Teocrite trouva ce lieu si charmant, qu'il ne pût s'empêcher de s'y arrester quelques momens. Il s'assit donc au bord de ce ruisseau & se mit à rêver à ce qui occupoit toutes ses pensées. Son fidelle Escuyer le voïant ainsi enseveli dans la rêverie, l'interrompit par ces paroles : Hé quoi Seigneur, lui dit-il ! êtes-vous resolu de passer les restes d'une aussi belle vie que la vôtre, de la maniere dont vous avez vêcu depuis deux années ? Ne songez-vous point à la gloire qui vous appelle ailleurs, & voulez-vous consommer vos jours à chercher une personne, dont vous ne sçavez ny le païs ny le nom, qui n'est peut-estre que l'effet de l'imagination d'un Peintre, & pour laquelle

vous abandonnés le ſoin d'une Couronne, qui vous a coûté tant de ſang & de travaux à conquerir ? Ceſſez, mon cher Muly, interrompit le vaillant Teocrite, avec un profond ſoupir ; ceſſez de combattre une reſolution que l'amour fortifie tous les jours, & ne vous oppoſez plus aux ordres de ma triſte deſtinée. Le Sceptre au nom duquel vous me conjurez d'abandonner mon glorieux deſſein, a mille peines attachées à ſa poſſeſſion, qui ſont auſſi grandes que celles que je ſouffre, & le bonheur qui l'accompagne, n'eſt rien en comparaiſon de celui que je recevrois, ſi je pouvois trouver l'adorable perſonne que je cherche : & puis, mon cher Muly, je m'étois ſi fort accoutumé à la condition d'un homme privé dans les premieres années de ma vie, qu'un Roïaume ne me paroît pas d'une abſoluë neceſſité à ma joïe ; mais helas ! il n'en eſt pas de même de la perſonne que je cherche ; elle eſt ſi neceſſaire à ma felicité, que je n'en puis jamais goûter de parfaite ſans elle ; je prefererois le bien de voir un ſeul moment l'adorable original du portrait qui m'enflamme, non ſeulement à toutes les Couronnes du monde ; mais encore à ma propre vie. Comme Teocrite exprimoit par ces paroles la paſſion

qu'il avoit dans l'ame ; il apperçut un fort beau cheval ſuperbement enharnaché d'un équipage de femme, qui paiſſoit en liberté dans le bois, & qui s'approcha même de ſi prés du lieu où il eſtoit aſſis, qu'il pût aiſément remarquer que ſa houſſe étoit ſemée de Sceptres croiſez l'un ſur l'autre, & de doubles A A. Couronnez. Cette vûë lui faiſant connoître qu'il y avoit quelque perſonne de qualité dans ce bois ; l'équipage dans lequel il eſtoit, ne lui ſemblant pas eſtre aſſez ſuperbe pour ſe faire voir aſſis dans cet état, il ſe leva precipitamment du lieu où il étoit, & il reprenoit le chemin de ſon vaiſſeau, lors qu'il vit ſortir d'entre quelques arbres une perſonne ſi belle & d'une taille ſi majeſtueuſe, qu'à peine en pût-il ſupporter la vûë ſans éblouïſſement. Cette merveilleuſe Inconnuë étoit vêtuë comme on dépeint la Déeſſe Diane ; ſa robe qui étoit d'une étoffe blanche toute ſimple, étoit retrouſſée à l'endroit du genoüil par une agraffe de pierreries, & laiſſoit voir une jambe qui n'étant couverte que d'un petit brodequin enrichy de perles, paroiſſoit dans toute ſa forme, dont la perfection étoit achevée ; ſes bras étoient à demy nuds, & dans une de ſes belles mains elle tenoit un petit arc d'ébeine

garny d'argent, & de l'autre elle estoit appuyée sur le bras d'une fille qui l'accompagnoit, elle avoit un Carquois sur son épaule, & au bout d'une écharpe couleur de feu qui lui prenoit sur l'épaule, & qui étoit rattachée sur sa hanche par un nœud d'émeraudes, elle portoit un petit Cor d'argent ; plusieurs plumes de la couleur de cette écharpe lui embragcoient confusément la tête, & milles grosses boucles blondes sortoient de dessous cette Couronne de feu & lui tomboient negligemment sur la gorge, qu'elle n'avoit alors couverte que d'une gaze fort claire, & que l'agitation du vent relevoit quelquefois si avantageusement pour Theocrite, qu'il voïoit de beautez qui avoient jusques alors surpassé son imagination : & ce n'étoit pas sans raison que cet Illustre Etranger, trouvoit que toutes les idées qu'il s'étoit autrefois formées de la beauté la plus accomplie, étoient incomparablement au dessous de ce qu'il voïoit alors ; car la nature avoit pris un tel plaisir à former cette divine personne, au dessus de tout ce qui se pouvoit jamais concevoir de plus parfait ; qu'il estoit impossible que l'imagination, qui d'ordinaire surpasse la verité, la suivît dans cette rencontre. En effet cette

Inconnuë n'étoit pas ſeulement blanche, blonde, & de cet air qui donne la grande beauté : mais elle avoit encore un charme particulier dans toutes ſes actions qui faiſoit qu'elle étoit auſſi agréable que belle ; ſon teint qui a toute la fraicheur du Printemps, étoit alors couvert d'une petite rougeur que l'émotion de la chaſſe lui cauſoit, qui le rendoit ſi éclatant, qu'à peine en pouvoit-on ſupporter la vûë. Elle avoit le tour du viſage ovale, le nez aquilain, la bouche petite & incarnate, & d'une forme ſi particuliere, qu'elle sembloit toûjours ſourire, & formoit par ce ſouris deux petits trous dans les joües d'Alcidamie, qui lui rendoient l'air enjoüé malgré l'extrême Majeſté qui paroiſſoit dans toute ſa perſonne ; ſes yeux étoient bleus, grands & bien fendus, & ils avoient une douceur ſi grande & ſi naturelle ; que leurs moindres mouvemens étoient languiſſans & capables de communiquer leur langueur à tous ceux qui les regardoient. O Dieux, quel devint Teocrite à la vûë de ce bel objet ! il ſentit une émotion extraordinaire, & levant les yeux au Ciel, comme pour le remercier de l'avoir conduit dans ce lieu ; & puis les tournant vers ſon cher Muly, avec toutes les marques d'une joïe incon-

cevable ; Ah ! Muly, lui dit-il, que vois-je ? Eſt-il poſſible que mes yeux ne me trompent point ? & la fortune ſe ſeroit-elle enfin laſſée de me perſecuter ? Comme il achevoit ces mots, la belle Inconnuë qui ne venoit dans cet endroit que pour étancher ſa ſoif, s'aſſit ſur le bord du ruiſſeau qui traverſoit ce petit bois ; & ſe courbant le plus proche de l'eau qu'il lui fut poſſible, elle en prit dans une de ſes belles mains, & la porta à ſa bouche. Mais à peine avoit-elle commencé d'en puiſer, qu'un furieux Sanglier ſortir tout écumant de rage d'un lieu fort proche de celui où étoit l'Inconnuë & courant promptement à elle, il l'euſt infailliblement atteinte, avant qu'elle euſt eu le temps de ſe lever de ſa place, ſi le Ciel n'euſt permis que Teocrite ſe fût trouvé là pour l'en empêcher. Cet illuſtre Etranger n'avoit pas plûtôt apperçû le Sanglier, qu'il étoit couru comme un deſeſperé au devant de ce furieux animal, & tirant un cimeterre qu'il portoit à ſon côté, il s'étoit tenu ferme à ſon paſſage, & avoit même été ſi heureux, que le Sanglier, qui dans ſa furie ſe jettoit à tout ce qu'il rencontroit, s'étoit élancé ſur lui ſi inconſiderément, qu'il s'étoit enferré de lui-même, & s'étoit mis

le cimeterre de Teocrite jusqu'à la garde dans le corps. Cette monstrueuse béte se sentant blessée, fit nn effort pour se jetter sur Teocrite, & montrant des défenses d'une grandeur prodigieuse, elle sembloit en devoir devorer le vaillant défenseur de la belle Inconnuë. Mais comme ce charmant Etranger étoit un des hommes du monde le plus adroit, il sauta legerement à côté ; & le Sanglier que la perte de son sang & la douleur qu'il sentoit, avoient si fort affoibli, qu'à peine se pouvoit-il soûtenir, ne trouvant plus son ennemy à son passage, & ne pouvant se retourner à cause de son extrême grosseur, fut encore quelque temps à se débatre & à grogner, & puis il se laissa tomber sur la poussiere qu'il arrosa toute de son sang, & sur laquelle il vomit une vie, qui sans le secours de Teocrite eust été funeste aux plus beaux jours que le Ciel eust jamais créez. Celle qui avoit reçû ce secours, ne fut pas si-tôt en état d'en remercier l'auteur, qu'elle s'avança vers lui pour lui témoigner sa reconnoissance. Qui que vous soïés, lui dit-elle, en langue Grecque, qui venez de me rendre un service aussi signalé que l'est celui de m'avoir preservée de la fureur de cet animal ; je vous assure que vous n'avez

pas obligé une personne méconnoiſſante ; & que j'emploïeray tout le pouvoir que ma naiſſance, ma qualité de Souveraine m'eût donné dans cette Iſle, pour tâcher à vous recompenſer de ce que vous venez de faire pour moi. La gloire de vous ſervir eſt une recompenſe ſi glorieuſe, Madame, lui repliqua l'Etranger dans la même langue qu'elle lui avoit parlé ; que quand j'aurois donné mille vies comme la mienne pour meriter ce bien, je ſerois trop recompenſé de leurs pertes par l'honneur qui me reſteroit de vous les avoir ſacrifiées. La belle Souveraine de l'Iſle Delicieuſe (car ſon diſcours l'avoit fait reconnoître pour telle à Teocrite) qui étoit une des plus modeſtes perſonnes du monde ; alloit répondre au diſcours obligeant de l'Etranger, avec tout l'eſprit & toute la moderation poſſible : mais elle en fut empêchée par le gros de la Chaſſe qui arriva dans cet endroit ; & qui trouvant le Sanglier mort, & la Princeſſe occupée à parler à un homme de fort bonne mine, qui leur étoit inconnu ; ſemblerent fort ſurpris de cette avanture. La Majeſté qui paroiſſoit dans la phyſionomie de cet illuſtre Etranger étoit bien capable d'exciter une curioſité auſſi forte, que celle que toute

cette troupe conçût de le connoître ; car quoi qu'il ne fût pas de cette taille dont la prodigieuse grandeur fait toute la beauté ; il avoit l'air si libre & si dégagé, la mine si haute, & la physionomie si heroïque, qu'il inspiroit du respect & de la crainte à tous ceux qui le voyoient : Il avoit les cheveux châtains, bouclez naturellement, les yeux noirs, vifs & brillans, la bouche agreable, & le nez bien fait : & quoi qu'il n'eust pas le teint d'une blancheur fort éclatante ; il l'avoit si fin & si uny, qu'il en eût effacé de plus beaux. Il n'étoit pas fort magnifiquement vêtu ; mais il avoit une chaîne de pierreries à son cimeterre, qui faisoit connoître que sa negligence avoit une autre cause que celle de la mediocrité de sa naissance. Aussi tous ceux qui le virent, le traiterent-ils d'abord avec autant de respect que s'il leur eût été parfaitement connu. Et pendant que la Princesse racontoit ce qui venoit d'arriver à tous ceux qui n'en avoient pas esté temoins : Cette fille qui étoit auprés d'elle sur le bord du ruisseau, lors que le Sanglier avoit paru, apprenoit de l'Escuyer de cet illustre Etranger, qu'il se nommoit Teocrite, & qu'il étoit un des plus grands & des plus illustres Princes du monde. Cette fille ayant don-

né connoiſſance à la Princeſſe de la qualité de ſon Liberateur, elle renouvella ſes civilités pour lui, & le conjura de vouloir bien l'accompagner à Plaiſance, où elle diſoit qu'elle vouloit tâcher à lui témoigner ſa reconnoiſſance du bienfait qu'elle en avoit reçû. Teocrite vouloit par civilité ſe diſpenſer de ce que la Princeſſe ſouhaittoit : Mais comme elle l'en preſſoit avec inſtance, & qu'il avoit des raiſons particulieres de la ſuivre ; qui étoient plus fortes que toutes les autres conſiderations, il conſentit enfin à ce qu'on deſiroit de lui, aïant aidé à remonter à cheval à la Princeſſe, il monta ſur un autre qu'on lui preſentoit, & la ſuivit à Plaiſance, qui n'étoit qu'à une fort petite diſtance du lieu où ils étoient alors. Pendant que ce petit chemin dura, Teocrite apprit de quelques-uns de ceux qui ſuivoient la Princeſſe, qu'elle ſe nommoit Alcidamie, & que bien qu'elle fut parvenuë fort jeune au rang de Souveraine de l'Iſle Delicieuſe, elle s'étoit pourtant ſi bien acquittée de cette charge, qu'elle eſtoit & crainte & adorée de ſes peuples. Et pendant que Theocrite apprenoit des choſes ſi avantageuſes d'Alcidamie, & ſi agreables pour lui, le chemin qu'il y avoit du bois à Plaiſance

étant finy, ils arriverent à cette belle Ville, que Teocrite trouva si merveilleuse, qu'il ne pouvoit assez l'admirer. Sa forme étoit carrée, aussi-bien que celle de toute l'Isle; elle étoit divisée en quatre quartiers differents, où se retiroient tous les Ouvriers, les Marchands, les quartiers & la Noblesse; & droit au milieu de la Ville, il y avoit une enceinte de murailles où étoient le Palais de la Princesse, & les maisons des principaux Seigneurs de sa Cour: mais ce qui rendoit ce lieu extraordinaire, c'est que les quatres avenuës par lesquelles on avoit communication du quartier Roïal aux quatre autres, étoient bordées d'Orangers, & avoient chacun une fontaine qui jettoit de l'eau jusques aux nuës. Quand nôtre illustre Etranger eut traversé cette belle Ville; il se trouva dans une grande place bordée de maisons superbement bâties, qui se terminoit à une longue avenuë de sapins, qui conduisoit jusques à la principale cour du Palais: Cette cour étoit entourée de balustrades de marbre, sur laquelle il y avoit plusieurs statues de Jaspe & de Porphire; & la Princesse étant descenduë de dessus son cheval dans cette cour, elle donna la main à Teocrite pour la conduire à un perron

de marbre à deux rempes, qui conduisoit au premier appartement de ce Palais : mais en approchant du perron, Teocrite remarqua que dans la masse de pierre qui separoit ces deux rempes, il y avoit une niche de marbre noir, dans laquelle étoit la figure d'un petit Amour de marbre blanc. Ce petit Dieu étoit representé le coude appuyé sur son arc, & la teste ne-negligemment panchée sur cette même main, & de l'autre il montroit la terre qu'il regardoit si fixement, qu'il sembloit qu'il rêvât tres-profondement à quelque chose, & au tour de sa niche étoient gravées ces deux vers en lettres d'Or.

Helas ; j'ay beau rêver sans cesse,
Je ne sçaurois toucher le cœur de la Princesse.

Lors que Teocrite eut aidé à monter cet escalier à la belle Alcidamie, il fut conduit par elle dans une salle bâtie à l'Italienne, de la voute de laquelle pendoient quantité de lampes de cristal, & aprés l'avoir traversée & deux autres tres-richement meublées, ils arrivérent à la Chambre de la Princesse, qui comme elle servoit de demeure à la plus belle de toutes les Princesses, étoit aussi la plus belle de toutes les Chambres ; elle étoit meu-

blée d'une étoffe d'argent toute blanche, ſur laquelle étoient appliquez de longs feſtons de fleurs de broderie d'or & de ſoye, qui entournoient les chiffres de la Princeſſe; le lambris en étoit d'un argent tres-poly, tout ſemé de Topaſes & d'Amatiſtes, & le plâtfonds étoit de bois de Cedre ſur lequel on avoit raporté pluſieurs pieces de bois de differentes couleurs qui formoient quantité de figures diverſes. Quatre petits Amours de nacre de perle, ſervoient à rattacher un grand pavillon de drap d'argent rehauſſé d'or, ſous lequel étoit le lit de la Princeſſe, & au travers de deux portes de criſtal qui étoient au deux coins de l'alcove de cette Chambre, l'on voïoit d'un côté un cabinet fait en dôme, rempli de toutes les raretez qu'Alcidamie avoit pû raſſembler depuis ſix années qu'il y avoit qu'elle regnoit dans l'Iſle Delicieuſe, & de l'autre une longue gallerie de tableaux, qui conduiſoit à une terraſſe qui regnoit tout le long du derriere de cette maiſon. Teocrite étoit ſi ravy de tout ce qu'il voïoit; & toute la Cour d'Alcidamie le paroiſſoit être ſi fort de la bonne mine, de la politeſſe, & de l'eſprit de cet Etranger, que cette mutuelle admiration empêcha long-temps ceux

qui la ressentoient, de la pouvoir témoigner. Mais à la fin la belle Alcidamie qui avoit une extrême passion de connoître son Liberateur plus particulierement qu'elle ne faisoit ; prit occasion sur ce qu'il disoit de l'Isle Delicieuse, de lui demander de quel lieu il étoit : (car aprés lui avoir long-temps entendu loüer, & Plaisance en general & le Palais en particulier :) Je m'estime bien heureuse, Seigneur, lui dit-elle, que vous trouviez nôtre Isle si agreable ; car j'espere que cette consideration vous obligera d'y faire quelque sejour, ce que j'ay apprehendé de ne pouvoir obtenir de vous au commencement que je vous ay veu ; car comme je ne sçay point sous quel climat vous êtes né, j'ay eu lieu de craindre quelque-temps que vous ne fussiez d'un païs, où les bâtimens superbes ne fussent pas approuvez. Je ne sçay point s'il y a des gens au monde assés déraisonnables pour n'être pas de vôtre sentiment, Madame, reprit l'Etranger : mais je m'imagine, que quand il s'en pourroit trouver de cette espece, les beautés de cette Isle sont de celles que tout le monde entier seroit forcé d'admirer. Mon Isle seroit plus heureuse que la beauté même, si elle étoit telle que vous la re-

presentez, Seigneur, repliqua la Princesse ; car vous sçavés que la bizarrerie de certains peuples est telle, que ce qui fait la laideur de tous les autres lieux du monde, compose la beauté de celui qu'ils habitent. De-là vient que toutes les productions de la Nature sont toûjours utiles à quelque chose, quelque difformes qu'elles nous paroissent ; & la prudence de cette sage Mere est telle, que ce qui passe pour le rebut d'un lieu, est comme je le disois tout à l'heure, l'élection d'un autre. Ceux qui donnent ainsi leur approbation aux laides choses, Madame, reprit Teocrite, ne tombent dans ce défaut, que parce qu'ils ne sont jamais venus à l'Isle Delicieuse. Car, Madame, comme c'est dans ce lieu seul que se trouve la beauté dans sa derniere perfection ; c'est aussi lui qui peut donner un parfait discernement pour les belles choses. La Pricesse rougit à ce discours, & baissant modestement la vûë, elle repliqua à Teocrite : Il est si doux de se persuader les choses agreables, que je souhaiterois de tout mon cœur pouvoir apporter une entiere croïance à ce que vous me dites : Mais, Seigneur, j'ay une si parfaite connoissance de la mediocrité de ce que vous loüez avec tant d'excés, que je suis

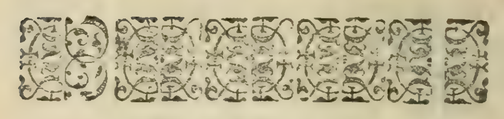
forcée de donner à vôtre ſeule civilité, ce que je voudrois pouvoir attribuer à un autre ſentiment. Ah ! Madame, s'écria Teocrite, vous ne douteriez pas de ma ſincerité, comme vous faites, ſi mes avantures vous étoient connuës, & je crains au contraire que vous ne m'accuſâſſiez de trop de franchiſe, ſi vous ſçaviez juſques à quel excés je porte cette qualité. Je trouve la franchiſe ſi neceſſaire à un honnête homme, reprit Alcidamie, que vous auriez de la peine à me racontrer des effets de cette vertu, qui me puſſent déplaire : Et puis, pourſuivit-elle en ſoûriant, j'ay un deſir ſi violent d'apprendre vos avantures, que quand je devrois ſçavoir les choſes du monde les plus fâcheuſes avec elles, je croy que ma curioſité ſeroit plus forte que toutes les autres conſiderations. Je les ſçay ſi peu moi-même, Madame, repliqua Teocrite, qu'il m'eſt impoſſible de ſatisfaire la curioſité que vous témoignez avoir de les apprendre : Mais, Madame, quand il vous plaira de donner quelques heures à un recit ſi peu divertiſſant, j'ay un Ecuyer avec moi dans cette Iſle, qui vous apprendra ce que la bizarrerie de mon deſtin me force d'ignorer. Ce que vous me dites augmente ſi fort le deſir que j'a-

vois déja conçû, reprit la Princesse, que si vous pouviez le satisfaire tout presentement, sans vous prejudicier en quelque chose, je vous en serois infiniment obligée; car pour moi, je ne comprens pas comment il peut être que vôtre Ecuyer sçache mieux vos avantures que vous même. Vous en allés être informée tout à l'instant, Madame, dit l'Etranger en se tournant vers celui qu'on avoit trouvé avec lui dans le bois, & qui étoit alors dans la Chambre d'Alcidamie; car j'apperçois le seul homme du monde qui peut vous faire un fidele recit de ce que vous voulez sçavoir. A ces mots il appella son Ecuyer, & lui ordonna d'obeïr aux ordres de la Princesse; mais comme il sçavoit que l'amitié que ce fidele serviteur avoit pour lui, lui obligeroit à dire plusieurs verités qui blesseroient sa modestie; supplia la Princesse de le dispenser d'être present à ce recit; de sorte qu'Alcidamie qui jugeoit qu'en effet une telle narration ne devoit pas être fort divertissante pour lui; se tourna vers tous ceux qui étoient alors dans sa Chambre, & les pria de faire leurs efforts pour ne pas laisser ennuyer ce Prince; pendant qu'elle écouteroit le recit de ce qui lui étoit arrivé; & adressant sa parole en

particulier à cette même fille que Teocrite avoit vûë la premiere avec elle dans le bois. Pour vous, Philimene, lui dit-elle, je croy qu'il n'eſt pas beſoin de vous prier d'emploïer tout vôtre eſprit au divertiſſement de ce genereux Prince : car comme vous avez part à l'obligation que je lui ay, je m'imagine que vous ſerez bien-aiſe de contribuer de quelque choſe à ma reconnoiſſance. Philimene ne répondit au diſcours de la Princeſſe que par une profonde reverence, & Teocrite remarquant par la maniere dont Acidamie la traitoit, qu'elle étoit fort bien auprés d'elle, la conſidera plus attentivement qu'il n'avoit fait juſques alors. Il remarqua donc que c'étoit une fille de fort belle taille, dont la phyſionomie étoit heureuſe & ſpirituelle, & qui avoit l'air ſi galant & ſi enjoüé, qu'elle plaiſoit infiniment, quoi qu'elle n'eût pas une tres-grande beauté ; Elle qui de ſon côté ne vouloit pas donner lieu à la Princeſſe de ſe repentir de l'honneur qu'elle lui avoit fait de s'adreſſer particulierement à elle pour lui recommander le divertiſſement de Teocrite ; propoſa d'abord à toute la compagnie de mener ce Prince ſur la terraſſe qui joignoit l'appartement de la Princeſſe ; & ſon avis ayant

été approuvé de toute la troupe, Alcidamie demeura ſeule avec l'Ecuyer de l'Etranger, & quelques filles qui étoient reſtées dans ſa chambre pour la ſervir ſi elle en avoit beſoin ; ſi toſt qu'elle ſe vit dans cette liberté d'apprendre les avantures de ſon illuſtre Liberateur ; elle preſſa l'Ecuyer qui les lui devoit raconter, de ne pas differer davantage à lui donner cette ſatisfaction, & lui qui ſçavoit bien qu'il contribueroit à la gloire de ſon Maître par ce recit, ne ſe fit pas commander davantage de le faire, & commença ſon diſcours en ces termes.





HISTOIRE DE HALI JOSEPH.

LES avantures de mon Maître ſont ſi extraordinaires, & la fortune s'eſt ſervie de moyens ſi peu communs pour le perſecuter ; que quand ſa naiſſance ne ſeroit pas aſſez illuſtre pour être connuë par toute la terre, ſes malheurs auroient dû apprendre ſon nom dans les lieux du monde les moins frequentés. Il étoit né pour poſſeder le plus puiſſant Roïaume de toute la Barbarie, & cependant, ſon berçeau fut ſa priſon ; Il eſt fils d'un grand Prince, plus illuſtre par ſes belles qualités, que par la Couronne qu'il portoit ; & toutes fois il a paſſé ſes premieres années dans une ſi cruelle incertitude de ſa naiſſance, qu'il eût ſouhaité être le fils du moindre des ſujets du Roi ſon pere : mais pour vous apprendre toutes ces choſes,

choses, il faut que je les prenne de plus loin, & que je vous die, s'il vous plaît, Madame ; que le grand Joseph, Roi de Maroc & de Fez, eut de la Princesse d'Alger sa femme deux enfans, Almansor Roi de Maroc, qui regne encore à present sur ces peuples, & Haly Joseph, Pere du jeune Haly mon Maître.

Comment interrompit Alcidamie ! ce genereux Etranger qui m'a si vaillamment défenduë du Sanglier, est fils du Roi de Fez : qui a si long-temps eu la guerre contre le Roi son frere, & dont la renommée a porté les vertus jusques à nos oreilles ?

Oüy, Madame, poursuivit l'Ecuyer Teocrite est fils du grand Haly, & puis que les éminantes qualités de ce Prince sont venuës à vôtre connoissance, je ne m'attacheray point à vous faire son Eloge, & je me contenteray de vous apprendre ; que Joseph, dont le naturel doux & paisible, se portoit à aimer tous ceux qui lui ressembloient, remarquant qu'Almansor étoit un Prince ambitieux & turbulent ; & qu'au contraire Haly avoit une extrême douceur dans l'ame, conçut une si violente amitié pour lui, qu'il resolut de lui faire un partage aussi avantageux qu'à son aîné, dont les inclinations ne

plaiſoient pas à ſon humeur. Il ſepara donc les Roïaumes de Maroc & de Fez, qui avoient été joints juſques alors ; & mariant le Prince Haly, à une jeune Princeſſe Affriquaine, qui étoit admirablement belle ; il le mit en poſſeſſion du Roïaume de Fez, qui appartenoit au Prince ſon aîné, auſſi bien que celui de Maroc. Almanſor de qui l'humeur étoit fort ambitieuſe, ſupporta ce partage ſi impatiemment, qu'il étoit aiſé de remarquer que la ſeule autorité du Roi ſon pere retenoit ſon reſſentiment ; il fut contraint de le diſſimuler encore quelque temps : mais le grand Joſeph étant mort, il s'allia avec le Roi de Telenſin, dont il épouſa la ſœur, & entra à main armée dans le Roïaume de Fez, reſolu d'en dépoſſeder Haly, ou de le ſaccager entierement. D'abord le peu de preparation que le Roi de Fez avoit à ſe défendre, & la rage de ſes ennemis, rendit les commencemens de cette guerre ſi ſanglans, que jamais on ne vit un carnage pareil à celui que faiſoit l'armée d'Almanſor dans tous les lieux où elle paſſoit ; mais à la fin, Haly aïant eu le temps de ſe reconnoître, & d'envoyer demander du ſecours au Roy d'Alger ſon ayeul & ſon allié, il ſe mit à la tête d'une armée de ſix-vingt mille

combattans, & ayant défait le Roy son frere en trois batailles rangées, il le repoussa jusques bien avant dans son Roïaume. Ce bon succés des armes de Haly avoit si fort abbatu le courage des ennemis, qu'ils estoient déja tentez de demander la paix au Roy de Fez; mais avant que d'en venir à cette extremité, ils voulurent faire un dernier effort pour s'en garantir, & donnerent une bataille au grand Haly, dans laquelle il parut clairement que le Ciel abandonne souvent le party le plus juste; car l'armée de Haly fut défaite, & pour comble de malheur, la Reyne sa femme, & la Princesse Zelide sa fille unique furent prises prisonnieres. Vous vous étonnerés peut-être, Madame, qu'une Princesse de la qualité dont étoit la femme du grand Haly, pût être prise dans une bataille; elle qui étoit d'un sexe qui la devoit apparemment dispenser d'être exposée à ce peril? Mais, Madame, outre que cette maniere d'agir n'est pas extraordinaire parmy nous, c'est encore que nôtre vertueuse Reine aimoit si tendrement le Roi son mari, qu'elle ne l'abandonnoit jamais à quelques perils qu'il s'exposast. Son Chariot suivoit donc presque toûjours le cheval du Roi, & quand le desordre de la meslée ne lui

permettoit pas de le ſuivre, elle animoit ſi fort ſes ſoldats par ſa voix & par ſon exemple, qu'elle avoit contribué au gain des deux premieres batailles par cette ſeule voïe. Mais, Madame, il n'en arriva pas de cette ſorte le jour qu'elle fut priſe; car le deſordre & la confuſion furent ſi grands, dés les premiers coups qui ſe donnerent, que la Reine ne put ny ſuivre le Roi, ny ſe faire entendre ; & ſon Chariot aïant été attaqué dans ce moment, l'eſcorte qui l'accompagnoit fut contrainte de ceder, & elle fut priſe priſonniere, ainſi que je vous l'ay déja dit, & avec elle la jeune Princeſſe ſa fille, qui n'étoit alors âgée que de neuf ou dix ans, & qui étoit le ſeul enfant qui lui reſtoit de pluſieurs autres qu'elle avoit eus du grand Haly. Nous étions auprés du chariot de la Reine, mon Pere & moi, lors qu'elle fut priſe, & nous fûmes aſſez heureux pour l'avoir long-temps pour témoin des efforts que nous fîmes pour empêcher ce malheur : mais enfin il fallut ceder au nombre de nos ennemis, & à la bonne fortune d'Almanſor, & quelque reſiſtance que nous y puiſſions apporter, nous vîmes faire priſonniere nôtre grande Reine à nos yeux ; & nous fûmes menez ſur ſa route, peu de temps aprés, chargez de

bleſſures & de chaînes. On nous conduiſit à une petite Ville,proche de la plaine où la bataille s'étoit donnée : mais quelques jours aprés Almanſor jugeant que la foibleſſe de ſon armée , & la ſaiſon qui étoit avancée , ne lui permettoit pas de faire de nouvelles entrepriſes ; il fit conduire la Reine à Maroc, & une partie des priſonniers les plus importans, dont nous fûmes aſſez heureux pour être du nombre, mon pere & moi. Almanſor n'avoit point veu la Reine depuis ſa priſe juſques à Maroc, tant, comme je croy, pour laiſſer exhalter ſes premiers reſſentimens avant que de ſe preſenter devant elle, que pour ne ſe mettre pas en état de lui refuſer quelque choſe, que la proximité de l'armée de Haly rendît de conſequence, ſi elle la lui demandoit alors. Il attendit donc que nous fuſſions à Maroc pour lui rendre ſa premiere viſite ; mais ſi toſt qu'elle y fut arrivée , il alla lui proteſter qu'elle y ſeroit traitée comme dans Fez même, & que hors la liberté , il ne lui manqueroit aucune des choſes dont elle jouïſſoit ſur le Trône. La Reine receut ce diſcours comme l'état preſent de ſes affaires la forçoit de le recevoir , & pour témoigner au Roi de Maroc qu'elle avoit une entiere confiance en ce qu'il lui diſoit,

elle le pria de faire chercher parmy les prisonniers Muly Hassen, & Muly son fils, qui étoient mon pere & moi, & nous faire traiter comme des gens qui tenoient un rang assez considerable à la Cour de Fez. Ce qui obligeoit la Reine à faire cette priere à Almansor, c'est qu'elle sçavoit que nous étions proche de son chariot lors qu'elle fut prise, & que depuis elle croioit nous avoir remarquez parmy les prisonniers qu'on avoit menez à Maroc, & qu'on avoit fait passer proche d'elle au passage d'une riviere : Et comme mon pere avoit donné plusieurs preuves de sa fidelité au grand Haly elle eut la bonté de s'en souvenir dans ce moment, & de nous recommander au Roi de Maroc. Ce Prince qui étoit fort grand politique, & qui étoit bien aise de donner des marques de generosité, dans les rencontres où cette vertu ne prejudicioit point à ses interests, fit non seulement ce que la Reine lui avoit demandé ; mais pour porter les choses plus loin, il nous envoïa dans son appartement, à condition toutefois qu'elle & nous, l'aurions pour prison. La Reine fut fort aise de cette courtoisie d'Almansor ; car comme elle avoit une extrême confiance en mon pere, ce lui étoit une legere conso-

lation de pouvoir s'entretenir avec lui. Nous demeurâmes deux mois en cet état, pendant lesquels la Reine de Maroc mourut ; c'étoit une belle & vertueuse Princesse, & dont la mort causa une extrême douleur dans tout le Roïaume : mais comme ç'avoit été son mariage avec Almansor, qui lui avoit facilité les moïens de faire reüssir ses injustes entreprises sur le Roïaume de Fez ; nous n'eussions pas eu beaucoup d'affliction de cet accident, si le Ciel n'eust joint un sujet particulier de tristesse pour la Reine, à la consternation generale. Voici, Madame, quel il fut ; nôtre grande Reine qui depuis deux mois qu'il y avoit qu'elle étoit prisonniere, avoit attribué plusieurs legeres incommoditez qu'elle avoit ressenties, à la mélancolie qu'elle avoit de son infortune, s'apperçut qu'elles étoient causées par une grossesse, justement dans le temps qu'Almansor pleuroit la Reine son Epouse. Cette connoissance qui lui eust donné une joïe excessive dans un autre temps, lui causa une extrême douleur dans la conjoncture presente ; car elle se voïoit captive d'un Prince fort ambitieux, qu'elle jugeoit bien qui ne laisseroit jamais vivre un heritier du grand Haly, si elle étoit assez malheureuse pour en mettre un au

monde, pendant qu'elle étoit dans ſon pouvoir ; & quand elle eût pû concevoir l'eſperance d'en ſortir avant la naiſſance de l'enfant dont elle ſe ſentoit groſſe, elle jugeoit bien que ce ne pourroit être au moins avant qu'il y parût. Toutes ces conſiderations la rendirent ſi triſte, que mon pere s'apperçut de ſa triſteſſe ; & aïant pris la liberté de lui en demander la cauſe, elle la lui apprit ingenuëment, & lui donna par ce diſcours des trances mortelles, & pour elle & pour ſon enfant. Il diſſimula pourtant une partie de ſa douleur pour ne pas augmenter celle de ſa Reine, & l'aïant conſolée le mieux qu'il lui fut poſſible, il ſe ſouvint qu'il y avoit une femme de Fez qui étoit mariée à un des Gardes qu'on avoit donnez à la Reine, qu'il avoit connuë à Fez comme elle y étoit, & avec laquelle il avoit renouvellé connoiſſance depuis ſa priſon. Cette femme demeuroit dans le Palais auſſi bien que la Reine, & venoit aſſez ſouvent dans ſon appartement ; & elle lui avoit paru fort affectionnée pour ſa Patrie lors qu'il lui en avoit parlé. Il crut donc que s'il pouvoit l'entretenir en particulier, peut-être l'attireroit-il dans nôtre party ; & il ne doutoit point de l'heureux ſuccés de ſon entrepriſe, ſi cette

femme étoit de nôtre intelligence. Pour cet effet il commença de l'observer de plus prés qu'il n'avoit fait ; il conseilla à la Reine de lui faire des caresses, lors qu'elle ne seroit point apperçûë ; & il ménagea si bien toutes choses, que pour vous abreger un discours, dont la longueur vous seroit à la fin ennuyeuse, il trouva l'occasion de lui parler en particulier, & reconnut tant d'amour pour la Reine & pour sa patrie dans son cœur, qu'il lui découvrit cet important secret, qui lui donnoit tant de craintes & d'inquietudes. Cette femme fut ravie de joïe à cette nouvelle, & comme si toutes choses eussent dû contribuer à l'heureuse execution du pieux dessein de mon pere ; cette femme se trouva grosse à peu prés du même temps que la Reine. Cette favorable circonstance aïant achevé de remplir le cœur de mon pere d'esperance, il ne songea plus qu'à empêcher la grossesse de la Reine de paroître : Il lui conseilla donc de se tenir au lit le plus souvent qu'elle pourroit ; & Almansor aïant été obligé d'aller rejoindre ses trouppes au commencement du Printemps, nous demeurâmes dans une plus grande liberté que nous ne l'eussions osé esperer ; car toutes les filles qui servoient la Reine,

étant de celles qui avoient été prises avec elle, elles étoient absolument à sa devotion : elles sçurent donc la grossesse de la Reine, & aiderent à la cacher avec soin : & justement dans le temps qu'elle devoit finir : Fatime (car c'est ainsi que la femme gagnée avoit nom) accoucha d'un fils, & peu de jours aprés nôtre Reine accoucha d'un autre, qui est le jeune Haly mon Maître. Si-tost qu'il fut né, l'on porta secrettement l'enfant de Fatime hors du Palais, & cette officieuse femme prit mon jeune Prince en sa place, qu'elle fit passer pour son fils. Jusques-là, toutes choses nous avoient succedé si heureusement, que nous ne pouvions assez en rendre de graces à Dieu & à nôtre Prophete. Mais au bout de quelque tems, soit que quelqu'une des filles de la Reine eût parlé, ou que la Reine même eût témoigné tant de joïe, que cela eût fait deviner quelque chose ; quoi qu'il en soit, il commença de courir un bruit sourd que la Reine étoit accouchée d'un fils dans le Palais, & qu'il y étoit caché. D'abord on ne parloit de cela que confusement ; mais à la fin l'on vint à circonstancier si fort la chose, que nous ne doutâmes point qu'elle ne fût absolument découverte, si nous n'y apportions un prompt remede. Com-

me nous étions dans cette perplexité, & que la crainte que nous avions de voir une entrepriſe ſi juſte & ſi bien conduite, dans un ſi grand penchant de ſa ruine, nous donnoit un deſeſpoir inconcevable; Il arriva une avanture qui nous guerit de nos allarmes, & qui nous donna cette occaſion d'y remedier, qu'il y avoit ſi longtemps que nous cherchions. Ce fut par le moïen du feu qui prit une nuit à l'appartement de la Reine, & qui parut ſi violent dés ſon commencement, que les Gardes abandonnerent leur poſte pour ſauver leurs vies. Quand mon père vit ce deſordre, il crut qu'il en devoit profiter; de ſorte qu'il courut promptement dans le lieu où étoit Fatime, & aprés lui avoir briévement repreſenté quelle gloire elle acquereroit, ſi elle pouvoit rendre au grand Haly ſon legitime Succeſſeur, & au peuple de Fez, leur Roy; il la conjura ſi fortement de ſe ſauver pendant qu'elle étoit en pouvoir de le faire, que cette femme ébranlée par l'eſpoir de la recompenſe, & intimidée par la peur de la punition, qu'elle recevroit s'il arrivoit qu'Almanſor vint à découvrir qu'elle eût aidé à cacher l'heritier de la Couronne, & du reſſentiment de Haly, ſe reſolut à tout ce qu'il ſouhaitoit d'elle. Nous ſortîmes donc du

Palais, mon Prince, Fatime & moy, mon pere étant demeuré auprés de la Reine ; & nous nous ſauvâmes à la faveur des tenebres, juſques à une maiſon qui appartenoit à une amie de Fatime, & d'où nous repartîmes le lendemain pour prendre la route de Maroc. Mais, Madame, j'eſtois bien empêché à examiner laquelle étoit la plus ſeure pour nous, de celle de la mer, ou de celle de la terre ; car la derniere étoit ſi pleine de gens de guerre, qu'il m'étoit impoſſible de faire le chemin qu'il y avoit de Maroc à Fez, ſans être découvert ; & d'un autre côté j'étois chargé d'un dépoſt ſi precieux, que j'euſſe bien voulu ne le pas commettre à un Element auſſi perfide que celui de l'eau ; il fallut pourtant m'y reſoudre, ne pouvant rien faire de mieux, & nous nous embarquâmes au port le plus proche de Maroc, dans le deſſein de nous faire débarquer à quelqu'autre d'où je puſſe joindre la ville de Fez, ſans être obligé de paſſer au travers des troupes d'Almanſor. Mais pour mieux cacher ce qu'il étoit ſi fort important qui ne fut pas ſçû ; je fis paſſer Fatime pour ma ſœur, & je donnay le nom de Teocrite au petit Haly, qui étoit celui d'un Officier de la Reine, dont je diſois que nous allions preſſer le

Roi de Fez de faire bien-tôt un échange. Le premier jour de nôtre navigation fut assez heureux ; mais environ le milieu du second, nous fûmes surpris d'une tempête si furieuse, que nôtre vaisseau aprés avoir flotté trois jours entiers au gré du vent, sans mâts & sans gouvernal, & avoir été mille fois precipité du Ciel dans les abîmes ; échoüa énfin contre la pointe d'une petite Isle de la Mer Atlantique. Si-tôt que j'avois veu la tempête, j'avois pris le soin d'attacher Fatime à des planches qui étoient dans nôtre vaisseau ; de sorte que lors qu'il s'entrouvrit, elle fut soûtenuë sur l'eau par ces planches ; & ne fut pas si fort en danger de se noyer qu'elle l'auroit été, sans cette petite precaution. Comme tous mes soins étoient pour mon Prince, & que nôtre naufrage se fit de jour ; je ne le perdis point de vûë, & l'aïant remarqué sur l'eau où ces planches le soutenoient avec sa nourrice ; je poussai en nageant vers le rivage, & je fus si heureux, qu'il y aborda sans aucun accident. Lorsque nous y fûmes, je le pris entre mes bras, & je m'avançay dans l'Isle où nous étions suivis de Fatime, dont l'incommodité me causoit un extrême déplaisir. Mais, Madame, je fus extraordinairement surpris de voir,

que non ſeulement il n'y avoit aucune cabanne dans le côté de l'Iſle où nous étions: mais qu'il n'y avoit même aucun chemin battu qui me pût faire juger qu'elle fût habitée. De vous dire ce que je devins, lors que je craignis que cette Iſle ne fût deſerte, & que je ne viſſe perir par la faim, ce que j'avois ſauvé des ondes ; c'eſt ce qu'il ne m'eſt pas poſſible de vous exprimer. Je paſſai toute la nuit dans cette inquietude, & le lendemain ſi-tôt qu'il fut jour, je pris mon Prince dans mes bras, & je courus au travers de ce bois pour voir ſi je ne trouverois perſonne qui nous pût ſoulager. J'avois déja conſommé quelques heures dans cette vaine recherche, loſqu'en paſſant auprés d'une fontaine qui étoit dans ce bois, je remarquai un petit ſentier battu, qui me fit juger que peut-être nous conduiroit-il à quelque Cabane ; je le ſuivis tout tranſporté, & j'y avois à peine fait dix pas, que je me trouvai dans un petit planitre de gazon, où il y avoit un venerable vieillard qui montroit à tirer de l'arc à un jeune enfant, qui me parut ſi beau, que je le pris d'abord pour quelque choſe de plus qu'humain. Je me jettai donc aux pieds de celui qui le menoit ; & je le ſuppliay de nous vouloir aſſiſter. Cet officieux

vieillard n'entendit point mon langage : mais jugeant à mes gestes & à nos habits, que j'avois besoin de secours, il nous mena dans une petite Cabane qu'il avoit fort proche du lieu où nous étions, où il nous fit du feu pour secher nos habits ; & aïant pris mon Prince d'entre mes bras, il le mit sur un lit de mousse qui étoit à l'un des coins de sa Cabane, & nous donna quelques legumes, & d'une espece de cannes de sucre, dont il mangea avec nous. Comme il ne m'avoit point entendu quand je l'avois prié de nous secourir, je ne pouvois comment lui témoigner ma reconnoissance pour ses bons offices : mais à la fin ayant remarqué qu'il avoit dit quelques mots en Grec à l'enfant qu'il avoit avec lui ; je lui parlai dans cette langue que je parlois assez passablement, & je lui contai nôtre naufrage, & lui demandai le nom de l'Isle où nous étions ; il me dit qu'il ne pouvoit satisfaire ma curiosité sur ce sujet ; n'aïant trouvé aucune personne dans cette Isle qui lui pût apprendre comment elle s'appelloit ; qu'il y avoit été conduit par une avanture encore plus bisarre que la mienne, & qu'il y avoit déja passé deux années entieres sans y avoir jamais veu d'homme vivant que moy. Aprés cela, il

m'exhorta à me conformer à la volonté des Dieux ; m'aſſura de leur part qu'ils ne me delaiſſeroient point, & m'offrit de me donner tout le ſecours dont il étoit capable. Les ſages diſcours de cet officieux Inconnu, augmenterent la veneration que j'avois déja conçûë pour lui : Car encore que je ne cruſſe pas aux Dieux qu'il croïoit, je le regardai pourtant comme un moïen dont nôtre grand Prophete s'étoit ſervy pour ſauver mon Prince. Je demeurai trois ans entiers avec lui dans cette Iſle, pendant leſquels j'appris qu'il ſe nommoit Oraſte, & l'enfant qu'il élevoit, Amador : mais pour le reſte de ſes avantures, il me dit qu'il lui étoit défendu par les Dieux de les confier jamais à perſonne ; & tout ce que j'en pûs ſçavoir, ce fut qu'Amador étoit Prince, que l'amour & la jalouſie l'avoient conduit dans ce lieu où il étoit, & que la juſtice & la raiſon l'en tireroient peut-être quelque jour. Pour moi je ne fus pas ſi reſervé pour ce qui regardoit mon Prince ; car je remarquois tous les jours, tant de ſageſſe dans l'eſprit d'Oraſte, & tant de compaſſion pour nos malheurs, que je ne fis aucune difficulté de les lui apprendre dans toute leur étenduë. Il me conſola par ſes ſages diſcours, & nous

passions ainsi nôtre vie, lors que le Ciel me suscita une favorable occasion de retourner à Fez dans le temps que j'en avois moins d'esperance. J'étois un jour sur le bord de la mer avec Oraste, & nous y avions fait quelques tours sans nous parler, lorsque nous entendîmes un murmure confus de voix qui nous tira l'un & l'autre de nôtre réverie ; nous prétâmes attentivement l'oreille du côté que ces voix venoient : mais plus nous avions d'attention pour cette nouveauté, & moins nous la pouvions comprendre ; car il nous sembloit que ceux qui parloient fussent au dessous de nous, & que leurs voix sortoient de dessous terre. Nous montâmes jusques sur la pointe du Rocher qui s'avançoit fort avant en mer, & aprés avoir long-temps regardé, nous remarquâmes qu'il y avoit un vaisseau caché sous cette pointe. Je fus transporté de joïe à cette vûë, & courant precipitamment sur un autre rocher, d'où je pouvois être remarqué de ceux du vaisseau ; je fis plusieurs cris pour être entendu, & aïant fait tourner la teste à quelques-uns, je leur fis connoître par mes signes, que j'avois besoin de secours. Le Patron du vaisseau fit mettre deux hommes dans un esquif, pour venir sça-

voir ce qu je evoulois. Mais comme je reconnus au langage & l'habit de ces gens, qu'ils étoient sujets du Roi de Maroc, je leur dis seulement que j'étois des côtes de Fez, que la tempête m'avoit jetté dans cette Isle ; & que s'ils me vouloient conduire à ma Patrie, je leur en serois sensiblement obligé, sans leur rien dire de plus particulier sur ce qui regardoit mon Prince. Ils me dirent qu'ils alloient le demander à leur Maître ; & pendant ce temps je consultai avec Oraste sur ce que j'avois à faire dans cette rencontre. Ce sage vieillard me conseilla d'abord d'aller avec ces gens, s'ils vouloient bien me mener avec eux : mais il me dit que selon son sens je ne devois point leur confier mon Prince, puis qu'ils étoient au Roi de Maroc ; Car, me dit-il, que sçavez-vous si ce n'est point Teocrite qu'ils viennent chercher dans cette Isle ? Peut-être sa naissance a-telle été entierement découverte depuis que vous êtes parti de Maroc ; & quand tout cela ne seroit pas, je croi qu'il est de vôtre devoir d'aller apprendre au Roi de Fez la vie de son fils ; avant que de lui faire courir le danger d'un second naufrage. Si vous parvenez heureusement jusques à Fez, l'on envoïera querir vôtre petit Prince avec

un équipage proportionné à sa naissance ; & si vous perissez, vous aurez au moins la consolation de sçavoir que vous laissez le successeur de Haly vivant, & que je pourrai rendre témoignage de sa vie. Comme ce que me disoit Orafte avoit beaucoup de vray-semblance, & que de plus j'avois une extrême déference pour tous ses conseils ; je me rendis à son opinion sans resistance, & ces gens étant revenus dans ce moment, je me mis dans leur esquif pour aller joindre le vaisseau. J'eusse bien voulu pouvoir retourner à la Cabane pour recommander encore le Prince à Fatime, & pour lui dire adieu, mais il me fut impossible ; car ces gens me dirent qu'ils alloient lever l'ancre, dés qu'ils seroient retournez au vaisseau. Je me contentai donc de prier Orafte d'avoir soin de ce que je lui confiois ; & aprés en avoir tiré parole de lui, je partis de nôtre Isle pour aller au vaisseau, & deux heures aprés que j'y fus arrivé, nous partîmes tous pour Tanger, qui étoit le lieu où ces gens avoient resolu de débarquer, & delà je me rendis à Fez, où je trouvai toutes choses bien changées : Car, Madame, j'appris que peu de jours aprés mon départ de Maroc, Almansor avoit perdu une bataille ; où il étoit mort

un ſi grand nombre de ſes meilleurs ſoldats, qu'il avoit été contraint de faire propoſer la paix au Roi ſon frere, à des conditions ſi avantageuſes pour lui, qu'il avoit été obligé de les accepter. La paix fut donc concluë entre ces deux Roïaumes, & pour la rendre plus durable, l'on reſolut de marier le Prince de Maroc qui étoit l'unique heritier de la Couronne, à la Princeſſe Zelide, qu'on croïoit auſſi alors heritiere de celle de Fez. Ce n'eſt pas que la Reine n'eût fait ſçavoir au Roi ſon Mari qu'elle avoit eu un fils pendant ſa priſon : mais comme on avoit été long-temps ſans apprendre ce qu'il pouvoit être devenu, l'on le croïoit mort ou perdu ; & Zelide étoit regardée comme ſeule heritiere de cette floriſſante Couronne. Comme telle, Almanſor ſouhaittoit ſi fort ſon alliance, qu'elle fut auſſi-tôt arrêtée comme propoſée : mais comme elle eſtoit ſur le point de ſe conclure entierement, le grand Haly fut ſurpris d'une fievre continuë, dont il mourut le quatorziéme jour ; & cet illuſtre Prince a qui ſous les ordres du Roi ſon pere, & dépuis pour ſes propres intereſts avoit échapé de tous les haſards où ſon grand cœur l'avoit precipité ; aprés avoir vaincu ſon ambitieux frere, & terminé ſi heureuſe-

ment une ſanglante guerre, vint mourir à Fez d'une peſtilente fiévre qui le priva du plaiſir de joüir du fruit de ſes Conquêtes, & qui nous enleva le plus Magnanime Roi qui ait jamais porté la Couronne. Toute la Ville de Fez étoit en deüil pour cette mort, lors que j'y arrivai, & la Reine ne parloit encore à perſonne : mais comme je lui fis dire mon nom, elle s'en ſouvint, & commanda qu'on me fit entrer. Elle étoit ſeule dans ſon cabinet avec la Princeſſe ſa fille ; qui quoi qu'elle n'eût alors que quatorze ans, avoit déja l'eſprit ſi capable des grandes choſes, que la Reine ſa mere ne faiſoit rien ſans le lui communiquer. Si-tôt que la Reine m'apperçut, les larmes lui vinrent aux yeux, & me tendant la main avec une extrême bonté : Ah ! Muly, me dit-elle, eſt-il poſſible que je vous revoïe, & ſerois-je aſſez heureuſe pour voir avec vous le Treſor que je vous ay autrefois confié ? Le même Deſtin qui vous a preſervé depuis ſi long-tems qu'il y a que je n'ai reçû de vos nouvelles, auroit-il auſſi conſervé le precieux reſte de mon illuſtre Epoux ? Oüy, Madame, lui repliquay-je ; le deſtin a preſervé ce jeune Prince, il eſt vivant, & dans un lieu d'où vôtre Majeſté le peut facile-

ment tirer, si elle en a le dessein. O Dieu, s'écrie la Reine, que me dites-vous? Une chose dont je veux donner tant de preuves à vôtre Majesté, qu'elle n'aura aucun lieu de douter de mes paroles, Madame lui repliquai-je : & à ces mots je lui racontai tout ce qui nous étoit arrivé depuis le jour que j'étois parti de Maroc, jusques à celui où je lui faisois ce recit. La Reine témoigna une extrême joïe à la nouvelle de la vie de mon Prince : mais quand elle fit reflexion au changement que son retour apporteroit dans les affaires, si elle le faisoit revenir dans la conjoncture presente, les raisons d'Estat l'emporterét sur l'amour maternel, & la crainte qu'elle eut qu'Almansor ne rompît l'alliance du Prince son fils avec nôtre Princesse, s'il venoit à sçavoir qu'elle eût un frere, & que cette rupture ne r'alumât la guerre dans un temps où elle estoit si peu en état de la soûtenir ; surmonta la passion qu'elle avoit de revoir le Prince son fils ; la Politique étouffa les sentimens de la nature, & le desir de voir Zelide Reine de Maroc & de Fez, la paix & l'abondance dans ces deux Roïaumes, & Almansor satisfait, firent oublier à la Reine ce qu'elle devoit au legitime Successeur de Haly, & je fus renvoyé dans nôtre Isle,

avec ordre d'y demeurer jusques à ce que les choses fussent dans un autre état. Tous ceux qui ont sçû ce procedé de la Reine, l'ont blâmée d'en avoir usé de cette sorte: mais les raisons qui l'y obligerent, avoient de si belles apparences, qu'on lui doit pardonner de s'y être laissée emporter; & puis, Madame, elle étoit poussée à ce qu'elle fit, par Zelide qu'elle aimoit uniquement. Cette jeune Princesse étoit née avec une si forte passion de regner, que dés l'instant qu'elle avoit appris qu'il y avoit un Prince au monde capable de lui disputer la Couronne, elle n'avoit songé qu'aux moïens d'empêcher ce malheur, qui lui paroissoit alors le plus grand de tous ceux qui lui pouvoient jamais arriver. Elle avoit donc si bien ménagé l'esprit de la Reine, qu'elle l'avoit portée à faire tout ce qui étoit necessaire pour son établissement. Sans cette furieuse amour de la Couronne, Zelide eut été la plus accomplie de toutes les Princesses; car elle étoit belle & charmante, elle avoit l'esprit incomparable, & le courage au dessus de son sexe: mais le desir d'être la Maîtresse en toutes choses, lui a fait commettre des fautes qui ont en quelque sorte terni l'éclat des actions les plus importantes de sa vie. Enfin, Madame,

la Politique & Zelide furent plus fortes que mon Prince, & la Reine aprés m'avoir fait plusieurs presens, & m'avoir recommandé le secret & la fidelité, me renvoïa dans nôtre desert, où je retrouvai mon Prince & Fatime en fort bonne santé; Oraste toûjours occupé au soin de l'éducation d'Amador, & ce jeune enfant un miracle d'esprit & de beauté. Je demeurai deux ans entiers dans cet état; sans entendre aucunes nouvelles de ce qui se passoit, ny à Maroc ny à Fez, pendant que tout changeoit absolument de face dans ces deux grands Roïaumes; car, Madame, vous sçaurez, s'il vous plaît, que peu de temps aprés mon départ de Fez il y avoit eu certains peuples barbares qui habitent les environs du Mont Atlas, qui s'étoient revoltez contre des soldats qu'Almanzor tenoit toûjours dans ce lieu, pour maintenir ces barbares dans leur devoir; & qu'aprés avoir égorgé une partie de la garnison, & mis l'autre insolemment à la chaîne; ils avoient fait un petit corps d'armée assez considerable, & ravageoient tout le Païs de Teldes, qui est une Province du Roïaume de Maroc, fort proche du Mont-Atlas. Almansor apprenant l'audace de ces Barbares, & jugeant bien que s'il n'y remedioit

dioit de bonne heure elle deviendroit peut-être ſi grande, qu'elle lui donneroit de la peine à reprimer ; tira toutes les troupes qu'il avoit encore ſur pied, des villes où elles étoient en garniſon, & faiſant un corps d'armée beaucoup plus grand que celui de ces revoltez, il envoïa ſon fils en perſonne pour punir ces miſerables, de l'inſolence qu'ils avoient euë. Ces gens qui n'étoient vaillans que quand on ne leur reſiſtoit pas, ne ſçurent pas plûtôt que le Prince de Maroc venoit fondre ſur eux, qu'ils ſe retirerent dans leur montagnes, où ils ſe retrancherent ſi bien, qu'ils donnerent beaucoup plus de peine que s'ils euſſent demeuré dans la campagne ; car ils ne combattoient qu'à leur avantage, & les troupes n'oſoient s'engager dans les rochers, de peur d'y trouver des embuſcades. Si l'on eût ſuivi le conſeil des vieux Capitaines, ont eût aſſiegé ces gens par la faim, & l'on les eût contraints de mourir dans leurs montagnes, ou d'en ſortir pour chercher de quoi vivre ; & lors qu'ils auroient été à la campagne, ils auroient entierement été défaits : mais le jeune Prince qui avoit un courage extraordinaire ; & que l'amour appelloit ailleurs, ſe mocqua des ſages conſeils de ceux que l'experience

avoit rendus plus prudens que lui ; & ne prenant avis que de lui-même, il fit donner ſes troupes dans ces rochers où les barbares étoient retranchez, & s'engagea ſi avant dans les détours de ces montagnes, dont les chemins lui étoient inconnus ; qu'il fut tué d'un coup de flèche dans les reins ; & ce qu'il y eut de déplorable, c'eſt qu'on n'a jamais pû ſçavoir ſi cette mortelle flèche avoit été décochée par quelques-uns des ennemis, qui ſe fût mis en embuſcade dans le lieu où le Prince paſſa, ou ſi elle étoit partie de la main d'un des ſoldats qui l'eût lâchée par imprudence ; car il ne parut aucun des barbares dans cet endroit, & cependant le Prince de Maroc y fut tué. Cette mort cauſa une conſternation publique dans le deux Roïaumes de Maroc & de Fez ; car ce Prince étoit admirablement bien-fait, & l'on en avoit conçû de tres-grandes eſperances : mais entre les autres, Zelide en penſa mourir de douleur, elle avoit long-temps eſperé d'être Reine de la meilleure partie de toute la Barbarie ; & la mort du Prince de Maroc la privoit non ſeulement de cette Couronne, mais encore de celle de Fez : car elle jugeoit bien que la Reine ſa mere n'aïant plus les raiſons qu'elle

avoit euës de tenir le Prince son fils exilé, ne manqueroit pas de le rappeller auprés d'elle tout le plûtôt qu'il lui seroit possible. Cette consideration lui donnoit une telle douleur, qu'il n'étoit point de resolution si violente qui ne lui passât dans l'esprit, & de moyens qu'elle ne crût licites pour empêcher ce malheur : mais comme ce secret étoit d'une tres-grande importance, elle n'osoit le découvrir ; & je croi qu'elle se seroit enfin resoluë à voir revenir le Prince son frere, & à tous les inconveniens qui auroient suivi ce retour ; si le Ciel n'eût suscité une personne qui la fortifia dans toutes ses resolutions, & qui lui donna les moïens de les executer. Il y avoit à la Cour de Fez une jeune Princesse de l'ancienne race des Rois de Maroc, nommée Lindarache, qui étoit une des plus spirituelles personnes du monde, & pour qui la Princesse avoit beaucoup d'amitié ; elle tenoit un rang fort considerable à la Cour, & elle s'attachoit particulierement auprés de la Princesse, parce qu'elle s'appercevoit tous les jours qu'elle étoit fort ambitieuse, & qu'elle avoit aussi un grand penchant à cette passion.. Cette conformité d'inclinations avoit fait naître beaucoup d'amitié entre la Princesse & elle, & Zeli-

de ne sçachant à qui avoir recours dans l'extrêmité où la mort du Prince de Maroc le reduisoit, s'adressa à Lindarache, pour lui découvrir ce qu'elle avoit dans l'ame. Lindarache qui avoit un grand desir de s'agrandir & qui jugeoit bien que si elle rendoit service à la Princesse, elle feroit monter sa fortune au plus haut degré où elle pouvoit être, n'eut pas plûtôt appris qu'il y avoit un Prince de Fez dont Zelide aprehendoit le retour, qu'elle lui conseilla d'abord toutes les choses qu'elle crut qui pouvoient persuader à Zelide qu'elle étoit capable des plus grandes entreprises ; car son premier avis fut d'envoyer quelqu'un dans nôtre Isle, d'y faire poignarder mon Prince, & puis de faire mourir celui qui auroit commis cette action pour se delivrer de la crainte qu'elles pourroient avoir qu'il ne déclarât leur secret. Comme ce conseil étoit abominable, Zelide ne s'y voulut point rendre, au contraire elle en eut de l'horreur, & regardant Lindarache avec dedain : Ah ! Lindarache, lui dit-elle, à Dieu ne plaise que j'écoute la proposition que vous me faites ; J'ay une grande passion pour le trône : mais je n'en ay pas moins pour la justice & pour l'équité, & si mon ambition me force d'arracher le

Sceptre des mains de mon frere, elle ne me donne pas du moins assez d'inhumanité pour lui arracher la vie. Je veux regner, mais, Lindarache, je veux que ce soit, s'il se peut, sans attirer le courroux du Ciel sur ma tête, & c'est assez que je me dépoüille des sentimens de sœur de Teocrite, sans prendre ceux de sa meurtriere : Mais, Madame, reprit Lindarache, ne songez-vous point qu'il est bien plus difficile de sauver vôtre Couronne, & le Prince vôtre frere, qu'il ne le seroit d'immoler l'un à l'autre? & que si vous vous arrêtez à toutes ces considerations qui passent pour des foiblesses, quand il s'agit d'une raison d'Estat, vous serez exposée à voir un miserable enfant, dont les mœurs seront peut-être aussi barbares que l'éducation, vous arracher le Sceptre des mains? Je voi tout ce que vous voyez, Lindarache, interrompit la Princesse : mais je voi plus encore, je voi qu'il est mon frere : & cette seule raison est plus forte que toutes les vôtres; trouvons donc, s'il se peut, un moyen de sauver ma Couronne sans perdre un innocent, à qui nous ne faisons que trop d'injustice en le privant d'un Sceptre qui lui est legitimement deu. Lindarache voyant que Zelide étoit si resoluë à ne point faire mourir le

Prince son frere, lui demanda du temps pour chercher les moyens de la satisfaire, puis que ceux qu'elle lui proposoit lui paroissoient trop violens ; & comme si toutes choses eussent dû contribuër à faciliter les injustes desseins qu'on faisoit contre mon cher Prince, le même jour que Zelide & Lindarache avoient eu cette conversation, cette derniere s'apperçût qu'il y avoit un jeune Chevalier nommé Rustan, qui regardoit la Princesse avec d'autres yeux que ceux qu'un sujet doit avoir pour sa Reine ; ce n'est pas qu'il fut d'un rang à devoir pretendre aux bonnes graces de Zelide ; car sa naissance estoit assez mediocre, & c'étoit plus par le merite de sa personne que par sa qualité, qu'il étoit considerable : mais à la verité, il se l'etoit si fort rendu par là, qu'il tenoit le même rang que les plus anciens Chevaliers d'entre les Mores : Mais quoique sa vertu l'élevât au dessus de sa naissance, à quelque degré qu'elle le pût faire monter, il étoit pourtant infiniment au dessous de la Princesse de Fez, & il falloit avoir l'esprit aussi penetrant que Lindarache, pour s'appercevoir d'une chose qui avoit aussi peu d'apparence, que l'amour de Rustan pour Zelide. Cependant, Madame, Lindarache le remarqua,

ainsi que je vous l'ai déja dit ; & elle ne l'eût pas si-tôt remarqué, qu'elle crût l'entreprise qu'elle avoit resoluë d'executer contre mon Prince, plus facile à conduire au point où elle la souhaitoit, qu'elle n'avoit osé esperer jusques alors. Pour cet effet elle commença de parler plus souvent à Rustan qu'elle n'avoit accoûtumé de faire, elle lui faisoit souvent de petits secrets de bagatelles, & elle conduisit les choses à un tel terme, que Rustan étoit de toutes ses promenades, & qu'il avoit une entiere confiance en elle. Quand elle l'eut reduit en cet état, elle lui demanda un jour (comme nous l'avons sçû de la propre bouche de tous les deux) d'où naissoit le chagrin qu'elle remarquoit dessus son visage ? & aprés plusieurs autres discours adroits & tendans à sa fin, elle lui dit qu'elle croyoit sçavoir ce qu'il ne vouloit pas lui dire, & que puis qu'il n'avoit pas assez de confiance en elle pour lui déclarer son secret, elle se croyoit dispensée d'avoir de la discretion pour lui, & feroit remarquer des choses à Zelide, qui le feroient éternellement repentir de la reserve qu'il avoit pour elle. Rustan fut fort surpris de cette menace ; car il s'imaginoit avoir si bien caché ses audacieux desseins, qu'il ne croïoit pas qu'ils dussent

être venus à la connoiſſance de perſon. ne ; auſſi proteſta-t-il d'abord à Lindarache, qu'il n'avoit aucun ſecret qu'il craignît que la Princeſſe découvrît : mais Lindarache lui dit tant de choſes qu'elle avoit remarquées, & qui paroiſſoient convainquantes, & il eſt ſi doux à un Amant qui a une violente paſſion dans l'ame qu'il eſt obligé de cacher, de trouver une occaſion d'en dire quelque choſe, qu'il ne peut reſiſter au mouvement de ſon amour. Il avoüa donc à Lindarache qu'il aimoit Zelide ; mais en le lui avoüant, il lui dit les choſes du monde les plus tendres & les plus ſoûmiſes. Je ſçay bien, Madame, lui diſoit-il, que Zelide eſt née pour le Trône, & que je ne ſuis qu'un ſimple Chevalier : mais, Madame, l'amour eſt un ſuperbe Tyran, qui n'a pas beſoin du conſentement de nos cœurs pour les ſoûmettre à ſon empire, & la reſiſtance que j'ay apportée à ſes volontez, a ſi fort augmenté ma paſſion, bien loin de la détruire, que je n'ay fortement aimé Zelide, que depuis que je me ſuis dit à moi-même, qu'il m'eſt défendu de l'adorer : mais, Madame, ſi l'amour me force à ces adorations, ma raiſon me dit ſi bien qu'elles doivent être ſecrettes ; que je ſerois au deſeſpoir

que Zelide les pût remarquer. Je l'aimerai plus qu'on n'a jamais aimé : mais je le lui cacherai avec tant de ſoin, que les plus éclairez donneront à ma qualité de Sujet, tout ce que celle d'Amant me fera faire; & puiſque le rang de fidelle Sujet eſt le ſeul où je puis aſpirer auprés de la Princeſſe, je le meriteray ſi bien par mes ſervices, que je forceray la divine Zelide à m'accorder ſa bien-veillance par ce motif; Elle qui me feroit ſans doute ſentir les effets de ſon mépris & de ſa haine, ſi elle connoiſſoit celui qui me fait agir. Tout ce que vous dites là eſt le plus genereux du monde, Ruſtan, reprit Lindarache : mais peut-être ne vous borneriez vous pas à cette ſeule qualité de ſujet avec tant de ſoûmiſſion que vous le faites, ſi vous trouviez quelque occaſion de meriter celle d'Amant ſans vous perdre dans l'eſprit de la Princeſſe; Car, Ruſtan, je comprens bien qu'on demeure facilement dans les limites du reſpect & de la ſimple adoration, quand on voit clairement qu'on n'en peut ſortir ſans ſe perdre : mais je croi que vous tomberez d'accord avec moi, que cette eſpece de reſpect qui nous oblige à cacher nos veritables ſentimens avec tant de ſoin, eſt de ſoi la plus importune choſe du monde à pratiquer, &

qu'il n'est point d'Amant si soûmis, qui ne sortît des regles de l'extrême modera-tion avec beaucoup de plaisir, s'il croyoit qu'un peu d'emportement, ne lui fit point de mal. Ah! Madame, s'écria Rustan, je vous jure par Zelide, qui est ma Di-vinité visible, que quand je sçaurois d'u-ne certitude infaillible, qu'elle auroit assez de bonté pour recevoir la déclara-tion de mon amour sans me bannir, je ne la lui ferois pas, tant je me suis fortement dit à moi-même, que je manquerois à ce que je dois à cette adorable Princesse, si je lui offrois les services d'un homme tel que moi. Vous poussez la chose bien loin reprit Lindarache en souriant; & pour vous montrer que vôtre cœur n'est pas d'accord avec vôtre bouche; n'est-il pas vray que si je vous donnois tout presen-tement une occasion de declarer vôtre amour à la Princesse, & d'en être favo-rablement écouté, vous l'embrasseriez avec une joïe inconcevable? Ah! Mada-me, interrompit Rustan, n'insultez point à un malheureux, en lui proposant des choses impossibles, je connois trop bien l'humeur de Zelide, pour concevoir la moindre esperance d'en être jamais favo-rablement écouté. Non, non, reprit Lindarache, avec un fort grand serieux,

je ne vous insulte point en vous parlant de cette sorte, & si vous êtes assez hardi pour entreprendre d'être aimé de Zelide; je sçai un moyen assuré de vous faire parvenir à cet honneur. Vous sçavez un moyen de me faire aimer de Zelide. Madame, reprit precipitamment Rustan. Hé! juste Ciel, que peut-il être, & que ne seroit point capable d'entreprendre l'amoureux Rustan, si la bien-veillance de son adorable Princesse étoit la recompense de ses travaux? Faut-il se mettre à la tête d'une armée, lui conquerir toute la terre, lui amener des Rois captifs, & faire connoître son nom & redouter sa puissance, depuis nôtre rivage jusques au Gange? Enfin que faut-il faire pour me procurer cet honneur dont vous venez de flater mon imagination? Rien de tout ce que vous proposez, reprit Lindarache, mais quelque chose de plus difficile encore; car Rustan, je ne vous veux donner qu'un enfant à combattre: mais un enfant plus redoutable que tous les Monarques du monde, parce qu'il faut faire un crime pour le vaincre. Cette seule idée ne vous épouvante-t-elle point, Rustan poursuivit Lindarache, en le regardant fixement, & pouvez-vous bien souffrir que je poursuive mon discours a-

prés ce que je viens de vous déclarer ? Ah ! Madame, s'écria Ruſtan, achevez s'il vous plaît de m'apprendre quel eſt ce bienheureux crime : qu'il faut commettre pour toucher le cœur de ma Reine, & croyez que tout ſemble permis, & que tout eſt poſſible, quand on aime auſſi fortement que je fais. Lindarache voyant Ruſtan reſolu à faire ce qu'elle ſouhaitoit, commença de lui declarer la naiſſance de mon Prince, & le reſte des choſes que Zelide lui avoit appriſes ; en ſuite dequoi elle lui dit que la Princeſſe lui ayant fait l'honneur de lui déclarer ce ſecret, elle avoit d'abord jetté les yeux ſur lui pour le faire l'executeur de ce grand deſſein. Ainſi, Ruſtan, pourſuivit cette artificieuſe Princeſſe, ſi vous avez aſſez de hardieſſe pour ſurmonter la crainte d'être découvert par la Reine pour le raviſſeur de ſon fils, & pour vous mettre au deſſus le ſcrupule qu'une ame baſſe auroit de priver ſon Prince de la Couronne ; vous obligerez la Princeſſe à une telle réconnoiſſance pour vous, qu'il n'eſt rien au monde que vous n'en deviez eſperer : Mais, Ruſtan, il faut faire deux choſes pour conduire cette entrepriſe à ſa fin. La premiere & la plus importante, c'eſt de vous aſſurer de gens fi-

delles & capables de garder un ſecret de cette importance ; & la ſeconde eſt d'y apporter une tres-grande diligence ; car la Reine eſt ſur le point d'envoyer querir le Prince ſon fils, & ſi vous ne vous hâtez de la prevenir, il ne vous ſera plus poſſible de le faire. Ruſtan qui, s'il n'eût conſulté que lui-même, eût regardé comme une choſe eſſentielle le ſcrupule que Lindarache appelloit l'effet d'une crainte baſſe & ſervile, pouſſé par une paſſion qui s'étoit renduë la maîtreſſe de ſon cœur, non ſeulement conſentir à tout ce que Lindarache ſouhaitoit de lui, mais il rendit tant de graces à cette Princeſſe, de ce qu'elle l'avoit bien voulu choiſir pour rendre ce ſervice à Zelide, qu'elle fut touchée de l'amour qu'il témoignoit, & promit d'employer tout le credit qu'elle avoit ſur l'eſprit de Zelide pour en obtenir quelque bonté pour lui. Les choſes étant ainſi diſpoſées, Lindarache alla trouver Zelide, & lui dit comme elle avoit obligé Ruſtan à la ſervir : mais elle lui cacha pourtant avec beaucoup de ſoin les eſperances qu'elle lui avoit données ; car il eſt conſtant que quelque paſſion que Zelide euſt pour la Couronne, elle ſeroit plûtôt morte mille fois que de l'acheter au prix de ſa gloire, qui auroit été extraordinai-

rement flêtrie, si elle eût souffert la passion de Rustan dans ce temps. Voilà, Madame, la maniere dont on tramoit la ruine de mon petit Prince, & la providence Divine qui promettoit toutes choses pour rendre un jour sa gloire plus grande, donna tant de facilité à ses ennemis d'executer leurs injustes desseins, que la Reine choisit Rustan pour le charger de la commission de venir chercher le Prince; ce cas fortuit causa une extrême joïe à Zelide, à Lindarache & à Rustan, & ils ne pouvoient assez rendre de graces au Ciel, de ce qu'une innocente mere livroit elle-même entre leurs mains, ce qu'ils auroient eu bien de la peine à arracher des siennes; si elle eût donné la commission de l'y remettre à tout autre homme que Rustan. Ce fut alors que Lindarache renouvella ses efforts pour obliger Zelide à profiter de l'occasion, que le hazard lui offroit, de se défaire de mon Prince. Songez, Madame, lui disoit-elle, que dans quelque lieu du monde que vous fassiez élever cet enfant; vous aurez toûjours un frere vivant, qui pourra vous disputer la Couronne, s'il est reconnu; cependant mille accidens le peuvent faire reconnoître, ceux qu'il faudra employer dans cette affaire, &

peut-être Ruſtan lui-même, ſe laſſeront de garder un ſecret de cette importance. Si vous leur refuſez quelque grace, ou ſi vous leur faites quelque commandement, pour lequel ils ayent de la repugnance ; ils vous arracheront le Sceptre des mains pour le remettre dans celles d'un Prince dont ils eſpereront un meilleur traitement. Croyez-moy, Madame, mettez-vous en état de ne rien craindre de cette part ; affermiſſez vôtre Couronne ſur vôtre tête par la mort de cet enfant, puis qu'il eſt en vôtre pouvoir de le faire, & ſongez qu'il eſt toûjours cruel de dépendre d'un Sujet, quelque moderation qu'il puiſſe avoir. Toutes ces choſes ſembloient bien avoir quelques apparences de raiſon aux yeux de Zelide : mais un mouvement interieur que la nature & la vertu élevoient à tous momens dans ſon ame, étoit plus fort que toutes ces conſiderations ; & quoique la cruelle Lindarache pût faire pour l'obliger à conſentir à la mort de mon Prince, elle ne le voulut jamais permettre, & elle ordonna preciſément à Ruſtan de le faire enlever, & de le faire nourrir avec tout le ſoin qu'on devoit avoir d'un enfant, à qui elle vouloit qu'il ne manquât que la qualité de Prince. Ruſtan ayant re-

çû cet ordre particulier de Zelide, reçût aussi celui de la Reine de partir secrettement de Fez ; de s'embarquer au lieu le plus proche & le plus commode, & de venir chercher mon Prince dans nôtre Isle, pour le remener à Fez. Il protesta solemnellement à la Reine de lui obeïr : mais, Madame, il ne lui tint qu'une partie de ce qu'il lui avoit promis ; car il s'embarqua bien comme on lui avoit commandé : mais au lieu de venir droit à nôtre Isle, il moüilla l'ancre à une petite Isle tout proche, & faisant mettre dix hommes qu'il avoit gagnez dans un esquif ; il les envoya où nous étions, avec ordre de prendre mon Prince & de le lui amener ; ceux qui reçurent cette commission l'executérent plus ponctuellement que Rustan ne l'avoit esperé ; car, quand ils furent abordez dans l'Isle, & qu'ils eurent trouvé nôtre Cabane, ils eurent si peur de se méprendre, aux choix de mon Prince & d'Amador, qu'il les enleverent tous deux malgré les cris & la resistance qu'Oraste & moi fimes pour les en empêcher. O Dieu que devinmes-nous, quand nous vîmes ces chers petits Princes ; Nous les suivimes tout desesperez jusques au rivage, & nous les priâmes les larmes aux yeux de nous

ôter la vie, s'ils étoient alterez de ſang, & de la laiſſer aux innocens qu'ils enlevoient ; mais ces raviſſeurs mépriſerent nos prieres & nos pleurs, & ſe démêlant bruſquement de nos debiles bras, ils remonterent dans leur eſquif chargez de leur glorieuſe proye, & nous laiſſerent dans la plus violente douleur que nous euſſions jamais reſſentie : Mais helas ! elle fut bien plus grande un moment aprés ; Car, Madame, dés l'inſtant qu'ils furent à une portée de trait de l'Iſle, ils jetterent quelque choſe dans la mer, que la diſtance & nôtre douleur nous firent croire être les enfans qu'ils venoient de nous ravir. Certes, Madame, il n'y a point d'expreſſion aſſez forte pour vous repreſenter la douleur que nous reſſentîmes à cette vûë, nous pouſſâmes des cris qui ſembloient plûtôt des hurlemens que des plaintes, & ſi le ſage Oraſte, à qui l'experience des choſes du monde avoit donné plus de moderation qu'à moi n'eût empêché les effets de mon deſeſpoir, je n'aurois pas ſurvécu un ſeul moment à la vûë de l'action barbare dont je croyois avoir été le témoin : Mais enfin, Madame, Oraſte & la raiſon furent les plus forts, & je me reſolus à attendre qu'il plût à Dieu & à nôtre Prophete de

me tirer du monde pour en ſortir. Pendant que je faiſois ces reſolutions, les raviſſeurs de nos Princes s'eſtoient rendus auprés de Ruſtan, auquel ils les preſenterent. J'ai ſçû depuis qu'il fut d'abord fort empéché à deviner, lequel étoit le Prince de Fez : Mais comme Amador étoit déja dans un âge aſſez avancé pour ſçavoir, & ſon nom & celui de Teocrite, il en informa ceux qui le lui demanderent, Ruſtan jugeant de là, que peutétre le pourroit-il dire à d'autres auſſi bien qu'à lui, il reſolut de le ſeparer de Teocrite. Il envoya donc l'un en l'Iſle de Crete, où il avoit de grandes habitudes, & l'autre en celle de Samos, & donna ordre à ceux auſquels il en confioit la garde, de les faire élever avec ſoin, & de leur faire apprendre la langue Affriquaine. Aprés quoi, il les fit partir pour prendre la route de Crete & de Samos, & pour lui il vint à nôtre Iſle, où il donna autant de marque de joïe & d'allegreſſe, que s'il eût effectivement crû y devoir trouver le Prince qu'il en avoit fait enlever. Il fit allumer des feux ſur le rivage, & ſe faiſant mettre à terre, il vint accompagné d'une grande ſuite de gens juſques à nôtre Cabane, & me demanda ſi je n'eſtois pas Muly, & où étoit le Prince

de Fez. Je fis un grand cri à cette demande, & je lui dis avec des sanglots & des soûpirs, ce qu'il sçavoit aussi bien que moi-même, il feignit d'être fort touché de ce que je lui disois, & me pria de le suivre à Fez pour rendre compte à la Reine de ce que j'avois veu. Sans la consideration de Fatime & d'Oraste, je ne me serois jamais résolu de donner à la Reine la fâcheuse nouvelle de la mort de mon Prince : mais le desir de me voir en état de reconnoître les obligations que j'avois à ces deux charitables personnes, me fit accepter l'offre de Rustan, & m'obligea de quitter nôtre Isle accompagné de Fatime & d'Oraste pour suivre Rustan à son vaisseau : lors que nous y fûmes nous regagnâmes Fez par le même chemin que Rustan avoit tenu pour venir à nôtre Isle, nous trouvâmes encore tous les habitans de cette grande Ville dans l'ignorance, & de la vie & de la mort du Prince ; car la crainte que la Reine avoit euë qu'Almansor ne lui dressât quelque embûche, s'il sçavoit cette avanture, l'avoit obligée de la tenir extraordinairement secrette ; si bien que lors que nous arrivâmes à Fez, on n'y avoit encore aucun soupçon du voïage de Rustan. Dés le moment que la Reine

sçût nôtre arrivée, elle se retira dans son cabinet, pour nous donner occasion de lui parler sans témoins: Mais, Madame, quand elle nous vit Rustan & moi, & qu'elle ne vit point le Prince avec nous, il parut un trouble effroyable sur son visage; elle se recula de deux pas, & nous demanda toute tremblante, où étoit le Prince son fils. Rustan prit la parole pour lui répondre; mais dés les premiers mots qu'il prononça, l'air dont il lui parloit, & la tristesse qui paroissoit dans nos yeux, lui faisant en partie deviner ce qu'il avoit à lui dire; elle fut si saisie de douleur, qu'elle s'évanoüit, & fut une heure entiere sans revenir de sa pamoison; lors qu'elle fut revenuë, elle dit & elle fit des choses capables de toucher l'ame la plus barbare. Ah jeune Haly, s'écrioit-elle, précieux reste du Grand & Illustre époux que j'avois reçû du Ciel, falloit-il que je connusse si peu ton prix, que pour de foibles considerations je negligeasse une vie comme la tienne? Elle versoit des larmes en abondance en prononçant ces mots, & puis elle se faisoit dire & par Rustan & par moi, les particularitez de la mort du Prince, qu'elle apprenoit avec tant de déplaisir, qu'elle en devoit faire pitié à

ceux même qui la reduiſoient en cet état. Elle paſſa deux jours à ſe tourmenter de cette ſorte : aprés quoi elle tâcha de deviner qui pouvoient être les raviſſeurs du Prince ſon fils : Nous en ſoupçonnions tous Almanſor ; car il s'étoit remarié depuis la mort du Prince de Maroc, & l'eſperance d'avoir bien-tôt d'autres heritiers pouvoient avoir reveillé, & ſon ambition & ſes pretentions ſur le Royaume de Fez : Mais cependant il y avoit ſi peu d'apparence qu'il eût pû ſçavoir la vie du Prince aſſez promptement, pour prendre & pour executer cette reſolution; que nous n'avions pas ſi-tôt conçû cette penſée, que nous l'etouffions, & que nous croyons plûtôt que c'étoient quelques écumeurs de mer qui avoient pris ces enfans, à deſſein de les aller vendre dans les lieux où ils étoient recherchez : mais d'un autre côté l'aſſurance que je donnois de les avoir vû jetter dans la mer, détruiſoit cette opinion auſſi-bien que la precedente, & ſans ſçavoir à quoi nous en tenir, nous ſçavions ſeulement que le Prince avoit été inhumainement tué : mais les auteurs de ſa mort nous étoient inconnus. Ceux qui nous auroient pû donner des lumieres là deſſus, paroiſſoient les plus empreſſez à nous aider à

chercher ce qu'ils pouvoient ſeuls nous faire trouver, & Zelide ſur tout feignoit d'en être ſi touchée, que je ne puis aſſez admirer comment il étoit poſſible qu'une perſonne de ſon âge pût auſſi bien diſſimuler qu'elle le faiſoit. Cette feinte douleur que la Reine prenoit pour de veritables effets du bon naturel de la Princeſſe, augmenta ſi fort la tendreſſe que cette bonne mere avoit déja pour elle, que pour lui en donner des marques plus ſenſibles, elle ſe démit de toute l'authorité ſouveraine entre ſes mains, & la rendit ſi abſoluë dans tout le Royaume, qu'elle y regnoit plus abſolument que la Reine ſa Mere. Je croi vous avoir dit, Madame, que Zelide étoit une Princeſſe fort ſpirituelle : mais je ne puis vous l'avoir dépeinte auſſi prudente, auſſi juſte, & auſſi capable de porter la Couronne, qu'elle la parut à ce commencement de ſa nouvelle dignité. La Reine la voyant s'acquiter ſi bien du gouvernement de l'Eſtat, le lui laiſſa tout entier, & ſe retira à la nouvelle ville de Fez, où elle vivoit comme une perſonne privée, ſans ſe mêler en aucune maniere du monde, ou des affaires publiques. Comme Zelide avoit obligation de la gloire qu'elle poſſedoit, à Lindarache & à Ruſtan, elle

leur en faiſoit toute la part qu'il lui étoit poſſible de leur en faire, & ſi l'amour ne ſe fût point mêlé dans tout cela, toutes ces perſonnes euſſent été les plus heureuſes de leur ſiecle : Mais, Madame cette paſſion qui fait quelquefois trouver de la joïe dans les plus grandes peines, par un effet tout contraire, & qui lui eſt pourtant auſſi naturel, empoiſonne les plaiſirs les plus ſenſibles, & fait que hors d'elle on ne peut gouter de veritable joïe, ni ſentir de veritable douleur. Ruſtan qui, (s'il ſe fût conſideré comme un ſimple Chevalier) eût rendu mille graces au Ciel de l'avoir élevé juſques au degré de faveur où il étoit monté, ſe trouvoit le plus miſerable de tous les hommes, quand il ſe regardoit comme Amant de Zelide, il voyoit que plus elle étoit puiſſante, & plus il étoit indigne d'elle, & la bizarrerie de ſon deſtin étoit telle, que le degré dont il l'avoit fait monter en lui enlevant un frere, étoit un nouveau garde qui l'éloignoit encore de lui ; ces reflexions le rendoient ſi mélancolique, qu'il en fit pitié à Lindarache, & cette cruelle Princeſſe qui n'auroit pas fait de ſcrupule de faire égorger l'innocent fils de Haly, vint à s'en former un, de laiſſer ſouffrir Ruſtan, & de ne s'efforcer pas

de lui donner du soulagement. Dans cette pensée elle resolut de découvrir à la Princesse la passion que Rustan avoit pour elle, & faisant valoir à cet Amoureux Chevalier le hazard où elle se mettoit, en déclarant à Zelide une chose aussi fâcheuse à entendre pour une personne de son humeur, que l'étoit l'amour de Rustan pour elle : Elle fut un jour trouver la Princesse, & aprés plusieurs discours dans lesquels elle exageroit adroitement les obligations qu'elle avoit à Rustan, elle lui dit que si elle en avoit une veritable reconnoissance, elle lui enseigneroit un moyen de la témoigner, plus utilement pour lui que par le don de la Couronne entiere. Zelide qui avoit l'ame fort liberale, & qui se sentoit en effet tres-obligée à Rustan, pria Lindarache de lui apprendre quel étoit ce moyen de rendre ce Chevalier si content, & ce qu'il falloit faire pour cela. Il faut, Madame, reprit Lindarache, que vous le protegiez dans le dessein qu'il a de faire agréer les services à une personne qu'il aime depuis un tres-long-tems ; Car, Madame, poursuivit-elle en soûriant, je sçai un peu des nouvelles du cœur de ce Chevalier, & quoi qu'il n'ait encore paru sensible qu'à la gloire ; je suis pour-

tant bien informée qu'une autre passion l'occupe tout entier. Et quelle est donc cette personne que Rustan aime si fort, reprit innocemment la Princesse, que nous ne l'avons point devinée depuis si long-tems que vous dites qu'il y a qu'il en est amoureux ? Pour le nom de cette personne, je ne suis pas d'avis de vous le dire sitôt, reprit Lindarache ; car vous étes si severe, que sans considerer que l'amour égale souvent le Sceptre à la houlette ; vous ne manqueriez jamais de dire, que Rustan est un temeraire, & que la personne qu'il aime, feroit tort à sa gloire de souffrir cette passion : mais si vous voulez deviner juste là-dessus, songez seulement avec un peu d'application à ce que je vous vas dire : La personne qu'aime Rustan est si fort au dessus de lui, qu'il n'y a que vous dans ce Royaume qui le soyez autant qu'elle, vous l'aimez cherement, & le destin de l'un & de l'autre est si fort entre vos mains, que Rustan ne peut jamais être heureux, si vous ne faites sa felicité. Ce que disoit Lindarache étoit assez clair pour devoir être entendu de Zelide, & cependant elle concevoit si peu que Rustan eût l'audace de l'aimer, qu'il ne lui vint jamais dans la pensée

que ce fut d'elle que Lindarache voulut parler : au contraire confondant tous ces mots de dignité, d'amitié, de Princesse, & de protection, elle les attribua tous à Lindarache ; de sorte que la regardant avec toutes les marques d'un fort grand étonnement. O Dieu ! ma Cousine, lui dit-elle brusquement, que me dites vous ; seroit-il bien possible que vous aimassiez Rustan, & la dignité de vôtre naissance, le rang que vous tenez auprés de moi, & celui que tient ce Chevalier, ne vous donne-t-il point d'horreur pour cette alliance ? Lindarache fut si surprise de voir le sens que la Princesse avoit donné à ses paroles, qu'elle demeura quelque tems sans lui pouvoir répondre ; si bien que Zelide expliquant ce desordre comme un effet de la confusion de Lindarache, se fortifia dans son doute, & la blâma si aigrement de s'être laissée surprendre à cette passion, que jamais Lindarache n'eut la force de l'éclaircir de la verité ; elle lui nioit bien que ce fut d'elle dont elle eût voulu parler : mais quand Zelide lui demandoit de qui c'étoit donc, elle s'interdisoit d'une telle sorte, qu'elle persuadoit plus la Princesse par ce silence & par cette confusion, qu'elle n'eût fait par toutes les paroles du monde. Zelide demeu-

rant donc dans cette penſée, exhorta Lindarache à ſe guerir de cette paſſion, lui dit qu'elle ne pouvoit y conſentir, & que toute la grace qu'elle devoit eſperer d'elle, c'étoit qu'elle cachât ſa foibleſſe avec beaucoup de ſoin. Lindarache étoit ſi ſurpriſe de cette avanture, qu'elle ſe retira dans ſon appartement, ſans avoir la force de détromper Zelide de l'opinion qu'elle avoit conçûë : mais elle l'avoit encore moins de dire la verité des choſes à Ruſtan ; car elle craignoit ſi fort que s'il venoit à perdre ſes eſperances, il ne déclarât le ſecret de la naiſſance du Prince, & qu'elle ne perdît par ce moyen l'extrême pouvoir qu'elle avoit dans l'Eſtat, qu'il n'y avoit rien au monde qu'elle ne ſe crût capable d'entreprendre pour empêcher ce malheur. Dans cette extremité elle eut recours à la ruſe la plus noire & la plus indigne d'une grande Princeſſe, dont on ait jamais oüi parler ; car pour ſe délivrer de la crainte de voir quelque jour le Prince découvert, elle ſe reſolut de faire tous ſes efforts pour le faire mourir. Dans cette penſée elle envoya querir Ruſtan, & lui dit qu'elle avoit parlé de ſa paſſion à la Princeſſe, qu'elle l'avoit trouvée plus fiere qu'on ne peut jamais ſe l'imaginer : mais qu'au travers de toute

ſa fierté, elle avoit fort bien remarqué que le plus grand obſtacle qu'il y eût à la felicité de Ruſtan, c'étoit la vie du Prince de Fez ; car, pourſuivit-elle artificieuſement, elle m'a dit dans ces propres termes : Quoi, Lindarache, vous me conſeilleriez de recevoir les ſervices de Ruſtan ? ne ſongez-vous point que quand il ſeroit d'un rang à pouvoir m'aimer impunément, la ſeule conſideration du Prince mon frere, devroit m'empêcher de faire ce que vous ſouhaitez de moi ? car enfin Ruſtan n'eſt pas le ſeul qui ſçache cette affaire, il a fallu qu'il ſe ſoit confié à quelques-uns de ceux qui lui ont aidé, & ſi ces gens voïoient que je recompenſaſſe leur chef de cette ſorte pour une action dont ils ont partagé le peril avec lui, de quelle rage ne ſeroient-ils point capables, & quels effets n'en devrois-je point apprehender ? Ah ! Lindarache, qu'il faut bien m'empêcher de m'expoſer à ce peril, & que je n'ai garde de ſuivre un avis auſſi perilleux que celui que vous me donnez. Vous voyez par ces paroles, pourſuivit Lindarache, que la crainte que Zelide a que le Prince ne ſoit découvert, eſt une des plus fortes raiſons dont la Princeſſe ſe ſerve pour refuſer ce que nous lui deman-

dons : car encore que vôtre naiſſance en deût être une, & plus eſſentielle, & plus puiſſante, ce n'eſt pas la principale pour Zelide qui a l'ame grande, qui donne tout au merite, & qui prefereroit la gloire de faire un Roi de ſa main, à toutes les autres gloires du monde : ainſi, Ruſtan, le moyen le plus aſſuré de vous rendre heureux, c'eſt à mon ſens de vous défaire du petit Prince, & vous verrez que cet obſtacle ne ſera pas plûtôt levé, que tous ceux qui s'oppoſent à ce que vous ſouhaitez, vous paroîtront foibles & faciles à ſurmonter. Ruſtan qui avoit l'ame belle, & qui s'étoit fait une violence extrême pour obtenir de lui-même, d'enlever le jeune Prince, ne put écouter la propoſition que Lindarache lui faiſoit ſans fremir ; de ſorte que la regardant avec un viſage où ſon horreur étoit dépeinte : Ah ! Madame, lui dit-il, que me conſeillez-vous, & comment croyez-vous qu'il me ſoit poſſible d'enfoncer le poignard dans le ſein innocent de mon Prince legitime ; Quoi, Ruſtan, s'écria Lindarache, vous avez la foibleſſe de vous arrêter à ce ſcrupule, lors qu'il s'agit de toute vôtre felicité ; & dites-moi de grace, ne ſont-ce pas les belles qualitez plûtôt que la naiſſance Royale, qui rendent

digne de la Couronne ? & n'avons-nous pas cent exemples de Rois qu'on a dégradez pour leur incapacité, pour mettre de simples Chevaliers dans leurs places ? J'avouë tout ce que vous me dites, Madame, repliqua Rustan : mais quand les choses que vous m'alleguez pour exemple se sont faites, ç'à été par l'avis de tout un Conseil, ou par le suffrage des peuples, & non pas par un meurtre secret, & par la mort d'un innocent, qu'on ne sçait encore s'il sera digne du Trône, ou non. Quand Lindarache vit Rustan si scrupuleux, ou pour mieux dire si raisonnable, elle changea d'action & de discours, & le regardant fort serieusement : Je suis bien aise de vous voir si vertueux, lui dit-elle, Rustan, & bien loin de combattre vos nobles sentimens, je vous y fortifierai toute ma vie : mais aprés cela, ne me demandez plus aussi de vous servir auprés de la Princesse, car elle me l'a défendu, & puis que je ne sçavois que ce seul moyen de vous rendre heureux, & qu'il nous paroît illicite, qu'il l'est en effet, & qu'il blesseroit vôtre vertu & la mienne, n'en parlons jamais, je vous prie, & demeurez dans l'état où vous êtes, puis que vous n'en pourriez sortir sans faire tort à la gloire

dont vous faites profeſſion. Ce peu de paroles firent un plus grand effet ſur l'ame de Ruſtan, que toutes les perſuaſions de Lindarache. Il demeura quelque temps ſans parler, & puis ſe jettant tout d'un coup à ſes pieds, il lui demanda pardon de n'avoir pas reconnu la force de ſes charitables conſeils, & lui promit que pourvû qu'il fût aſſuré que la Princeſſe agréeroit ſes ſervices aprés la mort du jeune Prince, il ne balanceroit pas un ſeul moment à la lui donner. Lindarache qui n'avoit que ce ſeul but au monde, s'engagea avec lui de le ſervir ouvertement aprés cette action & s'obligea par tous les ſermens poſſibles de le rendre heureux, ou de mourir. Quand Ruſtan ſe crut ſi bien aſſuré, il ſe retira chez lui, d'où il dépécha un Ecuyer qui lui étoit fidelle en Crette, avec ordre d'en tirer Theocrite, de le mener ſecrettement en l'Iſle de Samos, & de commander à ceux auſquels il le confieroit, de ne le laiſſer avoir aucune communication avec le jeune Amador. Ainſi ces deux aimables petits Princes qui avoient été nourris ſi long-tems enſemble, étoient dans une même Ville, où les mêmes gens les retenoient tous deux, & où le même deſtin les avoit conduits, ſans ſe voir &

ſans ſe connoître ; & pendant qu'ils paſſoient leur vie de cette ſorte, l'on faiſoit toutes choſes poſſibles à Fez pour leur ôter tous les moyens imaginables de voir jamais finir leur exil : Car, Madame, Ruſtan ne ſçût pas plûtôt que ſon Ecuyer étoit en Crete, qu'il ſe fit écrire de feintes lettres par lui, par leſquelles il lui mandoit que ſes ordres avoient été ſuivis, & que Theocrite étoit mort. Sur cette nouvelle Ruſtan preſſa Lindarache de lui tenir la parole qu'elle lui avoit donnée, & cette artificieuſe Princeſſe, qui quoi qu'elle ne voulût pas le ſervir, vouloit pourtant faire comme ſi elle le ſervoit, dans la crainte que s'il avoit occaſion de ſe plaindre d'elle, il ne declarât le ſujet de la mort du Prince à Zelide, qu'elle ſçavoit bien qui n'approuveroit pas cette action ; fit d'abord voir à la Princeſſe, des lettres que Ruſtan diſoit avoir reçûës de Crete, qui lui apprenoient que Theocrite étoit mort d'une fiévre ; & aprés avoir exageré la joïe que cette nouvelle lui devoit donner, elle la fit inſenſiblement tomber ſur le ſujet de la reconnoiſſance qu'elle devoit à Ruſtan, dont elle n'avoit oſé lui parler depuis cette premiere converſation, où la Princeſſe lui avoit dit tant de choſes picquantes

pour la détourner de l'amour qu'elle croyoit qu'elle eût pour lui. Zelide qui dés le moment que Lindarache exagera les ſervices de Ruſtan, crut qu'elle ne lui parloit de ce Chevalier, que pour l'obliger à la reconnoiſſance, dont elle lui avoit parlé ; adoucie par la bonne nouvelle qu'elle venoit de recevoir, & touchée par l'amitié qu'elle avoit pour Lindarache, s'imagina qu'elle ne la pouvoit mieux payer de ſon meſſage, ny la perſuader plus avantageuſement de ſa tendreſſe, qu'en lui donnant l'eſperance d'épouſer celui qu'elle croyoit qu'elle aimoit ; de ſorte que dés les premiers mots que Lindarache lui dit pour la faire reſſouvenir de Ruſtan, elle l'interrompit, & lui dit en ſoûriant : Je ſçai tout ce que vous me voulez dire, Lindarache, & pour vous épargner la confuſion de me demander encore une fois un époux tel que Ruſtan, je vous promets de vous l'accorder dans fort peu de temps, pourveu qu'il faſſe quelques actions qui le rendent plus dignes de vous par ſa valeur, qu'il ne l'eſt par ſa naiſſance ; & pour lui en faciliter les moyens, je lui donnerai le commandement d'une armée que je mets ſur pied pour aller combattre le Roi de Telenſin, qui a commis quelques actes d'ho-

ſtilité ſur nos frontieres. Preparez-le à cette grande & honorable expedition, & l'aſſurez de ma part, que s'il réüſſit dans cette guerre , vous ſerez ſa recompenſe : mais ſur tout ne m'en parlez jamais ; Car je vous avouë que je ne puis ſouffrir qu'une Princeſſe de mon ſang , me demande ſans ceſſe Ruſtan pour ſon Epoux. La Princeſſe ne donna pas le loiſir à Lindarache de lui répondre là-deſſus , car il étoit vrai que dans ce temps il lui étoit impoſſible de ſouffrir la paſſion qu'elle croïoit qu'elle avoit : mais comme le temps vient à bout de toutes choſes , ſes ſentimens changerent , comme vous le verrez par la ſuite de mon diſcours. Cependant Lindarache qui voyoit que le deſtin & la préocupation de Zelide , lui fourniſſoient un pretexte d'éloigner Ruſtan de la Cour , & la délivroient de la peur qu'elle avoit qu'il ne parlât à la Princeſſe, & qu'il ne lui dît les eſperances qu'elle lui avoit données , crut qu'il ne falloit pas laiſſer échaper cette occaſion ; de ſorte qu'elle fut promptement avertir Ruſtan de l'honneur qu'on lui preparoit : & pour le lui faire recevoir avec plus de joïe , elle lui dit que Zelide ne pouvant ſe reſoudre à donner un Souverain aux peuples de Fez , qui ne leur

eût jamais commandé, lui donnoit cet emploi pour l'approcher d'un degré du Trône, & pour accoûtumer les peuples à sa domination. Je vous laisse à penser, Madame, qu'elle fut la joïe de ce Chevalier à cette nouvelle. Il croyoit sa passion approuvée d'une des premieres Princesses du monde, & pour comble de bonheur pour lui, il voïoit qu'on lui donnoit les moyens de meriter comme une recompense ce qui étoit seulement l'effet de la bonté de Zelide. Cette pensée lui donna tant de plaisir, que nous avons sçû depuis de Lindarache, qu'il en paroissoit tout transporté ; il se jettoit à ses pieds pour la remercier du bien qu'elle lui faisoit, & pendant tout le temps qu'il fut encore à Fez pour attendre que les choses fussent en état qu'il en pût partir pour l'armée, il fit paroître une si grande allegresse sur son visage, & dans toutes ses actions, que Zelide qui prenoit tous ses témoignages de satisfaction pour des effets de son amour pour Lindarache, commença de trouver moins étrange que cette Princesse s'y fût laissée toucher, & cette indulgence lui faisant traiter & l'un & l'autre plus doucement qu'elle n'avoit fait jusques alors, fortifioit l'esperance de Rustan, & facilitoit les moyens

à Lindarache d'executer tous ses desseins: Car, Madame, cette artificieuse personne qui voyoit qu'elle avoit joint au crime d'avoir fait servir Zelide de pretexte à toutes ces méchancetez, celui de la tromper encore tous les jours, n'avoit point de plus forte crainte que de voir toutes ses ruses découvertes: & comme Rustan étoit le seul homme du monde qui le pouvoit découvrir, il étoit aussi le seul dont la vie lui étoit odieuse, elle resolut donc de se délivrer de cette crainte, & pour ce dessein elle gagna un de ceux qui devoit combattre le plus proche de la personne de Rustan, & lui promit des recompenses excessives, s'il pouvoit se défaire de lui. Cet homme qui n'avoit aucune obligation à ce Chevalier, & qui étoit fort interessé de son naturel, promit à Lindarache de faire tout ce qu'elle souhaitoit, & elle ne vit pas plûtôt les choses ainsi disposées, qu'elle pressa le départ de Rustan, qu'elle croyoit qui devoit avancer l'execution de ses injustes desseins. Ses ordres lui furent donc donnez, & les paroles que Zelide lui dit en partant, releverent si fort ses esperances, qu'il partit l'homme du monde le plus satisfait; car cette Princesse, qui comme je vous l'ai déja dit, commençoit à ne plus tant blâmer

l'amour qu'elle croyoit que Lindarache avoit pour Ruſtan, & qui croyoit qu'elle donnoit un ſenſible plaiſir à cette méchante perſonne qu'elle aimoit avec une extrême tendreſſe, ne ſçût pas plûtôt que Ruſtan étoit à la porte de ſon Cabinet qui demandoit à recevoir ſes derniers ordres, qu'elle avança quelques pas au devant de lui, & le regardant obligeamment : Allez, jeune Heros, lui dit-elle en ſoûriant, allez où la gloire & l'amour vous appellent, & meritez ſi bien les Couronnes de l'une pendant cette campagne, que vous puiſſiez recevoir celle de l'autre à vôtre retour. Jugez, s'il vous plaît, Madame, quel effet ces obligeantes paroles faiſoient ſur l'eſprit d'un ſimple Chevalier, qui croyoit qu'elles lui étoient adreſſées de la part de ſa Reine, & d'une Reine encore qui étoit l'une des plus accomplies Princeſſes de ſon ſiecle. Il partit donc l'eſprit rempli de toutes ces belles idées, & emmena tous les jeunes Chevaliers de la Cour de Fez avec lui. Zelide ayant donné tous les ordres neceſſaires à cette grande expedition, voulut venir ſe repoſer quelques jours à la nouvelle Ville de Fez avec la Reine ſa mere. La nouvelle Ville eſt une partie de la vieille, qui n'en eſt ſeparée que par un

grand fleuve qui paſſe au milieu de Fez, & qui lui fournit une ſi grande quantité de fontaines qu'elle en eſt toute arroſée, & comme ces deux belles villes, qui n'en font pourtant qu'une ſeule ont des beautez extraordinaires, je croi que vous ne ſerez point fâchée que je vous en faſſe une petite deſcription. Je vous dirai donc, s'il vous plaît, Madame, que quand le grand Haly parvint à l'Empire, la Ville de Fez, qui paſſe maintenant pour une des plus belles & des plus magnifiques du monde, n'étoit conſiderable que pour ſa grandeur & pour ſa dignité : mais que par les ſoins de nôtre illuſtre Monarque, elle eſt devenuë la plus ſuperbe de toutes les Villes d'Affrique. Il y a un nombre preſque infini de bâtimens ſomptueux, & de places publiques, l'une appellée la place Royale, a prés de ſoixante & quinze toiſes en carré, & eſt entourée de vingt-quatre magnifiques Palais où logent une partie des Grands du Royaume; l'autre nommée la Place Princeſſe, eſt faite en triangle, & environnée de maiſons particulieres faites de brique, liées avec des chaînes de pierre, & couvertes d'ardoiſe; & l'on avoit deſſein d'en faire une troiſiéme, à qui on eût donné le nom de la Place de Fez : elle devoit être demy-ronde, vis-à-vis d'une

porte de la ville, nommée comme la place, & entourée de bâtimens uniformes & entrecoupez de ruës, aufquelles on eût donné le nom des principales Provinces du Royaume : Mais les troubles qui survinrent à Fez dans le temps que ce dessein fut conçû, & ceux qui les ont suivis avant & depuis la mort du grand Haly, en ont empêché l'execution. Il faut donc que je passe à la description de ce qui a été achevé, & que je vous dise, s'il vous plaît, Madame, que pour avoir communication de la vieille à la nouvelle ville, qui ne sont separées que par une riviere qui passe au milieu de Fez, ainsi que je croi vous l'avoir déja dit ; le grand Haly a fait bâtir plusieurs ponts, entre lesquels il y en a un qu'on appelle le Pont-neuf sur lequel est elevée la figure Equestre du grand Haly ; il est divisé en trois chemins, le plus large dans le milieu pour les chariots, & les deux autres à côté relevez de huit ou dix marches ; il aboutit d'un bout au Palais des anciens Rois de Maroc, qui avoient autrefois établi à la Ville de Fez le siege de leur Empire ; & de l'autre à une longue avenuë bordée de maisons, de Palais & de ruës de traverse, qui par sa longueur, & par sa beauté peut être comparée à ces grands chemins

militaires, lesquels partant du milieu de Rome, traversoient les Villes, les campagnes, les fleuves, les Provinces, & la mer même, & ne finissoient qu'avec le monde : cette longue route aboutit au nouveau Palais, où la Reine mere de mon Prince s'étoit retirée aprés s'être demise de l'authorité souveraine entre les mains de la Princesse sa fille : & ce n'étoit pas sans raison qu'elle avoit choisi ce lieu pour sa retraite, puis qu'à vrai dire il est l'un des plus beaux lieux du monde. Il se peut dire du dessein de tous les meilleurs Architectes de nôtre siecle ; car avant que d'être mis en œuvre, on l'envoya à ces excellens artisans, & on les obligea de l'examiner, & d'en donner leurs avis, il a plus de soixante toises de longueur, & prés de cinquante de large ; sa face, ses aîles & son corps de logis sont chacun flanquez de deux pavillons ; sa face est couverte d'une terrasse bordée d'une balustrade, & de statuës. Le portail est placé dans le milieu, il tient par bas à un grand vestibule de figure ronde, sur lequel il y en a un autre de même figure. Ces deux vestibules sont entourez de niches, de colonnes & de statuës, avec cette difference toutefois, que les statuës & les colonnes sont de pierre au pre-

mier, & de marbre au ſecond ; qu'en haut les colonnes ſont Corinthiennes, en bas doriques, que l'un tient à un portique relevé de pluſieurs marches, & que l'autre ſe termine en dôme, entouré de pilaſtres & de ſtatuës, & couronné d'un baluſtre garni d'or & d'argent, & qu'il tient à droit & à gauche à la terraſſe de la façade. La cour eſt longue de prés de quarante toiſes, ſur plus de trente de large, elle eſt relevée à ſept ou huit toiſes du corps de logis, & les pavillons qui le flanquent de ce côté-là, avancent tellement en cet endroit, que leur ſaillie fournit une eſpace qui forme comme une ſeconde cour au bout de la premiere, laquelle eſt rehauſſée de pluſieurs marches, pavée de marbre blanc & noir, & fermée de baluſtres & de ſtatuës de marbre blanc. A droit & à gauche de cette cour ſont les deux aîles du Palais, elles conſiſtent au premier étage en un grand portique ſemblable à celui de la façade, & composé d'une longue ſuite de hautes arcades, qui ſemblent repreſenter dans le milieu de ce Palais, la place Royale, & quelques autres ſi celebre dans la vieille Grece, & dans la vieille Rome ; au ſecond étage il y a une grande galerie de chaque côté, où celui des Peintres de nôtre temps

qui ordonnoit le mieux les histoires qu'il peignoit, & qui inspiroit le plus de feu & de vie à ses figures, a peint dans l'une les faits heroïques du grand Haly, & dans l'autre les actions les plus signalées d'une grande Reine, dont il est descendu. Le corps de logis & les pavillons qui le flanquent, sont environnez de niches & de statuës, ornez de frontons carrez, sur lesquels sont couchées des figures de marbre blanc, terminez d'un Attique, ou de ces appartemens bas & aisez qui couronnent quelques autres maisons Royales, & couverts de terrasses de plomb entourées de balustres rehaussez d'or & d'argent : le grand escalier partage en deux le corps de logis ; sa grandeur est fort bien proportionnée à celle du Palais, il finit en voûte, il est vuide dans le milieu, & il est bordé de balustres de fond en comble ; derriere, il y a un petit lieu fait en forme de Mosquée, où les habitans de ce Palais peuvent faire leurs prieres lors qu'ils ne sont pas en état d'aller aux Mosquées publiques. Cette Mosquée avançant en saillie du côté du parc, forme comme un septiéme pavillon dressé au milieu de la face exterieure de ces édifices, & finit en dôme environné de pilastres, de colonnes, de niches, de sta-

tuës, & couronné d'un baluſtre, relevé d'or & d'argent ; en un mot un portique aſſez conforme à celui de la cour, & couvert d'une terraſſe qui conduit à la Moſquée, monte juſqu'au premier étage de la face du corps de logis, du côté d'un grand parc qui eſt au derriere de ce Palais. Je ne vous ferai point la deſcription des appartemens qui le compoſent ; ils ſont en ſi grand nombre, que cela pourroit laſſer vôtre patience, & je me contenterai de dire, que dans les deux principaux il y a des parterres de marqueterie garnis d'argent de rapport, & des vitres de criſtal montées de l'argent, & que leurs plat-fonds & leurs lambris ſont ſi pleins d'or, qu'il ſemble y avoir été appliqué par lingots. Enfin, Madame, il y a une Biblioteque de tous ceux qui ont écrit l'hiſtoire antique & moderne, un cabinet de Medailles d'or & d'argent, de grand & de moyen bronze, le plus nombreux, le plus rare, & le plus curieux de l'Univers : mais il n'y a rien de plus admirable qu'une chambre baſſe placée au bout de la ſale où travailloit celui qui a ſculpté les nouvelles ſtatuës de cette maiſon ; elle peut avoir quatre toiſes & demie en quarré, & plus de trois de hauteur, & elle eſt bâtie ſi artificieu-

ſement que quand quelqu'un parle bas dans l'un de ſes coins, à une perſonne qui ſoit en l'autre, ſa voix & ſes paroles tournent & roulent à l'entour de la voute, & ſont reçûës fort intelligiblement de celui à qui on parle, ſans être entenduës de ceux qui ſont dans la chambre, quand même elle ſeroit toute pleine de monde. Cette merveille d'Architecture a facilité mille avantures amoureuſes, que je ne vous raconterai point, parce que je ne vous faits pas l'hiſtoire de la Cour de Fez. Je paſſeray donc, s'il vous plaît, à la deſcription du parc : mais, Madame, j'ai tant de choſes à vous en dire, que je n'en ſçaurois preſque faire le choix: en effet il y a des buiſſons, des boccages, des prairies, des bois, & des foreſts qui compoſent des deſerts dans l'une des plus peuplées Villes du monde. Il y a une grotte remplie de rocailles, quantité de baſſins & de fontaines, preſque auſſi grands que des étangs, & un rond d'eau un peu moins vaſte qu'une riviere; toutes les allées en ſont extraordinairement larges & longues à perte de vûë, les unes ſont bordées de paliſſades & d'eſpaliers, les autres de deux, les autres de quatre rangées d'arbres. Celles-cy aboutiſſent en patte d'oye, celles-là en étoilles, &

la plûpart ſont ſi couverts d'arbres & de feuilles, qu'on y reſpire un air doux & frais, lors même que le Soleil rend une chaleur ſi cuiſante que tout le reſte de l'Affrique eſt en feu : d'un côté, il y a un bois où l'on n'entend jamais d'autre bruit que le ramage des oiſeaux & le murmure des fontaines ; il y a des prez ronds, quarrez, & de toutes ſortes de figures, les uns dans le centre d'un bois, & les autres au milieu de quantité d'allées ; & dans les uns & les autres, on a vû ſouvent des Amans mal-heureux ſe plaindre de la cruauté de leurs Maîtreſſes. Il y a de grands jardins fermez de paliſſades fort hautes & fort épaiſſes, & vertes en tout temps de haut en bas, où on cultive un nombre preſque infini de ſimples, que la nature avoit cachez dans les dernieres extrêmitez du monde, & qui ſembloient deſirer chacun des climats differents. Il y a des arbres auſſi vieux que le temps preſque auſſi hauts que les nuées, & qui ſemblent avoir été plantez par les propres mains de la nature : mais ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt un paterre qui commençant au bas du corps de logis de ce Palais, finit en demi cercle, à plus de cent toiſes de là ; il eſt arroſé dans le milieu d'un grand baſſin

de marbre blanc de figure octogone, d'où il ſort un jet d'eau d'une hauteur preſque incroïable : Il eſt enrichy de compartimens de buis mêlez & démêlez avec beaucoup d'art & d'invention, par le plus intelligent Iardinier du Royaume. Il eſt terminé d'un bois arrondi en demi-lune, & d'une caſcade dans le milieu, qui jette de l'eau avec tant d'abondance, qu'il ſemble que ce ſoit une ſource de torrens. Enfin il eſt entouré de deux terraſſes l'une ſur l'autre, revêtuës de pierres de même ordonnance que le Palais ; la premiere relevée de ſix marches, eſt terminée de rigoles où l'eau coule ordinairement, & d'une longue ſuite de petits baſſins ronds d'où il ſort une multitude preſque innombrable de jets d'eau : la derniere terraſſe rehauſſée d'autant de marches que la premiere, eſt couverte de deux longues allées d'oliviers, & bordée de baluſtres & de ſtatuës de marbre blanc ; & pour tout dire en un mot le jardin de ce magnifique Palais, ſe peut comparer au jardin des Heſperides, l'un des miracles de nôtre Affrique, & à la beauté de Tempé, l'ornement de la Grece, & le ſujet de l'admiration des Anciens. Je ne doute point même, que vous ne tombiez d'accord qu'il les ſurpaſſe en ſituation, quand je

vous auray dit quelle eſt la vûe dont il joüit. Il tient d'un côté à un Monaſtere de Vierges voilées qui ne ſortent jamais, qui ne ſe nourriſſent que de poiſſon & de legumes, & qui ſont logées quaſi au milieu de tant de merveilles ſans les deſirer. De l'autre il eſt attaché à un Convent de Deruis, qui font vœu de porter inceſſamment le cilice, de jeûner la moitié de leur vie, de paſſer en prieres dans leur Moſquée, le temps que tout le reſte du monde paſſe ordinairement dans la joïe & dans les plaiſirs, & de veiller lors que la nature même ſemble être endormie. Des terraſſes qui couronnent le grand parterre, l'on découvre ces Monaſteres, & force autres belles choſes qui ſeroient trop longues à déduire, & je croi qu'il eſt à propos de paſſer legerement par deſſus, & de vous dire que d'une part, quatre larges & longues allées aboutiſſent à ces terraſſes; la premiere bordée de pallisſades, a tant de longueur, que le mur du parc qui la termine, n'empêche pas qu'on ne la confonde avec la campagne, les montagnes & les nuées; les trois autres jointes enſemble ſont coupées du grand rond d'eau dont je vous ai déja parlé, & ſont couvertes de quatre rangées d'arbres; de l'autre part on apperçoit un gros

dôme rehaussé d'or, sous lequel le plus saint de nos Rois a planté le siege de la Theologie ; de l'autre on voit la grande Mosquée fondée par le premier Roi Mahometan du Royaume de Fez, qui est enterré dans cette Mosquée avec la Reine sa femme ; & quelques-uns de ses enfans morts en grande opinion de sainteté. Enfin, Madame, toutes les beautez, & de ce Palais, & de toute la ville de Fez, qui doit ses plus beaux ornemens au grand Haly, nous font dire de lui & de Fez avec raison, ce qu'autrefois on disoit, peut-être avec flaterie, d'Auguste & de Rome, que Haly trouva Fez de terre & de bouë, & qu'il la rebâtit de porphire & de marbre. Mais pour en revenir à mon histoire, je vous dirai, s'il vous plaît, Madame, que ce fut dans cet aimable lieu que la Princesse vint passer les premiers jours qui suivirent le départ de Rustan, & que pendant le sejour qu'elle y fit, le sage Oraste, qui depuis nôtre retour de l'Isle, où nous avions si longtemps vécu ensemble, avoit toûjours demeuré auprés de la Reine avec beaucoup de tranquillité, s'ennuïa de l'oisiveté de sa vie, justement lors que Zelide étoit à la nouvelle ville, & me pria de lui demander un vaisseau avec lequel il pût courir le monde, & achever ses jours comme il les

les avoit commencez. J'eus une trés-sensible douleur de le voir dans cette resolution : mais comme il me témoigna que je lui ferois un plaisir extrême, si je lui octroyois ce qu'il souhaittoit ; Je fus obligé de surmonter la repugnance que j'avois à lui obeïr en cette rencontre, pour satisfaire au desir ardent qu'il avoit de nous abandonner. Je demandai donc un vaisseau à Zelide dont je l'obtins à l'instant : & Oraste s'y étant embarqué, il fit faire voile vers la mer Mediteranée ; nôtre separation eut quelque chose de fort tendre & de fort touchant, & je croi même qui si la Reine eût voulu me permettre, j'aurois suivis ce charitable ami dans quelque lieu qu'il fût allé, tant les soins qu'il avoit pris de mon Prince, & sa vertu particuliere, m'avoient fortement attaché à lui ; mais la Reine m'ayant ordonné de demeurer auprés d'elle, je fus contraint de le laisser aller seul ; & comme si ce n'eût pas été assez pour moi que de voir partir Oraste, il falut encore que je visse mourir la genereuse Fatime ; car cette vertueuse femme fut prise d'une fiévre continuë quelques jours aprés le départ d'Oraste qui l'emporta dans peu d'autres. La Reine fut extrêmement touchée de cette mort, & honora ses obseques de sa presence. J'en

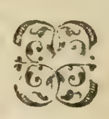
fus au déſeſpoir ; & pendant que tout étoit en deüil dans la nouvelle ville, & que le départ de Ruſtan rendoit la vieille deſerte, ce Chevalier s'avançoit à grandes journées vers les ennemis : ſur leſquels il remporta de tels avantages dans toutes les occaſions qui ſe preſenterent, que cet heureux ſuccés, joint aux obligeantes paroles que Zelide lui avoit dites en partant, & qu'il expliquoit à ſa maniere, ne lui faiſoit pas moins eſperer que de voir la Couronne de Haly ſur ſa tête dans fort peu de temps. Ces penſées lui donnerent tant de hardieſſe, qu'il crut qu'il ne feroit rien de fort temeraire, quand il écriroit ouvertement de ſon amour à la Princeſſe. Il fit donc une lettre qu'il envoya à Lindarache, qu'il pria de la repreſenter à Zelide, & Lindarache qui s'attendoit que devant qu'il fût peu, elle ſeroit en état de ne craindre plus qu'aucunes de ſes ruſes fuſſent découvertes ; crut qu'elle ne hazarderoit rien quand elle les pouſſeroit juſques au bout ; de ſorte qu'elle eut aſſez d'effronterie pour preſenter la lettre de Ruſtan à Zelide : mais elle lui dit qu'elle lui étoit adreſſée à elle, & comme toutes ces lettres furent veuës, lors que les choſes ſe découvrirent ; je me ſouviens que celle de Ruſtan étoit conçûë en ces termes.

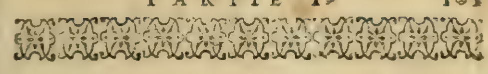
LE TROP HEUREUX RUSTAN, A SON ADORABLE PRINCESSE.

QUE ce titre me ſeroit juſtement «
deu, Madame, s'il m'étoit permis «
de proteſter à vos genoux, ce que la «
neceſſité de la guerre me force de con- «
fier à ce papier, & que je cederois la «
gloire de vaincre les ennemis avec plai- «
ſir, pour celle d'être aux pieds de mon «
adorable Princeſſe ; ſi je ne ſçavois que «
l'une me doit conduire à l'autre ! Oüy, «
Madame, je ſçay que les mains de la «
gloire me doivent couronner avant cel- «
les de l'amour ; mais auſſi je ſçai que «
celles de l'amour imiteront celles de la «
gloire, & c'eſt cette glorieuſe eſperan «
ce qui m'empêche de donner aux ri «
gueurs de l'abſence, les reſtes de la vie, «
que la gloire me laiſſe. Mais au moins, «
divine Princeſſe, renouvellez-moy les «

» asseurances de ma felicité par quelques
» signes de vôtre belle main ; & puis que
» la gloire & l'amour doivent partager
» ma vie, faites qu'un billet de vous,
» me donne de la part de l'un, ce que
» quelques victoires m'ont déja donné
» de la part de l'autre.

Vous voyez bien, Madame, qu'encore que Lindarache montrât cette Lettre à Zelide, elle ne devoit pas craindre que son artifice fût découvert, & qu'il n'y avoit rien que la Princesse se pût appliquer, ne connoissant point les veritables sentimens de Rustan ; aussi se persuadoit-elle si puissamment que c'étoit à Lindarache que cette lettre s'adressoit, qu'elle fit une chose qu'elle n'eût pas faite dans ce temps pour sa propre vie, si la verité lui eût été connuë ; car elle se fit apporter la réponse de Lindarache, que nous avons sçû depuis être conçûë en ces termes.





A L'AMOUREUX RUSTAN.

JE croi que ce titre vous plaît beau- «
coup plus que tous ceux que je vous «
pourrois jamais donner, & qu'encore «
que la gloire & l'amour partagent éga- «
lement vôtre ame, & que vous aïez «
même plus donné, juſques à preſent, «
à cette premiere paſſion qu'à l'autre, «
vous aimez pourtant mieux le titre «
d'Amant que celui de Conquerant; c'eſt «
donc moins comme à un homme qui «
ſe bâtit un trophée, que comme à un «
amant tendre & paſſionné, que je vous «
écris; & dans cette penſée je vous «
aſſurerai, que les Couronnes de l'a- «
mour vous attendent, & qu'on vous «
tiendra ce qu'on vous a promis, avec «
autant d'exactitude que vous vous ac- «
quittez dignement des ordres que vous «
reçûtes en partant. «

Si-tôt que la Princeſſe eut leu cette

lettre, elle y ajoûta ces deux lignes de sa main.

Vous faites trop bien vôtre devoir, pour craindre qu'on puisse manquer au sien envers vous, c'est Zelide qui vous en assure.

Vous jugez bien, Madame, que si la Princesse eût eu le moindre soupçon que Rustan pût expliquer ces mots, comme il les expliqua, elle n'eût eu garde de les lui écrire; mais il y avoit si peu d'apparence que cela fût, & Lindarache se croïoit si fort assurée que jamais ses mensonges ne se découvriroient, que Zelide ne fit aucune difficulté d'écrire, & Lindarache aucune d'envoïer la Lettre. Je vous laisse à penser, Madame, quel effet cette lecture fit dans l'ame de Rustan; il nous a dit depuis qu'il fut si transporté de joïe, qu'à peine pouvoit-il dire ce qu'il sentoit, & ces belles esperances augmenterent si fort son courage, qui naturellement étoit grand & capable des entreprises les plus perilleuses, qu'il fit des choses dans cette guerre digne d'une éternelle memoire. Mais comme il s'attendoit de la terminer heureusement par une bataille décisive, celui que Lindarache avoit chargé de le

tuer, & qui n'avoit point encore trouvé d'occasion favorable pour executer ces ordre, crut l'avoir rencontré dans ce jour ; car la confusion fut si grande, & les ennemis se mêlerent si fort parmi nos gens, que l'ennemi particulier de Rustan crut qu'il lui seroit facile de s'en défaire dans ce moment, sans qu'on pût discerner la main qui le frapperoit : il l'observa donc avec soin, & comme il tournoit la tête de son cheval, pour courir dans un endroit de la bataille où il croïoit sa presence necessaire ; il choisit le deffaut de ses armes, & lui enfonça son cimeterre jusqu'à la garde dans le corps. Rustan tomba de ce coup, & ceux qui le virent tomber le crurent mort: mais cette pensée ne causa pas une aussi grande confusion dans l'armée, qu'elle l'eût deu apparemment faire ; car la victoire étoit déja si fort avancée, & la nuit parut si promptement, que les ennemis firent leur retraite, & abandonnerent le Champ de bataille, sans sçavoir la chute du General. Il n'en arriva pas de même parmi les nôtres ; tous sçurent cette perte ; tous la pleurerent ; & les grandes actions que ce jeune Heros avoit faites dans cette campagne, lui avoient si puissamment acquis l'estime de toute l'ar-

mée ; que ceux même qui avoient le plus de raiſon d'envier le rang qu'il tenoit à leur prejudice, donnerent des larmes à ſon trépas. On fit promptement partir des Couriers pour en avertir Zelide, & l'auteur du crime partit auſſi pour aller chercher ſa recompenſe : Mais, Madame, à peine les uns & les autres étoient-ils partis, que Ruſtan, qu'on avoit apporté d'entre les morts dans ſa tente, & qui avoit été douze heures entieres ſans donner aucunes marques de vie ; fit connoître à ceux qui étoient auprés de ſon corps, que ce qu'on avoit cru une mort veritable, n'étoit qu'un long évanoüiſſement que la perte du ſang lui avoit cauſé, & dont la bonté de ſon temperamment le fit revenir. Au premier témoignage de vie qu'il donna, tous les Medecins de l'armée accoururent dans ſa tente, l'on ſonda ſa plaïe, qu'on avoit d'abord jugée mortelle, & qu'on trouva douteuſe cette ſeconde fois ; on y mit un appareil, & l'on commença de concevoir une legere eſperance de ſa gueriſon, qui ſe pouvoit appeller une reſurrection, aprés ce qui s'étoit paſſé. Ceux qui avoient envoïé les nouvelles de ſa mort à Fez, voulurent faire partir de ſeconds Couriers, pour détruire ce qu'avoient dit

les premiers : mais la blessure de Rustan étoit si grande, & l'esperance de sa guerison si foible, qu'on resolut d'attendre quelques jours à donner les nouvelles de sa vie ; dans le temps qu'on differa le départ des Couriers, il y eut un si grand amandement dans son mal, qu'il fut en état de sçavoir tout ce qui s'étoit passé ; de sorte que trouvant quelque chose de fort plaisant à porter lui-même les nouvelles de sa santé ; il défendit qu'on envoïât personne à Fez, jusques à ce qu'il fût en état d'y écrire lui-même. Cet ordre fut ponctuellement executé, & non seulement il ne partit aucuns Couriers extraordinaires ; mais on arrêta même ceux qui avoient accoûtumé de partir aux jours ordonnez pour porter les nouvelles des particuliers, les paquets, & les autres choses semblables. L'on fut donc un mois entier à Fez sans apprendre de nouvelles de l'armée, depuis celle qu'on avoit reçûë de la mort de Rustan ; & la Princesse étant extremement en peine de ce silence, fit partir un jeune Chevalier nommé Gomelle, qui étoit d'une ancienne Race des Cherifs de Maroc, mais dont la maison étoit si fort déchuë, qu'il ne tenoit que le rang de Chevalier, bien qu'il fût veritablement Prince. Zeli-

de qui connoissoit la naissance de Gomelle, & qui croioit qu'il étoit de sa generosité de reparer les injures que lui avoit fait la fortune, en faisoit une estime particuliere, & jusques-là même, qu'elle jetta les yeux sur lui pour l'envoïer commander l'armée aprés la mort de Rustan. Vous jugez bien par ce que je vous en viens de dire, que sa naissance le rendoit assez digne de ce rang, puisque Rustan qui étoit au dessous de lui en avoit bien joüi : Mais comme il n'avoit jamais eu aucun commandement, & qu'il étoit extremement jeune, la preference que la Princesse faisoit de lui à cent autres, qui auroient pû remplir cette place, étoit un honneur particulier dont il devoit être sensiblement obligé à Zelide. Pendant que ces choses se passoient à Fez, que Gomelle se preparoit à en partir pour l'armée ; que Zelide avoit tout le soin de l'Etat dans la tête, & que Lindarache goûtoit tout le plaisir d'être délivrée d'un homme qu'elle craignoit : & qui la pouvoit perdre ; la guerison de Rustan, s'avançoit de telle sorte, que le Roi de Telensin, ayant fait faire des propositions de paix dans cette conjoncture, Rustan s'étoit crû en assez bon état pour les venir apporter à Zelide lui-même. Il conclut

donc une tréve de trois mois avec ses ennemis ; & ne jugeant pas que sa presence fût necessaire à l'armée pendant ce tems, il se fit mettre dans un branquart, & se fit emmener à Fez justement quatre jours aprés que Gomelle en étoit parti pour l'armée. Comme il avoit un tres-grand desir d'apprendre quel effet la nouvelle de sa mort avoit produit dans l'esprit de Zelide, & celui que sa vûë y pourroit faire ; il mit un tel ordre à tenir & son départ & sa marche secrets, qu'il arriva à Fez sans qu'on y eût aucun soupçon ni de sa vie ni de son voyage. Si-tôt qu'il fut arrivé, il se fit porter chez Lindarache, & entra dans sa chambre, dans l'instant qu'elle payoit le ministre de ses passions, du crime qu'elle croyoit qu'il eût commis. Rustan étoit fort pâle, & encore si foible, qu'il étoit appuyé sur le bras d'un de ses gens ; de sorte que lors que Lindarache le vit, elle le prit dabord pour son ombre, & fit un si grand cri, que toutes ses filles & quelques Esclaves qui étoient dans une antichambre prochaine, accoururent pour voir ce qu'elle avoit : De sorte que Lindarache ayant un peu dissipé son premier trouble, & voyant que Rustan lui parloit en soûriant, ce qu'elle jugeoit bien qu'il n'eût pas fait, s'il fût

revenu d'entre les ombres pour la tourmenter ; elle s'apperçut que sa frayeur l'avoit deçûë, & que ce qu'elle voyoit étoit Rustan lui-même. Je ne sçai laquelle de ces deux pensées lui sembla la moins funeste, & si dans la crainte qu'elle avoit de voir ses mensonges découverts, & sa faveur auprés de Zelide perduë ; elle n'eût point autant aimé de voir l'ombre vangeresse de Rustan attachée à ses pas que de le voir lui-même en état de la perdre dans l'esprit de Zelide. Elle parut donc si troublée aux yeux de Rustan, que lui qui ne penetroit pas dans le fonds de son ame, & qui ne songeoit qu'à sa passion, commença de craindre que la nouvelle de sa mort n'eût causé quelque effet sinistre pour lui dans le cœur de la Princesse. De sorte que regardant fixement Lindarache : Hé ! quoi, Madame, lui dit-il, la certitude de ma vie n'inspirera-t-elle que du trouble & de l'effroi dans toute la Cour de Fez, & ne serai-je point assez heureux pour remarquer un peu de joïe mêlée à tant de surprise ? Lindarache étoit si étonnée de ce qu'elle voyoit, qu'elle n'avoit pas la force de répondre à Rustan, si bien que ce silence le fortifiant dans tous ses soupçons il lui dit les choses du monde les plus tendres & les plus paf-

ſionnées. Parlez, Madame, lui diſoit-il, parlez, apprenez-moi de grace, ſi je dois demeurer pour jamais dans le tombeau, ou ſi j'en dois ſortir, & puis que vous ſçavez ce qui me peut faire cherir la vie, & ce qui me la doit rendre inſupportable, dites-moi, s'il vous plaît, ſi je la dois conſerver, ou ſi je la dois perdre. En verité, Ruſtan, reprit Lindarache, je ſuis ſi ſurpriſe de vous voir, qu'à peine puis-je ſeulement vous répondre ; donnez-moi le tems de me remettre, & de ſçavoir ce que je dois dire à Ruſtan vivant, & puis je vous apprendrai ce que je ſçai de Ruſtan mort. Aprés ce peu de paroles, ils ſe regarderent long-tems ſans rien dire ; aprés quoi Lindarache rompit la premiere le ſilence, & ayant fait ſortir tout le monde, elle dit à Ruſtan, que la nouvelle de ſa mort avoit ſenſiblement touché la Princeſſe, mais qu'elle craignoit fort qu'elle n'eût formé des deſſeins contraires à ſon amour, depuis qu'elle s'étoit cruë diſpenſée de conſerver ceux qu'elle avoit conçûs pour lui ; que cependant il ne faloit pas qu'il ſe deſeſperât, & qu'elle attendoit du pouvoir qu'elle avoit ſur ſon eſprit, & des ſervices qu'il avoit rendus à l'Etat, un meilleur ſuccés que les apparences ne ſembloient

le lui promettre. Rustan pensa mourir de douleur à ce discours , & il témoigna tant d'impatience de sçavoir quelle seroit sa destinée , que Lindarache fut contrainte de feindre de l'aller apprendre tout à l'heure : elle le quitta donc pour aller, disoit-elle , parler de lui à la Princesse : Mais c'étoit en effet pour songer à ce qu'elle avoit à faire , ainsi que la suite de mon discours vous le fera connoître. La vie & le retour de Rustan l'embarrassoient d'une telle sorte , qu'elle se crut long-tems au bout de toutes ses finesses : mais à la fin elle songea que si elle pouvoit une fois rendre Rustan criminel dans l'esprit de Zelide , elle n'auroit plus rien à craindre de sa part , parce qu'il ne seroit plus écouté , quoi qu'il pût dire. Quand elle eut fait cette reflexion , elle comprit que le moyen le plus sûr c'étoit d'obliger Rustan à donner quelque marque de sa passion qui déplût à Zelide , & qui le ruinât à la Cour. Pour cet effet elle vint le retrouver dans la chambre où elle l'avoit laissé , pour aller à l'appartement de la Princesse , & le regardant avec une feinte tristesse qui sembloit le menacer de son malheur : J'ai de mauvaises nouvelles à vous annoncer , Rustan , lui dit-elle , & je souhaitterois de tout mon

cœur que la Princesse eût chargé quelqu'autre de la commission de vous les apprendre : mais puis que c'est mon ordre, & que je suis obligée de le suivre, je vous dirai, quoi qu'avec douleur, que Zelide m'a chargée de vous demander de sa part, la parole qu'elle vous a donnée. La parole qu'elle m'a donnée, Madame, interrompit brusquement Rustan ? Oüi, poursuivit l'artificieuse Lindarache, la parole qu'elle vous a donnée. Elle dit qu'elle ne se peut resoudre à vous voir sans repugnance, parce qu'elle s'imagine que c'est moins comme un sujet soûmis que vous la verriez, que comme un Conquerant audacieux ; & que si vous avez assez de respect pour la rendre à elle-même, elle vous choisira avec plus de plaisir que si l'engagement de sa parole l'y forçoit. Quoi, Madame, interrompit Rustan tout transporté, la Princesse sçait ma vie & mon retour, & au lieu de me témoigner quelque joïe de l'un & de l'autre, elle vous a chargée de me dire ce que vous me dites ? Quoi, avant que j'eusse merité aucune bonté de sa part, elle m'a fait l'honneur d'accepter mes services, elle m'en a elle-même assuré de sa propre bouche, & depuis de sa main ; & presentement que j'ai vaincu ses ennemis,

que j'ay répandu la meilleure partie de mon ſang pour elle, & que je reviens chargé de lauriers, lui apporter les articles d'une paix avantageuſe, elle revoque tout ce qu'elle a fait, & me demande ſa parole ? Ah ! Madame, il n'eſt pas poſſible qu'une Princeſſe auſſi parfaite que la divine Zelide ſoit capable de cette injuſtice, & vous me faites ſans doute ce diſcours pour éprouver mon reſpect : mais ſi c'eſt là vôtre deſſein, ſçachez de grace, que j'en ai beaucoup moins que d'amour, quoi que je ſois le plus reſpectueux de tous les hommes. Oüi, Madame, tout cede à l'amour dans mon ame ; je n'écoute plus que lui ; je ne puis plus rien faire que pour lui, & puis que la déference que vous me demandez aux volontez de la Princeſſe, detruiroit mes eſperances, & bleſſeroit mon amour, il m'eſt impoſſible de m'y ſoûmettre. Mais, Ruſtan, interrompit Lindarache, vous ne ſongez pas (quand vous parlez de cette ſorte) que vous ne cedez rien, lors que vous rendez la Princeſſe à elle-même, puis qu'eſtant ce qu'elle eſt, & vous ce que vous eſtes, il lui ſeroit aiſé de reprendre ſans vôtre permiſſion ce qu'elle a bien la bonté de vouloir vous demander. Je ſçai bien, Madame, reprit froidement Ruſtan, que Ze-

lide eſt une des premieres Princeſſes du monde, & que je ne ſuis qu'un ſimple Chevalier : Mais, Madame, la probité eſt de toutes conditions, & je ne ſçai ſi Zelide ne ſe rendroit point plus indigne de porter la Couronne en manquant de parole, comme la moindre de toutes les femmes, que je ne le ſuis par la qualité dans laquelle le Ciel m'a fait naître : Car il eſt vrai que je ſuis né ſans Couronne, mais j'ai du moins toutes les choſes neceſſaires pour la porter; & je croi qu'il eſt plus glorieux d'être un ſimple Chevalier, & d'avoir l'ame d'un grand Roi, que de porter le Sceptre, & d'être indigne de cet honneur. Je ne ſçay, repliqua Lindarache, s'il eſt plus glorieux de meriter la Couronne ſans la porter, qu'il ne le ſeroit de la porter, & de ne la meriter pas : Mais ce que je ſçai parfaitement, c'eſt que Zelide eſt vôtre Reine, & que non ſeulement vous êtes ſon ſujet, mais que vous le ſerez encore du moindre des ſiens quand il lui plaira d'en faire vôtre Maître : rendez-vous donc Juſtice là-deſſus, & ſans vous arréter à des reflexions inutiles, ſongez à obeïr ſans repugnance à Zelide, ou à vous mettre en état de lui déſobeïr impunément : ſi vous voulez faire la premiere de ces deux choſes, ſuivez-moi

dans ſon appartement, & venez lui remettre ſa parole, vôtre fortune, & même vôtre vie entre les mains : mais ſi vous avez trop de cœur & d'amour pour vous reſoudre à cette baſſeſſe, partez tout preſentement de cette ville, retournez au Camp, & ne lui demandez l'accompliſſement de ſa parole qu'à la tête d'une armée victorieuſe, qui vous reconnoiſſe déja pour ſon Roi. Aprés ce conſeil ne me demandez plus rien, je n'en fais que trop, en vous conſeillant contre ma Reine & ma Maîtreſſe ; ſi vous avez aſſez de courage pour entreprendre ce que je vous propoſe, vous ferez vous-même, & vôtre paix & la mienne, avec la Princeſſe ; & ſi la crainte eſt plus forte que l'amour dans vôtre ame, vous perdrez Zelide ſans peine : C'eſt pourquoi je n'aurai plus rien à vous dire. Partez donc tout preſentement ou pour le Camp, ou pour l'appartement de la Princeſſe. C'eſt trop long-temps balancer entre deux choſes, que vôtre cœur, & non pas vôtre tête, doivent décider, & ſi vôtre reſolution n'eſt déja priſe, elle ne le ſera jamais ; car dans les choſes où l'amour & la gloire nous guident, les premiers mouvemens ſont les meilleurs ; & quand ils ne nous pouſſent pas violemment où nous devons aller, nous n'y al-

lons ordinairement jamais. Lindarache prononça ces paroles d'un air si propre à persuader Rustan, il se croyoit si fort outragé, & l'amour est une passion dont les effets sont si violens que sans se donner le tems de raisonner sur une chose qui ne pouvoit être faite avec trop de reflexion, il se resolut de retourner au Camp sans voir Zelide, de soulever l'armée contre elle, & de lui venir demander un cœur, la baguette à la main, qu'il ne devoit jamais esperer que de sa seule bonté. S'il eût cru Lindarache un peu moins son amie qu'il ne la croyoit ou qu'il se fût donné le tems de faire reflexion sur ce qu'il alloit entreprendre, il ne l'eût assurément jamais entrepris : mais la feinte amitié de Lindarache, & son amour pour Zelide lui faisoient paroître une telle facilité à ce qu'il souhaitoit, qu'il se fit remettre dans le même branquart où il étoit venu, & reprit le chemin du Camp sans avoir vû la Princesse, & sans autre conseil que la malice de Lindarache, sa rage & son malheur. Il fit faire une diligence extrême à ses chevaux pour tâcher à regagner le Camp, croyant y trouver les choses dans l'état où il les avoit laissées, & toutes prêtes à lui donner la Couronne de Fez, & nôtre Princesse : Mais Mada-

me, il étoit bien deçû dans cette opinion ; car à peine avoit-il été sorti de Fez, que Lindarache étoit allée trouver la Princesse pour lui dire que Rustan étoit vivant, que sa mort étoit une feinte dont il s'étoit servi pour faire secrettement ses affaires, qu'elle sçavoit de bonne part qu'il étoit venu déguisé dans la ville, & faisant valoir à la Princesse la violence qu'elle faisoit à son inclination pour lui témoigner sa fidelité, elle la persuada si puissamment qu'elle dépécha un Courier à Gomelle, avec ordre de ne point reconnoître Rustan pour General, & de se saisir de sa personne s'il faisoit la moindre resistance à ses volontez. De sorte que lors que ce pauvre abusé fut au Camp, il fut bien surpris de voir qu'on le traitoit en ennemi de l'Estat, & que la sentinelle avancée le conduisit aux Officiers, comme s'il eût été un Espion des ennemis. Il crut d'abord que le soldat qui le traittoit de cette sorte, ne le connoissoit pas : mais il ne se flatta pas long-tems de cette pensée ; car il fut conduit devant Gomelle, qui lui montra l'ordre de la Princesse, & le somma de s'y soûmettre sans resistance, à moins de quoi il lui dit qu'il le feroit arrêter prisonnier. Je vous laisse à penser, Madame, ce que devint Rustan à ce discours ; son premier

mouvement fut de se jetter à Gomelle, de lui arracher l'ordre de la Princesse & la vie, ou de se faire tuer dans ce lieu, pour se délivrer par une prompte mort de tous les maux qui l'accabloient : mais il y auroit eu tant de temerité dans cette action, & il connoissoit si bien qu'il auroit esté absolument perdu s'il se fût fait arrêter prisonnier, que pour éviter ce malheur & se donner le tems de chercher quelque moyen de se vanger ou de se satisfaire ; il dit à Gomelle qu'il n'estoit point besoin de menaces pour le faire resoudre à subir toutes les loix de la Princesse, que son devoir & le respect qu'il avoit pour toutes ses volontez, suffisoient pour l'obliger à s'y soûmettre sans aucune resistance, & qu'il alloit à Fez lui protester à elle même ce qu'il disoit dans ce moment; & en disant ces mots, il sortit de la tente de Gomelle, & peu de tems aprés du Camp, pour se retirer à une petite ville fort proche, d'où il envoya secrettement prier tous les Chefs de l'armée qu'il avoit cru jusques alors les plus affectionnez à ses interêts, de le venir trouver. Mais, Madame, il éprouva cruellement dans cette conjoncture, que l'amitié des gens de la Cour suit la faveur, que les compagnons de nôtre bonheur ne le sont

jamais de nos infortunes, & que quand on cherche ſa ſatisfaction ailleurs que dans ſoi-même, il eſt bien difficile de la trouver ; car Madame, de tout ce grand nombre de gens que Ruſtan avoit cru liez à ſes intereſts par leur vertu, & par les bienfaits qu'ils en avoient reçûs ; il n'y en eut aucun qui voulût entendre la moindre propoſition de le ſecourir, & cette ingratitude, jointe aux reſtes de ſa bleſſure, & à la douleur qu'il reſſentoit, lui cauſerent une fiévre continuë, dont il fut reduit à l'extremité ; & dont il lui reſta une telle foibleſſe, qu'il fut quatre mois entiers au lit, ou dans la chambre ; & pendant que ſa maladie & ſon chagrin le rendoient l'homme du monde le plus malheureux, le même dèſtin qui l'accabloit de miſeres & d'infortunes, élevoit Gomelle au plus haut point de grandeur, où il pouvoit jamais monter. Car, Madame, ce jeune Cavalier, qui dans la decadance où la revolution des choſes du monde avoit mis ſa maiſon, regardoit la charge de General de l'armée de Fez, comme un avantage tres-conſiderable pour ſa fortune ; fut ſi heureux, qu'il monta de ce rang de Commandant d'une petite partie du peuple de Fez, à celui de Roy de ce grand Roïaume. L'on n'a ja-

mais pû ſçavoir quel motif avoit pouſſé nôtre Princeſſe à faire ce mariage ; car Gomelle n'étoit point dans une fortune à devoir pretendre à la Couronne de Fez, & moins encore au cœur de Zelide, elle qui n'avoit jamais paru ſenſible qu'à l'ambition ; dont l'ame ſuperbe & fiere avoit mépriſé les premiers Princes d'Affrique pour ces captifs ; qui cependant ſe ſoûmit aux charmes de Gomelle, par une revolution ſi imprevûë & ſi extraordinaire, que ce mariage étoit reſolu & prêt à ſe conclure, qu'à peine en avoit-on eu la moindre nouvelle. Pour moi, toutes les fois que j'ai fait reflexion ſur cette avanture, il m'a ſemblé que je ne pouvois jamais aſſez admirer le caprice de la deſtinée, qui avoit pris plaiſir à ſe joüer de la fierté de Zelide, & qui de la plus ambitieuſe de toutes les Princeſſes, en avoit fait la femme d'un ſimple Chevalier. Helas ! qu'étoit-il beſoin de prendre tant de peine pour priver mon Prince de la Couronne qui lui étoit dûë, & d'avoir de ſi cruelles apprehenſions de n'être point Reine, ſi Gomelle étoit le but de ſes ſouhaits ? Elle pouvoit bien l'avoir ſans lui donner un Sceptre, & c'eût été aſſez à un Cadet d'une maiſon des Cherifs, d'avoir une Princeſſe comme Zelide,

ſans qu'il fût beſoin d'y joindre le Trône de Haly. Mais enfin, Madame, le Ciel en avoit ordonné de cette ſorte, & la paix ne fut pas plûtôt concluë avec le Roi de Telenſin, que Ruſtan fut averty par un Officier de la chambre de Zelide, qui étoit abſolument à ſa devotion, que Gomelle n'étoit pas ſeulement ſon ſucceſſeur à la Charge de General de l'armée ; mais qu'il le ſeroit dans peu à la bien-veillance de la Princeſſe, & à la Couronne de Fez. Imaginez-vous, s'il vous plaît, Madame, quel effet une telle nouvelle fit dans l'ame du pauvre Ruſtan. Il n'étoit pas encore tout à fait gueri de ſa longue maladie, & s'il eût ſuivi le conſeil des Medecins qui le traitoient, il eût encore gardé quinze jours la chambre : mais l'amour & la rage lui donnant des forces extraordinaires, il partit en deſeſperé de la Ville ou il s'étoit retiré, à la ſortie du Camp, & où ſa maladie l'avoit depuis retenu, & ne prenant avec lui, qu'un Ecuïer & deux Eſclaves, il vint en diligence à Fez ; & y arriva juſtement dans le temps que toutes choſes étoient ſecrettement preparées pour le mariage de Zelide & de Gomelle. Si-tôt qu'il fut arrivé, il alla trouver cet Officier qui l'avoit averti de ce qui ſe paſſoit, & le pria

pria de l'introduire dans la chambre de la Princesse, lors que Gomelle y seroit. Cet homme fit d'abord quelque difficulté, de faire ce que Rustan souhaitoit ; mais à la fin il s'y resolut, & le fit entrer dans le Cabinet de Zelide, un jour qu'elle y étoit seule avec Gomelle & Lindarache. D'abord que Zelide l'apperçût, elle recula deux pas, & parut un peu surprise de le voir entrer dans son Cabinet, sans qu'on lui en eût demandé permission : mais, Madame, cette surprise ne fut rien en comparaison de celle qu'eut Lindarache : Nous avons sçû depuis qu'elle changea deux ou trois fois de couleur, & que son trouble fut si aisé à remarquer, que si la passion que Zelide croïoit qu'elle eût pour Rustan, ne lui eût servi de pretexte ; les changemens de son visage seuls, auroient découvert le secret de ce qui se passoit dans son ame. La Princesse prit la parole la premiere, & regardant Rustan, avec beaucoup de fierté : Il faut que vous connoissiez bien ma bonté, lui dit-elle, puisque vous venez jusques dans mon appartement, sans ma permission ; aprés avoir fait tous vos efforts, pour soulever mes troupes contre moi, qui vous avois fait l'honneur de vous en confier la conduite, tout in-

digne que vous en estiez par vôtre naissance, & par vôtre peu d'experience. L'innocence porte toûjours avec elle une si grande tranquillité, Madame, reprit froidement Rustan, que je n'ai point eu d'aprehension de me presenter devant vous, malgré les marques de courroux que vous m'avez données. J'y viens, Madame, pour me justifier du crime dont on m'accuse, dit-il, en montrant Lindarache ? elle sçait les motifs qui m'ont poussé ; je n'ai agi que par ses conseils, & si j'ai fait quelque faute en les suivant, elle doit partager ma punition, comme elle a partagé mon crime. Mais, Madame, poursuivit-il, en se jettant aux pieds de Zelide, si je vous donne des preuves de mon innocence, donnez-m'en donc aussi que j'occupe encore dans cet illustre cœur la place que vous m'aviez fait l'honneur de m'y donner autrefois ; & puisque je ne m'en suis pas rendu indigne, traitez-moi, s'il vous plaît, comme vous me traitiez, quand vous me donniez des assurances de mon bonheur : De cette même bouche adorable qui prononce à present l'Arrest de mon bannissement, ne revoquez pas les glorieuses assurances que vous m'avez données de ma felicité ; puisque je suis encore le même que j'étois

en ce temps-là. Zelide étoit si surprise de ce qu'elle entendoit, qu'elle n'avoit pas la force d'interrompre Rustan, mais quand son premier trouble fut dissipé, & qu'elle considera Rustan à ses pieds, lui parlant impunément d'amour, elle se démêla brusquement de ses bras, & le regardant dédaigneusement : Quelle est vôtre folie, Rustan, lui dit elle ? avez-vous oublié que vous parlez à moi ? & osez-vous bien avoir l'audace de me demander une place, dans un cœur tel que le mien ? Je sçai, Madame, reprit Rustan, que cet honneur est tel qu'il n'y a point de mortel qui en soit digne : mais, Madame, je ne le meritois pas mieux il y a quelque temps que je le merite à present ; pourquoi me le donniez-vous alors ? ou pourquoi ne me le donnez-vous plus ? Comme Lindarache vit que cette conversation se poussoit si loin, elle l'interrompit precipitamment, & se tournant vers la Princesse, elle lui dit, que sans doute la maladie de Rustan l'avoit rendu fou, & qu'elle ne lui conseilloit pas de l'écouter davantage. Zelide, qui pouvoit en effet prendre pour folie ce que Rustan lui disoit, suivit l'avis de Lindarache ; & se tournant d'un autre côté, elle lui fit signe de la main de se retirer,

& lui dit avec un sourris dedaigneux, qu'elle ne se divertissoit pas des foux ; & qu'il allât ailleurs témoigner son extravagance. Rustan, que ce procedé avoit outré de rage & de ressentiment, s'avança pour parler à la Princesse malgré le signe qu'elle lui faisoit de se retirer. De sorte que Zelide, qui est une Princesse fort altiere, & à qui la presence de Rustan déplaisoit, se tourna fierement vers lui, & lui dit imperieusement, que s'il ne sortoit à l'instant de son Cabinet, elle l'en feroit arracher par ses Gardes. Rustan perdit toute consideration à ces paroles, & regardant Zelide, hardiment; Il n'est pas besoin de vos Gardes, pour me faire mourir, Madame, lui dit-il ; je vous épargnerai la honte d'avoir recours à des assassins, & c'est assez de vôtre mépris pour me tuer : mais avant que de vous donner cette satisfaction, j'aurai du moins celle de ne point laisser mon Rival en état de s'enrichir de mes dépoüilles. A ces mots, il mit le Cimeterre à la main ; & sans songer qu'il étoit dans le Cabinet, en la presence de Zelide, il s'avança tout furieux vers Gomelle, & lui cria de se défendre. La Princesse voïant cette action, se jetta entre Gomelle & Rustan, & cria qu'on vint à elle ; de

sorte, que tous les Gardes qui étoient dans l'antichambre, étant accourus, ils se saisirent de Rustan, & l'empêcherent d'executer ce que sa rage & sa jalousie lui conseilloient de faire. Quand il se vit saisi, & qu'il connut que son desespoir étoit inutile ; Achevez, Madame, dit-il à Zelide, achevez, immolez-moi à ce bienheureux Rival, qui joüit impunément du fruit de tous mes travaux ; enrichissez-le d'un bien pour lequel j'ai donné toute l'innocence de ma vie : mais aprés cela ne trouvez pas étrange, que je sorte des bornes que je m'étois prescrites, & que je cherche un défenseur qui puisse troubler vos desseins, pour en faire réüssir de plus justes, & qui se fasse lui-même l'artisan de son bonheur, & de ma vengeance. La colere transporta Rustan, lors qu'il tint ce discours à la Princesse, puis qu'il est constamment vrai, que s'il eût été maître de tous ses mouvemens, il n'auroit jamais mis la vie de mon Prince dans le hazard où il la mettoit par ces paroles. Car, Madame, nous avons sçû depuis, de sa propre bouche que tout ce qu'il entendoit raconter de cet admirable enfant, lui donnoit une si grande tendresse pour lui, qu'il fut plûtôt mort mille fois, que de souffrir qu'il lui eût été fait

le moindre mal. Ce jeune Prince, dont les mouvemens ne pouvoient être étouffez par les fausses apparences qui seduisoient ses sens, disoit un jour à un Officier de Rustan qui avoit soin de lui envoyer ce qui lui étoit necessaire, & de qui nous avons sçû depuis tous les entretiens que le Prince avoit avec lui: Mais, Hassen, (car c'est ainsi que cet Officier de Rustan se nommoit) serai-je encore long-tems dans la cruelle incertitude où je suis de ma naissance? & n'aurez-vous point quelque pitié de voir que je suis sans cesse en doute, si je dois nourrir mon orgueïl, ou si je le dois étoufer? Mon cœur ne m'a pas plûtôt dit que je suis d'une naissance extraordinaire, que de fâcheuses apparences détruisent cette opinion; & si vous n'avez assez de bonté pour regler mes sentimens, ils deviendront peut-être si peu conformes à la verité, qu'ils me jetteront dans une extravagance pitoyable. Mais mon enfant, lui repliquoit Hassen, si je vous disois que vous êtes le fils du moindre de tous les hommes, n'auriez-vous pas une extrême douleur de voir vos nobles sentimens si cruellement trahis. J'en serois sans doute au desespoir, reprenoit le jeune Haly: mais, Hassen, puis que c'est une chose qu'il faudra que je

ſçache pourtant quelque jour, j'aurois bien plus de joïe de l'apprendre à preſent, que dans un âge plus avancé. Suivez les mouvemens de vôtre belle ame, mon cher fils, lui diſoit Haſſen ; car ſi vous êtes d'une condition relevée, ils feront conformes à vôtre naiſſance, & ſi vous n'en êtes pas, il vous ſera toûjours glorieux de vous élever par eux, au deſſus de la qualité dans laquelle le Ciel vous a fait naître.

Sans mentir, interrompit Alcidamie, ce que vous me dites de Haly me paroît ſurprenant, & je ne puis apprendre ſans admiration, qu'un Prince de l'âge dont il étoit alors, & qui avoit ſi peu de preuves de la grandeur de ſa naiſſance, eût pourtant des ſentimens ſi nobles & ſi conformes à ceux qu'il devoit avoir. Mon Prince a toûjours été extrordinaire, Madame, reprit Muly, & ſi les commencemens de ſa vie, vous font admirer ſes ſentimens, le reſte des choſes que j'ai à vous apprendre, vous feront connoître qu'il s'en eſt ſervi pour faire les actions les plus heroïques & les plus ſurprenantes qui ayent jamais été faites. Hâtez-vous donc, s'il vous plaît, d'augmenter mon admiration, reprit Alcidamie, & reprenez promptement un diſcours dont j'ai

tant d'impatience d'apprendre la ſuite. Muly obeït à la Princeſſe, & s'étant arrêté un petit moment pour reprendre le fil de ſon Hiſtoire, il la continua dans ces termes.

Fin du Premier Livre d'Alcidamie.



ALCIDAMIE.

LIVRE SECOND.

VOus avez pû juger par le portrait que je vous ai fait de l'humeur de Zelide, dés le commencement de ce discours, qu'elle supporta la menace de Rustan avec une impatience extrême ; elle commanda brusquement qu'on s'en saisist, qu'on le chargeât de chaines, & dans l'impetuosité de sa fureur, elle se fût portée aux dernieres violences contre lui, si Gomelle ne l'en eût détournée : mais ce Chevalier qui avoit conservé plus de moderation que la Princesse, & qui naturellement se portoit à la paix & à la douceur, pria Zelide de pardonner à l'extravagance d'un homme desesperé ; & quoique la colere de la Princesse semblât si forte, que c'étoit lui déplaire que de lui parler de Rustan, Gomelle sçut si adroitement lui representer qu'il seroit assez puni par un bannissement, qu'elle se rendit à cette opinion ; de sorte qu'elle ordonna qu'on menât

Rustan jusques hors de la ville, & qu'on lui défendit de sa part d'y rentrer jamais sans son ordre, sur peine de la vie. La chose s'executa de cette sorte, & Rustan ayant été conduit hors de la vieille ville de Fez, se rendit à la nouvelle, où il vint dire à la Reine que la Princesse étoit toute prête à épouser Gomelle, & que si elle n'y donnoit un prompt remede, il ne lui seroit peut-être plus possible d'y en apporter. D'abord la Reine n'ajoûta aucune foi à ce discours; l'humeur altiere de Zelide, l'aversion qu'elle avoit témoignée pour le mariage depuis la mort du Prince de Maroc, & les Loix fondamentales de l'Etat qui défendoient absolument aux Rois & aux Reines de Fez de s'allier avec aucun de leurs sujets, quels qu'ils pussent être, ne laissoient voir aucune apparence à ce que disoit Rustan. Mais d'un autre côté nous representions si fortement à la Reine, que dans une chose de cette importance, on ne pouvoit apporter trop de précautions, que pour n'avoir nul sujet de se reprocher sa negligence dans cette occasion, elle resolut de s'éclaircir elle-même de la verité de cette avanture: mais comme elle se trouvoit un peu mal, & qu'elle ne pouvoit aller au Palais de Zelide, elle lui manda qu'elle

la prioit de la venir trouver à l'inſtant pour quelque choſe qui lui étoit de tres-grande importance. La Princeſſe vivoit ſi reſpectueuſement avec la Reine, qu'elle ne manquoit jamais de ſe rendre auprés d'elle au premier commandement qu'elle en recevoit, elle obeït donc à celui-là comme à tous les autres, & quoi qu'il lui vint quelque ſoupçon dans l'eſprit, que la Reine la mandoit peut-être pour la prier de pardonner à Ruſtan, & qu'elle n'eût pas deſſein de le faire, elle ne laiſſa pas de venir ſçavoir ce que la Reine ſouhaitoit d'elle. Lors que Ruſtan ſçut que la Princeſſe entroit dans la cour du Palais, il ſortit de la chambre de la Reine, pour ne pas irriter Zelide, en ſe trouvant à ſon paſſage aprés ce qui s'étoit paſſé; & tout le reſte de ceux qui ſe trouverent auprés de la Reine, ayant fait par repect, ce que Ruſtan faiſoit par une autre conſideration, elle demeura ſeule à attendre la Princeſſe. Nous avons ſçû depuis de la Reine, que Zelide la ſalua avec tant de ſoûmiſſion, & qu'elle lui demanda ce qu'il lui plaiſoit de ſon ſervice, d'une maniere ſi reſpectueuſe, que ce ſeul abord penſa détruire tout ce que lui avoit dit Ruſtan : mais elle ne fut pas long-tems dans cette opinion ; car aprés quelques

diſcours indifferens, elle demanda à Zelide ſi elle n'avoit point ſçû qu'il couroit un bruit ſourd dans la Ville de Fez, qu'elle alloit épouſer Gomelle. Non, Madame, je ne l'ai point ſçû, reprit la Princeſſe, avec une promptitude d'eſprit admirable: mais quand il ſeroit parvenu juſques à mes oreilles, je ne me ſerois peut-être pas miſe fort en peine de le faire ceſſer; car je ſçai que les diſcours des peuples ſont des paroles jettées en l'air, à l'avanture, & ſouvent ſans fondement; & ce qu'on peut faire de mieux en pareilles occaſions, c'eſt de mépriſer tous les faux bruits, & de ne prendre ſeulement pas la peine de leur donner un moment de reflexion. La politique dont vous parlez, reprit la Reine, ſeroit bonne à pratiquer dans des rencontres où vôtre gloire ne ſeroit point intereſſée, mais dans celui-cy il faut garder plus de meſure, & punir ſeverement les autheurs de ce bruit, ou du moins en éloigner la cauſe. Ah! Madame, s'écria la Princeſſe, je ne puis faire ni l'une ni l'autre de ces deux choſes; car j'aime trop le peuple de Fez pour le punir d'un défaut qu'il a de commun avec tout le reſte du monde, & d'un autre côté je croi qu'il y auroit de l'injuſtice à punir Gomelle d'un crime que je pardonne à ceux qui le com-

mettent. Vous me paroiſſez bien tranquille dans une ſi grande occaſion de colere, ma fille, reprit la Reine en la regardant fixement ; & je commence à craindre que le bruit qu'on fait courir, ne ſoit plus veritable que je ne l'ai cru juſques ici. De grace, Madame, reprit la Princeſſe avec un peu d'aigreur, ceſſez de vous donner la peine d'examiner avec tant de ſoin la verité ou la fauſſeté de ce bruit, & laiſſez toutes ces choſes dans la main de Dieu : s'il a reſolu l'accompliſſement de ce que vous craignez, vos efforts ſeroient inutiles pour l'empêcher, & ſi cela n'eſt pas, vous en eſtes vainement alarmée. Ah ! Ciel ! s'écria la Reine, qu'eſt-ce que j'entens ? eſt-il poſſible que ce ſoit la fille du grand Haly, & l'heritiere de ſa Couronne qui me parle de la ſorte ? Ah ! ma fille, ſongez à ce que vous eſtes, à ce qu'eſt Gomelle, au rang que vous tenez, & à ce que vous pouvez pretendre au monde. Je ſonge à tout ce que vous me repreſentez, Madame, reprit fierement Zelide, & puis que vous me forcez de vous dire des choſes que mon irreſolution m'empêchoit de vous avoüer, je ne croi rien faire indigne du rang que je tiens en épouſant Gomelle, il eſt vrai qu'il ne porte pas la Couronne : mais il peut compter

plusieurs personnes parmi ses ancestres qui l'ont portée, & quand je reparerois les injustices que le destin lui a faites, en lui rendant une dignité qui lui est dûë, & dont le sort l'a privé, bien loin de croire faire quelque chose indigne de moi, je croirois au contraire donner une preuve assurée, & de la beauté de mon ame, & de mon équité. Ces dernieres paroles de la Princesse irriterent si fort la Reine, qu'elle s'emporta contre elle d'une maniere fort contraire & à sa moderation naturelle, & à la façon dont elle avoit vécu jusques alors avec Zelide. Elle lui fit des reproches, lui dit des injures, & la Princesse craignant de n'être pas assez maîtresse de soi-même, pour souffrir tout cela comme elle devoit, crut qu'elle feroit beaucoup mieux de ne s'y pas exposer d'avantage : De sorte qu'elle fit une profonde reverence à la Reine, & aprés lui avoir dit qu'elle auroit l'honneur de la voir dans un tems où sa presence lui donneroit moins d'alteration, elle sortit brusquement de sa chambre, & un instant aprés du Palais, pour retourner à la vieille ville. Si-tôt que nous sçûmes qu'elle étoit sortie, nous courûmes Rustan & moi auprés de la Reine, pour sçavoir ce qui s'étoit paf-

ſé : mais elle ne nous donna pas le tems de le lui demander ; car auſſi-tôt qu'elle nous apperçût : Ah ! mes amis, nous dit-elle, c'en eſt fait, Zelide a reſolu ſon mariage avec Gomelle, & ma tendreſſe pour cette ingrate l'a miſe en état de tout entreprendre ſans ma permiſſion. Quoi, Madame, s'écria Ruſtan tout tranſporté, la Princeſſe mettra Gomelle ſur le Trône de Fez, & vôtre Majeſté le permettra ? He ! juſte Ciel, de quels moyens voulez-vous que je me ſerve pour empêcher ce malheur ? reprit la Reine ; voulez-vous que j'aille mendier le ſecours du Roi de Maroc, moi qui ſuis la veuve du grand Haly qui a tant répandu de ſang pour s'oppoſer aux injuſtes projets de ſon ambitieux frere ? Voulez-vous que j'aille dans les places publiques ſoulever une poignée de gens pour faire naître une guerre civile entre des ſujets innocens de la foibleſſe de leur Princeſſe ? Enfin à qui voulez-vous que j'aye recours dans cette extrêmité ? A moi, Madame, s'écria bruſquement Ruſtan, à moi, & c'eſt moi ſeul qui puis détrôner l'imperieuſe Zelide malgré toute ſa fierté, & malgré la puiſſance qui la rend ſi abſoluë. Vous, Ruſtan, interrompit la Reine toute ſurpriſe, Oüi Madame, reprit-il, moi : Apprenez un

verité que je n'ay que trop long-temps cachée à vôtre Majesté pour son repos & pour ma gloire ; apprenez le remede que le Ciel prepare à vos maux ; & pour ne pas tenir vôtre esprit plus long-tems en suspens, apprenez que vous avez un fils. Un fils, interrompit la Reine ? Oüi, Madame, un fils reprit Rustan, & si vôtre Majesté me veut donner le tems & la permission de lui dire des circonstances de ce que j'avance, je lui en dirai de si grandes, qu'il ne lui sera pas possible d'en douter. A ces mots Rustan raconta à la Reine toutes les choses que je vous viens de dire, dans le même ordre que je vous les ay ci-devant déduites, sans en obmettre un seul mot ; & comme si tout eût dû contribuer à ce grand & important éclaircissement, Lindarache qui avoit fait une tres-meure reflexion à ce qu'avoit dit Rustan lors qu'il avoit quitté la Princesse, & qui entretenoit une intelligence secrette avec un Officier de Rustan, dont elle apprenoit une partie des choses que faisoit son Maître, sçut qu'il avoit dit en allant à la nouvelle ville trouver la Reine, qu'il étoit en son pouvoir de faire changer de face aux choses, & qu'assurement la certitude de la vie d'un Prince qu'on croyoit mort & son retour éton-

neroient bien de gens, & découvriroient bien des crimes. Toutes ces choses faisant conjecturer à Lindarache que le Prince n'estoit point mort, & ne croyant pas que dans la disposition de revolte où le mariage de Zelide mettroit le peuple, la Princesse pût resister à l'orage qui alloit apparemment s'élever contre elle; crut qu'il falloit de bonne heure se désunir de ses interêts, puis qu'ils alloient devenir les plus foibles: De sorte que poussée, moitié par son inconstance naturelle, & moitié par un instinct secret que le Ciel faisoit naître dans son ame pour contribuër à la reconnoissance de mon Prince, elle partit de la vieille Ville, & se rendit à la nouvelle, justement dans le tems que Rustan apprenoit à la Reine la naissance de son fils. D'abord que la Reine sçut que Lindarache demandoit à lui parler, elle pensa commander qu'on lui dit qu'elle ne la vouloit point voir, tant ce que Rustan lui venoit d'apprendre, lui avoit donné d'horreur pour elle: mais le dessein qu'elle avoit de cacher la vie du Prince jusques à son retour, la fit resoudre à se contraindre, & à ordonner qu'on la fit entrer. Elle se jetta d'abord aux pieds de la Reine, & sans lui donner le temps ni de la relever, ni de l'inter-

rompre, elle lui avoüa tous ses crimes, dont plusieurs étoient encore inconnus à Rustan. Cette connoissance lui donna une nouvelle colere contre Lindarache : mais son repentir, & le besoin qu'il avoit d'elle pour appuyer ce qu'il avoit dit à la Reine, surmonta son ressentiment ; de sorte que ces deux coupables se joignirent pour demander pardon à la Reine, & Rustan prit le premier la parole.

Je ne vous dis point, Madame, disoit Rustan à la Reine, avec toutes les marques d'un veritable repentir, que le soin que j'ai pris du Prince depuis qu'il est dans ma disposition, pourroit en quelque sorte diminuer mon crime, & que le present que j'en fais aujourd'hui à vôtre Majesté, lui devroit faire oublier que je l'en ai privée autrefois. Au contraire, Madame, je sçai qu'il est juste que j'en sois puni, & je vous le demande : Mais, Madame, s'il est permis à un criminel comme moi, de demander quelque grace à son Juge souverain, je vous conjure de m'accorder celle de differer la punition de mon crime, jusques au jour que j'aurai remis sur le Trône l'illustre Prince, que j'en ai si lâchement arraché, & peut-être ferai-je connoître dans ce rétablissement,

que ce ſont moins les inclinations que j'ai reçûës du Ciel, que la violence d'un injuſte amour qui m'ont rendu coupable en cette occaſion. Ruſtan n'avoit pas ſi-tôt achevé de prononcer ces paroles, que Lindarache y en joignoit un grand nombre d'autres à peu prés ſemblables, pour obliger la Reine à lui pardonner ; & cette bonne Princeſſe, dont le reſſentiment étoit en quelque ſorte étouffé, & par la douceur de ſon naturel, & par l'exceſſive joïe qu'elle reſſentoit de la vie du Prince ſon fils, ſe laiſſant enfin deſarmer par la compaſſion, elle tendit obligeamment la main à ces deux criminels, & adreſſant ſa parole à Ruſtan ; Allez, Ruſtan, lui dit-elle, allez chercher le jeune Haly ; aidez-lui à remonter ſur le Trône de Fez, & ſoïez aſſeuré que ſi vos crimes vous ſont auſſi bien pardonnez par lui, qu'ils le ſont déja par moi ; vous avez plus de recompenſes à eſperer, que de punitions à craindre : & pour vous, Lindarache, dit-elle à cette Princeſſe, ſurmontez l'horrible ambition qui vous à juſques-icy fait commettre tant de crimes, & ſoïez perſuadée, que pourveu que vous faſſiez à l'avenir des actions conformes à la dignité de vôtre naiſſance ; bien loin de devoir m'apprehender comme une

Reine irritée, vous trouverez une mere charitable & affectionnée. Lindarache se jetta de rechef aux pieds de la Reine à cette marque de sa bonté, & quelques heures aïant encore été emploïées à s'éclaircir de toutes les particularitez qu'il étoit necessaire de sçavoir, il fut arrêté que le lendemain si-tôt qu'il seroit jour nous partirions de Fez, Rustan & moi; que nous nous rendrions à Samos, avec le plus de promptitude & de secret qu'il nous seroit possible, & que nous prendrions le jeune Prince pour le reconduire à Fez. Les choses s'executerent de cette sorte: Mais, Madame, pendant nôtre voiage, un reste de tendresse pour la Princesse qui occupoit encore le cœur de la Reine, aïant fait apprehender à cette bonne mere, que le retour du Prince ne fît un éclat qui blessât la gloire de Zelide, elle voulut tenter la voïe de la douceur, avant que de pousser les choses à la derniere extrêmité. Pour cet effet, elle fut trouver la Princesse, & dans une conversation particuliere, elle lui dit tout ce que Lindarache & Rustan lui avoient appris, & la pria de faire reflexion sur le tort qu'elle se feroit dans le monde, si elle épousoit Gomelle dans la conjoncture presente: mais, Madame, le mariage de Zelide étoit

resolu dans le Ciel, & tout ce que la Reine lui dit ne produisit aucun effet sur son esprit ; au contraire il sembla que la resistance qu'elle y trouvoit, lui donnât une plus forte passion pour l'executer ; car aprés avoir dit à la Reine, que tout ce que Lindarache & Rustan lui avoient raconté, étoient autant de faussetez qu'ils avoient inventées, croïant se venger d'elle par cette lâche voïe, & qu'elle donneroit bon ordre, que leurs injustes desseins ne reüssissent pas ; elle lui protesta une fois pour toutes, que rien n'étoit capable de l'empêcher d'épouser Gomelle, puis qu'elle l'avoit resolu ; & en effet, à peine la Reine l'eût-elle quittée, qu'elle fit une chose digne de la promptitude & de la fermeté de son esprit ; car elle fit partir à l'instant le Capitaine de ses Gardes pour aller à Samos. Elle avoit appris par le discours de la Reine, que le Prince y étoit alors, & elle jugeoit bien par le peu de temps qu'il y avoit que Rustan étoit parti, que pour peu qu'on fît de diligence, il seroit aisé de l'atteindre. Dans cette pensée elle dépêcha cet homme, ainsi que je l'ai déja dit, avec ordre d'aller à Samos, de se saisir du Prince, & de le lui amener : Mais, Madame, il en pensa arriver tout autrement, & la

ſuite de mon diſcours vous apprendra que celui qui avoit reçû ce commandement, paſſa de beaucoup l'ordre qui lui avoit été donné ; car il eſt conſtamment vrai que la Princeſſe n'avoit aucuns deſſeins contre la vie du Prince, & cependant elle la mit dans un tel peril, que ſans un ſecours particulier du Ciel, il l'eût infailliblement perduë ; voici comme la choſe arriva. Il n'y avoit que deux jours que nous étions à Samos, & nous avions à peine eu le temps d'apprendre au Prince une partie de ſes avantures, & de preparer les choſes pour ſon départ, & pour celui d'Amador, que je voulus auſſi emmener avec nous ; lors qu'un matin que le Prince n'étoit pas encore éveillée, nous entendîmes quelque bruit dans le logis où nous étions ; nous ſortîmes promptement du lit, Ruſtan & moi, & nous courûmes ſur l'eſcalier pour en apprendre la cauſe : mais nous fûmes extraordinairement ſurpris de le voir tout rempli de gens armez, à la tête deſquels nous reconnûmes le Capitaine des Gardes de Zelide. Je pâlis de crainte pour le jeune Haly, à cette vûë : mais j'en eus bien encore une plus grande, quand je vis que ces gens s'avançoient inſolemment vers la chambre du Prince, malgré la reſiſtance que nous y voulions

faire, & qu'ils s'approchoient de ſon lit, ſans lui donner ſeulement le temps de ſçavoir, d'où provenoit le tumulte qu'il entendoit : ſi je n'avois point été retenu, j'aurois été punir cet audacieux, de l'arrogance qu'il témoignoit : mais ces gens nous avoient ſaiſis d'abord, & je ne pouvois ſecourir mon cher Prince, que de la voix & des yeux. Ce jeune Heros regardoit tous ces gens ſans s'émouvoir; & nous entendîmes que le Chef de l'entrepriſe lui dit, dés qu'il en pût être entendu : Levez-vous & me ſuivez, s'il vous plaît, venez avec moi recevoir les ordres d'une grande Princeſſe, qui vous mande de la venir trouver. Mon Prince ſe leva à demi ſur le coude à ce diſcours, & regardant fierement celui qui le lui avoit fait : Quelle eſt cette Princeſſe dont vous me parlez, lui dit-il ? & quelle autorité a-t-elle ſur moi, pour être en droit de me faire des commandemens ? C'eſt Zelide, Reine de Fez, reprit cet homme ; une des plus illuſtres Princeſſes du monde. Le Prince parut un peu ſurpris à ces paroles ; car nous lui avions bien dit qu'il étoit un grand Prince, & que nous venions le querir de la part de la Reine de Fez, qui lui vouloit rendre la dignité qui lui étoit dûë : mais

comme nous ne ſçavions pas encore de quelle humeur il pourroit être, nous avions remis à la prudence de la Reine, à lui apprendre le reſte de ſes avantures. De ſorte que lors qu'il vit que ces gens le demandoient de la même part que nous, il ſe tourna vers Ruſtan, & le regardant fixement : Et n'eſt-ce pas de la part de la Reine de Fez, que vous me demandez auſſi, lui dit-il ? le Fez de l'un, n'eſt-il pas le Fez de l'autre ; n'allez-vous pas même route, & m'eſt-il de conſequence que je choiſiſſe entre vous deux ? Ah ! Seigneur, s'écria Ruſtan, il vous importe ſi fort de choiſir entre nous, que l'une des Reines, dont on vous parle, veut vôtre mort, & l'autre vôtre vie ; que je vous veux conduire à la gloire, & cet homme au ſupplice, & qu'encore que nous ſemblions vous demander les mêmes choſes, le ſuccés en eſt pourtant ſi different, que vôtre felicité, ou vôtre infortune en dépendent. Mais, reprit le Prince, dites-moi la difference qu'il y a de l'une de ces Reines de Fez à l'autre. L'envoïé de Zelide ne donna pas le tems à Ruſtan de répondre au Prince, & prenant precipitamment la parole ; Cette difference eſt telle, lui dit-il, que l'une eſt une Reine dépoüillée, & hors d'é-

tat de vous faire aucun bien ; & celle dont je vous parle, est sa fille, qui possede un grand & florissant Roïaume. Quoi ! s'écria le Prince, la Reine dont vous me parlez, est fille de celle dont me parle Rustan. Oüi Seigneur, repliqua cet homme. Ah ! puisque cela est, je ne vous suivrai point, reprit judicieusement cet admirable Prince, & sans balancer un seul moment, je trouve qu'il est plus juste de prendre le parti d'une mere dépoüillée, que d'appuyer celui d'une fille heureuse & florissante. Le Capitaine des Gardes de la Princesse, fit un souris à ce discours, & regardant dédaigneusement le Prince ; Allons alors, jeune homme, lui dit-il, ne resistez-pas davantage à ce que je souhaite de vous ; mon ordre porte exprés de vous conduire à Fez, & si vous ne le faites volontairement, je vous le ferai faire de force. Les yeux de mon Prince s'allumerent d'un courroux heroïque à cette menace, & sautant legerement de son lit, il se jetta au cimeterre de celui qui lui parloit, avec un courage incroïable, & le surprit si fort par cette action, qu'à peine avoit-il eu le temps de songer à se défendre, que le jeune Hay lui avoit déja arraché son cimeterre, avoit porté par terre ; & que lui tenant

un genoux ſur l'eſtomac, le menaçoit de lui percer, s'il ne commandoit à ſes gens de ſortir à l'inſtant de ſa chambre. Cette grande action avoit ſi fort épouvanté ceux qui en furent les témoins, qu'ils en paroiſſoient immobiles; ceux qui nous tenoient nous lâcherent, & le jeune Amador, & nos domeſtiques étant accourus aux cris que nous avions faits, nous nous rangeâmes tous aux côtez du Prince, reſolus d'y mourir, ou d'empêcher la violence qu'on lui vouloit faire: mais le nombre des ennemis, & le deſordre où nous étions, auroient pourtant rendu nôtre reſiſtance inutile; ſi quelques-uns des ſoldats de l'Envoïé de Zelide, qui étoient charmez de la valeur de mon Maître ne ſe fuſſent genereuſement rangez de nôtre parti, & n'euſſent hautement proteſté qu'ils ne ſouffriroient point qu'on fît de violence à ce jeune Heros. Si-tôt que nous eûmes ſe ſecours, nous jugeâmes bien que la victoire nous ſeroit facile, & en effet ceux de ces gens qui ne s'étoient pas rangez de nôtre parti, lâcherent le pied, & leur Chef étant ainſi abandoné, nous demeurâmes maîtres de ſa vie & de ſa liberté. Mon maître vouloit qu'on lui donnât & l'une & l'autre: mais il ne fut obeï que dans la moi-

tié de ſon commandement ; car nous le retinſmes trés-étroitement, & aprés avoir appaiſé le tumulte que cette avanture avoit cauſé dans Samos, nous en partîmes chargez de la conduite du Prince, & de celle d'Amador, & accompagnez des genereux ſoldats, auſquels mon Prince devoit le favorable ſecours qu'il avoit reçû. Nous emmenâmes auſſi nôtre priſonnier, & pendant nôtre voyage, nous reconnumes tant de ſageſſe dans l'eſprit du Prince, que nous ne fiſmes aucune difficulté de lui apprendre toutes ſes avantures : il témoignoit une moderation admirable ſur le ſujet de la Princeſſe ſa ſœur, & une paſſion extrême d'être reconnu pour le fils d'un Prince auſſi magnanime que le grand Haly. Mais pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient, & à Samos & dans nôtre vaiſſeau, la Princeſſe Zelide pouſſoit tous ſes deſſeins à bout dans la ville de Fez : Car, Madame, comme la plus grande partie de ceux qui poſſedoient les principales Charges de la Couronne, lui en avoient en quelque ſorte l'obligation, ils étoient abſolument à ſa devotion : De ſorte que peu de jours aprés nôtre départ de la nouvelle ville, elle auroit aſſemblé le Conſeil dans la vieille ; &

moitié par la crainte d'être punis, & moitié par l'espoir d'être recompensez, tous les Ministres avoient opiné à la declarer Reine, quoique la Reine sa mere n'y donnât aucun consentement, & que ces sortes de ceremonies n'eussent accoûtumé de se faire, qu'alors que les heritiers de la Couronne se marioient. Mais enfin, Madame, que n'est point capable d'entreprendre une Princesse absoluë sur un peuple qui lui obeït comme à sa Souveraine depuis plusieurs années, & dont le gouvernement a semblé doux & juste à ses sujets? Elle fut donc couronnée, Madame, & trés-peu de temps aprés cette ceremonie, elle épousa publiquement Gomelle, sans qu'aucun des anciens Seigneurs de la Cour qui désaprouvoient ce mariage, eussent la force de l'empêcher. La Reine voyant les choses dans cet état, envoya quelques-uns de ceux qui lui étoient affectionnez, aux Rois d'Alger & de Tunis pour lui demander secours, & pour leur dire qu'elle avoit un fils vivant, qu'elle mettoit sous leur protection : mais tous craignoient Zelide & sa puissance, & tous se rangeoient d'un party, que la conjoncture presente leur faisoit juger être le meilleur. Tout ce que la Reine put donc faire de mieux dans

cette occasion, se fut de se fortifier dans la nouvelle ville avec un tres-petit nombre de ses sujets les plus courageux & les plus affectionnez, & d'y attendre nôtre retour. Elle ne fut pas long-temps dans cette attente; car, Madame, nôtre voyage fut si heureux que rien ne s'opposa à sa promptitude. Nous étions partis de Samos dans un vaisseau qui faisoit voile à l'Isle de Crete, & de là nous étant embarquez dans un autre qui venoit décharger ses marchandises à Alger, nous vinsmes par terre jusques à Fez. La Reine reçut une joïe inconcevable à la vûë du Prince son fils, & aprés lui avoir donné toutes les marques de tendresse, que le plus accompli de tous les fils pouvoit attendre de la meilleure de toutes les meres; elle écouta le recit de nôtre voyage, & nous fit celui de ce qui s'étoit passé pendant nôtre absence: & quelques jours ayant été employez, tant à achever de pourvoir à la seureté du Prince, en empêchant toute communication des habitans de la nouvelle ville, avec ceux de la vieille, qu'à faire faire un équipage au jeune Haly, proportionné à la grandeur de sa naissance; on commença de songer à trouver les moyens de le rétablir dans sa dignité. Pour cet effet la Reine envoya des deputez aux

Miniſtres du Conſeil, pour leur apprendre qu'elle avoit un fils, & pour leur demander ſa reconnoiſſance, s'offrant de donner toutes les preuves neceſſaires pour rendre apparent ce qu'elle avançoit. Mais, Madame, Zelide diſoit ſi fortement que cet enfant n'étoit point ſon frere, & qu'on le lui ſuppoſoit pour la troubler dans la juſte poſſeſſion de la Couronne du grand Haly ſon Pere, que non ſeulement le Prince ne fut point reconnu, mais qu'au contraire il fut declaré criminel de leze-Majeſté, & tous ceux qui l'aſſiſteroient, & à lui enjoint de ſortir du Royaume de Fez ſur peine de la vie. La Reine voyant cet orage crut qu'il falloit caler le voile, & qu'il y auroit de la temerité à penſer combattre de front, une puiſſance comme celle de Zelide. Pour cet effet elle ſe retira dans la Province de Temeſne, qui étoit de ſon appanage. Elle y fit auſſi conduire le Capitaine des Gardes de Zelide, reſoluë de le faire ſoigneuſement garder, juſques au temps que ſon témoignage pourroit nous être neceſſaire. Cependant, plus on faiſoit d'efforts pour éloigner le jeune Haly de la Couronne, plus il ſembloit s'efforcer de ſe rendre digne de la porter. Il faiſoit tous ſes exercices avec tant de promptitude, qu'il en apprit en

moins d'un an, des choses qui consommoient la meilleure partie de la jeunesse des autres. Il lançoit le Javelot, il montoit à Cheval, & il se servoit d'un Cimeterre comme les plus adroits d'entre les Mores. Amador le suivoit de fort prés, & ces deux jeunes Heros faisoient à l'envi paroître tant d'adresse & de cœur dans toutes leurs actions, qu'ils causoient l'admiration de tous ceux qui les voyoient : mais particulierement mon Prince donnoit des marques de la beauté de son ame, si fort au dessus de celles qu'on devoit attendre d'un Prince de son âge, & élevé comme il l'avoit été, que j'en étois quelquefois étonné. Mais, Muly, me disoit-il un jour, croyez-vous que Zelide m'avoüeroit pour son frere, si je renonçois publiquement à la Couronne de Fez ? Vous pouvez juger, Seigneur, lui repliquai-je, que je ne sai point les sentimens de la Princesse vôtre sœur : mais quand ils seroient tels que vous les imaginez, seriez-vous capable de renoncer à la Couronne de Fez, pour obtenir le titre de frere d'une injuste Princesse qui vous renonce pour tel. Oüi sans doute, je le ferois, reprit le Prince, & comme ce n'est pas sur les sentimens de Zelide que je dois regler les miens, ce ne seroit pas sa tendresse que je

consulterois pour faire mon devoir : Mais, Seigneur, lui dis-je, appelleriez-vous faire vôtre devoir de renoncer au Trone, comme vous semblez le vouloir faire ? ne songez-vous point qu'on donneroit peut-être une cause à vôtre modération, qui pourroit blesser vôtre gloire ? On diroit dans le monde : Ce jeune Prince étoit fils de Haly, mais il a mieux aimé renoncer à sa Couronne, que d'entreprendre de se la mettre sur la tête, il eût été Roy, il eût osé le vouloir : mais il a vécu dans le rang d'un homme privé, parce qu'il n'a pas eu le courage de s'élever à celui de Souverain. Ah ! Muly, reprit-il, je donnerois tant de marques de courage dans les autres actions de ma vie, qu'il seroit aisé de voir que la crainte ne m'auroit pas fait agir dans celle-là, au contraire les personnes qui auroient quelque generosité diroient : Haly a voulu faire voir que c'étoit moins la Couronne de Fez qui lui donnoit de l'ambition, que la dignité de fils du plus grand de tous les hommes ; & s'il a renoncé à la qualité de Roy, pour joüir en paix de celle de fils de Haly, c'est qu'il sçait bien que la veritable gloire consiste moins à porter la Couronne qu'à la meriter. Toutes ces preuves, & d'autres semblables que le Prince donnoit tous

les jours de sa magnanimité, jointes à des libelles qu'on glissoit adroitement parmi le peuple, attiroient beaucoup de gens dans nôtre party, & nous avons sçû depuis d'une fille qui tenoit la place de Lindarache dans le cœur de Zelide, que cette Princesse même avoit des sentimens secrets, qui lui donnoient quelquefois des irresolutions effroyables sur le sujet de mon Prince. Mais, Zaïde, disoit-elle un jour à cette fille, car c'est ainsi qu'elle se nommoit, d'où vient que malgré mon ambition naturelle, je sens je ne sçai quel mouvement dans mon ame, qui retient mon bras quand je le veux lever contre ce jeune imposteur qui s'éforce d'usurper le Trône & le nom de Haly; Une aveugle tendresse combat mes ressentimens, sans que j'en puisse sçavoir la cause, & toutes les fois que je le veux traiter comme un enfant supposé, un instinct qui m'est inconnu me dit secrettement, qu'il est quelqu'autre chose. Mais, Madame, disoit cette fille, tous ces mouvemens ne sont-ils point autant de preuves que ce jeune Heros vous est plus proche que vous ne pensez? Tout le monde en dit du bien, il a les plus beaux sentimens qu'on puisse avoir, & il est apparemment d'une fort illustre naissance. Je me suis dite mille

fois ce que tu me dis, reprit Zelide : mais il est assez doux à une Princesse qui aime la Couronne, de se laisser aveugler sur une semblable matiere ; car enfin si j'écoute mon cœur, il me semble qu'il me dit que cet enfant est mon frere : mais si j'en croi les apparences, il ne l'est assurément pas : Car quelle raison Rustan auroit-il eu de me dire qu'il étoit mort dans le temps qu'il me le dit, si cela n'eût pas été ? Il étoit encore dans le fort des folles esperances, que Lindarache lui avoit fait concevoir, & s'il ne me dit pas vrai dans cette rencontre, je puis croire qu'il me trompe encore dans celle-ci. Mais, Madame, vôtre cœur ne vous trompe pas, lui repliqua bonnement cette fille, & si vôtre Majesté l'en veut croire plûtôt que des apparences qui peuvent être fausses, Teocrite est sans doute son frere, & elle lui doit rendre la justice de le reconnoître pour tel. Ce que tu dis est assurement fort genereux, repliqua la Princesse : mais, Zaïde, on ne peut le pratiquer, & regner sur le peuple de Fez, & puis que la justice que tu me presse de rendre à Teocrite, ne s'accorde pas avec la passion que j'ai de regner, & que l'une est plus forte que l'autre dans mon cœur, il faut que la plus foible lui cede, & que Teocrite se prenne

au Ciel de ce qu'il m'a faite ambitieuse, & de ce qu'il le rend malheureux. Voilà, Madame, l'estat où étoient les choses lors qu'Almansor, qui, comme je l'ay déja dit, s'estoit remarié en seconde nopces, & qui avoit un fils de ce mariage, qui reveilloit son ambition, & les pretentions qu'il avoit autrefois euës sur le Royaume de Fez, apprenant de temps en temps par les intelligences secrettes qu'il entretenoit dans nôtre Cour, que les differents de la mere & de la fille en partageoient tous les esprits, crut qu'il falloit se prevaloir de ce desordre; de sorte qu'il fit de secrettes levées dans ses Etats, & pretextant la guerre de quelques fausses plaintes, il fondit si inopinément dans la Province de Temesne où nous étions, que la Reine fut contrainte de la lui abandonner, & de se retirer à celle d'Alga, qui en est fort proche: comme l'on ne s'étoit point attendu à cette mauvaise foy de la part d'Almansor, Zelide étoit si peu en état de s'opposer à cette violence, qu'il avoit déja subjugé Temesne, & s'avançoit vers la Ville de Fez à grandes journées; qu'on n'avoit pas encore songé à empêcher le cours de ses Conquêtes. Mais comme Zelide tenoit toûjours des gens prests sous main

pour s'en ſervir contre mon Prince en cas de neceſſité, elle fit bien-tôt un corps d'armée aſſez conſiderable ; & l'envoia au devant du Roi de Maroc, ſous la conduite d'Ormin, brave & vaillant Capitaine. Mon cher Maître ne ſçût pas plûtôt qu'on ſe preparoit à la guerre, que pouſſé par une boüillante ardeur d'acquerir de la gloire, il ſe reſolut à ſuivre l'armée de Zelide, quelques efforts que la Reine ſa mere pût faire pour l'en empêcher : Elle lui repreſentoit qu'il étoit honteux pour lui, de combattre ſans commandement, dans une armée compoſée de peuples qui étoient ſes Sujets, & qu'il étoit bien plus à propos qu'il attendît paiſiblement le cours de cette guerre, pour voir s'il ne trouveroit point quelque occaſion de profiter du deſordre, & de s'en ſervir pour remonter ſur le Trône. Le Prince répondoit à tout ce que diſoit la Reine, que de quelque maniere qu'on allât combattre, il étoit toûjours plus glorieux de le faire, que de demeurer enfermé dans des murailles, pendant que des milliers d'hommes s'égorgeoient à la campagne, & en effet, Madame, le Prince demeura ſi ferme dans cette reſolution, qu'il fallut que la Reine s'y rendît. Elle fit donc faire un ſuperbe équipage

pour lui & pour Amador, que le Prince voulut qu'il fût traité comme lui ; & se faisant accompagner par un petit nombre des plus courageux de ceux qui s'étoient jettez dans nôtre parti, nous partîmes d'Asga, & nous allâmes joindre l'armée à une petite journée d'une grande plaine nommée Gurégra ; dans laquelle nous sçûmes qu'on donneroit bataille, si-tôt que Gomelle seroit arrivé, qu'on attendoit le lendemain. Quand je sçûs que Gomelle devoit combatre en personne dans cette occasion, je fis de nouveaux efforts pour empêcher le Prince de s'y trouver : mais il méprisa mes avis ; & lors que le jour de la bataille fut venu, il témoigna une telle impatience de combattre, que si toute cette grande armée se fût conduite par son mouvement, il l'auroit fait avancer vers les ennemis, long-temps avant qu'elle eût seulement songé à s'y preparer. Amador ne témoignoit pas moins d'ardeur, & ils avoient tous deux tant de joïe de se voir les armes sur le dos pour la premiere fois, qu'il étoit aisé de juger qu'ils rendroient cette journée memorable à leurs neveux. Lors que les armées furent en bataille, nos deux jeunes Heros, suivis de leur petite trouppe, qui étoit beaucoup plus

vaillante qu'elle n'étoit nombreuſe, s'allerent mêler dans un gros de volontaires, qui étoient deſtinez pour combatre auprés de la perſonne de Gomelle, qui étoit conſideré de toute l'armée comme le Roi de Fez ; & quoique mon Prince ne le regardât pas comme tel, & qu'il ne ſe rangeât pas auprés de lui, par l'interêt de ſa fortune, comme le faiſoient la plus grande partie de ceux qui étoient-là; il ne laiſſa pas de choiſir la place des volontaires pour combattre, tant parce que n'ayant point de charge, il étoit difficile qu'il en pût prendre honnêtement une autre, que parce qu'il la crût la plus dangereuſe ; puiſque c'étoit la plus proche de la perſonne du General. Lors qu'il paſſa donc au milieu de l'armée, accompagné d'Amador, pour aller joindre l'eſcadron des volontaires dans lequel il vouloit combattre ; il attira les regards & l'admiration de tous ceux qui le remarquerent : il étoit monté ſur un cheval blanc à crin noir, qu'il manioit avec une grace merveilleuſe ; ſes armes étoient d'un acier bruny, rehauſſées aux extrêmitez de quantité de pierreries ; pluſieurs plumes blanches ſortoient confuſément d'un mufle de Lion qui formoit le haut de ſon caſque, & lui tomboient ſur les épaules, il

portoit une lance dans la main droite, & il avoit un écu paſſé dans le bras gauche, où étoit repreſenté un rocher eſcarpé, entouré de précipices affreux, ſur le ſommet duquel il paroiſſoit un trophée d'armes avec ces paroles pour Ame,

Qui craint d'y parvenir ne le merite pas.

Amador n'eſtoit pas moins bien monté, & ſes armes n'eſtoient pas moins belles que celles de mon Prince : mais comme ce n'eſt pas ſon hiſtoire que je vous raconte, & qu'il me reſte encore beaucoup de choſes importantes à vous dire, vous me permetrez, s'il vous plaît, Madame, de paſſer legerement ſur toutes celles qui ne regardent point mon illuſtre Maître ; & je me contenterai de vous apprendre que lors que les deux armées furent en preſence, & que toutes les choſes qui ont accoûtumé de s'obſerver en pareilles occaſions furent obſervées, le dernier ſignal fut donné, & les deux aîles de nôtre armée aïant attaqué celles de l'armée d'Almanſor, le corps de la bataille fit la même choſe : d'abord l'avantage des deux partis fut égal ; car l'aîle gauche des ennemis fit plier nôtre droite, & nôtre gauche fit plier la droite de celle des ennemis : mais lorſque les deux corps de bataille ſe mêlerent, la Victoire ſembla ſe declarer toute en-

tiere pour Almanſor ; car non ſeulement nôtre corps de Bataille plia, mais le deſordre s'y mit d'une telle ſorte, que la fuite des premiers eſcadrons rompit les derniers, & mit toute l'armée dans une ſi grande confuſion, que la perte entiere de la Bataille ſembloit s'en devoir enſuivre. Mon cher Maître voyant les choſes en cet état, ſe détacha du corps de Bataille, ſuivi de nôtre petite troupe, & s'oppoſant courageuſement au paſſage de ceux qui fuyoient : Où courez-vous lâches, leur cria-t'il, où courez-vous ? n'êtes-vous pas encore les maîtres de vôtre vie & de vôtre liberté, puis que vous l'êtes de vos bras & de vos Cimeterres ? & voulez-vous lâchement abandonner un champ de bataille, que vos ennemis vous abandonneront, ſi vous avez aſſez de courage pour le leur diſputer ? Ce peu de paroles prononcées avec une extrême violence, & accompagnées d'une action toute heroïque redonnerent de telle ſorte le courage à ceux qui l'avoient perdu, que ceux qui fuyoient tournerent tête ; & remarquant le corps de reſerve qui venoit les ſoûtenir, ils ſe rangerent aux côtez de mon Maître, & ce vaillant Prince voyant ce gros de gens à ſa ſuite, qui ſembloit le reconnoître pour leur Chef, ſentit ſi fort augmenter ſes

forces ordinaires, qu'il fit des actions qui passeut toute imagination. Il ramena ces fuyards ralliez au combat, avec une fierté digne d'un fils du grand Haly ; & se faisant un passage avec la pointe de son épée. il parvint jusques auprés de la personne de Gomelle, qu'il trouva dans une trés-grande extrêmité : son cheval avoit été tué sous lui, & les courrois de son casque avoient été coupées ; de sorte que lors que mon Prince arriva dans cet endroit, Gomelle combattoit à pied & sans casque contre un grand nombre des ennemis qui l'entouroient, & dont il auroit été sans doute pris ou tué. Mon illustre Maître écarta d'abord ceux qui le pressoient le plus, & le couvrant & de son corps & de son bouclier, il lui donna le temps de remonter sur un cheval qu'un des siiens lui presenta, & sauva par cette action l'homme du monde dont la mort lui étoit la plus avantageuse. Si-tôt que Gomelle fut hors de ce peril, mon Prince courut suivi de son escadron, qui se grossissoit à chaque moment, dans tous les lieux où le desordre lui faisoit juger que son secours étoit necessaire, & il changea si bien le sort de la bataille par ce moyen, que la Victoire demeura toute entiére à Gomelle. Lors que mon Prince

vit les choſes en cet état, il ſe déroba de ceux qui le ſuivoient, & feignant de pourſuivre quelques fuyards, il s'écarta de l'armée ſans autre ſuite que deux Ecuyers & moi, & prenant le chemin d'une petite ville qui étoit fort proche de la plaine où la bataille s'étoit donnée, il ne voulut pas ſe retirer au camp ce ſoir là, pour éviter les loüanges qu'il s'imaginoit bien qu'on lui donneroit, s'il étoit reconnu, aprés les actions qu'il avoit faites dans cette journée. Quand nous fûmes arrivez au lieu où nous allions, & que le Prince fut deſarmé, je lui témoignai l'étonnement que j'avois eu, de le voir ſauver la vie à Gomelle, en hazardant la ſienne propre. Quoi, Muly, s'écria-t-il, en m'interrompant; Vous auriez voulu que je dûſſe le Sceptre de Fez à une autre main que la mienne, & que je me puſſe reprocher à moi-même, que peut-être le plus lâche des ſoldats d'Almanſor auroit dérobé à ma vengeance, une victime que je lui ai reſervée? Ah, non, non, Muly, ce n'eſt pas de cette ſorte que doit mourir l'uſurpateur de mon Trône, ſa mort m'auroit obligé de lui porter de l'envie, bien loin de ſatisfaire ma juſte colere; & je veux que Gomelle meure d'une maniere à ne pas rendre ſa memoire auſſi glorieuſe

qu'elle le ſeroit, s'il mouroit les armes à la main, défendant ſa vie & ſa liberté. Mais, Seigneur, lui repliquai-je, ſi ce ſont là les raiſons qui vous ont obligé à faire ce que vous avez fait, que ne profitiez-vous de l'occaſion que le Ciel vous donnoit de vous faire reconnoître ? la meilleure partie de l'armée vous ſuivoit, & l'autre brûloit d'impatience de vous ſuivre, que ne faiſiez-vous connoître à tous ces gens qui vous conſideroient comme leur Liberateur, qu'ils devoient encore vous conſiderer comme leur Prince legitime, & que ce qu'ils croyoient une marque de vôtre courage ſeulement, en étoit une de vôtre naiſſance ? Ah ! Muly, reprit le Prince ce n'eſt point par une revolte que le fils de Haly doit remonter au Trône de ſon Pere, & ſi le peuple de Fez avoit été capable d'abandonner un homme qu'il croit ſon Roi pour un Iconnu, qu'un peu de bon-heur auroit forcé de le ſecourir ; j'aimerois beaucoup mieux paſſer ma vie comme un homme privé, que de commander à des traîtres & à des ingrats. Mais, Seigneur, lui dis-je tout étonné, il ſemble à vous entendre, que vous ayez renoncé à la Couronne de Fez pour jamais ; car vous rejettez les ſeuls moyens qui ſe peuvent preſenter pour vous la re-

mettre sur la tête: la vie de Gomelle est un des plus grands obstacles que vous puissiez rencontrer à vôtre retablissement ; & cependant lors que la justice du Ciel vous le veut ôter, sans que vous vous en mêliez, vous exposez vôtre propre vie pour sauver la sienne : la seule chose qui peut tenir lieu de sa mort pour vôtre fortune, c'est la revolte du peuple contre lui, & vous dites que vous renonceriez à lui commander, s'il avoit commis cette trahison ; quelle occasion pretendez-vous donc trouver de conquerir vôtre Roïaume usurpé ? Celle que la justice & la raison me donneront, reprit froidement le Prince ; car, Muly, je veux bien que le peuple de Fez abandonne Gomelle pour moi : mais je veux que ce soit aprés que je lui aurai donné mille marques de courage, qui m'auront rendu plus digne de regner que lui. Je veux devoir mon rétablissement au discernement des principaux Magistrats, & non pas au caprice de quelques soldats mutinez. Enfin, Muly, je veux remonter au Trône, comme un Prince legitime, & non pas comme un Usurpateur. Voilà, Madame, quels étoient les discours que mon illustre Maître me tenoit, pendant que tout le camp de Gomelle étoit rempli d'admiration

pour lui, de curiosité pour le connoître : d'abord que Gomelle avoit été à sa tente, il avoit donné ordre qu'on lui cherchât son Liberateur, & qu'on le lui amenât : mais la recherche qu'on en faisoit fut inutile, & tout ce qu'on put faire, ce fut de trouver Amador, & de le conduire à Gomelle. Amador qui n'avoit aucune nouvelle de nous, & qui jugeoit bien que quelques obligations que Gomelle eût au jeune Haly, il ne laisseroit pas de supporter avec une extrême impatience, la vie & le sejour dans son armée, d'un Prince qu'il devoit craindre, & qu'il connoissoit si redoutable, fit d'abord une trés-forte resolution de ne point dire à Gomelle quel étoit son Liberateur: De sorte qu'alors que Gomelle le lui demanda, il lui dit que c'étoit un Prince étranger qui avoit des raisons puissantes de ne point se faire connoître, & que pour lui il étoit un de ses parens, qu'il y avoit déja quelque temps qu'ils couroient le monde, & qu'ils cherchoient des occasions d'acquerir de la gloire dans les lieux où la guerre leur en fournissoit les moyens. Comme Gomelle n'avoit jamais veu Amador, & que tous ceux de nôtre suite étoient des gens qui nous étoient fidelles ; il fut tres-aisé à Amador de per-

ſuader ce qu'il diſoit à Gomelle : De ſorte que croyant que le ſecours qu'il avoit reçû, lui avoit été donné par un Prince étranger, qui ſeroit apparamment bien aiſe d'être connu dans la cour, & dans l'armée de Fez, il fit de nouveaux efforts pour tâcher à découvrir le lieu où il pouvoit être, il le fit chercher par tout le Camp, parmi les morts & parmi les bleſſez ; il envoïa un Heraut d'Armes à Almanſor pour lui offrir tel nombre de priſonniers qu'il lui plairoit pour mon Prince, en cas qu'il fût en ſon pouvoir : mais toutes ces recherches furent inutiles, & ce qu'il y eut de particulier en cette avanture, ce fut qu'un des Ecuyers du Prince que nous envoyons à Amador, pour lui dire de nous venir trouver où nous étions, ayant appris des premiers qu'il rencontra, que tout le camp étoit à la quête d'un jeune étranger qui avoit preſervé Gomelle à la bataille, crut d'abord que cet inconnu étoit le Prince ſon Maître ; de ſorte que ne jugeant pas que l'obligation que lui avoit Gomelle fût capable de l'empêcher de le perdre, s'il l'avoit en ſon pouvoir, il crut qu'il rendroit un ſervice tres-conſiderable à mon Prince, s'il le déroboit entierement à la pourſuite de ceux qui le cherchoient ; & dans cette

pensée, il publia tout haut que celui qu'on cherchoit étoit mort, & qu'il l'avoit vû tomber dans le fleuve Surus, trés-dangereusement blessé, comme il poursuivoit quelques fuyards. Cette nouvelle se répandit de telle sorte dans toute l'armée, qu'elle parvint jusques aux oreilles de Gomelle; il voulut lui-même interroger celui qui la publioit, & ayant apris de sa bouche ce qu'il avoit déja sçû de plusieurs autres, il ajoûta une entiere croyance à ce faux bruit, & fit faire des obseques à l'ombre de mon Prince, les plus magnifiques qu'il lui fut possible de les inventer. Cependant Amador ayant été averti sous main de la verité de la chose, aida à la rendre vrai-semblable, par la feinte douleur qu'il en témoigna, & puis ayant obtenu de Gomelle la permission de retourner au lieu d'où il lui avoit dit que mon Prince étoit; il nous vint trouver où nous étions, & nous apprit ce qui se passoit au camp; il nous en trouva entierement ignorans; Car encore que nous fussions dans une ville assez proche de l'armée, comme le Prince ne vouloit point être connu, nous n'avions aucune communication avec ceux qui nous pouvoient apprendre ce qui se passoit au Camp. Lors que le rapport d'Amador nous en eut in-

ſtruits, nous crûmes qu'il falloit aider à la fortune à cacher mon Prince, puis qu'elle s'en étoit déja ſi bien mêlée ; & nous partîmes de cette petite ville où nous nous étions retirez, pour aller à celle d'Aderdam, qui eſt une ville de la Province de Temeſne, aſſez conſiderable. Comme la Province de Temeſne eſt fort proche de celle d'Aſga, où étoit la Reine Mere de mon Prince, je lui conſeillois fortement d'aller voir cette bonne Princeſſe : mais il ne voulut jamais s'éloigner davantage de l'armée qu'il l'eſtoit, afin, diſoit-il, de pouvoir plus facilement profiter des occaſions d'acquerir de la gloire, ſi le deſtin lui en faiſoit naître. Le voyant dans cette reſolution, je crus qu'il falloit du moins informer la Reine de ce qui s'étoit paſſé, afin que ſi la nouvelle de la mort du Prince venoit à ſa connoiſſance, elle pût la tenir pour fauſſe, & s'épargner la douleur qu'elle auroit euë, ſi elle l'eût cruë veritable. Mais, Madame, la bizarrerie du deſtin qui ſe mêloit toûjours des affaires de mon Maître, permit que l'homme que j'envoyois à la Reine ſe noya au paſſage d'un petit pont qui ſe rompit ſous lui ; de ſorte que la Reine ne ſçachant aucunes de nos nouvelles, & apprenant par la voix publique comment

Gomelle

Gomelle avoit été tiré du danger qu'il avoit couru, par un jeune Prince étranger, qui étoit mort le même jour qu'il avoit fait cette belle action ; crut par la description qu'on lui faisoit de cet inconnu, & par la facilité qu'on a d'ordinaire à croire tout ce qu'on craint, que le Prince étoit le Liberateur de Gomelle, & consequemment qu'il étoit mort. Ce fut alors qu'elle perdit toutes les mesures que l'interest du Prince son fils l'obligeoit de garder avec Zelide, elle lui écrivit des reproches si sanglans sur la mort pretenduë de mon Maître, & fit éclater son ressentiment & sa douleur avec tant de violence, qu'elle vint à la connoissance, & de toute l'armée, & de toute la ville de Fez. L'on apprit donc dans l'une & dans l'autre, & que le Liberateur de Gomelle étoit le jeune Haly, & que le jeune Haly étoit mort ; & Gomelle apprenant ces deux surprenantes nouvelles en même tems, eut la generosité de témoigner beaucoup plus de douleur d'avoir perdu un Liberateur si genereux, que de joïe d'être délivré d'un ennemi si redoutable.

Comme l'Ecuyer de Haly étoit dans cet endroit de sa narration, & que la Princesse étoit le plus fortement occupée à l'écouter, pour sçavoir de quelle ma-

niere Haly s'étoit retiré de l'embaras où l'avoit mis le cas fortuit qui l'avoit fait croire mort dans un Royaume où il étoit en personne, & où il lui étoit de si grande consequence qu'on le crût vivant; on la vint avertir que le Capitaine d'un vaisseau qu'elle envoyoit d'ordinaire en course contre les Pirates qui ravageoient ses côtes, venoit d'arriver, & qu'il demandoit à lui parler avec beaucoup d'empressement. Alcidamie auroit trés-volontiers preferé le plaisir d'écouter le reste des avantures du Prince de Fez, à celui de satisfaire sa curiosité sur ce qui regardoit l'arrivée de son vaisseau : mais la crainte qu'elle eut, que ce qu'on avoit à lui dire, ne fut d'une espece à ne devoir pas être remis à un autre tems, la força de congedier Muly, aprés lui avoir toutefois témoigné la douleur qu'elle avoit d'être obligée d'en user de cette sorte; Muly sortit donc de la chambre de la Princesse, & la laissant avec ce Capitaine de vaisseau qui la demandoit, il alla chercher son illustre Maître, qu'il trouva fort agreablement occupé. Car pendant que la belle Souveraine de l'Isle Delicieuse avoit écouté le recit des avantures du vaillant Prince de Fez, la charmante Philimene s'aquittoit dignement de la

commiſſion qu'elle avoit reçûë de la Princeſſe, de faire ſes efforts pour ne pas laiſſer ennuyer ſon illuſtre Liberateur : elle n'avoit pas plûtôt remarqué que la Princeſſe entroit dans ſon Cabinet, que jettant les yeux ſur trois ou quatre perſonnes qui ſe trouverent alors dans la chambre d'Alcidamie, elle leur propoſa de conduire le Prince de Fez ſur une terraſſe qui regardoit ſur la mer, & qui joignoit l'appartement où ils étoient alors. Toute la compagnie approuva d'abord ſon avis ; & comme ſi toutes choſes euſſent dû contribuer au divertiſſement de ce grand Prince,les perſonnes qui étoient demeurées dans la chambre de la Princeſſe, étoient les plus agreables & les mieux faites de toute la Cour de l'Iſle Delicieuſe. Il y avoit une jeune perſonne qui étoit alliée d'Alcidamie, & qui n'ayant point de mere, étoit toûjours auprés d'elle, & logeoit même dans le Palais;qui étoit l'une des perſonnes du monde la plus charmante ; elle ſe nommoit Arpalice ; elle avoit la taille belle, l'air doux & majeſtueux,les cheveux châtains, & les yeux ſi languiſſans & ſi beaux,qu'il étoit aiſé de juger dés le premier inſtant qu'on la voyoit, qu'elle avoit l'ame tendre, & les inclinations douces. Il y avoit

trois ou quatre jeunes personnes, qui encore qu'elles ne tinssent que le rang de filles de la Princesse, étoient pourtant d'une qualité fort éminente, & pouvoient le prendre du pair avec tout ce qu'il y avoit de grand au monde. La charmante Philimene n'avoit pas une naissance aussi illustre que toutes celles-là : mais elle en avoit assez pour pouvoir tenir un rang considerable dans le monde ; & puis les rares qualitez de son esprit & son merite particulier, lui avoient acquis un tel credit auprés de la Princesse, qu'il n'y avoit personne au monde qu'elle estimât plus qu'elle ; aussi ne la traitoit-elle pas comme étant à elle, & si Philimene s'y attachoit & faisoit même tout ce qu'Alcidamie lui ordonnoit, c'étoit moins par devoir que par inclination ; car elle n'étoit point de sa suite, & les malheurs de sa maison ayant autrefois obligé sa famille de quitter l'Isle de Cypre, qui étoit le lieu de sa naissance, pour venir à l'Isle Delicieuse, elle avoit conçû une telle amitié pour la Divine Alcidamie, qu'elle étoit demeurée auprés d'elle, bien que les affaires de son pere fussent entierement rétablies, & qu'il tint alors un rang fort honorable à la Cour de Cypre. Le sejour de cette aimable fille auprés d'Alcidamie, avoit

rendu la Cour de cette Princesse fort charmante ; car outre que Philimene étoit naturellement agreable, & propre à inventer des divertissemens ; c'est encore que la plus grande partie de ceux qui l'avoient connuë à l'Isle de Cypre, la venoient trés-souvent voir à celle où elle étoit alors, & cela fournissoit un grand nombre de gens spirituels & galans à la Cour d'Alcidamie qui la rendoient beaucoup plus polie qu'elle ne l'étoit avant que Philimene y sejournât. Il y avoit même dans le tems que le Prince de Fez y aborda, un fils du Gouverneur d'Amathonte nommé Lisicrate, qui étoit un des hommes du monde le plus agreable ; il étoit bien fait de sa personne, & il avoit un air particulier de dire les choses, qui rendoit sa conversation incomparable. En effet il ne disoit jamais rien que tout le monde ne pût dire : mais il y donnoit un tour si galant, & prononçoit toutes ses paroles avec une certaine negligence qui lui sieoit si bien, que la moindre bagatelle dite par lui, plaisoit plus que les choses du monde les plus extraordinaires dites par un autre. Il aimoit tous les plaisirs, & il avoit un genie particulier pour en inventer, & pour les gouter. Il écrivoit fort bien en vers & en prose, & s'il

eût été un peu plus constant, il auroit été l'homme du monde le plus accompli : mais à la verité il s'étoit si fort introduit à titre d'inconstant par le monde, que toute illustre & toute agreable qu'étoit sa conqueste, peu de personnes se donnoient la peine de la faire. Ce n'est pas qu'il ne rendît sa legereté la plus excusable qu'elle pouvoit l'être, par la maniere dont il en usoit avec toutes les personnes qu'il aimoit ou qu'il avoit aimées ; car il étoit si discret, & il rompoit si honnêtemeut avec ses maîtresses, qu'il en demeuroit toûjours l'ami, quoi qu'il n'en fût plus l'amant : mais quand on venoit à songer que plus sa prise étoit agreable, plus sa perte étoit sensible, & qu'il falloit pourtant s'attendre à le perdre aprés l'avoir pris, on lui resistoit avec une force dont on n'auroit jamais été capable s'il avoit été plus constant. Lisicrate étant fait de cette maniere, ne pouvoit qu'il ne rendît une conversation fort charmante, & particulierement le jour que le Prince de Fez en fut le témoin ; Car il y avoit dans la compagnie un frere d'Arpalice, qu'on appelloit Osomar, qui avoit un merite extraordinaire, & qui faisoit une telle guerre à Lisicrate de son inconstance, qu'il n'étoit pas possible qu'une conversation

où deux hommes aussi spirituels qu'Osomar & Lisicrate soutenoient chacun un parti opposé, ne fût infiniment charmante. Philimene jugeant donc que toutes ces personnes étoient fort propres à contribuer au divertissement de Haly, qu'elle ne connoissoit encore que sous le nom de Teocrite; elle leur proposa de le conduire sur la terrasse, parce qu'elle sçavoit qu'il y avoit des choses en cet endroit capables de donner une trés-ample matiere à son divertissement : & en effet, à peine le Prince de Fez y fut-il arrivé, qu'il remarqua qu'il y avoit deux Cabinets qui terminoient cette terrasse, qui lui donnerent d'abord une trés-forte curiosité ; l'un se nommoit,

Le Cabinet d'Amour,

& l'autre :

Le Cabinet des tristes avantures.

A l'entrée de celui d'Amour, il y avoit un superbe perron de marbre blanc, sur le haut duquel étoient representez quatre petits Amours; dont les uns tenoient des portraits & des lettres, & les autres des cœurs enflammez, & des bagatelles, qu'ils sembloient offrir à ceux qui les regardoient ; & sur le perron de celui des tristes avantures, qui étoit de même

forme que l'autre, il y avoit quatre petits amours desolez qui brisoient leurs flêches, qui éteignoient leurs flambeaux, & qui témoignoient autant de douleur par leurs gestes & par leurs postures, que ceux de l'entrée du cabinet d'amour témoignoient de joïe & d'alegresse. Comme ce qui paroissoit au dehors du Cabinet d'Amour, promettoit bien plus de plaisir, que ce qui se voïoit au dehors du Cabinet des tristes Avantures, le Prince de Fez, & toute la galante troupe qui l'accompagnoit, tournerent leurs pas du côté de ce premier ; & le vaillant Haly remarqua que c'étoit un cabinet fait en dôme, ouvert aux quatre faces, & dont les ouvertures étoient ornéesde coquillages fort beaux, & fort bien choisi ; les peintures du dôme representoient les amours de tous les Dieux : dans un endroit on voïoit Jupiter ravissant la belle Europe, mille petits amours entouroient cet illustre Taureau, & le traînant avec des festons de fleurs, ils le faisoient passer de l'Isle de Phenis, dans celle de Crette : là se voïoient les Apollons, les Mercures, & les Mars mêmes rendre hommage à l'Amour, & ce petit Dieu triomphant, prendre plaisir à égaler la houlette à la Divinité. Mais quoique toutes ces diver-

ſes hiſtoires fuſſent admirablement bien repreſentées ; on pouvoit dire qu'elles n'étoient rien en comparaiſon de quatre tableaux qui rempliſſoient les eſpaces qui étoient entre les quatres ouvertures de ce Cabinet ; ils repreſentoient l'Amour ſous quatre figures differentes. Dans l'un on le voïoit naiſſant, & encore entre les bras de ſa mere ; les graces étoient autour de lui, qui lui apprenoient l'art d'aiguiſer ſes flêches ſur une pierre d'aimant ; il avoit pour titre :

L'Amour d'Inclination.

Et ces deux vers étoient écrits en lettres d'or au bas du tableau,

Il eſt bien mal-aiſé de défendre ſon cœur,
Quand il eſt attaqué par ce noble vainqueur.

Vis-à-vis de celui-là, il y en avoit un autre, dont le titre étoit,

L'Amour Intereſſé.

Le Peintre l'avoit repreſenté ſi laid, qu'il en faiſoit peur, & cependant il étoit aſſis ſur un Trône d'or, enrichi de pierres precieuſes, & pluſieurs belles

perſonnes l'encenſoient ; ces deux Vers étoient au bas,

On voit ſouvent qu'une grande richeſſe,
A plus d'appas qu'une belle Jeuneſſe.

A côté de cet Amour intereſſé, il y en avoit un qui avoit pour titre,

L'Amour Galand.

Il étoit dépeint ſur un Char de triomphe, traîné par quatre enfans aîlez qui portoient des trompettes dans leurs mains, & ſur toute la toile on voyoit des cœurs volans & des pieces errantes de flêches dorées, & de chaînes rompuës. Cet Amour étoit ſuivi d'une multitude preſque innombrable de perſonnes de tous âges, & de tous ſexes ; & ces deux Vers étoient écrits au bas,

Belles, je ſuis l'Amour le moins content de tous,
Et ſi je vous promets les plaiſirs les plus doux.

Droit à l'oppoſite de celui-là, il y en avoit un autre qui repreſentoit autant de repos & de ſimplicité, que celui-ci éta-

loit de confusion & de magnificence, on lui avoit donné le titre de

L'Amour Solitaire.

Il étoit dépeint couché negligemment au bord d'un ruisseau, les graces lui presentoient des cœurs couronnez de myrthe tout simple, & ces vers étoient au bas,

Belles, cet Amour seul merite vos desirs,
Puisque seul il promet de tranquilles plaisirs.

Lorsque le Prince de Fez eut consideré ces quatre tableaux, la charmante Philimene lui demanda ce qu'il en pensoit, & s'il ne les trouvoit pas galamment imaginez. Tout ce que j'ai vû dans cette Isle m'a paru si extraordinaire, reprit le Prince de Fez, que je ne puis assez l'admirer. Mais pour ce qu'il me semble de ces tableaux, je trouve qu'il n'y a que celui qui represente l'Amour d'inclination, qui se puisse veritablement appeller un portrait de l'Amour; car à mon sens c'est le seul qui merite ce nom, & les autres ne sont à proprement parler, que d'agreables fictions. Quoi! Seigneur, s'écria Lisicrate, vous traitez l'Amour Ga-

land de fiction, lui qui est la source de tous les plaisirs & de tous les divertissemens qu'on peut goûter dans le monde: sans l'amour galand cette belle saison de nos jours, qu'on appelle le Printemps, ne produiroit que des soucis au lieu de roses; le bal, les promenades, & les festins qui rendent l'Amour si enjoüé, & si plaisant, seroient absolument bannis de la societé civile, & l'on seroit reduit à passer dans une chambre, tout le tems qu'on passe auz lieux que la Nature ne semble avoir produits que pour nôtre divertissement. Si l'on m'avoit demandé ce que je croi être necessaire à la felicité des gens indifferents, reprit le Prince de Fez, j'aurois peut-être répondu comme vous venez de parler. Mais comme l'aimable Philimene m'a demandé ce qu'il me sembloit de l'amour en general, je lui ai dit le sentiment d'un homme qui connoît cette passion. En effet l'Amour d'inclination, est le seul qui se peut proprement nommer Amour, & donner des plaisirs tendres & touchans. Cette maniere d'aimer, forme une certaine disposition à se vouloir du bien, qui fait qu'on s'aime sans s'être vûs, & qu'on s'adore quand on se voit: elle engendre la complaisance; on veut les mêmes choses, on les exe-

cute de même maniere, jamais l'aigreur & la contradiction ne se mêlent dans un commerce que la sympathie établit ; & c'est en quelque sorte executer les ordres de la Providence, que d'aimer de cette maniere. Mais, Seigneur, interrompit Lisicrate, ne songez-vous point que cet amour d'Inclination que vous estimez tant, est aussi bien à l'usage des gens du monde les plus stupides, qu'à celui d'un fort honnête homme ; car enfin les yeux & le discernement n'ont aucune part dans l'amour d'Inclination : L'on aime, parce qu'on ne peut s'empêcher d'aimer, & tel est passionément amoureux, qui n'en sçauroit donner d'autre raison que celle qui porte un animal à choisir les bêtes de son espece. Mais, Lisicrate, interrompit Haly, vous ne songez pas quand vous parlez de cette sorte, que pourvû que le cœur soit content, & qu'il trouve le lieu de son repos, il lui doit être indifferent de sçavoir ce qui le rend heureux ; que m'importe, si mes yeux & mon discernement trouvent une personne belle, pourvû que mon cœur la trouve aimable ? C'est le cœur qui est le siege de l'amour, & nous voïons tous les jours des Amans malheureux qui ont pourtant les plus belles Maîtresses du monde, ou tout au

contraire on en voit de contens, qui n'aiment que des femmes mediocrement belles; & ce qui fait cette difference, c'est que l'inclination & la conformité des humeurs se rencontrent dans les uns, & ne se rencontrent pas dans les autres. En verité, Seigneur, interrompit Lisicrate, les belles personnes ne vous sont gueres obligées, de soumettre leur empire à l'aveuglement de l'inclination comme vous faites; dites-moi de grace, s'il vous plaît, que serviroient les charmes que les Dieux donnent si liberalement à certaines personnes, & qui sont proprement un rayon de la Divinité, si le cœur étoit le seul qui se dût consulter pour faire le choix d'une Maîtresse; & n'y a-t'il pas bien plus de justice à compter sur le merite & sur la beauté des gens, qu'à suivre une aveugle sympathie, qui le plus souvent est bisarre & mal fondée. La belle Arpalice que ce discours touchoit trés-sensiblement, prit la parole à cet endroit de la conversation, & tournant languissamment ses beaux yeux sur Lisicrate, elle lui dit: Cette sympathie que vous dites qui est ordinairement aveugle & mal fondée, ne paroît telle qu'aux gens indifferens; ceux qui en ressentent les effets, n'y trouvent ni bisarrerie ni aveuglement; & comme on aime

pour soi, & que le parfait Amour ne cherche ni l'exemple ni l'approbation publique, on choisit simplement ce qu'on peut faire, sa felicité particuliere, sans examiner si tout le reste du monde la croit telle. Ah ! Madame, s'écria le Prince de Fez, ce n'est pas à une aussi belle personne que vous, à soutenir le parti de la sympathie contre celui de la beauté. Vous êtes de celles qui doivent forcer les inclinations les plus violentes, & je tiendrois un cœur bien rebelle s'il resistoit aux yeux & au discernement sur ce qui vous regarde. Osomar qui sçavoit les raisons que son aimable sœur avoit de soûtenir le parti de la sympathie, craignit qu'elle ne fût embarassée, si le Prince Etranger poussoit sa conversation plus loin ; de sorte que pour l'interrompre agreablement: Mais il me semble, dit-il, que c'est bien longtems examiner l'Amour Galand & l'Amour d'Inclination, & que l'Amour qui est representé dans ce Cabinet sous le titre d'Amour Solitaire, meriteroit bien que vous interrompissiez vôtre dispute, pour lui donner un moment de consideration ; car il est à mon sens un des Amours du monde le plus charmant. Est-il rien de plus doux que de passer sa vie dans quelque lieu retiré du tumulte & du bruit: de joüir

des innocens plaiſirs d'une agréable ſolitude, où tout ce que dit un Amant eſt pour ſa Maîtreſſe, & où l'arrivée d'un importun ne dérobe point un tems qui doit être entierement conſacré à l'amour ? là toutes les bienſeances importunes qui forçent d'ordinaire les Amans à donner plus de journées aux choſes indifferentes qu'à leur paſſion, ſont abſolument bannies ; on ſe dit qu'on s'aime tout autant de fois qu'on ſe le veut dire, & cela s'appelle qu'on ſe le dit toûjours : car on le doit toûjours vouloir. En verité, interrompit Liſicrate, avec le plus plaiſant chagrin du monde, vous me faites une grande pitié de parler de cette ſorte, & ne ſongez-vous point quand vous faites l'Eloge de l'Amour Solitaire, que la facilité qu'il donne de dire tout ce qu'on penſe, eſt ce qui fait qu'on ne le dit preſque jamais : quand on eſt aſſuré qu'on trouvera toûjours l'occaſion de declarer ce qu'on a dans l'ame, on ne ſe hâte jamais de le faire ſçavoir, & tout au contraire, lors qu'on apprehende d'être interrompu, on ménage ſi bien un petit quart d'heure, qu'on dit plus de choſes touchantes pendant qu'il dure, qu'un Solitaire n'en dit en quatre jours au bord de ſon ruiſſeau. Oſomar ſe preparoit a répondre à Liſicrate: mais le Prince de

Fez s'étant apperçû que la ſpirituelle Philimene n'avoit pris aucun parti dans toute cette diſpute, interrompit la converſation pour lui en demander la cauſe, & lui dit fort galamment, qu'il croïoit que ſon ſilence étoit un effet de ſa politique; car, pourſuivit-il en ſouriant, vous êtes ſans doute de mon opinion . mais vous n'avez pas voulu en demeurer d'accord devant un homme qui ſoutient auſſi fortement la ſienne, que le fait Liſicrate. En verité, Seigneur, repliqua cette aimable fille, vous donnez une autre cauſe à mon ſilence, que celle qui s'y doit donner ; car, à parler ſincerement, je ne ſuis d'aucun des partis qui ont formé la diſpute qui ſe vient de faire, & je vois ſi peu de gens qui ſçachent faire un bon uſage des cœurs qu'on leur donne, que je croi qu'on fait fort ſagement de garder le ſien. Comment, s'écrierent en même tems le Prince de Fez & Oſomar, vous vous declarez ainſi contre l'Amour. Je ne fais pas tout à fait cela, reprit Philimene en ſoûriant: mais du moins ſçai-je bien que ſi j'aime jamais, je me ferai un amour tout nouveau ; car j'avouë que celui du ſiecle preſent eſt terrible pour une perſonne de mon humeur. L'Amour à la mode eſt indiſcret, emporté & inconſtant ; on ne

voit plus ni probité ni tendresse dans le monde ; & celui de tous les Amans qui sçait le mieux joüer la Comedie, est celui qui parvient le plus heureusement à son but ; pour moi j'ai un pauvre cœur que la ruse & la méchante foi n'ont point encore empoisonné ; & sans penetrer dans toutes les distinctions qu'on fait à present de l'amour, je le considere tel qu'il étoit dans les premiers siecles ; & si je souffrois qu'il eût de la galanterie, je la voudrois épurer de l'éclat. S'il étoit Solitaire, je voudrois qu'il ne panchât point au chagrin ; & si l'inclination le faisoit naître, je voudrois que ce fût sans aveuglement. Enfin je ne sçai que l'Amour Interessé dont je ne voulusse rien prendre pour faire une maniere d'aimer à mon usage. Tout le monde trouva le sentiment de Philimene si délicat & si juste, qu'on tomba d'accord qu'on ne pouvoit veritablement aimer, si l'on n'aimoit de cette sorte, & le Prince de Fez sur tout donnoit de si grandes loüange à cette spirituelle fille, qu'elle crût à propos de l'obliger à sortir de ce Cabinet pour aller à celui des tristes Avantures, afin d'éviter par ce moyen l'embarras que les trop grandes loüanges causent toûjours aux personnes qui ont veritablement de l'esprit & de la modestie.

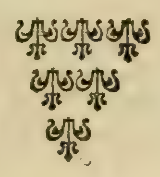
Le Prince de Fez ne pouvant resister à ce que souhaitoit Philimene, se laissa conduire par elle au Cabinet des tristes Avantures. Il le trouva tout à fait different de celui qu'il venoit de quitter; car au lieu que le Cabinet d'Amour inspiroit de la joïe & de l'allegresse, celui des tristes Avantures, avoit quelque chose de si lugubre & de si mélancolique, qu'il étoit impossible d'y faire un pas sans avoir une secrette douleur. Ce triste Cabinet étoit fait d'un marbre noir & luisant, la voute étoit soûtenuë par plusieurs pilliers de marbre blanc; le parterre étoit aussi de marbre blanc & noir, & tout à l'entour des murailles il y avoit plusieurs tombeaux de marbre noir, soutenus par des griffes de bronze, & sur lesquels étoient couchées des statuës de marbre blanc qui representoient autant de personnes Illustres & Malheureuses. Là se voïoit la grande Reine Cleopatre, le bras entouré du mortel aspic qui servit d'instrument à sa mort; plusieurs petits Amours desolez étoient auprés de cette belle mourante, & s'efforçoient d'empêcher la venimeuse bête de mordre cette mal-heureuse Reine: mais une grande statuë informe qui representoit une espece de fantôme, repoussoit tous ces petits Amours desolez,

& malgré leur reſiſtance elle portoit l'aſpic juſques ſur la gorge de Cleopatre. Tous les autres tombeaux repreſentoient chacun une hiſtoire à peu prés ſemblable: Mais ce qui donna de la curioſité au vaillant Etranger, ce fut deux ſuperbes tombeaux qui étoient au milieu du Cabinet, ſur l'un deſquels on voïoit la figure d'une femme admirablement belle, qui avoit le cœur percé d'une flêche qu'elle s'efforçoit d'arracher ; mais à meſure qu'elle faiſoit ſes efforts pour arracher cette flêche, un petit amour de bronze qui étoit repreſenté à genoux ſur ce tombeau, l'enfonçoit encore plus avant, & ſembloit croître la plaïe par l'agitation qu'il donnoit à cette belle bleſſée. Pluſieurs inſcriptions avantageuſes à cette ſtatuë, étoient gravées autour de ſon tombeau, & la Renommée étoit aſſiſe à ſes pieds, qui gravoit cette Epitaphe ſur une plaque de bronze,

Si tu veux apprendre le ſort
De l'incomparable Celie,
Sçache que les vertus avoient formé ſa vie,
Et qu'auſſi les vertus l'ont conduite à la mort.
Paſſant, ces quatre vers t'apprendront ſon hiſtoire:

Celie dans un même jour
Fit triompher ſa vertu de l'Amour ,
Mais ſa mort ſuivit ſa victoire.

Sur l'autre de ces tombeaux, il y avoit la figure d'un homme autour duquel étoient repreſentez pluſieurs petits amours endormis, & pendant leur ſommeil une ſtatuë qui donnoit l'idée de la pareſſe, verſoit du venin dans le cœur de cet homme. Comme ces deux figures avoient quelque choſe de fort particulier, Haly témoigna un extrême deſir de ſçavoir ce qu'elles ſignifioient; de ſorte que Philimene qui jugeoit que le recit qu'on lui en feroit, ne pourroit être que fort agreable pour lui, propoſa à Liſicrate de lui donner ce divertiſſement; Liſicrate proteſta qu'il auroit beaucoup de joïe de le faire, & qu'il promettoit de conter une des hiſtoires, pourvû que Philimene contât l'autre, ſi bien que cette aimable fille prenant la premiere la parole, elle commença l'hiſtoire en ces termes.



HISTOIRE DE CELIE.

SI la cruauté des deſtinées ne nous avoit pas enlevé la charmante Celie, je n'aurois pas la permiſſion de vous apprendre ſes Avantures; car elle ſeroit plûtôt morte mille fois que de ſouffrir qu'on publiât ce qu'elle nommoit ſes folies, & ce que par la ſuite du tems on a reconnu être des effets de la ſageſſe la plus ſolide. Elle étoit née dans l'Iſle de Cypre auſſi bien que moi, & la ſimpathie qui étoit entre nos humeurs, & l'amitié qui avoit toûjours été entre nos deux familles, nous en avoit fait lier une ſi étroite entre nous deux, qu'encore que j'euſſe quelques années moins que cette agreable fille, je n'ai pourtant jamais ignoré aucune de ſes plus ſecretes penſées. Si-tôt que nous avions eu l'âge de raiſon, on nous avoit choiſies pour être élevées auprés de la Princeſſe de Cypre, qui s'étant trouvée ſans mere, fort

jeune, étoit ſous la conduite d'une ſœur du Prince ſon Pere; qui avoit autrefois été une des plus belles perſonnes du monde, & qui étoit encore alors, la plus ſpirituelle & la plus aimable de toutes les Princeſſes; de ſorte que la jeune Climene, c'eſt ainſi que ſe nommoit la Princeſſe de Cypre étoit comme vous le pouvez avoir ſçû une des plus accomplies perſonnes du monde; (je dis, comme vous pouvez l'avoir ſçû; car, Seigneur, la beauté & les rares qualitez de Climene, ſe ſont ſi fort épanduës par le monde, qu'il eſt impoſſible qu'elles ne ſoient venuës à vôtre connoiſſance, de quelque lieu que vous ſoyez.) Nôtre Cour étoit donc la plus charmante de toutes celles de la Terre, le Prince de Cypre étoit encore galand, quoi qu'il fut déja dans un âge aſſez avancé; la Princeſſe ſa ſœur, étoit ſpirituelle & raiſonnable, & Climene étoit jeune & belle, ſi bien que l'on ne voïoit tous les jours que divertiſſemens & galanteries dans nôtre Iſle. Mais ce qui la rendoit encore plus charmante, c'eſt qu'il y abordoit un nombre infini d'étrangers, qui tous étoient d'une naiſſance relevée, & qui par la diverſité de leurs langues, de leurs mœurs, & de leurs habits, faiſoient qu'on pouvoit nommer nôtre Cour, un

composé de toutes les autres Cours du monde. Les choses étoient en cet état, lors qu'il arriva dans Cypre, un jeune Athenien nommé Celimedon, qui étoit un des hommes du monde le plus accompli d'Athenes; il etoit fils de celui qui gouvernoit la Republique d'Athenes, qu'on nomme dans le lieu l'Archon, & ce qu'il avoit oüi dire de nôtre Isle, & de la beauté de nôtre Princesse, lui avoit donné une si forte curiosité de voir l'une & l'autre, qu'il étoit venu à Cypre exprés pour la satisfaire: il y fut reçû avec beaucoup de magnificence; car l'Archon, dont il étoit fils, étoit un des plus considerez de tous ceuxqui avoient jamais gouverné la Republique, & le Prince de Cypre lui ayant de particulieres obligations, il voulut lui en témoigner sa reconnoissance en la personne de son Fils. On fit donc plusieurs fêtes à son arrivée, dans lesquelles il donna des marques de son adresse, qui le firent connoître pour l'homme du monde le plus adroit; il étoit beau & de bonne mine, sa Phisionomie étoit douce & heureuse; il avoit l'esprit infiniment agreable, & sa conversation étoit si charmante, qu'il étoit impossible de s'ennuyer dans sa compagnie. Etant tel que je vous le dépeins, & arrivant

arrivant dans une Cour extrêmement galante, il y fut bien-tôt fort consideré, & en trouva bien-tôt aussi le sejour agreable. Il resolut donc d'y demeurer quelque tems ; & pour en avoir un honnête pretexte, il se fit nommer deputé de la Republique pour traiter de quelques affaires qu'elle avoit à démêler avec nôtre Prince, & par ce moyen il demeura deux ans entiers dans nôtre Isle, pendant lesquels il y arriva une si grande revolution, qu'à peine est-elle croyable : mais pour vous l'apprendre avec ordre, je vous dirai, s'il vous plaît, Seigneur, qu'il y avoit à peine trois mois que Celimedon étoit à Cypre, que la Princesse reconnoissant tous les jours en Celie, plusieurs belles qualitez que sa grande jeunesse l'avoit empêchée de remarquer jusques alors, vint à l'aimer avec une telle violence, qu'elle ne pouvoit vivre un seul moment sans elle. Au commencement sa nouvelle faveur lui fit quelques envieuses, qui tâcherent à la détruire; mais comme Celie étoit une des meilleures personnes du monde, elle fit tant d'efforts pour obliger celles mêmes qu'elle remarquoit les plus portées à lui vouloir du mal, qu'elle surmonta toutes leurs mauvaises inclinations, & parvint jusques à un tel excès de bonheur,

qu'elle étoit crainte, aimée, & reverée de tout le monde; mais particulierement de Celimedon, qui devint si fort de ses amis, qu'il n'y avoit que la Princesse au monde qu'elle cherit plus que lui. Je me souviens que je me plaignois souvent de la preference qu'elle faisoit de lui à tout le reste de ses amis, & que je lui disois qu'il étoit bien cruel pour moi, que plusieurs années d'ancienneté, ne me donnassent rien au dessus de Celimedon dans son cœur. Mais elle me répondoit, que dans la parfaite amitié, tous les degrez étoient égaux, & qu'il n'y avoit que l'amour, qui se pût appeller une veritable preference: les choses demeurerent quelque tems en ces termes; mais tout d'un coup Celimedon devint si chagrin, que tout le monde s'appercevoit de son changement; il cherchoit la solitude avec soin, & il fuïoit la compagnie d'une telle sorte, qu'à peine se pouvoit-il resoudre de venir dans la Chambre de Celie, parce qu'on y voïoit toûjours les plus honnêtes gens de toute nôtre Isle. Au commencement Celie ne fut touchée de ce changement, que parce qu'elle craignit qu'il ne tombât malade, mais à la fin elle s'y trouva si sensible, qu'elle étoit presque aussi melancolique que lui: elle m'a dit depuis que cette sensi-

bilité l'étonna ; car elle ſentoit bien qu'il n'y avoit que Celimedon au monde pour qui elle fût capable de ces ſentimens, & quoi qu'elle fût bien aiſe d'en faire le plus cher de ſes amis, elle eût pourtant bien voulu, que les choſes n'en fuſſent pas venuës juſques au point de ne pouvoir être gaye quand Celimedon étoit mélancolique. Mais, me diſoit-elle un jour, d'où vient que je ſuis réveuſe, quand Celimedon eſt réveur ? que je ſens de la joye toutes les fois que je lui en vois témoigner, & que j'ai une inquietude effroyable lors qu'il n'eſt pas auprés de moi ? C'eſt, lui diſois-je, que vous êtes naturellement ſi charitable, que vous ne pouvez voir ſouffrir perſonne ſans en avoir de la compaſſion, & que vous êtes ſi bonne Amie, que vous entrez dans tous les ſentimens de vos amis. Mais, ma ſœur, reprit-elle, (car c'eſt ainſi que nous nous appellions) je ne ſens point tout cela pour le reſte de mes amis, & la Princeſſe même que j'avois cru aimer juſques ici plus que toutes les choſes du monde, ne me communique point les ſentimens de cette maniere, au contraire, lors que je la vois triſte, je fais mes efforts pour la réjoüir, & bien loin d'être inquiete lors que je ne ſuis pas proche d'elle, il eſt des momens où je m'y ennuye. Mais, Philime-

ne il n'en eſt pas de même des ſentimens que j'ai pour Celimedon, toutes les fois que je le vois mélancolique, je ſens une certaine triſteſſe qui me ſaiſit inſenſiblement, ſans que j'en puiſſe dire la cauſe qui me rend auſſi conſternée que lui, & lors que je ſuis dans un lieu où il n'eſt pas, je change mille fois de place dans un moment, & je tourne inceſſamment la tête du côté qu'il doit entrer. Mais, lui diſois-je innocemment, c'eſt que vous êtes d'un temperamment boüillant, qui ne vous permet pas de demeurer toûjours dans un même lieu, & je vous ai vû de ces inquietudes dont vous vous plaignez bien long-tems avant que Celimedon fût dans cette Iſle. Ah! ma chere ſœur, reprenoit-elle, les inquietudes que je reſſens, ſont d'une eſpece dont je n'en avois jamais reſſentie, & ce qui me fait juger que Celimedon y peut avoir quelque part, c'eſt qu'elles ceſſent entierement ſitôt qu'il eſt auprés de moi; car non ſeulement je demeure paiſiblement dans ma place, mais je me trouve de plus une certaine tranquillité d'ame qui fait que je ne m'intereſſe en aucune des choſes qui ſe font, ou qui ſe diſent devant moi. Celie fut encore quelque tems à chercher la cauſe du changement qu'elle s'apperce-

voit être en elle ; mais à la fin elle n'en fut que trop bien informée, & l'amour qui enseigne de lui-même des moyens de le connoître, ne fut pas long-tems sans la faire appercevoir que tout ce qu'elle sentoit pour Celimedon, étoient des effets de cette passion, & que si elle s'étoit déguisée jusques alors, sous le masque de l'amitié, ce n'étoit qu'à dessein de s'emparer plus facilement de son ame. Comme Celie étoit une des plus vertueuses personnes du monde, elle eut une douleur inconcevable à cette connoissance, & elle prit une forte resolution de surmonter la tendresse qu'elle avoit pour Celimedon, ou de mourir plûtôt que de lui en donner la moindre marque. Comment, me disoit-elle un jour, il sera donc dit que Celie aime, sans sçavoir s'il y a quelque apparence qu'elle puisse être aimée, elle qui auroit cru faire un crime de souffrir seulement qu'on l'aimât. Ah ! non, non, ma chere sœur, je sçaurai bien surmonter ma foiblesse, & de quelques traits que l'amour se puisse servir, j'arracherai Celimedon de mon cœur, ou je m'arracherai à moi-même. Voilà, Seigneur, quels étoient les sentimens de Celie, & je croi qu'elle les auroit suivis, si elle avoit toûjours pû douter qu'elle étoit

aimée de Celimedon : mais le deſtin qui en avoit autrement ordonné, permit que Celimedon eût une converſation avec elle, qui lui perſuada qu'elle en étoit du moins autant aimée qu'elle l'aimoit ; voici comme la choſe arriva. Nous étions un jour dans les jardins du Palais, Celie & moi, & il y avoit déja quelque tems qu'elle m'entretenoit ſur ce qu'elle avoit dans l'ame, lors que nous vîmes venir Celimedon au devant de nous, les bras croiſez ſur ſon eſtomac, & les yeux fixement attachez à terre, qui s'avançoit à grands pas juſques auprés du lieu où nous étions, ſans témoigner nous avoir apperçûës. Celie rougit à cette vûë, & me tirant par le bras, elle voulut m'obliger de paſſer dans une autre allée pour laiſſer celle-là à Celimedon : mais je ne voulus pas lui obeïr, & le deſir de ſçavoir le ſujet de la réverie de cet agreable Eſtranger étant plus fort que la complaiſance que je devois à mon Amie ; je m'oppoſai à ſa reſolution, & hauſſant le ton de ma voix tout autant qu'il me fut poſſible : Venez m'aider à détourner Celie du deſſein qu'elle a de vous éviter, Seigneur, lui criai-je, & ne ſouffrez pas qu'elle vous rende une déference qui bleſſeroit en quelque ſorte l'amitié qu'elle vous a promiſe. Ce-

limedon se réveilla comme d'un profond sommeil à ce discours, & nous appercevant si proche de lui, il parut fort confus d'être venu jusques à deux pas de nous sans nous avoir remarquées. La belle Celie a raison de me vouloir punir de ma préoccupation, reprit-il en se joignant à nous; & je merite bien qu'elle m'apprenne par sa fuite à ne pas être si fort enseveli dans ma réverie, que j'en perde quasi l'usage de la raison. Ce n'étoit pas le sujet qui m'obligeoit à vous vouloir éviter, Seigneur, reprit Celie, & c'étoit au contraire la peur que j'avois de vous détourner d'une occupation qui vous étoit peut-être plus agreable que nôtre Compagnie. Vôtre Compagnie m'est assurément fort chere, reprit Celimedon; mais j'ose me promettre de vôtre justice, que quand vous sçaurez ce qui me faisoit réver, vous ne serez point irritée contre moi; si je vous dis que j'aurois preferé ma réverie à toutes les compagnies du monde. Je ne sçai point quel peut être cet objet que vous pensez, qui doit excuser ce que vous venez de dire, Seigneur, repris-je precipitamment: mais je vous jure que quand ce seroit moi-même, je ne laisserois pas d'être fort en colere contre vous, de voir que vous preferassiez vôtre idée à ma

perſonne. Jugez donc, Seigneur, du courroux de Philimene, interrompit Celie en ſouriant, puis que non ſeulement vous ne ſongiez pas en elle : mais qu'elle ne connoît apparemment point la perſonne qui vous faiſoit réver. Ah, pour cette derniere choſe, reprit Celimedon, Philimene auroit tort de la croire, & je m'imagine qu'elle connoît trop bien les charmes des Dames de Cypre pour penſer qu'on puiſſe être dans cette Iſle, & avoir l'eſprit occupé de quelque autre idée que de la leur. Si ce que vous dites eſt vrai, Seigneur, interrompit Celie, que ce diſcours avoit extraordinairement troublée, ou vous êtes bien diſcret, ou la perſonne que vous aimez eſt bien ſolitaire : car nous ne vous voyons jamais affecter d'être auprés de perſonne dans les promenades publiques, & vous avez juſques ici ſi bien déguiſé vos ſentimens, que j'oſerois jurer qu'on ne les a point encore devinez. C'eſt cette ignorance qui me rend le plus miſerable homme du monde, reprit Celimedon en ſoûpirant ; & c'eſt parce que la belle perſonne que j'adore, ne s'eſt point apperçûë que je l'aime, que je ſuis reſolu de mourir, mais de mourir le plus miſerable de tous les Amans ; puis que celle qui me conduit à

sa mort ignore qu'elle est la cause de mon trépas. Celimedon prononça ces mots d'un air si passionné, que nous en fûmes toutes deux fort attendries ; mais nous n'eûmes pas le tems de le lui témoigner ; car à peine avoit-il achevé de parler, que nous vîmes paroître la Princesse dans l'allée où nous étions : de sorte que nous fûmes obligées d'interrompre nôtre conversation pour aller au devant d'elle. Mais sitôt que nous fûmes retirez, Celie & moi, nous commençâmes à raisonner sur tout ce que nous avoit dit Celimedon, & nous conclûmes qu'assurement sa mélancolie venoit de l'amour qu'il avoit pour quelque belle personne, & qu'apparemment cette belle personne étoit de l'Isle de Cypre : mais la difficulté étoit de déviner qui se pouvoit être, car il ne s'attachoit fortement qu'auprés de la Princesse, & auprés de Celie : de croire que ce fût la Princesse qui lui donnât de l'amour, nous n'y voïons nulle apparence ; car encore que la qualité d'Archon d'Athenes fût extrêmement honorable ; comme elle étoit élective, & que Celimene n'avoit point de frere, il nous sembloit qu'il y eût eu de la folie à Celimedon de pretendre à la Princesse de Cypre ; il n'y avoit donc que Celie que nous pussions soupçonner qu'il

aimât ; mais elle ſoutenoit fortement que cela ne pouvoit pas être, parce, diſoit-elle, que l'aimant autant qu'elle faiſoit, il étoit impoſſible qu'elle en fût aimée ſans s'en appercevoir ; cependant je lui dis tant de choſes pour lui donner cette opinion, & il eſt ſi doux de ſe perſuader ce que l'on ſouhaite, qu'il s'en falut peu qu'elle ne ſe laiſſât vaincre à mes raiſons ; & depuis ce jour Celimedon affecta ſi fort de renouveller ſes aſſiduitez, qu'il acheva de lui faire croire, ce qu'elle n'avoit juſques alors fait que ſoupçonner. Cette croïance fortifia ſi puiſſamment l'inclination qu'elle avoit déja pour lui, qu'il fut abſolument impoſſible d'y reſiſter d'avantage ; & tout ce qu'elle put obtenir d'elle-même, ce fut de cacher ſes ſentimens, juſques au tems que Celimedon lui auroit découvert les ſiens. Les choſes en demeurerent quelque tems en ces termes : mais elles furent enfin tout à fait éclaircies, par une avanture que je vous vais apprendre. Celie portoit un jour un vaſe plein d'eſſences à Climene qui le lui avoit envoyé demander, lors qu'en paſſant dans l'antichambre de la Princeſſe, elle rencontra Celimedon qui ſortoit de ſon appartemen ; elle s'amuſa quelque tems à lui parler, & comme elle étoit

avec lui, une Esclave de la Princesse lui vint dire qu'elle témoignoit une grande impatience d'avoir ces essences qu'elle avoit envoyé demander, & qu'elle la prioit de les lui porter tout presentement. Celimedon n'eut pas plûtôt entendu ce message, qu'il pria Celie de vouloir souffrir qu'il lui épargnât la peine de porter ce vase, & qu'il se chargeât de cette commission. Celie le remercia de sa civilité, & se mit en devoir d'aller promptement auprés de la Princesse : mais Celimedon l'arresta par le bras & la regardant avec des yeux extrêmement passionnez : Hé ! de grace, charmante Celie, lui cria-t-il, accordez-moi la faveur que je vous demande, si vous voulez sensiblement obliger le plus reconnoissant de tous les hommes. Celimedon prononça ces paroles d'une maniere si particuliere, que Celie en fut troublée ; de sorte que le regardant fixement ; Hé ! quoi, Seigneur, lui dit-elle, ne me demandez-vous point d'autre preuve de mon amitié que celle-là ? Ah ! ma chere Celie, repliqua t'il, en serrant fortement une de ses mains entre les siennes ; si vous sçaviez de quelle consequence il est au miserable Celimedon, de rendre quelque petit service à vôtre belle Princesse, vous ne croiriez pas me

donner une foible preuve de vôtre amitié, en souffrant que je lui portasse ce vase ; laissez-le lui moi donc porter, ma chere Celie, je vous en conjure par nôtre amitié, par tout ce qui vous est de plus cher, & par la plus violente & la plus respectueuse passion qu'on eût jamais. Comme Celimedon prononçoit ces paroles, la Princesse sortit de sa chambre ; de sorte que Celie voulant donner le vase qu'elle tenoit à Celimedon, & lui le voulant recevoir, le trouble où ils étoient tous deux les interdit si fort l'un & l'autre, que le vase leur tomba des mains sur le plancher, & se brisa en mille pieces. La Princesse fit un cri lors qu'elle vit tomber ce vase ; car elle l'aimoit beaucoup, & Celimedon remarquant qu'elle étoit un peu fâchée de cet accident, en témoigna tant de douleur, & regarda Celie d'une maniere si propre à exprimer ce qu'il sentoit, que cette pauvre fille ne douta nullement que Celimedon ne fût amoureux de la Princesse. Elle m'a dit depuis qu'elle sentit comme un glaçon courir dans ses veines, à cette connoissance qui la pensa priver du sentiment ; mais comme elle avoit beaucoup de pouvoir sur elle-même, elle cacha si bien sa douleur, qu'on ne s'en apperçût point, & se débarassant de la Prin-

cessé le plus promptement qu'il lui fut possible, elle se retira dans sa chambre si touchée de ce qui lui venoit d'arriver, quil n'est pas possible de l'être d'avantage. J'étois auprés de la Princesse lors que Celie se retira; de sorte que la voïant prendre le chemin de sa chambre, à une heure où elle n'y devoit pas avoir de grandes affaires, je la suivis peu de tems aprés, & je la trouvai dans son cabinet, couchée sur un lit de repos, les yeux moüillez de quelques larmes, & le visage si changé, qu'à peine en étoit-elle connoissable. Sitôt que je la vis de cette sorte, je me jettai à son col, & la serrant entre mes bras; He, justes Dieux! que pouvez-vous avoir, ma chere Celie, lui dis-je, toute éperduë, qui vous reduise dans l'état où je vous vois? Ah! Philimene, me dit-elle, je suis la plus malheureuse personne du monde, & non seulement Celimedon ne m'aime pas, mais pour comble de malheur pour moi, il aime une personne que je ne puis ni ne dois haïr; & comme si ce n'étoit pas assez pour assouvir la cruauté de mon destin, d'aimer un homme qui ne m'aime pas; il faut que j'aye encore une Rivale que je suis forcée d'aimer. A ces mots elle me conta ce qui lui venoit d'arriver, & puis me regardant avec des yeux

capables de toucher l'ame la plus barbare; Hé bien ! ma chere ſœur, me dit-elle, que vous ſemble de ma fortune ; je me trouve une violente inclination pour un homme que la penſée que j'ai qu'il m'aime fortifie, & tout d'un coup je m'apperçois que mes conjectures ſont fauſſes, que ce que je crois une inclination juſte & legitime, devient une foibleſſe, puis qu'il n'y correſpond pas : & ce qui me deſeſpere, c'eſt que ce même homme aime la plus accomplie de toutes les Princeſſes, & une Princeſſe encore, à qui je dois toutes choſes; quel remede puis-je trouver à mes maux ; Je n'oſerois ſeulement concevoir la moindre penſée d'effacer Celimedon de mon eſprit, & cependant je ſens bien que je mourrai plûtôt mille fois, que de lui faire connoître de quelle façon il y eſt. Que ferai-je donc, ma chere ſœur, comment peut-on conſerver une grande paſſion mépriſée ſans s'en vanger ? & comment me puis-je vanger ſur les auteurs de mon mal, puis que j'aime l'un plus que ma vie, & que l'autre eſt ma Maîtreſſe & ma Bienfaictrice ? J'étois ſi touchée de voit la pauvre Celie dans cet état qu'à peine lui pouvois-je dire une ſeule parole pour la conſoler. Je tâchois bien à lui perſuader que peut-être s'étoit-elle

trompée, & que l'empressement que Celimedon avoit témoigné pour porter ce vase à la Princesse, étoit possible plûtôt un effet de son caprice que de sa passion : mais Celie avoit l'esprit trop éclairé, & Celimedon s'étoit trop bien expliqué pour la pouvoir convaincre d'imagination sur tout cela ; elle ne voïoit que trop clair, & ne raisonnoit que trop juste pour son repos, & elle se tourmenta d'une telle sorte tout le reste de la journée, que la fiévre lui prit, & qu'elle fut dix jours entiers sans sortir du lit : elle ne vit point Celimedon pendant tout ce tems, & ses resolutions n'étant pas combatuës par la presence de cet aimable Etranger, elle en prit une la plus genereuse & la plus extraordinaire qui se pût jamais prendre en pareille occasion. Ce fut, Seigneur, de servir Celimedon auprés de Climene, malgré le déplaisir qu'elle avoit de la voir aimée de lui, & de faire tous ses efforts pour lier une si forte amitié entre la Princesse & Celimedon, qu'elle ne pût jamais concevoir la moindre pensée de la rompre : car, ma sœur, me disoit-elle, je sens bien que tant qu'il me restera quelque esperance d'être aimée de Celimedon, je ne pourrai l'effacer entierement de ma memoire : mais si je vois une impossibilité

d'en être jamais aimée, le tems & ma vertu acheveront de me le rendre tout à fait indifferent ; je veux donc employer tout le credit que j'ai ſur l'eſprit de Climene, pour l'obliger à recevoir les ſervices de Celimedon ; & ſi je ſuis aſſez heureuſe pour réüſſir dans ce deſſein, la connoiſſance que j'ai des belles qualitez de la Princeſſe, & de mes défauts, me faiſant juger que je ne pourrois entreprendre de la ſurmonter dans le cœur de Celimedon ſans être la plus déraiſonnable perſonne de la terre ; j'eſpere que ma raiſon reprendra peu à peu ſon empire, & que par ce moyen je guerirai de cette dangereuſe paſſion qui s'eſt emparée de mon ame. Mais, lui diſois-je, croyez-vous pouvoir être ainſi la maîtreſſe de vôtre cœur ? & l'amour a t'il accoûtumé de ſe mener de cette ſorte ? je ne l'ai jamais éprouvé: mais j'ai ſouvent oüi dire à des gens qui l'avoient reſſenti, qu'il ne laiſſe pas nôtre raiſon dans la liberté d'agir avec autant de force que vous voulez faire agir la vôtre, & j'e n'ai jamais entendu dire qu'une grande inclination ſe pût ſurmonter avec une violence pareille à celle que vous voulez vous faire à vous même. Auſſi n'y reüſſirai-je peut-être pas, reprit cette genereuſe fille : mais du moins n'aurai-je

point à me reprocher que j'aye rien oublié pour surmonter une passion qui blesse en quelque façon ma gloire ; car enfin, ma sœur, je veux croire qu'un amour honnête & mutuel est licite : mais je suis persuadée qu'une personne bien née ne peut aimer sans honte un homme dont elle n'est point aimée ; & comme les choses honteuses ne peuvent être pratiquées par une personne vertueuse, je veux guerir de ma passion ou mourir. Voilà quelle fut la resolution de Celie, & elle ne l'eut pas plûtôt prise, qu'elle ne songea qu'à l'executer : pour ce dessein elle envoya querir Celimedon dés l'instant que les Medecins lui eurent assuré qu'elle pouvoit voir le monde, & m'ayant fait entrer dans un cabinet qui étoit à la ruelle de son lit, d'où je pouvois facilement écouter leur conversation, j'entendis qu'elle lui parla dans ces termes: Si je croyois être parfaitement connuë de vous, Seigneur, lui dit-elle, je ne me resoudrois jamais à vous faire la déclaration que vous allez entendre aujourd'hui ; mais comme je m'imagine que vous connoissez assez le cœur de Celie, pour ne le soupçonner d'aucune lâcheté, je veux bien vous avoüer qu'il vous a aimé avec toute la passion dont il est capable. J'ai sçu depuis de Celie, que Celi-

medon avoit été fort ſurpris de ce diſcours, & qu'il ſe preparoit à l'interrompre, lors qu'elle lui fit ſigne de ſe taire. Attendez Seigneur, lui dit-elle, attendez: Il eſt vrai que je vous ay aimé de la maniere du monde la plus tendre & la plus parfaite: Mais, Seigneur, une preuve trés-certaine qu'il n'en eſt plus rien, c'eſt que je vous l'avouë: car je ſerois morte mille fois plûtôt que de vous faire cet aveu, ſi je ne croyois mon cœur entierement gueri de cette paſſion. Ne vous imaginez donc pas, Seigneur, que je vous faſſe cette déclaration pour vous demander du ſoulagement à des maux où je ne pourrois en eſperer ſans me rendre indigne de vôtre eſtime: mais regardez-moi comme une perſonne qui connoît déja la meilleure partie de vos ſentimens, qui vous veut ſervir, & qui pour vous montrer qu'elle eſt abſolument guerie, veut détruire tout le ſujet de ſes eſperances en établiſſant les vôtres. Parlez donc, Seigneur, parlez: mais parlez ſincerement, & ne vous efforcez point de déguiſer des choſes dont je ne ſuis que trop perſuadée. Celimedon étoit ſi charmé de la generoſité de Celie, qu'il ne ſçavoit de quelle maniere il lui devoit répondre; il la regardoit avec admiration, & ſans pouvoir croire ce qu'elle

lui disoit, ni sans en vouloir aussi douter, il demeura long-tems sans trouver de termes propres pour bien exprimer ce qu'il pensoit : mais à la fin il revint à lui, & la regardant languissamment : Quoi divine Celie, lui dit-il, est-il bien possible que j'aye été capable de vous plaire ? Hé ! grands Dieux, par quel bonheur ay-je pû vous inspirer des sentimens si avantageux ? Par ce bonheur que vous dites, Seigneur, interrompit Celie, & par ce charme invisible qui lie les cœurs d'Afrique avec ceux du Nord, & qui se moque de tous les projets que fait la prudence humaine: Mais, Seigneur, ce que le hazard lie, la raison le peut délier, & pour vous le témoigner, c'est que malgré cette aveugle tendresse que j'avois conçûë pour vous, je ferai tous mes efforts pour vous servir auprés de la Princesse, que je me suis apperçûë que vous aimez. Celimedon se troubla extraordinairement à ce discours, & comme il étoit infiniment genereux, il lui sembloit (ainsi qu'il nous l'a redit depuis) qu'il y avoit de la cruauté à faire cet aveu à la belle Celie, dans le tems qu'elle lui en faisoit un aussi obligeant & aussi genereux que celui qu'elle venoit de lui faire. Mais Celie ne lui donna pas le loisir de faire reflexion là-dessus

car elle le pressa si fort de lui avoüer sa passion, & lui dit des choses si convainquantes, pour lui faire connoître qu'elle ne l'ignoroit pas, qu'il fut enfin contraint d'en tomber d'accord ; mais en lui faisant cette déclaration, il lui dit mille choses obligeantes pour lui faire excuse de ne s'être point apperçû de la bonté qu'elle avoit pour lui, & de lui avoir donné la peine de le lui apprendre. Je vous demande pardon, ma chere Celie, lui disoit-il, de n'avoir que de l'estime & de l'amitié à vous offrir, vous qui meritez l'amour de toute la terre : mais, charmante Celie, mon cœur n'est plus à moi, & les divines qualitez de vôtre belle Princesse l'ont reduit aux termes que je ne pourrois plus vous l'offrir sans vous trahir. Hé ! de grace, Seigneur, interrompit Celie, ne vous efforcez point de vous excuser dans une rencontre où vous n'êtes point coupable, & croyez que je sçai trop de quelle maniere le destin dispose de nos cœurs, pour vous vouloir du mal de ne m'avoir pas donné le vôtre. Souffrez seulement que je vous rende heureux par un autre, puis que je ne puis vous le rendre par moi-même, & croyez que pourvû que je puisse causer vôtre felicité, la mienne sera toûjours parfaite. Ils se dirent encore

plusieurs choses tendres & genereuses, & par lesquelles ils se donnerent tant de marques de la beauté de leurs ames, qu'ils en furent mutuellement charmez, & se jurerent une si grande amitié ce jour-là, qu'il n'y avoit que la Princesse au monde qui leur fût plus chere qu'ils se l'étoient l'un à l'autre. Voilà, Seigneur, quelle fut la conversation de Celimedon & de Celie, aprés laquelle ma genereuse compagne se trouva si tranquille, qu'elle se crut entierement guerie de sa passion, elle demeura même long-tems dans cette ardeur; car elle se trouvoit une telle facilité à servir Celimedon auprés de la Princesse, qu'elle ne pouvoit s'imaginer qu'il lui restât encore la moindre étincelle du feu qu'elle avoit ressenti, & dans cette pensée elle servit si utilement Celimedon, que la Princesse vint à l'aimer plus que tous les autres étrangers qu'elle avoit jamais vûs à l'Isle de Cypre; ce n'est pas que Celie lui eût declaré la passion de Celimedon; car outre que Climene est une des personnes du monde la plus severe; c'est encore que Celimedon avoit si peur de hazarder une chose d'où dépendoit toute sa felicité ou toute son infortune, qu'il prioit tous les jours Celie de ne le point découvrir, qu'il n'eût rendu quel-

que ſervice à Climene, qui l'obligeât à recevoir cette declaration avec bonté. Celie s'étoit donc contentée d'expliquer favorablement tout ce que Celimedon faiſoit, & de faire naître beaucoup d'eſtime & de tendreſſe dans le cœur de la Princeſſe pour cet agreable étranger : mais, Seigneur, admirez le caprice de l'amour en cette rencontre. Tant que Celie avoit connu que la Princeſſe n'avoit point d'autres ſentimens pour Celimedon que ceux que ſon ſimple merite & ſa qualité étoient capables d'inſpirer ; elle avoit fait des efforts incroyables pour lui en faire naître de plus particuliers, & cependant elle ne s'apperçût pas plûtôt qu'elle avoit réüſſi dans ſon deſſein, & que la Princeſſe avoit une eſpece de tendreſſe pour Celimedon qui pourroit facilement devenir Amour, qu'elle ſentit ce qui ne ſe peut exprimer. Toute la tendreſſe qu'elle avoit euë pour Celimedon ſe réveilla, & un ſentiment de jalouſie & de douleur s'y mélant, elle ſouffroit des maux incroyables ; elle ne recevoit pas un ſeul meſſage de la part de la Princeſſe pour l'étranger, qu'elle ne fût tentée de le faire tout contraire à ce qu'il étoit ; elle ne les voïoit jamais enſemble, qu'elle n'eût deſſein de les ſeparer, & cependant ſa vertu demeu-

toit toûjours la maîtresse, & quoi qu'elle eût une repugnance horrible à continuer de rendre office à Celimedon, elle lui en rendoit pourtant de si continuels, qu'il ne se passoit point de jours qu'elle n'obtint quelque faveur pour lui de la Princesse. Ce n'est pas que Climene crut les faire à un Amant : mais ces faveurs étoient toûjours des faveurs à quelques intentions qu'elles fussent faites, & jusques-là même que la Princesse lui écrivoit & recevoit de ses lettres, & qu'elle permit qu'il la fit peindre pour envoyer, disoit-il à Athenes : mais c'étoit en effet pour garder son portrait. Enfin la Princesse aimoit si cherement Celimedon, que je suis persuadée qu'elle n'aimoit rien plus au monde ; toutes ces marques de l'amitié de Climene pour l'étranger, donnoient une si cruelle jalousie à la pauvre Celie, qu'elle en devint méconnoissante ; elle étoit maigre ; elle ne dormoit plus; elle soûpiroit éternellement, sans qu'on pût pourtant deviner ce qui causoit ce changement ; la Princesse en étoit affligée, tous les Medecins y cherchoient des remedes sans en pouvoir trouver, & le seul Celimedon s'apperçût que la maladie de Celie avoit une cause particuliere, que lui seul pouvoit faire cesser. Il m'a dit depuis que cet-

te connoiſſance lui donna tant de douleur qu'il n'y avoit que la haine de la Princeſſe dont il pût être touché plus ſenſiblement que de cette conjoncture ; en effet il aimoit tendrement Celie, il étoit fort genereux, & il eſt extrêmement fâcheux pour un honnête homme, de ſe voir aimé d'une belle & vertueuſe perſonne, ſans pouvoir répondre à ſon affection ; il lui étoit pourtant impoſſible d'avoir rien de plus particulier pour Celie que de l'amitié, & tout ce qu'il pouvoit faire, c'étoit de s'empêcher de lui parler ſouvent de la Princeſſe, ne doutant point que ces converſations ne lui fuſſent extraordinairement rudes : mais toute ſa retenuë fut inutile, & la langueur de Celie augmenta d'une telle ſorte, que les Medecins aſſurerent la Princeſſe, que s'il n'arrivoit un prompt changement dans ſon humeur, il étoit impoſſible qu'elle pût vivre que trés-peu de tems. Je vous laiſſe à penſer, Seigneur, combien cette nouvelle donna de douleur à Celimedon, lui qui ne doutoit point qu'il ne fût la cauſe de ce malheur ; il fut trouver Celie dans ſa chambre ; & prenant ſon pretexte ſur une lettre qu'il venoit de recevoir de la Princeſſe, il la lui montra, & lui dit aprés l'avoir lûë, qu'il ne ſentoit que la moitié de la joïe que ce bon ſuccès

lui

de ses soins lui devoit apporter, parce qu'il s'imaginoit que le bonheur dont il joüissoit lui coûtoit des larmes. Je vous jure, Seigneur, reprit Celie, (ainsi qu'elle me l'a redit depuis) que je participe à vôtre joïe tout autant que vous le pouvez raisonnablement souhaiter : mais, Seigneur, quand cela ne seroit pas, que vous importe par quel chemin vous arriviez à vôtre felicité, pourvû que vous y puissiez parvenir ? Il m'importe si fort, reprit Celimedon, que je ne puis jamais être heureux, tant que je pourrai croire que vous ne l'êtes pas ; car, ma chere Celie, ne serois-je pas le plus injuste de tous les hommes, si je causois le malheur d'une personne à qui je dois toute ma felicité ? Helas ! vivez content, Seigneur, reprit languissamment Celie, & ne vous efforcez point de penétrer dans mon ame, pour y trouver de quoi troubler vôtre joye ; qu'il vous suffise que de quelque foiblesse que je sois capable, je ne vous en servirai pas moins, & que vous ne devez pas attacher le bonheur d'une aussi belle vie que la vôtre, à celui d'une miserable, qui n'a peut-être plus que quelques jours à vivre. Celimedon fut si touché de ce discours, qu'il ne pût retenir ses larmes ; de sorte que regardant Celie avec des yeux, que

leur humidité rendoient plus passionnez & plus éclatans qu'à l'ordinaire : Ah ! ma chere Celie, s'écria-t'il, il ne sera jamais dit que je bâtisse les fondemens de mon bonheur sur les ruines de vôtre repos. Je rétablirai le calme dans vôtre ame, ou je mourrai, & pour vous montrer que je veux faire toutes choses possibles pour vous guerir, je ne verrai plus la Princesse si vous me le défendez. Parlez, divine Celie, parlez : mais parlez promptement, car peut-être n'aurai-je pas la force de vous dire long-tems ce que je vous dis à present. Celie demeura quelque tems sans répondre à cette proposition, & puis regardant languissamment Celimedon : Ah ! Seigneur, lui dit-elle, que vous êtes cruel de combattre ma resolution, au lieu de la fortifier ! jusques ici j'avois toûjours vû la Princesse entre vous & moi ; mais à present que vous l'en ôtez, que pensez-vous que je vous puisse dire ? Helas ! comment sçaurois-je ce que vous me devez dire, reprit Celimedon, si je ne sçai pas ce que je vous dis moi-même? je vous offre de ne point voir la Princesse, & je sens bien que je mourrai dans ce moment si je ne la vois pas. Ah! Seigneur, vous ne mourrez point, reprit precipitamment Celie, en se levant de dessus un lit de re-

pos où elle étoit assise, & tirant Celimedon hors de sa chambre, vous verrez la belle Princesse de Cypre, & vous la verrez tout presentement. A ces mots elle le conduisit à l'appartement de Celimene, & l'y ayant fait entrer, elle se retira dans le sien : mais elle s'y retira si touchée, que ne pouvant resister davantage à tant de combats, son corps que la langueur avoit déja fort abbatu, succomba sous l'effort qu'elle se venoit de faire ; car elle fut surprise d'une fiévre si violente, qu'elle fut d'abord jugée mortelle par tous les Medecins : la Princesse & Celimedon étoient éternellement à son chevet ; le Prince de Cypre & la Princesse sa sœur la voïoient fort souvent, & l'on eût dit que le salut de toute nôtre Cour étoit attaché à celui de cette illustre fille, tant tout le monde paroissoit consterné de cet accident. Mais pour elle, on peut dire qu'elle étoit la seule personne de la Cour de Cypre, qui ne craignoit point la mort; lors qu'elle se jugea dans la derniere extrêmité, elle crut qu'il ne falloit pas que sa mort fût inutile à Celimedon, puis que c'étoit pour lui qu'elle la souffroit ; de sorte qu'elle apprit à la Princesse tout ce qu'elle avoit jusques alors ignoré, mais elle le lui apprit dans des termes si spirituels

& si touchant, qu'encore qu'elle lui dit des choses si dures à entendre pour une Princesse de son humeur, elle n'eut pourtant pas la force de s'en mettre en colere; au contraire elle l'embrassa fort tendrement, & lui moüillant tout le visage de ses larmes: Ah! vivez, ma chere Celie, lui dit-elle, pour m'aider à guerir Celimedon de sa folie, & ne me privez pas d'une personne si necessaire à ma joïe. Helas! Madame, reprit la mourante Celie, je ne puis plus causer la joïe de personne; & la mort est l'unique remede que le Ciel puisse apporter à mes maux, & le but de tous mes desirs: mais afin que je meure plus heureuse que je n'ai vécu, promettez-moi, ma belle Princesse, que ce qui me fut le plus cher pendant ma vie, sera parfaitement heureux aprés ma mort; donnez-moi la consolation de croire que je ne meurs pas inutilement pour Celimedon, & que vôtre tendresse pour lui, soit le prix de tous mes travaux. La Princesse étoit si touchée de tout ce que lui disoit Celie, que l'apprehension que nous eûmes qu'elle n'en tombât malade, nous obligea de l'arracher d'auprés du lit de cette genereuse personne. Celimedon prit sa place peu de tems aprés; & cette belle mourante ne l'eut pas plûtôt apper-

çû, qu'elle lui tendit la main, & le regardant fort tendrement : Enfin, lui dit-elle, Seigneur, je meurs : mais je n'ai point de regret à la vie que je perds, parce que j'espere de laisser le bonheur de la vôtre bien établi. Adieu, vivez content ; & que le souvenir de la miserable Celie, ne trouble pas même vôtre felicité : souvenez-vous de ma mort : mais souvenez-vous en sans douleur, & songez qu'elle est plus digne d'envie que de compassion, puis que je meurs pour vous. Elle ne prononça qu'à peine ces derniers mots ; car il lui prit une foiblesse dont elle ne revint plus. Ainsi mourut la genereuse Celie, & l'on peut dire que tous les plaisis de la Cour de Cypre moururent avec elle ; car elle n'eut pas si-tôt jetté le dernier soûpir, que Celimedon partit en desesperé, sans qu'on ait jamais sçû dans quel lieu du monde il s'étoit retiré, ni s'il est vivant ou mort, & la Princesse a toûjours vécu solitaire depuis ce malheur, de sorte qu'on peut dire que cette Cour est à present le tombeau de celle qui étoit autrefois.

L'aimable Philimene finit de cette sorte sa narration, & toucha si sensiblement le Prince de Fez par ce recit, qu'à peine pût-il retenir ses larmes : mais l'incon-

ſtant Liſicrate qui n'aimoit pas les reflexions mélancoliques, interrompit celles de Haly, en le faiſant ſouvenir qu'il devoit renouveller ſon attention, pour écouter l'autre hiſtoire qu'il avoit témoigné ſouhaiter d'apprendre ; de ſorte que le Prince de Fez l'ayant aſſuré qu'il l'écouteroit avec plaiſir, il en commença le recit en ces termes.

Fin du ſecond Livre d'Alcidamie.



SUITE
DE LA PREMIERE PARTIE
D'ALCIDAMIE.
LIVRE TROISIE'ME.

HISTOIRE DE CINTHIE ET D'IPHILE.

L'Histoire que j'ai à vous raconter a quelque chose de si particulier ; & l'homme dont vous voïez la representation dans cette statuë, avoit des sentimens si bizarres & si peu communs, que quand je vous aurai fait le recit de ses avantures, vous serez obligé d'avoüer avec moi, qu'il ne suffit pas toûjours d'être aimé de sa maîtresse pour être parfaitement heureux : que l'amour qui est un Dieu fantasque & mutin, se plaît à diversifier ses peines, comme il diversifie

quelquefois ses plaisirs ; & que de la même maniere qu'il fait trouver de la satisfaction dans les souffrances ; il fait aussi rencontrer des amertumes dans les plus grands sujets de joïe. L'histoire que vous m'avez ordonné de vous faire, Seigneur, est une preuve certaine de cette verité;& celui qui en compose la meilleure partie, peut servir d'un exemple memorable de ce que j'avance. Il se nommoit Iphile ; il étoit Grec de nation; & outre la politesse qui semble être née avec les Grecs, il en avoit acquis une si grande dans divers voyages qu'il avoit entrepris, qu'il étoit autant au dessus de ceux de sa nation, que cette nation se peut dire au dessus de toutes celles du monde : sa personne étoit bien faite, & sa physionomie agreable ; il n'étoit pas fort grand, mais il avoit l'air libre & dégagé ; & quelque chose de fier dans l'action qui lui rendoit la mine aussi haute que s'il eût été d'une taille beaucoup plus avantageuse : il avoit les cheveux châtains, les yeux bleus,& pleins d'une langueur si passionnée, qu'il étoit aisé de juger dés le premier instant qu'on le voyoit, qu'il avoit le cœur tendre, & les inclinations douces : aussi étoit-il si veritablement composé de cette sorte,que je ne crois pas qu'il puisse jamais y avoir

d'homme au monde plus propre à penetrer dans toutes les finesses de l'Amour, que l'étoit Iphile. Mais le même temperament qui le portoit à aimer fortement & avec exactitude ce qu'il aimoit, lui donnoit aussi une certaine délicatesse dans l'ame qui faisoit qu'il n'étoit jamais content ni de sa maîtresse, ni de lui-même; & cette fâcheuse disposition aprés l'avoir porté souvent jusques à la bizarrerie dans plusieurs rencontres, l'a conduit enfin à sa perte, comme vous l'allez apprendre par la suite de mon discours. Je vous dirai donc s'il vous plaît, Seigneur, que nous nous rencontrâmes Iphile & moi dans un même vaisseau qui partoit de Lemnos pour aborder en Crete, & que depuis ce jour il se lia une si forte amitié entre nous, malgré la difference qui sembloit être entre nos temperamens, que rien que sa mort n'a été capable de nous separer. Nous visitâmes ensemble les Isles les plus fameuses de la Mer Egée: nous vîmes toute la Grece, les Isles de Corce & de Sardaigne, la Sclavonie, l'Italie; & aprés avoir passé quelque tems dans la charmante Arcadie, nous vinsmes par le Peloponese gagner le Golphe de Naples, en dessein de nous y embarquer pour aller passer l'Hyver à Nisie, qui est une Isle

celebre de la Mer Egée, où Iphile avoit quelques affaires. Mais le destin en ordonna autrement; car, Seigneur, dés le second jour de nôtre navigation, nous fûmes surpris d'une tempête qui mit nôtre Vaisseau dans un si mauvais état, que nous fûmes obligez de moüiller l'ancre à l'Isle de Milo pour le faire radouber. Milo est une Isle renommée par la naissance de Socrate, ce fameux Philosophe, qui donna une preuve si authentique de la fermeté de son ame, en mourant comme il mourut; & quelques-uns tiennent qu'elle a paru comme par un miracle de la Nature, car elle se montra toute entiere tout d'un coup, sans qu'on ayt jamais pû sçavoir ni de quelle maniere elle s'est formée, ni où elle s'étoit conservée jusques au jour qu'elle fut découverte: du moins cette opinion s'est-elle si fort emparée de l'esprit des habitans de Milo, que pour rendre graces à Neptune du present qu'il leur a fait de cette Isle, ils font tous les ans une superbe Fête, au tems que Milo fut découverte; & pendant huit jours tout le Peuple fait des danses & des festins; les Ouvriers quittent leurs ouvrages, les Dames y sont superbement parées, & toutes les conversations ne sont que de choses agreables & divertissantes.

Il y avoit déja six jours que ces Fêtes duroient lors que nous arrivâmes à Melo ; & nous sçûmes d'un homme, chez lequel nous logeâmes, que les divertissemens qui devoient finir cette huitaine, avoient quelque chose de si particulier, que nous aurions apparemment beaucoup de plaisir à les voir. Il n'en falloit pas dire davantage pour exciter la curiosité de deux hommes qui ne cherchoient qu'à voir & à se divertir. Nous priâmes donc instamment cet homme de tâcher à nous faire voir ce qu'il y avoit de plus rare dans cette Fête ; & lui, nous l'ayant fort obligeamment promis, il nous mena le jour qu'il nous avoit marqué, dans un Temple consacré à Neptune, qui étoit à l'extrémité de l'Isle, & où il nous dit que se devoit faire ce qu'il y auroit de plus beau à voir dans cette journée. Le Temple où nous entrâmes, nous parut d'abord en quelque façon affreux, car il étoit grand & si obscur, qu'on n'y voïoit pour toute lumiere qu'une petite lampe, dont la sombre lueur rendoit l'obscurité encore plus horrible : mais à peine avions-nous eu le tems de nous placer dans une petite galerie où nôtre hôte nous avoit introduits, que nous entendîmes une Musique lugubre, qui quoi qu'elle fût assez triste, ne lais-

ſoit pas d'être pourtant fort charmante; & quand cette muſique fut fini, une femme dont nous ne voyions point la perſonne, mais dont la voix étoit admirablement belle, chanta une ode, par laquelle on demandoit à Neptune de tirer Milo de l'obſcurité. Jamais priere ne fut ſi galamment faite, & ſi promptement octroyée; car, Seigneur, elle ne fut pas plûtôt finie, que par l'effet d'une machine qui nous parut un enchantement, cent lampes de criſtal à pluſieurs branches, ſortirent d'une fauſſe voûte qui les avoit cachées juſques alors à nos yeux; & éclairerent ſi bien ce Temple, qu'on y pouvoit auſſi facilement diſcerner les objets, que s'il eût été éclairé par les rayons du Soleil. Nous remarquâmes donc que le Temple étoit d'une forme ovale, que l'architecture en étoit magnifique, qu'il étoit orné de quantité de feſtons de coquilles de diverſes couleurs, & qu'à chaque côté de l'Autel il y avoit ſix femmes couvertes d'un voile noir qui leur trainoit juſques à terre, qui tenoient une trompe marine dans la main, dont elles joüerent quelque tems. Lors qu'elles eurent ceſſé leur concert, nous vîmes un petit char ſuſpendu en l'air, où il y avoit un jeune enfant, qui aprés avoir fait le tour du

Temple, s'arrêta devant ces femmes voilées, & prononça distinctement ces quatres vers.

Adorable moitié du monde,
N'épargnez plus nos libertez;
Et puis qu'enfin Milon s'en va sortir de l'onde,
Montrez-nous aussi vos beautez.

A peine cet Enfant eut-il achevé de prononcer ces paroles, que toutes ces femmes jetterent le voile noir qui les couvroit, & nous firent voir la plus agreable metamorphose dont nous eussions jamais entendu parler : car, Seigneur, imaginez-vous, s'il vous plaît, que dessous ce voile elles avoient des habits d'une étoffe verte tissuë d'or & d'argent, qui paroissoit de la couleur des ondes de la Mer lors que le Soleil se couche dans son sein : leurs cheveux étoient negligeamment épars sur leurs épaules : elles avoient une petite Couronne de coquilles sur la tête, & elles avoient un voile de gaze blanche qui leur prenoit sur l'épaule, & qui se rattachoit sur la hanche, dans lequel elles portoient chacune une petite corbeille de jong marin pleine de coquilles, de branches de corail, & d'autres

choses semblables. Elles porterent toutes ces corbeilles sur l'Autel, mais entre celles qui observerent cette ceremonie, il y eut une jeune personne qui fit son offrande de si bonne grace, qu'elle attira tous nos regards & toute nôtre admiration. Elle avoit la taille haute, libre, & menuë: ses cheveux étoient noirs, longs, & lustrez; ses yeux de même couleur, vifs, & bien fendus, le teint blanc & uni, la bouche soûriante, & un certain air de grandeur & d'esprit dans toutes ses actions, qui nous la fit paroître la plus charmante personne que nous eussions jamais vûë. Quand elle eut porté sa corbeille sur l'Autel, elle se mit à genoux sur une des marches, & chantant un hymne de réjoüissance pour rendre graces à Neptune d'avoir tiré Milo des flots, elle nous fit connoître par sa voix qu'elle étoit la même personne qui avoit chanté cette Ode pendant l'obscurité. Quand l'hymne fut fini, tout le monde se retira, mais Iphile avoit été si touché des charmes de cette belle inconnuë que je vous viens de dépeindre, qu'il demeuroit tout pensif dans le lieu où nous étions, sans s'appercevoir qu'il n'y avoit presque plus que nous dans le Temple. Je devinai facilement la cause de cette distraction, car cette belle personne

m'avoit auſſi extrêmement plû: mais grace à mon humeur naturelle, je ne laiſſois pas d'être encore en état non ſeulement de ſortir ſans peine de ce Temple, mais même d'en tirer Iphile, de ſorte que le faiſant ſortir de ſa réverie : il ſemble, lui dis-je, que vous ayez deſſein de faire dire vrai à ce jeune enfant, qui a voulu nous perſuader que les voiles de ces femmes épargnoient nos libertez; car on diroit à vous voir, que la vôtre a reçû quelque atteinte dés l'inſtant que ces Dames ſe ſont montrées à vos yeux. Je vous avoüe, reprit Iphile tout interdit, que je n'ai jamais rien vû de plus agreable que la belle perſonne qui a chanté l'hymne de réjoüiſſance : mais, Liſicrate, il y a bien de la difference entre trouver un bel objet charmant, & laiſſer faire une brêche à ſa liberté. Ah! mon cher Iphile, lui repliquai-je, l'admiration eſt preſque toûjours la compagne de l'Amour, & nous voïons ſouvent qu'un cœur n'eſt pas plûtôt ſurpris de l'une, qu'il reſſent les flâmes de l'autre. Je ne ſçai pas encore ce qu'il en arrivera, reprit Iphile en ſe levant; mais du moins vous puis-je bien proteſter que je n'en ſuis qu'à la ſimple admiration. Je ſouhaite que vous puiſſiez y demeurer, lui dis-je, en l'obligeant à ſortir de ce

lieu ; mais je crains fort que vous ne la passiez de beaucoup avant qu'il soit peu de tems, car l'amour se déguise d'ordinaire pour entrer dans les cœurs, & l'on ne le reconnoît que lors qu'il s'est rendu trop puissant pour en pouvoir être chassé. Iphile ne faisoit que sourire à tout ce que je lui disois ; & ces discours, ou de semblables, nous ayant entretenus jusques à une grande place sur laquelle nôtre logis donnoit, nous remarquâmes en y arrivant, qu'il y avoit un fort grand nombre de personnes assemblées autour d'un chariot brisé qui étoit au milieu. Nous courûmes en cet endroit, pour voir s'il n'y avoit point quelqu'un qui eût besoin de nôtre secours, & nous étant informez des premiers que nous rencontrâmes, comme cet accident étoit arrivé, & qui étoient les personnes à qui ce chariot appartenoit, on nous dit que c'étoit à une fille nommée Cinthie, qui étoit en grande veneration parmi le peuple, parce qu'elle étoit descenduë de Socrate, dont la memoire leur étoit fort chere ; & qu'un de ses chevaux ayant pris l'épouvante de quelque chose, il avoit fait verser le chariot qui s'étoit brisé en tombant. Nous nous approchâmes plus prés pour voir cette Cinthie qu'on tiroit du Chariot bri-

ſé : mais à peine eûmes-nous jetté les yeux ſur elle, que nous la reconnûmes pour cette même perſonne qui nous avoit paru ſi charmante au Temple de Neptune. Iphile fit un grand cri à cette vûë, & s'empreſſant pour la ſecourir, il aida à la tirer du chariot où elle étoit évanoüie. Quand on l'en eut ſortie, on la porta dans une maiſon prochaine, où elle ne fut pas plûtôt, qu'elle revint de ſon évanoüiſſement, & ſe tournant vers la Maîtreſſe du logis où elle étoit, qui ſe trouva lors auprés d'elle : En verité, lui dit-elle, il eſt bien honteux à une perſonne du ſang de Socrate, d'avoir eu ſi peur de mourir que cette crainte lui ait quaſi donné la mort : car, pourſuivit-elle en ſoûriant, je ne crois pas être bleſſée, & vous verrez ſans doute que mon plus grand mal a été l'apprehenſion d'en avoir. Pour être deſcenduë d'un grand Philoſophe qui a mépriſé la vie, lui repliqua celle à qui elle avoit parlé, vous n'en avez pas moins de ſujet de craindre de la perdre, car vous n'êtes ni d'un âge ni d'un ſexe à braver la mort ; & puis le ſalut de tant d'honnêtes gens eſt attaché à celui des perſonnes faites comme vous, que vous êtes obligée de prendre un ſoin particulier du vôtre. Cette converſation nous confirma ce

qu'on nous avoit dit de la naiſſance de Cinthie : mais nous n'en ſçûmes pas davantage pour cette heure, car ſi-tôt qu'elle fut remiſe, la bien-ſeance nous obligea de nous retirer : mais ce même jour nous rencontrâmes dans la Ville un de nos amis, nommé Philandre, que nous avions autrefois vû à Athenes, qui nous apprit tout autant des nouvelles de cette belle fille, qu'il s'en pouvoit apprendre de cette ſorte ; car comme l'accident qui lui étoit arrivé avoit fait un fort grand bruit dans la Ville de Milo, l'on ne parloit alors d'autre choſe ; de ſorte que les premiers complimens ne furent pas plûtôt faits entre Philandre & nous, qu'il nous demanda ſi nous n'avions rien ſçu de ce qui étoit arrivé à Cinthie, & ſi nous la connoiſſions. Nous lui dîmes de quelle façon nous l'avions vûë au Temple, & depuis dans la Place, où ſon chariot avoit verſé; & nous lui témoignâmes une extrême paſſion de la connoître plus particulierement. Il nous dit qu'il lui étoit fort aiſé de nous donner cette ſatisfaction, parce qu'il étoit un de ſes meilleurs amis, & nous offrit de nous mener chez elle le lendemain. Nous acceptâmes cette offre, & le jour d'aprés il ne manqua pas de nous venir prendre à l'heure qu'il nous

avoit marquée, pour nous conduire chez Cinthie. Mais, Seigneur, si les agrémens de la personne de cette belle fille nous avoient plû, ceux de son esprit acheverent si fort de nous charmer, qu'on ne peut pas être plus touché d'une personne, que nous le fûmes de celle là. En effet, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de conversation plus douce, plus aisée, & plus spirituelle, que nous parut celle de cette charmante fille. Elle disoit positivement tout ce qu'il falloit dire sur toutes les questions qu'on proposoit; & elle sçavoit si bien l'art de tourner la conversation, de maniere que toute la compagnie pût y avoir part, que tout le monde avoit sujet d'être satisfait, & avoit trouvé quelque occasion de se faire valoir. Tous ces charmes acheverent si fort ce que la simple admiration avoit commencé dans le cœur d'Iphile, qu'il sortit de chez Cinthie le plus amoureux de tous les hommes. Cette passion me déplaisoit assez, car j'avois trouvé Cinthie la plus aimable personne que j'eusse jamais vûë: elle avoit même soûtenu deux ou trois maximes dans cette journée qui me la faisoient aimer encore davantage, car elle avoit dit fort galamment, que c'étoit tromper la Providence Divine, que d'affecter une

ſotte charité pour des ignorans, puis qu'il étoit à croire que les Dieux ne les avoient faits que pour ſervir de paſſe-tems aux gens d'eſprit, & que pour elle; comme elle avoit une grande ſoûmiſſion pour les volontez du Ciel, elle recevoit avec beaucoup de plaiſir le preſent qu'il lui faiſoit des perſonnes ridicules pour la divertir. Toutes ces choſes me plaiſoient infiniment, car je ne puis ſouffrir les gens qui ſe font une neceſſité de cacher les defauts des ignorans, comme s'ils étoient chargez de tous les pechez du monde: mais comme je jugeois bien par la connoiſſance que j'avois du tempérament d'Iphile, & du mien, qu'il me ſeroit plus facile de reſiſter aux charmes de Cinthie qu'à lui, je voulus avoir cette déference pour mon ami, de n'être point ſon rival, & je me contentai de faire tous mes efforts pour devenir le meilleur des amis de ſa maîtreſſe. Je commençai donc à étudier ſon humeur & comme je m'apperçûs qu'elle aimoit les plaiſirs, je lui donnai ſouvent des muſiques & des Fêtes, & je fus ſi heureux, que je parvins à être un des hommes du monde en qui elle avoit le plus de confiance, & qu'elle eſtimoit autant. C'étoit même alors la place la plus avantageuſe qu'on pouvoit

avoir auprés d'elle ; car elle n'aimoit encore rien, & elle me disoit souvent qu'elle avoit toûjours consideré l'amour comme une passion inquiete, tumultueuse, & tout à fait contraire à la tranquilité, & que dans cette pensée elle l'avoit jusques alors abhorée comme un monstre ; que cependant pour donner quelque exercice à son cœur qui étoit naturellement fort tendre elle s'étoit fait des amis qu'elle aimoit tendrement, & que comme ils étoient en assez bon nombre, son cœur étoit divisé en tant de parties, qu'il n'y en avoit pas une assez grande pour l'obliger à aimer fortement. Voilà quelle étoit la disposition de l'ame de Cinthie, pendant que celle du pauvre Iphile lui étoit entierement opposée ; car, Seigneur, bien loin de joüir de cette tranquilité qui rendoit Cinthie si heureuse, il souffroit des maux si grands, & son amour le rendoit si inquiet & si chagrin, qu'il en étoit méconnoissable. Il aimoit Cinthie avec une violence démesurée, & il lui étoit absolument impossible de trouver une occasion de lui déclarer sa passion ; car, Seigneur, depuis le moment qu'elle étoit visible, jusques à celui où la bienseance forçoit à sortir de chez elle, il y avoit une si grande quantité de monde, qu'on ne pou-

voit lui dire un ſeul mot en particulier. Quand elle alloit au Temple, elle y étoit conduite par trois ou quatre perſonnes. Dans les promenades, elle ne ſouffroit jamais que la compagnie ſe diſperſât ; car elle aimoit ſi fort le grand monde, qu'il ſuffiſoit qu'il y eût un nombre de gens aſſemblez, & qu'on fit quelque tumulte pour la divertir. Cette impoſſibilité de parler ſeul à Cinthie, deſeſperoit l'amoureux Iphile ; & quand il alloit chez elle, qu'il remarquoit trois ou quatre perſonnes qui le ſuivoient, autant qui ſortoient, & qu'il trouvoit encore ſa chambre pleine de monde, il devenoit ſi chagrin, & ſi contrediſant, que je crois que ſi quelqu'un eût dit que Cinthie étoit belle, il auroit ſoûtenu que non, ſeulement pour avoir le plaiſir d'être d'une opinion contraire à ceux qui l'importunoient. Je lui diſois ſouvent que ce n'étoit pas ainſi qu'il falloit agir pour plaire à une perſonne auſſi enjoüée que Cinthie : mais il me répondoit pour toutes choſes, que ſi j'étois auſſi amoureux que lui, je n'en ferois pas moins qu'il faiſoit. Trois mois entiers ſe paſſerent de cette ſorte, ſans qu'Iphile ſongeât ni qu'il eût des affaires à Nige, ni qu'il dût jamais partir de Milo : & moi, qui outre la complaiſance que j'avois

pour lui, ne trouvois alors de partie que les lieux où je me divertiſſois, je demeurai paiſiblement à Milo, ſans autre ſouci que celui que deux maîtreſſes que j'y fis dans ce tems, & les maux que ſouffroit mon ami, me donnoient; lors qu'il arriva une avanture, qui en lui donnant quelque ſoulagement dans ſes premieres ſouffrances, lui en cauſa de nouvelles. Voici comme la choſe arriva. Un jour que nous nous promenions ſur le bord de la Mer, Cinthie, une Dame de ſes amies, qui étoit une veuve fort agreable que j'aimois depuis un ou deux jours, & quelques autres perſonnes des plus conſiderables de la Ville; aprés avoir fait quelques tours le long du rivage, les Dames ſe trouvant un peu laſſes, elles voulurent ſe repoſer dans l'enfonçure d'un rocher creux qui leur ſervoit ſouvent à cet uſage: mais à peine avions nous fait trois pas pour nous en approcher, que nous en vîmes ſortir deux hommes à cheval, dont l'un ſe ſaiſit d'abord de Cinthie, & l'ayant priſe par le bras, il l'enleva juſques ſur l'arçon de ſa ſelle avec une violence extrême; & preſſant vivement ſon cheval, il s'éloigna de nous dans un inſtant. Je fis tous mes efforts pour empêcher cet accident: mais comme j'étois à pied ſans autres armes

que mon épée, & que les gens qui étoient avec nous, n'étoient point en état de se défendre, il fut fort aisé à celui de ces hommes qui s'étoit saisi de Cinthie, d'executer son dessein, pendant que l'autre s'opposoit à mon passage ; & comme ce dernier étoit admirablement bien monté, & que nous étions à pied, il lui fut encore facile de se démêler de nous, quand il jugea que son compagnon étoit assez éloigné pour ne craindre point d'être poursuivi. Tout ce que nous pûmes donc faire dans cette extrêmité, ce fut de courir à la Ville, d'y prendre des chevaux, & de suivre les ravisseurs de Cinthie : mais comme il fallut beaucoup de tems pour tout cela, nos soins eussent sans doute été inutiles, & Cinthie eût été contrainte de ceder à la force de sa destinée, si le Ciel n'eût permis qu'Iphile se fut trouvé dans cet endroit pour l'en délivrer. Cet amant chagrin qui preferoit souvent le plaisir de réver seul à sa maîtresse, à celui de la voir, parce qu'elle étoit toûjours environnée de cent personnes, étoit monté à cheval ce jour-là ; & sans vouloir être suivi, il se promenoit languissamment le long du rivage, justement du côté que les ravisseurs de Cinthie emportoient cette belle proye, lors qu'en tournant pour
reprendre

reprendre le chemin de la Ville, il apperçut de loin un homme à cheval qui tenoit une femme entre ses bras, & crut remarquer à la resistance qu'elle faisoit qu'on l'enlevoit contre sa volonté. La distance qui étoit encore entr'eux, ne lui permettoit pas de pouvoir discerner autre chose ; mais lors qu'il fut un peu plus proche, il lui sembla que le ton de la voix de cette personne ne lui étoit pas inconnu, & un moment aprés il s'apperçut que c'étoit Cinthie. Je vous laisse à juger, Seigneur, quel il devint à cette vûë ; il fit un grand cry, & tirant promptement son épée, il courut au devant de cet inconnu, & lui en déchargea un si furieux coup sur la tête, qu'il le renversa tout étendu sur le sable, & le contraignit d'y laisser tomber Cinthie : mais à peine avoit-il remporté cet avantage, que le compagnon de celui qu'Iphile venoit d'abattre, arriva dans cet endroit, & y trouvant son ami dans cet état, il fondit sur Iphile avec tant de violence, que s'il eût eu à faire à un homme moins vaillant que lui, il s'en feroit bien-tôt délivré. Mais comme Iphile étoit extrêmement brave, & de plus animé par le desir de secourir sa maîtresse, il reçût les premiers coups de son ennemi d'une maniere à lui faire

connoître qu'il n'étoit pas aisé à vaincre. Leur combat fut opiniâtre, & la victoire quelque tems douteuse : mais enfin Iphile la remporta toute entiere ; car ayant heureusement trouvé un passage à son épée, il l'enfonça jusques à la garde dans le corps de son ennemi, & le renversa mort sur la poussiere. Aprés cette execution, il tourna ses yeux de tous côtez pour voir où étoit Cinthie, & il l'apperçût à vingt pas de lui qui couroit de toute sa force pour éviter d'être enlevée une seconde fois par celui dont elle l'avoit été la premiere, & qui n'étant qu'étourdi du coup qu'il avoit reçû, n'avoit pas si-tôt été revenu de son étourdissement, qu'il étoit remonté à cheval, & couroit aprés Cinthie, qui faisoit ses efforts pour n'en être pas attrapée. Iphile voïant cette action, se saisit de l'épée de celui qu'il venoit de tuer, & courant precipitamment dans le lieu où il remarquoit que Cinthie avoit besoin de son secours : Arreste, barbare, s'écria-t'il, arreste, & respecte en cette personne l'ouvrage des Dieux le plus accompli. Comme il acheva ces mots, son cheval qui avoit reçû une trés-grande blessure au combat precedent, s'abbatit sous lui si inopinément, que tout ce qu'il pût faire, ce fut de se dégager des étriers.

Quand il se vit à pied, & sans autres armes qu'une épée contre un homme admirablement bien monté, & qui avoit dequoi se défendre de ses coups, il crût qu'il verroit enlever sa maîtresse à ses yeux sans pouvoir l'empêcher; & cette pensée, le rendant à demi furieux, il se mit entre Cinthie & son ravisseur, & la regardant avec beaucoup d'amour: Je ne serai peut-être pas assez heureux pour vous sauver, Madame, lui dit-il; mais j'aurai du moins la gloire de mourir pour vous. En disant ces paroles, il se saisit des rênes de la bride du cheval de cet homme; il lui donna une forte secousse pour l'obliger à se cabrer, & dans le même moment il coupa les rênes de la bride qu'il tenoit, à quatre doigts du mors; de sorte que cet animal qui étoit fougueux, & qui n'étoit plus retenu par aucune chose, prit la fuite, & emporta son maître avec tant de promptitude, qu'Iphile le perdit de vûë dans un instant: mais, helas! il n'eut pas le tems de joüir de sa victoire, car il avoit reçû une si grande blessure pendant qu'il coupoit le rênes de la bride du cheval de son ennemi, que tout ce qu'il pût faire, ce fut de s'asseoir contre un arbre qui se trouva proche de lui, & de dire seulement des yeux à la

belle Cinthie, ce que sa foiblesse ne lui permettoit pas de lui dire de bouche. Cette aimable fille étoit si touchée de le voir en cet état, qu'elle étoit aussi mourante que lui. Elle déchiroit ses habits pour tâcher à étancher son sang ; & nous la trouvâmes dans cette occupation, & les yeux tout baignez de larmes, lors que nous arrivâmes dans cet endroit. Imaginez-vous, s'il vous plaît, Seigneur, quel je devins à la vûë de ce spectacle : je descendis promptement de cheval pour aider à la charitable Cinthie, & lors que j'eus bandé la playe de mon ami, je le mis sur mon cheval, je montai derriere lui pour le soutenir ; & quelques-uns de ceux de la troupe ayant mis Cinthie en croupe, nous retournâmes à Milo dans cet équipage. Tous ceux qui nous virent, témoignerent autant de joïe de voir Cinthie délivrée, que de compassion pour Iphile. Pour moi j'envoyai promptement querir des Chirurgiens pour le panser ; & quand l'operation fut faite, & que je crûs qu'il avoit plus de besoin de repos que de ma presence, je fus chez Cinthie pour apprendre comme l'avanture s'étoit passée : elle me la raconta comme je vous la viens de redire, & un moment aprés toute sa maison fut pleine de gens qui ve-

noient lui témoigner la part qu'ils prenoient à cet accident. On fut long-tems ſans ſçavoir qui étoient ceux qui l'avoient cauſé ; mais à la fin l'on apprit de quelques perſonnes qui avoient vû celui qu'Iphile avoit tué, que c'étoit le Prince d'une petite Iſle voiſine de Milo, qui avoit autrefois été fort amoureux de Cinthie, & à qui elle avoit témoigné tant d'averſion, qu'il avoit été contraint d'abandonner ſa patrie, pour voir ſi l'abſence le gueriroit de ſa paſſion : mais l'action qu'il avoit entrepriſe nous fit connoître que non ſeulement il n'en étoit pas gueri, mais qu'elle étoit plus violente que jamais, puis qu'elle l'avoit porté à ce qu'il avoit fait. Quoi qu'il en fut, Iphile le punit de ſon audace, & délivra Cinthie de ſes importunitez pour jamais. Comme cette charmante fille avoit eu une tres-grande haine pour lui pendant ſa vie, elle ſe ſentoit encore plus obligée à mon ami de l'avoir tirée de ſes mains : de ſorte qu'elle prit de ſi grands ſoins pour ſa ſanté, que je crois que cela ne contribua pas peu à la lui rendre, car il la recouvra toute entiere en moins de tems qu'on ne l'eût oſé eſperer ; & ſi-tôt qu'il fut en état de ſortir, il voulut aller rendre ſon premier hommage à ſa maîtreſſe, & la remercier de l'intereſt

qu'elle avoit pris en sa personne. Cinthie avoit fait dire à tout le monde qu'elle n'étoit pas chez elle ce jour-là, parce qu'elle avoit quelques affaires : mais lors qu'Iphile entra dans la cour, elle l'apperçut par hazard de la fenêtre d'un cabinet où elle étoit ; si bien que ne croyant pas devoir traiter son liberateur comme tout le reste du monde, elle commanda qu'on le fit entrer. Iphile m'a dit depuis qu'il sentit une telle joïe quand on lui dit que Cinthie étoit seule, que sa playe faillit à se rouvrir. Il monta dans sa chambre le plus promptement qu'il lui fut possible, & Cinthie ne l'apperçut pas plûtôt, que s'avançant pour le recevoir : Je louë les Dieux, Iphile, lui dit-elle, de ce qu'ils n'ont pas permis que la bonté que vous avez euë pour moi vous ait été funeste ; j'avois toûjours esperé cet effet de leur justice, & je croyois bien qu'aprés vous avoir fait le protecteur de toutes les personnes oppressées, ils ne priveroient pas la terre d'un homme qui lui est si necessaire. Ma vie est moins dans les mains des Dieux que dans les vôtres, Madame, (reprit Iphile, qui voulut profiter de cette favorable occasion de se découvrir) & c'est vous seule qui pouvez disposer

d'une chose que je vous ai consacrée dés le premier instant que je vous ai vûë. Ne croyez pas, s'il vous plaît, Madame, poursuivit-il sans lui donner le loisir de l'interrompre, que pour avoir été si longtems sans vous faire cette declaration, mon amour en ait été moins violent. Non, non, Madame, il fut dés son commencement ce qu'il a toûjours été depuis : il est encore le plus fort & le plus respectueux qui se puisse jamais ressentir, & il sera tel jusques au dernier soupir de ma vie. Bornez l'une & l'autre, si vous ne les approuvez pas, divine Cinthie, lui dit-il en se jettant à ses pieds : mais auparavant considerez, s'il vous plaît, avec quel respect j'ai caché l'ardeur de ma passion; combien de tems il y a que la peur de vous déplaire m'oblige à étouffer tous mes soupirs, & la soumission avec laquelle je viens apporter les restes de ma vie à vos pieds. Iphile prononça ces paroles avec tant d'impetuosité, qu'il ne fut pas dans le pouvoir de Cinthie de l'interrompre : mais quand il eut cessé de parler, & qu'elle l'eut obligé de se relever, elle lui répondit avec une tranquillité sans égale : J'ai si peu accoûtumé d'entendre des discours pareils à celui que vous venez de me tenir, que je n'y répondrai peut-être

pas comme une personne plus faite à ce stile que je ne le suis, y répondroit: car encore que j'aïe toûjours oüi dire qu'on témoigne de la colere quand un homme fait une déclaration d'amour, & qu'on lui défend de nous voir jamais, comme je ne sçai point dire ce que je ne pense pas, & que je ne suis point irritée contre vous, je ne veux point feindre de l'être; au contraire, je vous trouve un fort honnête homme je vous ai beaucoup d'obligation, & je crois qu'il y auroit de l'injustice à vous vouloir du mal de ce que vous me voulez du bien: Mais, Iphile, la même sincerité qui m'oblige à vous parler de cette sorte, me force de vous dire aussi que toute cette bonté qui seroit extrême dans une autre personne ne produira sans doute en moi que de l'amitié & de la reconnoissance; & que si vous voulez suivre mon conseil, comme celui d'une bonne amie qui aime vôtre repos & vôtre joïe, vous surmonterez la passion que vous dites avoir pour moi, car de l'humeur dont je me connois, je ne vois nulle apparence que je puisse rien avoir de plus pour vous, que de la tendresse & de l'amitié. Aprés cette protestation, usez-en comme vous le jugerez à propos; je ne vous prescris point de loy, & pour vous montrer que ce n'est pas par l'effet d'un

ſcrupule impertinent que je vous tiens ce langage, je ne vous défends point de m'aimer, ſi vous me trouvez aimable ; ni de me parler de vôtre paſſion, ſi cela vous ſoulage : mais croyez que je ſuis incapable d'avoir jamais d'amour pour perſonne, & prenez vos meſures là-deſſus, ſi vous êtes ſage. Iphile m'a redit depuis que Cinthie prononça ces paroles d'un air ſi propre à les lui faire croire veritables, qu'il en penſa mourir de douleur. Ah ! Madame, s'écria-t-il, que vôtre pitié m'eſt cruelle ! & que je ſerois heureux, ſi vous étiez irritée contre moi. Vous vous trompez, Iphile, reprit Cinthie du même air dont elle lui avoit déja parlé; ſi j'étois irritée, je croirois avoir raiſon de l'être, & vous auriez bien de la peine à m'ôter cette opinion : croyez-moi, donnez à ma ſincerité le ſens qui s'y doit donner, & ne vous opiniâtrez pas à pourſuivre un deſſein où je ne vois nulle apparence que vous puiſſiez reüſſir. Le pauvre Iphile étoit ſi deſeſperé de ce que lui diſoit la trop ſincere Cinthie, qu'à peine avoit-il la force de dire une ſeule parole. Mais enfin aprés avoir été long-tems confus & interdit : Hé ! du moins, Madame, lui dit il, promettez-moi que ſi vous laiſſez jamais toucher vôtre cœur par quelqu'un, ce ſera

l'amoureux Iphile qui recevra cet honneur : donnez-moi quelque eſperance de n'avoir point de rival, puis que vous m'ôtez celle d'avoir la plus charmante de toutes les maîtreſſes, & qu'une indifference generale me donne quelque conſolation, de ce que je ne puis avoir de preference particuliere. Je ne ſçaurois encore vous promettre ce que vous ſouhaitez, repliqua Cinthie, car outre que l'avenir m'eſt inconnu, c'eſt encore que tout ce qu'une perſonne de mon ſexe peut faire dans l'honneur & dans la bienſeance, je crois toûjours qu'il me peut arriver de le faire auſſi bien qu'à toutes les femmes du monde; cette juſtice que je me rends vous pourra perſuader que peut-être je vous aimerai quelque jour : mais ſi cette erreur vous eſt chere, je ne vous en veux point tirer, & pour vous montrer même que je ſuis ſincere en toutes choſes, c'eſt que je vous promets de vous avertir que je vous aime, ſi jamais cela arrive ; car enfin je tiens pour maxime, que ſi les choſes qu'on fait ſont d'une eſpece à devoir être cachées, on ne doit jamais les faire, & que ſi elles ſont licites, elles ſe peuvent toûjours dire. Ainſi fiez-vous en la parole que je vous donne, que je vous dirai ſincerement le progrés que vous ferez dans

mon cœur, si vous y en faites Voilà, Seigneur, toute la grace qu'Iphile pût obtenir de Cinthie, & il sortit d'auprés d'elle plus malheureux mille fois qu'il ne l'étoit avant que de lui avoir déclaré sa passion. Quand il me raconta cette conversation, je fis tous mes efforts pour l'obliger à se servir du conseil que lui avoit donné Cinthie, car je trouvois son procedé desesperant pour lui ; mais son amour étoit parvenu jusques à un tel degré, qu'il n'étoit plus en son pouvoir de le vaincre. Il demeura tout le reste de l'hyver de cette sorte : mais pendant ce tems il rendoit tant de soins à Cinthie ; la memoire de l'obligation qu'elle lui avoit, étoit si fort empreinte dans son ame ; Iphile étoit si aimable, & l'amour engendre si facilement son semblable, qu'insensiblement cette grande indifference de Cinthie commença de cesser, & la tendresse qu'elle avoit pour Iphile augmenta. Je lui ai souvent oüi dire depuis, que la premiere chose qui la fit appercevoir de ce changement, ce fut que bien loin de dire ingenûment à Iphile le progrés qu'il feroit dans son cœur, comme elle le lui avoit promis, elle avoit une cruelle apprehension qu'il ne remarquât qu'elle veilloit sans cesse sur ses actions pour le lui cacher. Ce fut alors

qu'elle commença de connoître, que ce ne sont pas toûjours les choses honteuses que l'on cache, & que quelque innocens que soient les effets de l'amour, il a cela de propre, qu'il aime le secret & le mistere dans les moindres bagatelles. Cependant comme elle avoit long-tems persisté à dire à Iphile qu'elle étoit incapable d'aimer, il lui sembloit qu'il y avoit quelque chose de si honteux pour elle à changer ainsi de sentimens, qu'elle fût plûtôt morte mille fois, que d'avoüer cette foiblesse, si le destin ne la lui eût fait découvrir d'une maniere assez galante & assez particuliere. Elle étoit allée passer les premiers jours du Printems à une maison de campagne qui appartenoit à cette veuve de ses amies que j'aimois, & dont je vous ay déja parlé; & elle passoit souvent des heures entieres à se promener seule dans un petit bois de haute fûtaye qui tenoit à cette maison, lors qu'un jour entr'autres qu'elle y avoit été beaucoup plus long-tems qu'à l'ordinaire, & qu'elle s'étoit occupée à écrire & à dessigner quelque chose dans des tablettes qu'elle portoit ordinairement sur elle, plusieurs femmes de Milo des amies de cette veuve & de Cinthie, resolurent de les aller surprendre dans leur solitude; mais pour le faire

plus galamment, elles monterent à cheval, & s'habillant d'une maniere propre à pouvoir aller dans cet équipage sans incommodité, elles prirent chacun un Ecuyer, du nombre desquels nous fûmes Iphile & moi; & partant secrettement de Milo un jour qu'il faisoit admirablement beau, & le même que Cinthie avoit été si long-tems dans le bois, & qu'elle y avoit écrit quelque chose dans des tablettes, ainsi que je vous l'ai déja dit, elles furent les trouver dans leur solitude. Lorsque nous arrivâmes dans cette maison, on nous dit que les Dames n'étoient pas encore levées; car bien que Cinthie le fut, comme elle n'étoit pas habillée, & qu'elle se promenoit seule dans le bois, aucun des domestiques ne sçavoit qu'elle fût sortie de sa chambre. La bien-séance ne nous permettant donc pas de les voir dans cet état, comme elle le permettoit aux Dames de Milo que nous y avions conduites, nous les laissâmes aller seules à l'apartement de Danisire, (car c'est ainsi que la Maîtresse de cette maison se nommoit & nous allâmes nous promener dans le jardin, en attendant qu'elles fussent visibles. Chacun de nous choisit sa promenade suivant son inclination: les uns demeurerent dans un parterre de fleurs qui étoit au

derriere de cette maison : les autres passerent dans une prairie qui étoit à la main droite de ce parterre, & au bout de laquelle étoit une carriere d'un certain marbre noir, marqueté, qui se tire dans cette Isle, & qui est une des plus belles choses du monde : mais pour Iphile, comme son chagrin lui faisoit aimer les lieux sombres & retirez, il tourna ses pas vers ce bois de haute fûtaye dont je vous ay déja parlé, & m'obligea d'aller m'y promener avec lui : les allées en étoient longues & droites, & les arbres en étoient si feüillus & si verds, qu'ils rendoient un ombrage aussi grand, que si l'Esté eût été beaucoup plus avancé qu'il n'étoit alors. Nous nous y promenâmes quelque tems sans rien dire, & comme nous entrions dans une allée, nous vîmes la charmante Cinthie qui la traversoit, & qui marchoit avec tant de promptitude, qu'elle ne nous apperçut point, quoique nous fussions fort proche d'elle. Nous avançâmes précipitamment pour l'atteindre, mais nous remarquâmes qu'elle n'étoit qu'à demi habillée, & nous craignîmes de lui déplaire si nous la voyions en cet état : de sorte que nous étant arrêtez à la considerer seulement, nous vîmes que quelque chose tomboit de dessus ses habits, & que sans s'en appercevoir, elle

prenoit le chemin d'une grande route qui aboutiſſoit à la maiſon. Lors qu'elle fut dans cette route, nous courûmes pour voir ce qu'elle avoit laiſſé tomber, & nous trouvâmes que c'étoient des tablettes de feüilles de Palmier qu'Iphile reconnut pour les avoir vûës à Cinthie. Il les ramaſſa précipitamment, & les ayant ouvertes avec une émotion inconcevable : Helas ! mon cher Liſicrate, me dit-il, que ce jour ſeroit fortuné pour moi, s'il me faiſoit découvrir quelques-uns des ſecrets de la belle Cinthie qui fût avantageux à mon amour. En diſant ces mots, il jetta les yeux ſur le premier feüillet de ces tablettes : mais au lieu d'y trouver quelque ſecret agreable, ainſi qu'il l'avoit ſouhaité, il n'y vit qu'un petit Païſage deſſigné, l'adreſſe d'un lieu où il falloit envoyer des lettres, pour les faire tenir à une des amies de Cinthie qui étoit abſente, quelques petits Vers que j'avois autrefois faits à l'avantage des gens indifferens ; & aprés cette feüille, il en trouva pluſieurs toutes blanches, qui lui firent juger qu'il n'y avoit plus rien d'écrit dans ces tablettes, & que Cinthie les portoit plûtôt par parade que par neceſſité. Cette penſée lui fit faire un profond ſoûpir, & levant les yeux au Ciel, comme pour lui demander juſti-

ce de ce que Cinthie n'avoit que de ces sortes de choses à mettre dans ses tablettes : Dieux immortels, s'écria-t'il, comment est-il possible que vous permettiez que la belle Cinthie se souvienne de tout ce qui lui parle d'indifference, & qu'elle oublie tout ce qui lui parle d'amour? helas! l'injuste personne qu'elle est, a peur d'oublier l'adresse des lettres d'une amie absente, & elle n'a pas peur d'oublier les services du plus passionné de tous les amans. Comme ce que pensoit Iphile lui donnoit beaucoup d'alteration, je voulus empêcher le cours de ces fâcheuses reflexions, en le faisant appercevoir que peut-être la maîtresse de cette maison étoit-elle en état d'être vûë alors, & qu'il étoit de la bien-séance d'aller au moins la saluer : mais il étoit si fort attaché à regarder ce feüillet, qu'il croyoit être le seul de ces tablettes où il y eût quelque choses d'écrit, que sans écouter ce que je lui disois, il continuoit toûjours ses plaintes : de sorte que pour lui en ôter la cause, je voulus lui arracher les tablettes qu'il tenoit, mais comme il y fit quelque resistance, elles s'ouvrirent toutes entieres, & nous remarquâmes qu'il y avoit encore quelque chose d'écrit à la fin. Iphile regarda promptement ce que c'étoit, & il vit que

le penultiéme feüillet étoit tout rempli de doubles chifres, de petits cœurs navrez, & de laz d'amour. Helas ! Lisicrate, s'écria-t-il, ces chifres seroient une bonne marque en toute autre personne que Cinthie ; mais la connoissant comme je fais, je ne sçaurois douter que le seul desir de se divertir, ne l'ait obligée de les faire. En disant ces mots il tourna cette feüille, & il trouva ces quatre Vers écrits de l'autre côté.

Amour, vous n'êtes pas encore mon vainqueur ;
Mais, helas ! je vous crains, doux tiran de nos ames ;
Et lors que vous mettez la crainte dans un cœur,
Il est bien prés de ressentir vos flâmes.

O Dieux ! s'écria cet amant passionné aprés cette lecture, que vois-je ? l'indifference de Cinthie seroit-elle feinte, & joindriez-vous au malheur de trouver ma maîtresse insensible pour moi, celui de la voir sensible pour quelque autre ? Poursuivez vôtre recherche, lui dis-je, sans vous arrêter de cette sorte à vous tourmenter vous-même. Iphile crût mon conseil ; & ayant détourné le dernier feüillet

où il n'y avoit rien d'écrit, il trouva quatre autres Vers que voici, écrits sur l'yvoire qui doubloit ces tablettes, dont le dessus étoit de corail enrichy de pierreries.

Iphile, ç'en est fait, je cede à ton merite,
L'Amour l'ordonne ainsi, je dois y consentir :
Ah ! je le disois bien qu'entre craindre & sentir
La difference étoit petite.

De vous dire, Seigneur, quel devint mon ami à cette connoissance de la tendresse de Cinthie, c'est ce qu'il ne m'est pas possible de vous representer; il baisoit ces tablettes, il levoit les yeux au Ciel pour lui témoigner sa reconnoissance du bien qu'il lui faisoit : & sa joïe & son émotion furent si grandes, qu'il fut un quart d'heure entier sans pouvoir prononcer une seule parole, tant son transport étoit violent : mais enfin au bout de ce tems il revint à lui, & me regardant avec des yeux où son amour étoit naïvement dépeint : Il est donc possible, mon cher Lisicrate, me dit-il, que le cœur de l'adorable Cinthie se soit laissé toucher à ma passion? quoi! la belle Cinthie m'aime,

aprés m'avoir tant de fois protesté qu'elle ne m'aimeroit jamais ? Ah ! puis qu'il est ainsi, grands Dieux, ordonnez presentement de ma destinée comme il vous plaira ; changez l'ordre de la nature, dispensez à vôtre gré vos faveurs à tout le reste du monde, je ne vous demande plus rien; je ne murmurerai plus de tout ce qui pourra desormais m'arriver, vous m'avez assez donné en me donnant le cœur de ma Cinthie, & vous me ferez assez de bien, si vous ne me l'ôtez jamais. Comme il achevoit ces paroles, Philandre, & quelques autres de ceux qui étoient venus avec nous, nous joignirent, & nous dirent qu'ils nous cherchoient il y avoit déja quelque tems, pour nous avertir que Danisire & Cinthie étoient visibles, & qu'il étoit à propos de leur aller faire la reverence. L'amoureux Iphile eût bien souhaité que nous y fussions allez sans lui, pour avoir le plaisir de réver encore quelques momens au bonheur qu'il venoit de recevoir : mais je ne voulus pas permettre qu'il commît cette incivilité, & l'arrachant comme par force du lieu où il étoit, je l'obligeai de se joindre au reste de la compagnie, pour venir rendre ses devoirs à Danisire. Il le fit donc, Seigneur, mais ce qui lui venoit d'arriver occupoit

ſi fort ſon eſprit, & l'allegreſſe de ſon ame s'étoit ſi viſiblement répanduë dans ſes yeux & ſur ſon viſage, que toute la compagnie s'en apperçût. Il étoit naturellement ſerieux, & depuis qu'il aimoit Cinthie, il penchoit juſques à la mélancolie, & cependant il dit & il fit tant de choſes ce jour là capables de faire deviner ſa joïe, que je ne pouvois aſſez admirer cet effet de l'amour en la perſonne d'Iphile. La belle Cinthie remarqua ce changement auſſi bien que les autres, & comme elle ſçavoit qu'elle avoit écrit des choſes dans ſes tablettes, capables de cauſer ce tranſport, ſi l'amoureux Iphile les eût vûës ; elle ne pût s'empêcher de rougir, & de porter ſa main à ſa poche, pour voir ſi ſes tablettes y étoient encore. J'avois par hazard les yeux ſur elle, lors qu'elle fit cette action, & je remarquai facilement le trouble qui parut ſur ſon viſage, quand elle ne trouva point dans ſes habits les tablettes qu'elle y cherchoit: elle devint inquiéte & réveuſe ; & depuis le moment qu'elle ſe fut apperçûë de la perte de ſes tablettes, juſques à l'heure que toute la compagnie deſcendit dans le jardin pour ſe promener, elle donna tant de marques que ſon ame n'étoit pas tranquille, qu'il me fut aiſé de remarquer une partie de ce qui

ſe paſſoit dans ſon cœur. Mon ami ne donnoit pas un ſeul témoignage de joïe, qu'elle ne changeât de couleur, & lors qu'on deſcendit au jardin, elle fit tout ce que la bien-ſéance lui permit de faire pour éviter de donner la main à Iphile. Cependant il lui fut impoſſible de s'en empêcher; car comme chacun avoit ſon affaire parmi celles que nous avions accompagnées depuis Milo, & que j'avois auſſi de l'inclination pour Daniſire; toutes les Dames eurent leur Ecuyer, & Cinthie fut contrainte de ſouffrir que ſon amant lui en ſervit. D'abord qu'on fut dans le bois, tout le monde ayant quelque choſe de particulier à ſe dire, choiſit des routes differentes, & quelques efforts que Cinthie pût faire pour ſe joindre à quelque perſonne de la troupe, ſon adreſſe fut inutile, comme vous l'allez apprendre. J'ai ſçu depuis de tous les deux, qu'ils ne furent pas ſi-tôt dans une allée où ils remarquerent que perſonne ne les ſuivoit, qu'ils ſentirent une émotion extraordinaire. Cinthie étoit une des perſonnes du monde la plus fiere : elle avoit un dépit inconcevable, de ce qu'elle jugeoit qu'Iphile ſçavoit ce qu'elle lui vouloit cacher, & quand elle venoit à ſonger que dans le moment qu'elle faiſoit cette reflexion, cet amant

en pouvoir faire un autre sur son bonheur, & sur la foiblesse de Cinthie, il lui prenoit une telle colere contre lui qu'il s'en falloit peu qu'elle ne le haït fortement, de ce qu'il sçavoit qu'elle l'aimoit. D'un autre côté le pauvre Iphile sentoit un transport si grand d'être seul auprés de sa maîtresse, aprés ce qu'il avoit vû, que l'usage de la parole lui étoit interdit ; mais enfin Cinthie qui naturellement n'aimoit pas à marcher, & dont le desordre augmentoit la foiblesse, fut contrainte de se reposer sur un banc qu'elle trouva dans son passage, & Iphile ne la vit pas plûtôt assise, que se jettant à ses pieds, il lui embrassa tendrement les genoux, & lui confirma par cette action, ce qu'elle pensoit déja de toutes celles qu'il avoit faites dans cette journée. Comme elle le vit dans cet état, elle fit un effort sur elle-même pour parler la premiere, malgré le desir qu'elle avoit de garder le silence, & lui faisant signe de se lever : D'où vient la cause de ce transport, Iphile, lui dit-elle ? & par laquelle de mes actions avez-vous pû juger que je sois bien aise de vous le voir témoigner. Aucunes de vos actions ne m'ont appris vos sentimens, divine Cinthie, reprit Iphile en serrant fortement une de ses mains entre les siennes ; & quoi que vous m'eus-

ſiez promis que ce ſeroit à vôtre bouche adorable que je devrois les aſſurances de ma felicité, c'eſt au hazard ſeul que j'en ſuis redevable, puis que c'eſt lui ſeul qui m'a fait ce glorieux preſent, dit-il en tirant de ſa poche les tablettes qu'il avoit trouvées. Cinthie rougit de dépit & de confuſion à cette vûë, & regardant Iphile avec beaucoup de fierté : Je trouve fort mauvais, Iphile, lui dit-elle, que vous ayez ouvert des tablettes que vous ſçavez qui m'appartienent, & vous deviez avoir aſſez de reſpect pour moi, pour ne pas penetrer dans des choſes que je voulois que vous ignoraſſiez, puis que je ne vous les avois pas dites, mais je punirai ſi ſévérement vôtre audace, que vous connoîtrez qu'il vous auroit été plus avantageux d'ignorer ce que vous appellez vôtre felicité, que de l'apprendre de la maniere que vous l'avez ſçu. En diſant ces mots elle voulut ſe lever & ſe débarraſſer des bras d'Iphile, qui tenoit toûjours ſes genoux embraſſez, mais il la retint par ſa robe, & la regardant avec des yeux capables de toucher l'ame d'un Tigre : Quoi, trop cruelle Cinthie, lui dit-il, vous voulez me punir des fautes qu'a commiſes le hazard ? & lors qu'il me fait tomber mon bonheur dans les mains, vous voulez que

je ſois coupable de l'avoir reçû? Ah! revenez à vous divine Perſonne, & ne deſeſperez pas de cette ſorte le plus fidelle & le plus reſpectueux de tous les amans. Appellez-vous ce que vous faites une marque de reſpect, lui repliqua Cinthie? n'étoit-ce pas aſſez que vous euſſiez trouvé mes tablettes, & que vous ayez eu l'audace de les ouvrir, ſans avoir encore celle de me faire connoître que vous les avez ouvertes? & quelle neceſſité y avoit-il de chercher ſi promptement une occaſion de me reprocher ma foibleſſe? Si ce que vous avez trouvé eſt veritable, il vous ſuffiſoit de le ſçavoir, & d'attendre que vôtre merite me forçât à vous le dire, ſans avoir ce grand empreſſement de me l'arracher de la bouche: & ſi c'eſt ſimplement pour me divertir que j'aye fait ces quatre Vers, qui vous donnent tant de hardieſſe, ce que vous faites ne ſervira qu'à me faire tenir davantage ſur mes gardes à l'avenir, & ne produira rien de bon pour vous. Mais enfin quoi qu'il en ſoit, je veux abſolument que vous me rendiez les tablettes que vous avez trouvées, & je vous défends ſur peine de ma haine, de me faire jamais appercevoir que vous avez vû ce qui eſt écrit dedans, car je vous avoüe qu'il me prendroit une telle horreur pour vous, s'il vous

vous restoit entre les mains la seule chose du monde qui me pût faire rougir, qu'il me seroit impossible de souffrir vôtre vûë. Ah! Madame, s'écria le respectueux Iphile à ce discours; si je suis assez malheureux pour ne pouvoir être aimé de vous sans vous faire rougir, je renonce pour jamais à cet honneur, quelque precieux qu'il soit pour moi : il n'est pas juste que je cause du remords à la personne du monde la plus incapable de faire des fautes. Non, non, Madame, je sçaurai bien mourir, pour vous épargner la confusion de me vouloir du bien; & pour vous délivrer dés à present de celle que vous avez d'avoir écrit dans vos tablettes les Vers que j'y ai trouvez, je vous les rends, ces misterieuses tablettes si necessaires à ma joïe, & qui me causent pourtant une si violente douleur; reprenez-les, Madame, reprenez-les, effacez-y pour jamais ce que vous avez eu la bonté d'y écrire, tout cela m'est indifferent, & je n'ai plus d'interest à tout ce qui peut se faire au monde, puis que je suis resolu d'en sortir. Iphile prononça ces paroles avec tant de vehemence & tant de marques de desespoir, que Cinthie en fut touchée de compassion: de sorte que la tendresse qu'elle avoit pour lui agissant dans toute sa force, la soû-

miſſion, le reſpect, & l'amour d'Iphile, l'emporterent ſur le dépit qu'elle avoit conçû, & devant que de ſortir de ce lieu la belle Cinthie dont un ſcrupule mal fondé avoit juſques alors cauſé toute la colere, ayant trouvé dans cette converſation un trés-ample ſujet de ſurmonter ce petit obſtacle, elle donna peu à peu de l'eſperance à ſon amant d'être un jour autant aimé qu'il meritoit de l'être, & ces deux illuſtres perſonnes dont les cœurs étoient tendres, & les ames paſſionnées, ſe dirent tant de choſes touchantes ce jour là, qu'elles ſe ſeparerent extrêmement ſatisfaites l'une de l'autre. Comme elles étoient dans cette diſpoſition, toute la compagnie s'étant réjointe, nos deux amans furent contraints de ſe ſeparer; car Cinthie demeura encore quelques jours chez Daniſire, & Iphile fut obligé de revenir à Milo avec toute nôtre troupe qui s'y rendit ce même ſoir; car comme la maiſon où nous étions n'étoit éloignée que d'une trés-petite diſtance de la Ville, toute la compagnie ne voulut pas apporter l'incommodité à Daniſire, de coucher à ſa maiſon. Si-tôt que nous fûmes arrivez, Iphile me raconta la converſation qu'il avoit euë avec Cinthie; mais en me la racontant, il me donna tant de marques d'a-

mour & de joïe, qu'il s'en fallut peu que je ne me repentisse de ne sçavoir pas aussi bien aimer que lui, pour goûter un aussi grand plaisir que celui que je lui voyois témoigner. Plusieurs mois se passerent de cette sorte, pendant lesquels Iphile recevoit tant de preuves de la bonté de Cinthie, que rien ne manquoit à sa felicité, que la commodité d'entretenir un peu plus souvent sa maîtresse en particulier qu'il ne faisoit : mais, Seigneur, cette seule chose le rendoit quelquefois si chagrin, qu'il étoit aussi melancolique que s'il n'eût pas été tendrement aimé d'une des plus aimables personnes du monde. Mais, lui disois-je un jour, ne cesserez-vous jamais de vous tourmenter comme vous faites ? & ne sçauriez vous goûter vôtre joïe sans la mêler de tant d'amertumes? Ah ! mon cher Lisicrate, reprit-il, vous ne sçavez point aimer, si vous croyez que je puisse être parfaitement heureux, tant que Cinthie sera plus pour tout le reste du monde que pour moi. Si vous pouviez vous imaginer la difference qu'il y a, entre voir sa maîtresse en particulier, & la voir dans un lieu où mille gens ont le plaisir de partager ses regards avec nous, vous tomberiez d'accord que je suis le plus malheureux de tous les hom-

mes, de ne voit Cinthie que comme je la voi. J'avouë, lui repliquai-je, qu'il est plus doux de voir sa maîtresse seule, que de la voir en compagnie : mais que vous me puissiez persuader qu'il faille être aussi chagrin que vous le paroissez, quand ses amis & les nôtres partagent ses regards avec nous, c'est à quoi vous aurez assûrément bien de la peine ; car enfin, mon cher Iphile, si l'on ne sçavoit jamais aimer parfaitement, qu'alors qu'on est jaloux, de voir les gens indifferens joüir du plaisir de rencontrer les yeux de la personne qu'on aime, il arriveroit aussi qu'on ne pourroit jamais aimer sans être insensé ; car on en viendroit jusques aux termes d'être jaloux des fleurs, des arbres, & des fontaines, puis que ces sortes de choses partagent souvent avec un amant les regards de sa maîtresse. Ah ! mon cher Lisicrate, s'écria-t'il, que vous me faites une grande pitié de me parler de cette sorte, & qu'il est aisé de juger que vous n'avez jamais connu que la simple écorce de l'amour, puis que vous penetrez si peu dans ses délicatesses. La jalousie que j'ay pour les arbres & pour les fontaines, est une certaine envie douce & passionnée que je porte à tout ce qui touche, ou qui divertit ma maîtresse : je voudrois cause

toute sa joïe, & je porte envie à tout ce qui lui donne quelque plaisir où je ne participe point. Mais, Lisicrate, cette sorte de jalousie ne me cause ni chagrin ni inquietude, parce que je sçai que les choses insensibles ne goûtent pas le plaisir de la voir : mais quand sa chambre est pleine de ces gens qu'elle dit qui ne sont que ses amis, & que la bien-séance la force de me priver de mille regards qu'elle me donneroit si j'étois seul avec elle, pour les leur donner, il me prend une si furieuse rage contre ceux qui me les dérobent, que si le respect que je lui dois, & un petit reste de raison qui n'est pas encore entierement préoccupé, ne retenoient mon ressentiment, je le ferois éprouver dans toute sa force à ces trop heureux concurrens, dont la simple assiduité obtient ce que le don de mon cœur, mes soins, & mon tems, ont bien de la peine à obtenir : mais, lui repartis-je, ne vous consolez-vous point par la pensée que si les gens dont vous parlez vous font du mal, c'est au moins sans dessein de vous le faire ? car, selon mon sens, c'est une grande satisfaction que de se pouvoir dire à soi-même, que les gens qui nous causent du déplaisir, ignorent le trouble secret qu'ils jettent dans nôtre ame ; qu'ils ne retirent aucune utilité des

maux qu'ils nous ſont, & que s'ils remportent quelque victoire ſur nous, c'eſt au moins ſans joüir du plaiſir d'en triompher. Ce que vous me dites eſt recevable en certaines conjonctures, reprit Iphile, mais ce n'eſt pas en celle-cy ; car les gens dont je parle, quelque innocens qu'ils ſoient des larcins qu'ils me font, ne laiſſent pourtant pas de me les faire, & je croi que je ſerois beaucoup moins à plaindre que je ne le ſuis, ſi tous les amis de ma maîtreſſe étoient ſes amans, car ils partageroient la peine que je ſouffre, & peut-être même que j'aurois le plaiſir de les voir quelquefois maltraiter : mais dans l'état preſent de ma fortune, cent perſonnes participent à ma joïe, & aucune ne reſſent ma douleur, & la bizarrerie de mon deſtin eſt telle, que je ne puis haïr ſans injuſtice ceux qui me donnent tous les jours les plus grands ſujets de haine. Toutes ces bizarres reflexions tourmentoient ſi fort Iphile, qu'il ne pouvoit s'empêcher de s'en plaindre ſouvent à ſa maîtreſſe même ; & je me ſouviens qu'un jour entr'autres il avoit été interrompu, comme il diſoit quelque choſe de fort touchant à Cinthie, il lui en écrivit une lettre de plaintes le même ſoir, qui étoit à peu prés conçûë en ces termes.

LETTRE D'IPHILE A CINTHIE.

QU'il eſt cruel, Madame; de n'avoir pas la liberté de vous dire une fois le jour, ce qu'on voudroit vous repeter à tous les momens! avant que vous euſſiez eu la bonté de m'être favorable, l'arrivée d'un importun ne me déroboit rien: mais aujourd'hui qu'il m'eſt permis de vous dire que je vous adore, on ne peut plus m'interrompre ſans troubler toute ma felicité. Encore ſi les gens qui vous obſedent, avoient chez vous les affaires que j'y ai, je leur pardonnerois leurs aſſiduitez: mais que ceux qui n'ont rien à vous dire, m'empêchent ſans ceſſe de vous parler, c'eſt une injuſtice qui ne m'eſt pas ſupportable. Que vôtre pitié me conſole de ce malheur, divine Cinthie, s'il vous plaît; & ſi la felicité du plus fidelle de

» tous les amans vous est chere, reparez
» par un mot de vôtre belle main, les per-
» tes que le destin me fait faire tous les
» jours.

Vous jugez bien par cette lettre, Seigneur, que le pauvre Iphile n'étoit pas tout à fait heureux ; mais vous allez voir par la réponse de Cinthie, qu'elle faisoit tout ce qui lui étoit possible pour l'en consoler. Voici, si je ne me trompe, la maniere dont elle lui répondit.

RE'PONSE DE CINTHIE A IPHILE.

SI vous ſçaviez de quelle façon la ten- « dreſſe que j'ai pour vous, exprime ce « qu'il ne vous eſt pas poſſible de me dire, « vous lui donneriez ſouvent la commiſ- « ſion d'expliquer vos ſentimens. Elle me « repreſente ſi bien la douleur que vous « avez d'être interrompu, par celle que « j'en reſſens moi-même, que ſi les gens « qui nous donnent ce déplaiſir, avoient « chez moi des affaires, elles iroient auſſi « mal que les vôtres y vont bien. Je vous « prie que cette proteſtation rétabliſſe le « calme dans vôtre ame, & pour en goû- « ter toute la joïe, ſongez qu'elle vous eſt « faite par «

CINTHIE.

Il me ſemble, Seigneur, qu'Iphile devoit être content de ſa condition, aprés ces témoignages de la bonté de Cinthie, & cependant il l'étoit ſi peu, qu'il m'en faiſoit une extrême pitié : il n'étoit jamais ſatisfait de perſonne ; quand ſa maîtreſſe étoit triſte, il en étoit affligé ; quand elle avoit de la joïe, il diſoit qu'elle n'étoit pas ſenſible à ſes maux ; & il n'étoit pas juſques à moi dont il ne crût avoir ſujet de ſe plaindre. En effet, quand j'entrois dans ſes ſentimens, il diſoit que c'étoit par affectation : & quand je n'y entrois pas, il croyoit que je ne l'aimois plus. Enfin il devint ſi inſupportable, que Cinthie qui l'aimoit fort tendrement, & à qui la douleur de ſon amant donnoit beaucoup de compaſſion, ſe reſolut à lui donner quelque ſoulagement, s'il lui étoit poſſible. Comme elle jugeoit donc bien que ſon plus grand chagrin venoit de ce qu'il étoit ſi difficile qu'il la vit en particulier, elle voulut lui en donner plus ſouvent les moyens, en voyant moins de monde qu'elle ne faiſoit alors : mais pour empêcher que la cauſe de cette retraite ne pût être devinée, & que cela ne fit tort à ſa réputation, ou n'attirât des ennemis à Iphile, elle fit deſſein d'aller paſſer ſix mois entiers à une maiſon qu'elle avoit à l'extrê-

mité de l'Isle de Milo, qui regarde le Peloponese, jugeant bien que la distance qui étoit entre la Ville de Milo & cette maison, étant trop grande pour y pouvoir aller souvent, il y auroit fort peu de personnes qui l'y vinssent trouver; & qu'ainsi la plus grande partie de ceux qui la voyoient, trouvant d'autres sujets de divertissement pendant son absence, il lui seroit aisé de s'empêcher de les voir si souvent à son retour. Quand Iphile sçut qu'elle avoit pris cette resolution, il en eut une telle joïe, qu'il s'imaginoit que rien ne pouvoit égaler son bonheur. Il se figuroit déja le plaisir qu'il recevroit de passer des journées entieres au bord de quelque ruisseau, avec son aimable maîtresse, sans craindre que rien ne pût interrompre leur conversation, que la chûte inopinée de quelque pluye d'Esté, ou le desir de changer de promenade. Là, me disoit-il, mon cher Lisicrate, j'aurai le tems de dire à Cinthie toutes les paroles que cent importuns m'ont obligé d'étouffer à Milo: Là rien ne donnera de distraction à l'esprit de ma belle maîtresse, elle sera occupée toute entiere à m'entendre. Je serai de même attaché à ce que je lui dirai, & si j'ai de la jalousie, elle sera de cette espece que je vous disois il y a quelque tems, qui

ne donnoit ni transports ni inquiétude. L'esperance de cette felicité imaginaire donnoit tant de plaisir à l'amoureux Iphile, qu'il en étoit méconnoissable ; & si l'impatience de voir l'accomplissement de ses desirs, n'eût quelquefois troublé sa joïe, il l'eût déja cruë parfaite : mais enfin ce jour tant souhaité arriva ; Cinthie mit ordre à ses affaires de Milo, & feignant que sa presence étoit necessaire à la maison où elle alloit, pour appaiser quelques désordres qu'on lui mandoit y avoir été commis, elle partit accompagnée de sa chere Danisire, qui ne la voulut jamais abandonner ; & quelques jours aprés son départ, Iphile partit de Milo, feignant d'avoir affaire à une Isle prochaine où je n'étois point necessaire, & fut trouver la belle Cinthie dans sa solitude. Je ne voulus point l'accompagner dans ce voyage ; car outre que je voulois le laisser joüir en paix de la satisfaction d'être seul auprés de Cinthie, c'est encore que je commençois à devenir amoureux d'une jeune personne qui s'étoit établie à Milo depuis trés-peu de tems, qui étoit incomparablement plus belle, & beaucoup moins fiere que Danisire. Je trouvois donc qu'il m'étoit plus avantageux d'aimer cette derniere que l'autre, & dans cette pensée je lais-

fai Iphile faire ſeul ſon voyage, & je demeurai auprés de ma nouvelle maîtreſſe. Il fut deux mois entiers ſans partir d'auprés de Cinthie, que pour des voyages de deux jours ſeulement, & pendant ce tems, j'ai ſçu de lui qu'il goûtoit des plaiſirs ſi grands, qu'ils avoient juſques alors ſurpaſſé ſon imagination. Il voyoit Cinthie tous les jours, il la voyoit douce & tendre, & il en obtint la permiſſion de la demander en mariage à un Oncle qu'elle avoit, qui étoit ſon tuteur, & qui étoit alors allé faire un voyage à Negrepont, dont il devoit revenir dans fort peu de tems: mais, Seigneur admirez, s'il vous plaît, le caprice de l'amour en cette rencontre. Iphile avoit ſi ardemment ſouhaité de ſe voir auprés de Cinthie, comme il s'y trouvoit alors, qu'il n'eſt rien au monde qu'il n'eût été capable de faire pour joüir de ce bonheur: & cependant il n'en fut pas plûtôt poſſeſſeur, qu'il ſe laſſa de ſa felicité. La vûë de Cinthie ne lui ſembla plus pretieuſe, dés qu'il ne trouva plus d'obſtacles à la voir; & le ſejour de la campagne qu'il croyoit le devoir rendre ſi heureux, lui devint ſi inſupportable, qu'il fut obligé de venir faire un voyage à Milo pour ſe divertir. Si-tôt que je le vis revenir, je lui demandai comment il s'étoit pû reſoudre à quit-

ter si promptement Cinthie, lui qui sembloit ne la devoir jamais assez voir : mais je fus bien surpris de remarquer qu'au lieu de me témoigner de la douleur d'avoir été contraint de se priver de sa vûë pour quelques jours, il me disoit froidement qu'il y retourneroit encore devant qu'elle revint ; mais qu'en attendant il vouloit demeurer autant de tems à Milo qu'il en avoit été à la campagne. Comment, lui dis-je tout étonné, ce n'est que pour revenir ici que vous avez quitté Cinthie ? & vous n'avez point d'autres affaires à Milo, que celles de vôtre divertissement? Et ne comptez-vous cela pour rien, reprit Iphile en soûriant ? & croyez-vous que quand on a été deux mois dans un lieu où l'on a toûjours vû les mêmes personnes, & où l'on a parlé des mêmes choses, l'on ne soit pas bien-aise de venir délasser son esprit & ses yeux ; Je trouvois ce que me disoit Iphile si peu raisonnable, que je fus long-tems sans pouvoir croire qu'il y eût aucune verité dans ses paroles ; & je m'imaginai au contraire, qu'il étoit revenu à Milo par les ordres & pour les affaires de Cinthie, & qu'il me parloit en ces termes pour voir si je serois assez facile à persuader pour le croire, & pour railler aprés de ma credulité ; de sorte que je lui fis

connoître que je ne le croyois en aucune maniere, & que je sçavois trop bien les sentimens qu'il avoit pour Cinthie, pour le croire capable de la traiter de cette sorte. Il me laissa quelque tems dans cette pensée, mais il me contraignit bien-tôt d'en sortir; car non seulement il ne faisoit rien autre chose à Milo que de voir ses amies, & de se divertir; mais il ne parloit non plus d'aller retrouver Cinthie, que s'il n'avoit pas sçû qu'elle fût au monde. Quand je le vis dans ces injustes sentimens, je fis tout ce qu'il me fut possible pour les lui ôter. Et quoi, trop injuste ami que vous êtes, lui disois-je, ne vous souvient-il plus du tems où vous me disiez que je ne sçavois pas aimer, parce que je ne vous plaignois pas assez de ne pouvoir être seul auprés de Cinthie, tout autant que vous le souhaitiez? Qu'a fait cette charmante fille depuis ce tems, & par laquelle de ses actions a-t-elle merité le traitement qu'elle reçoit? Non seulement elle vous a aimé avec une tendresse inconcevable; mais pour vous en donner même des preuves extraordinaires, elle quitte le monde & les plaisirs, bien qu'elle semblât être née pour eux, & se retire dans une solitude où vous lui êtes toutes choses, & où elle prefere vôtre vûë à celle d'un

nombre infini de personnes agreables qui l'aiment & qui la souhaitent : & vous tout au contraire, vous la quittez pour venir chercher des divertissemens où naturellement je sçai que vous n'êtes pas trop sensible ; & par une legereté sans égale, vous ne vous appercevez pas plûtôt que Cinthie a quitté tout le monde pour vous, que vous la quittez pour tout le monde. Mais, Lisicrate, me disoit-il, je ne quitte point Cinthie, & je ne croi pas que vous puissiez me reprocher que je sois un infidele, pour en user comme je fais : Je sens bien que je ne l'aime pas avec autant d'empressement que je faisois il y a quelques mois, mais je n'aime pourtant aucune autre personne plus qu'elle ; & quoique mon cœur soit un peu plus à moi qu'il n'étoit autrefois, Cinthie ne laisse pas d'être toûjours la maîtresse de ce qui peut en être occupé ; je l'aime tendrement, je l'estime autant qu'on la peut estimer ; je donnerois ma vie pour son service, si j'en trouvois l'occasion : mais par l'effet d'une tiedeur dont je ne sçaurois dire la cause, je sens bien que je la dois plûtôt nommer ma premiere amie que ma maîtresse. Mais pensez vous que Cinthie se contente de ce partage, lui repliquai-je ? & qu'encore qu'il soit vrai que vous n'ai-

miez rien plus qu'elle, il ne lui ſoit pourtant pas fort fâcheux de ne l'être plus autant qu'elle l'étoit. Ce que vous dites peut arriver, reprit Iphile ; mais je ſuis certain que cela ne produira jamais aucun mauvais effet de la part de Cinthie, elle m'aime fort ; & quand elle ne m'aimeroit pas, elle eſt naturellement trop conſtante pour changer de ſentiment pour moi : elle ſe plaindra peut-être de mon procedé ; mais je ſçai trop le pouvoir que j'ai ſur ſon eſprit, pour douter qu'il ne me ſoit facile de l'appaiſer : & puis, Liſicrate, comment devineroit-elle mon changement ? Je lui écris avec la même tendreſſe qu'à l'ordinaire, & j'ai donné tant de pretextes apparens à mon voyage de Milo, & au ſejour que j'y fais preſentement, que Cinthie ne peut ſe defier de ce qui ſe paſſe dans mon ame ; & peut-être même qu'avant qu'elle le ſçache, elle y ſera entierement rétablie : car enfin comme ma tiedeur n'a point de cauſe legitime, elle ne peut pas long-tems durer ; & ſi une fois elle ceſſe, j'aimerai beaucoup plus Cinthie que je ne l'ai jamais aimée. Voilà, Seigneur, quels étoient les ſentimens d'Iphile, & je croi qu'il commençoit déja à ſentir qu'inſenſiblement il naiſſoit dans ſon cœur un certain deſir de revoir Cin-

thie, qui lui ſembloit être une marque aſſurée que ſa tiedeur diminuoit, lors qu'il arriva une avanture qui fit changer de face à ſes affaires, & qui les a depuis reduites dans une ſi fâcheuſe extrêmité, qu'il a payé de ſa vie les fautes que ſa legereté lui avoit fait commettre. Cinthie qui dans l'extrême tendreſſe qu'elle avoit pour Iphile, parloit inceſſamment de lui avec ſa chere Daniſire, diſcourant un jour ſur le long ſejour qu'il faiſoit à Milo, donna l'occaſion à ſon amie de lui dire qu'elle craignoit que ce ne fût une marque de refroidiſſement qui ne lui fût pas avantageuſe, & qu'elle lui conſeilloit d'écrire ſecretement à quelqu'une de ſes amies de Milo, pour ſçavoir ce que ſon amant y pouvoit faire ſi long-tems. Ah! Daniſire, s'écria Cinthie, aux Dieux ne plaiſe que je faſſe l'injuſtice à mon amant de le ſoupçonner d'aucun changement: il m'a donné trop de preuves de ſon amour, pour pouvoir douter de ſa force & de ſa durée; & dans la confiance que j'ai en ſes paroles, je croirois moins à mes propres yeux, qu'à ce qu'il me diroit. Mais, lui repliqua Daniſire, n'avez vous pas cent exemples de la legereté des hommes plus extraordinaires mille fois que celui là? Vous n'avez jamais mis la fidelité d'Iphile à au-

eune épreuve; & tout ce que vous pouvez dire de lui, c'eſt que depuis deux années entieres il ne s'eſt attaché qu'auprés de vous. Mais, Cinthie, qui a-t'il vû à Milo qui vous vaille? Il vous a aimée, parce qu'il vous a trouvée aimable: il a depuis perſiſté dans ſon deſſein, ſeulement parce qu'il eſt peut-être de ceux qui s'efforcent de ſurmonter tout ce qui leur paroît difficile à vaincre; & maintenant vous l'aimez plus qu'on n'a jamais aimé. Sans mentir voilà un homme bien éprouvé, & je ne ſuis pas ſurpriſe de vous voir ſi fort perſuadée de ſa fidelité. Mais, Daniſire, interrompit Cinthie, que voudriez-vous que je fiſſe pour m'en aſſurer? Je voudrois, reprit Daniſire (qui eſt d'une humeur fort défiante) qu'à preſent que vous êtes éloignée d'Iphile, & que ſa fidelité n'eſt plus ſoûtenuë de vôtre vûë, vous lui écriviſſiez une lettre comme ſi vous ne l'aimiez plus, & que vous l'euſſiez entierement oublié. S'il vous aime veritablement, il reviendra plus ſoûmis & plus empreſſé que jamais, vous redemander le cœur qu'il croira que vous lui aurez ôté; & alors vous ſerez juſtement perſuadée de la force de ſon amour, puiſque vous connoîtrez qu'il aura même reſiſté à l'apparence de vôtre infidelité: car, Cinthie,

tenez pour maxime, que si l'on n'aime assez fortement pour suppléer par un excés de constance à la legereté de la personne aimée, on ne sçait point aimer parfaitement. Mais, Danisire, reprit Cinthie, qui avoit une extrême répugnance à faire ce qu'on lui conseilloit, ne songez-vous point à la douleur du pauvre Iphile, quand il me pourra croire infidelle, & pensez-vous que la tendresse que j'ai pour lui, puisse permettre que je donne ce déplaisir à un amant qui m'est si cher? Ah! ma chere Cinthie, reprit Danisire, que cette douleur sera suivie d'une grande joïe, quand l'amoureux Iphile connoîtra que vôtre mépris ne fût qu'une feinte, & qu'il goûtera bien mieux le plaisir de vous trouver fidele aprés en avoir douté, que s'il n'avoit jamis eu de sujet de craindre vôtre inconstance! Cinthie se rendit à cette consideration, & se resolut à faire ce que son amie lui conseilloit, à la premiere occasion qu'elle en trouveroit. Elle ne l'attendit pas même fort long-tems; car justement le lendemain du jour qu'elle avoit eu cette conversation avec Danisire, nous resolûmes Iphile & moi d'aller à Sparte pour voir faire le serment d'un de leurs Rois nouvellement élû, entre les mains des Epho-

res. Cette ceremonie étoit une des choses les plus curieuses qui pût se voir en Grece; & nous étions si proche de Sparte, que nous aurions été coupables d'une extrême negligence, si nous avions manqué à la voir. Nous partîmes donc de Milo, Iphile, Philandre, & moi, & nous prîmes la route de Sparte: mais avant que de partir, Iphile écrivit un billet fort tendre à Cinthie, pour lui exprimer la douleur qu'il avoit, d'être obligé de faire ce voyage sans lui dire adieu, & l'impatience qu'il auroit d'en revenir. Quand Cinthie reçût ce billet, elle pensa se repentir d'avoir pû douter un seul moment de la fidelité d'Iphile, & témoigna tout de nouveau à Danisire qu'elle ne pouvoit se resoudre à lui rien écrire de fâcheux: mais cette soupçonneuse amie lui fit si fort la guerre de sa foiblesse, qu'elle en eût de la confusion; de sorte qu'elle fit une réponse à son amant dans des termes rudes & méprisans; & pour l'appuyer de quelque action vraisemblable, elle revint à Milo deux jours aprés, afin qu'Iphile apprenant que son retour avoit été beaucoup plus prompt qu'elle ne l'avoit resolu, pût croire qu'elle avoit changé de sentimens pour lui, aussi bien que de dessein de demeurer six mois à la campagne. Si toutes ces choses

se fussent faites dans un autre tems, elles auroient assûrement produit l'effet que Cinthie & Danisire en attendoient : mais comme Iphile s'étoit fait une habitude de ne point voir Cinthie, & qu'il n'étoit pas encore revenu de sa tiedeur, les choses se passerent tout d'une autre maniere; car, Seigneur, il n'eût pas plûtôt lû la lettre de Cinthie, qui étoit assûrement brusque & méprisante, que me regardant avec beaucoup de moderation : les Dieux me font plus de graces que je n'en osois esperer, Lisicrate, me dit-il; & par une bonté toute particuliere, ils m'épargnent le remors que j'aurois eû d'avoir quitté Cinthie, en l'obligeant à me quitter la premiere. Hé bien, poursuivit-il avec un souris aigre & dédaigneux, vous serez obéïe, fiere & parjure Cinthie ; & puis que le parti vous plaît, je l'accepte de tout mon cœur. Comment, lui dis-je tout épouvanté, la perte de Cinthie ne vous touche pas plus que cela ? & vous voulez que j'aille contre la destinée, reprit-il ? Voyez ce que cette injuste personne m'écrit, & puis jugez vous-même si je n'ai pas raison d'en user comme je fais? A ces mots il me presenta la lettre qu'il tenoit, qui, si je m'en souviens, étoit conçûë en ces termes.

J'Ai une extrême joïe, Iphile, que « vôtre negligence pour moi soit sui- « vie d'un voyage à Sparte; car par l'une « vous m'avez delivrée de vos importu- « nitez, & par l'autre vous me délivrez « même de vôtre vûë. J'aiderai de mon « côté à rendre cette absence assez longue, « pour vous donner le tems de faire une « nouvelle maîtresse au lieu où vous êtes; « mais sur tout choisissez la belle & ver- « tueuse, pour ne me faire pas rougir de « vous avoir voulu du bien. Quant à moi, « je vous avertis que vous ne devez plus « rien esperer en mon cœur : car le devoir « & l'inclination le portent ailleurs pour « jamais. «

Quand j'eus achevé de lire cette lettre, je fus quelque tems aussi surpris de voir ce qu'elle contenoit, que l'avoit paru Iphile : mais à la fin aprés y avoir bien songé, il me vint dans l'esprit que ces termes étoient trop méprisans & trop rudes pour pouvoir être veritables; & communiquant ma pensée à Iphile, je tâchai de le faire entrer dans mon sens : car en effet il y avoit si peu de vrai-semblance qu'une personne aussi ferme que Cinthie changeât ainsi de sentimens, sans qu'il lui en

parût aucune cauſe legitime, que je ne fi
nul doute que ce ne fût une petite épreuve
où elle vouloit mettre ſon amant. Or ſi
cela eſt, Iphile, lui diſois-je, vous ne devez pas prendre la choſe comme vous la prenez; au contraire, il faut que vous écriviez une lettre touchante à Cinthie, & que vous vous plaigniez reſpectueuſement de ſon procedé, afin de l'obliger à vous avoüer que ce qu'elle a fait eſt une feinte, & qu'elle vous aime plus que jamais. Vous dites, Liſicrate, reprit Iphile, qu'il faut que j'écrive une lettre touchante à Cinthie, aprés celle que je viens de recevoir de ſa part. Oüi, ſans doute, il le faut, repliquai-je; & vous ne pouvez y manquer, ſans vous attirer le blâme de toute la terre : car qui vous a dit que cette lettre n'eſt point contrefaite ? Peut-être quelques-uns de vos rivaux a découvert l'amitié que Cinthie a pour vous, & ſe ſert de cet artifice pour vous broüiller ; & quand cela ne ſeroit pas ainſi, les bontez que la charmante Cinthie a euës pour vous, meritent bien que vous hazardiez une lettre pour la ramener. Je vous proteſte que je n'en ferai pourtant rien, répondit Iphile. Si Cinthie a fait une faute, elle en portera la peine, & je lui apprendrai à ménager un peu mieux un amant une autrefois. Sa lettre

me

me tire d'affaire ſur ſon chapitre, & il n'y a perſonne qui la voïe, qui ne tombe d'accord que je ſuis diſpenſé d'avoir de la fidelité pour elle aprés une telle lettre. Puiſque je ſuis donc honnêtement dégagé, il me ſuffit pour ma gloire & pour mon repos. Et en effet Seigneur, cet injuſte amant demeura ferme dans la reſolution de ne point écrire à Cinthie ; & quoi qu'un reſte de la paſſion qu'il avoit euë dans l'ame, le ſollicitât en ſecret de ne pas rompre avec elle de cette maniere, il ſurmonta tous les mouvemens de cette paſſion, & retourna à Milo, ſi bien guéry de l'amour qu'il avoit euë pour Cinthie, qu'il y avoit quatre jours entiers que nous y étions, qu'il ne ſongeoit ſeulement pas à demander des nouvelles de cette aimable fille. Elle qui l'aimoit avec une tendreſſe inconcevable, & qui s'étoit perſuadée lors qu'il ne lui avoit point fait de réponſe, que c'étoit dans la penſée qu'une lettre n'étant pas aſſez forte pour la ramener, il étoit plus à propos qu'il fit cette entrepriſe lui-même, crût encore lors qu'elle ſçut ſon retour à Milo, que ce qui l'empêchoit de la venir voir, c'étoit la crainte de lui déplaire : de ſorte que pour lui en donner la hardieſſe, elle lui écrivit une lettre fort obligeante. Il y répondit

avec toute la retenuë & toute la soûmission qu'un aussi honnête homme que lui devoit avoir pour une personne aussi charmante que Cinthie, & dont il avoit été fort aimé; mais ce fut pourtant dans des termes si secs, que cette belle fille n'eût pas besoin d'une plus forte preuve pour être persuadée de l'inconstance de son amant. Ce fut alors qu'elle se repentit, (quoi que trop tard) d'avoir suivi les conseils de Danisire: & comme elle croyoit avoir commis la premiere faute, & que la tendresse l'emportoit sur la fierté dans son ame, elle écrivit des lettres si touchantes à Iphile, qu'il falloit que son malheur l'eût aveuglé, pour ne revenir à ces marques de la bonté de sa maîtresse. Mais enfin, Madame, son mauvais destin en avoit ordonné de cette sorte, & quoique la pauvre Cinthie pût faire, il lui fut impossible d'obliger seulement Iphile à l'aller voir. Je ne suivis pas son exemple; car je lui rendis plusieurs fois mes devoirs: mais comme elle étoit fort sage, & qu'elle apprehendoit de ne pouvoir parler d'Iphile sans donner quelques marques de foiblesse qui lui fut désavantageuse, elle évita si soigneusement, les occasions de me parler en particulier, qu'il me fut impossible d'apprendre ses

ſentimens ſur cette avanture. Il ſe paſſa un mois entier de cette ſorte, pendant lequel Cinthie tomba malade d'une fiévre trés-violente, qui donna de la crainte à tous les Medecins pour ſa vie dés les premiers jours de ſa maladie. Quand elle s'apperçût du danger où l'on la croyoit, elle voulut donner une derniere marque de tendreſſe à Iphile, qui lui pût perſuader qu'elle l'avoit aimé juſques à la mort; & dans cette penſée elle lui écrivit la plus tendre & la plus obligeante lettre qu'il lui fut poſſible d'écrire : mais, Seigneur, le Ciel avoit reſolu la perte d'Iphile ; car bien loin de ſe rendre à cette derniere preuve de l'affection de ſa charmante maîtreſſe, il ſembloit, à voir, comme il reçut cette lettre, qu'il s'étoit dépoüillé de ſon cœur & de toutes ſes inclinations, en ſe dépoüillant de l'amour qu'il avoit eu pour Cinthie. En effet, il avoit juſques alors paru tendre & pitoyable, même pour les gens indifferens; & dans cette occaſion, il témoigna une dureté de cœur ſi effroyable, que j'en fus épouventé. Il lut la lettre de Cinthie ſans émotion & ſans douleur ; & au lieu de courir chez elle ſçavoir l'état de ſa ſanté, & lui témoigner ſa reconnoiſſance pour une marque de bonté auſſi particuliere que celle qu'il en

recevoit, il dit froidement à l'eſclave qui lui avoit apporté la lettre de cette aimable fille, qu'il étoit fort fâché de ſa maladie, mais qu'il ne croyoit pas qu'il fut poſſible qu'elle mourût d'un mal dont il étoit ſi bien gueri; que cependant il ne manqueroit pas de l'aller voir ce jour-là, & que c'étoit cette reſolution qui l'empêchoit de lui faire réponſe. Quand j'entendis prononcer ces mots à Iphile, & que pour m'éclaircir de ce qui l'obligeoit à les dire, je ſçûs de cet eſclave que Cinthie étoit fort malade, je ſortis des bornes que je m'étois preſcrites avec Iphile; & rompant toutes les meſures que deux amis particuliers ont accoûtumé de garder ſur leurs petites affaires, je fis des reproches ſi cruels à cet injuſte amant, que je penſai épuiſer toute ſa moderation. Allez, ingrat, lui diſois-je, homme indigne de porter ce nom, je ne veux plus d'un ami tel que vous; & la dureté de cœur que vous témoignez pour une des plus aimables perſonnes du monde, à qui vous avez obligation, me perſuade ſi fort que vous n'avez ni tendreſſe ni reconnoiſſance, que je renonce à vôtre amitié pour jamais. Iphile ſoûrioit à tout ce que je lui diſois, & me répondoit pour toutes choſes, que ſi je voulois bien examiner ſon procedé,

je trouverois qu'il étoit bien plus honnête que s'il étoit plus obligeant : car, Lisicrate, me disoit-il, à quoi bon tromper Cinthie, en lui témoignant de la passion pour elle, puis que je n'en ai, ni n'en veux plus avoir ? Il est bien plus juste de contribuer à sa guerison, en la traitant comme je fais, qu'il ne le seroit de l'abuser par un feint empressement. Quand elle se sera absolument vaincuë, je ferai tous mes efforts pour devenir de ses amis : je lui rendrai tous les services dont je serai capable; mais puis que j'en veux venir de cette sorte à la bonne amitié, il est de mon honnêteté de travailler à y faire venir Cinthie aussi bien que moi. Voilà, Seigneur, quel étoit le raisonnement de l'inconstant Iphile, & il en porta si loin les effets, que le même jour qu'il avoit reçû la lettre de Cinthie, & qu'il avoit promis de l'aller voir, il s'engagea dans une partie de campagne, où il fut quinze jours entiers sans revenir à Milo, ni sans donner aucunes de ses nouvelles à Cinthie. Cette belle fille, que l'ingratitude de son amant avoit touchée jusques à l'ame, fut si fort outrée de ce procedé, qu'elle en pensa mourir de douleur; mais comme elle avoit de la jeunesse & de la force d'esprit, elle surmonta la violence de la fiévre, & fut en état de

sortir de sa chambre avant qu'Iphile revint de son voyage. Je l'avois vûë plusieurs fois pendant sa malade, & elle m'avoit fait l'honneur de me faire souvent ses plaintes de l'inconstance d'Iphile, dont elle parloit pourtant toûjours avec une moderation & une tendresse inconcevables : mais environ trois ou quatre jours avant celui où je lui avois dit qu'Iphile devoit revenir, elle me parut beaucoup plus inquiete qu'à l'ordinaire, & je croyois remarquer dans ses yeux & dans ses actions qu'il lui passoit quelque grande resolution dans l'esprit. Elle révoit quelquefois avec un extrême attachement ; & quand elle sortoit de cette réverie, elle faisoit une action de la tête & des mains, comme si elle se fût déterminée à quelque chose de fort extraordinaire. Je lui demandois quelquefois ce que tout cela vouloit signifier ; mais elle me disoit qu'elle ne le sçavoit pas elle-même, & qu'il lui passoit tant de choses differentes par la tête, qu'elle seroit bien empêchée à me dire laquelle de toutes l'obligeoit à faire les actions que je remarquois. Je croyois bonnement ce qu'elle me disoit, & je ne l'importunois plus de m'en dire davantage : Mais, Seigneur, j'étois bien abusé d'attribuër l'inquietude de Cinthie à la cause qu'elle lui

donnoit ; elle en avoit une bien plus extraordinaire ; & pour vous l'apprendre en peu de mots, & finir un recit dont la longueur vous paroît possible déja fort ennuyeuse, je vous dirai, s'il vous plaît, que la belle Cinthie, qui naturellement étoit fiere, conçût une telle confusion d'avoir fait tant de choses pour rappeler un ingrat qui l'avoit méprisée, que pour se mettre hors d'état d'éprouver jamais une pareille avanture, elle resolut de se renfermer dans une maison de Vierges voilées qui s'étoient établies depuis fort peu de tems à Milo. Il lui fut aisé d'executer cet injuste dessein ; car outre qu'elle étoit maîtresse absoluë de ses actions, n'ayant ni Pere ni Mere, & demeurant chez une vieille Tante qui lui donnoit toute la liberté qu'elle souhaitoit, c'est encore qu'il y avoit si peu d'apparence qu'une personne comme elle fût capable de prendre une pareille resolution, que quand même elle eût observé moins de secret qu'elle ne faisoit, il ne fût jamais venu aucun soupçon de cette entreprise dans l'esprit de tous ceux qui la connoissoient. Danisire fut dont la premiere abusée sur ce chapitre ; & quoi qu'elle remarquât de l'inquietude dans toutes les actions de Cinthie, & qu'elle lui vît mettre beaucoup

de petits ordres à ses affaires, dont elle n'avoit point accoûtumé de se mêler, elle attribuoit tout cela au desir que Cinthie avoit de donner de l'occupation à son esprit, pour en bannir plus facilement l'idée de l'inconstant Iphile. Cinthie disposa donc toutes choses pour sa retraite, sans qu'aucune personne en eût le moindre soupçon ; & lors qu'elle fut resoluë, elle m'envoya querir, & m'ayant fait entrer dans son cabinet, elle me dit que ne se trouvant pas encore assez tranquille sur ce qui regardoit Iphile, pour s'exposer à le voir, ni à le reconnoître à son retour, elle étoit resoluë d'éviter l'un & l'autre par un petit voyage à la campagne, & que pour ce dessein elle partiroit le lendemain du jour qu'elle me parloit, pour aller à la maison de Danisire qui l'y attendoit depuis quelques jours ; mais qu'avant que de partir, elle vouloit écrire une derniere lettre à Iphile pour lui reprocher son infidelité, & pour l'avertir de certaines choses qui les concernoient l'un & l'autre ; qu'elle me prioit de lui remettre cette lettre entre les mains, & de ne trouver pas étrange si elle me l'envoyoit cachetée, parce qu'il y auroit des choses dedans qu'elle étoit bien aise qu'Iphile vît plûtôt que moi. Je lui promis de faire tout

ce qu'elle ſouhaiteroit, & ſur cette aſſurance elle me donna une lettre cachetée, & me pria de la rendre à Iphile auſſi-tôt aprés ſon arrivée, qui devoit être dans deux jours, & juſtement celui d'aprés la journée que Cinthie diſoit avoir choiſie pour aller chez Daniſire. Si j'euſſe eu le moindre ſoupçon du deſſein de Cinthie, je l'euſſe facilement remarqué: car elle me parut avoir une alteration extraordinaire dans l'eſprit en me parlant, & il me ſembloit même qu'elle avoit plus de douleur dans les yeux, que je ne lui en avois jamais vû: mais j'attribuai tous ces differens mouvemens à la violence qu'elle ſe faiſoit, en parlant d'Iphile avec la moderation qu'elle gardoit lors qu'elle en parloit. Enfin, Seigneur, je donnai mille cauſes à ſon émotion, ſans ſonger jamais à la veritable; & l'ayant quittée dans cet état, le lendemain ſi-tôt qu'il fut jour, elle fit atteler un chariot, & ſe fit mener aux Vierges voilées. Cette action ne fit d'abord aucun bruit dans la Ville; car tous ceux qui avoient ſçû chez Cinthie qu'elle étoit ſortie fort matin en chariot, ſçûrent en même tems qu'elle étoit allée voir Daniſire à la campagne; & Cinthie avoit ſi abſolument défendu à ſon charton, & à un eſclave, qui l'avoient conduite aux

Vierges voilées, de le dire à personne; qu'ils étoient les premiers à publier que Cinthie étoit chez Danisire. Deux jours se passerent de cette sorte, au bout desquels Iphile revint à Milo ; & je ne sçus pas plûtôt qu'il étoit descendu de cheval, que je le fus trouver dans sa chambre où il s'étoit retiré pour changer d'habit, & lui donnai la lettre de Cinthie. Il l'ouvrit promptement, pour voir si elle ne souhaitoit point quelque service de lui ; mais il fut extrêmement surpris de voir qu'elle contenoit ces paroles.





LA TROP CONSTANTE

CINTHIE,

A L'INFIDELLE

IPHILE.

CE n'eſt ni pour vous rappeller, ni «
pour vous faire des reproches, que «
je vous écris aujourd'hui ces lignes, «
Iphile; vous êtes indigne de l'un, & «
je ſuis incapable de l'autre; mais c'eſt «
pour vous avertir que je vous prive pour «
jamais d'un objet de vôtre mépris, qui «
l'étoit autrefois de vôtre amour, & qui «
le devoit être éternellement de vôtre re- «
connoiſſance. Peut-être conſidererez- «
vous plûtôt l'action que je fais, com- «
me un effet de l'indulgence de l'amour «
envers vous, que comme une punition «
de vôtre infidelité. Mais, Iphile, tout «
ce que vous en penſerez m'eſt indiffe- «
rent; & quand il vous reſteroit encore «

» aſſez de tendreſſe dans l'ame pour vous
» donner quelque remords de ce que vous
» me forcez de faire, je ſuis aſſez genereu-
» ſe pour ne vous en point ſouhaiter, &
» pour ne deſirer jamais d'autre punition
» de vôtre crime que vôtre crime même;
» je vous ai trop aimé pour ne cherir pas
» encore vôtre repos, & je demanderai
» toute ma vie aux Dieux de rendre vos
» jours auſſi fortunez que les miens ſeront
» miſerables, & de prendre le cœur de
» Cinthie ſeul pour l'objet de la vengean-
» ce que merite la perfidie de l'inconſtant
» Iphile.

Iphile changea pluſieurs fois de couleur pendant la lecture de cette lettre, & lors qu'elle fut finie, il me la preſenta en me regardant languiſſamment, & ſe laiſſa tomber ſur une ſiege qui étoit proche de lui, où il demeura appuyé ſur une de ſes mains ſans prononcer une ſeule parole. Pour moi j'étois ſi empêché à deviner ce que ces mots de privation pour jamais, de remords, & d'autres choſes ſemblables qui étoient dans la lettre de Cinthie vouloient ſignifier, qu'Iphile eût demeuré long-tems dans ſa réverie, ſans que j'euſſe ſongé à l'en tirer, s'il ne fût entré un eſclave de Daniſire dans la chambre où

nous étions. Cette amie de Cinthie qui se jugeoit en partie coupable de tous les maux que cette belle fille ressentoit, se croyant chargée de sa consolation, n'eut pas plûtôt passé quelques jours à donner des ordres necessaires à sa maison de campagne, que n'apprenant point des nouvelles de Cinthie, elle étoit revenuë à Milo pour en sçavoir ; mais elle avoit été bien étonnée de voir que les premiers qui la rencontrerent lui en demanderent, & que tout le monde la croyoit avec elle à la campagne. Elle étoit promptement couruë chez elle pour s'enquerir de la cause de ce bruit, mais elle n'en avoit appris autre chose, sinon qu'elle étoit partie fort matin il y avoit deux jours, & qu'elle avoit dit à tout le monde qu'elle alloit chez Danisire : de sorte que Danisire ne sçachant que penser de cette avanture, envoya son esclave chez moi pour me demander si je n'en sçavois point quelque plus grande particularité. Je vous laisse à penser, Seigneur, quelle fut ma surprise quand je vis un esclave de Danisire, qui me demandoit des nouvelles de Cinthie. Je crûs d'abord que je n'avois pas bien entendu, & que c'étoit au contraire qu'il m'en venoit apporter ; mais quand aprés l'avoir questionné nous sçûmes tout ce

que je vous viens d'apprendre de l'inquietude de Danisire, nous courûmes en diligence chez elle, Iphile & moi, où aprés avoir témoigné nôtre commun étonnement, nous envoyâmes querir le charton de Cinthie, duquel aprés bien des prieres & bien des menaces, nous tirâmes enfin l'éclaircissement de le verité. Quand Iphile entendit prononcer ce mot de Vierges voilées, il fit un grand cri, & interrompant précipitamment cet homme : Vous dites, mon ami, lui dit-il, que vous avez conduit vôtre maîtresse aux Vierges voilées ? Oüi, Seigneur, repliqua t'il ; & ce qu'il y a de plus, c'est que je l'y ai vûë entrer, & que depuis qu'elle y est je lui ai porté beaucoup de choses. Iphile n'entendit qu'à peine ces derniers mots : car, Seigneur, il n'avoit pas plûtôt été confirmé dans la pensée que Cinthie étoit aux Vierges voilées, qu'il sentit que toute sa tendresse pour elle se réveilloit, & le remords, la douleur & la confusion s'emparerent si fort de son ame, qu'il en perdit l'usage de raison, & tomba évanoüi sur un lit de repos, qui étoit dans le cabinet de Danisire, où nous étions alors. J'avois été si touché de cette nouvelle, & Danisire en étoit si transportée, qu'à peine avions-nous la force de secourir le

pauvre Ipile ; mais enfin le charton de Cinthie ayant appellé du monde, nous le fîmes revenir à lui, mais on peut dire qu'il y revint pour son malheur ; car, Seigneur, l'image de son crime se presentant toute entiere à son esprit, Cinthie voilée pour lui, & toute sa felicité perduë par sa seule faute, lui repassant dans l'imagination, lui faisoient penser & dire des choses si pitoyables que nous en étions touchez jusques à l'ame. Il fut une heure entiere à se tourmenter de cette sorte, au bout de laquelle nous fumes, Danisire, lui, & moi, au lieu de la retraite de Cinthie, pour la voir. On nous dit d'abord qu'elle n'étoit pas visible ; mais Danisire dit tant de choses à celle des Vierges qui lui parloit, qu'elle lui fit promettre de faire ses efforts pour nous l'emmener : Et en effet, Seigneur, on nous fit entrer dans une grande salle voûtée, qu'une grille de fer separoit par le milieu, & à peine y avions-nous demeuré un quart d'heure, que nous vîmes paroître Cinthie de l'autre côté de cette grille, mais si pâle & si languissante que nous pensâmes mourir de pitié en la voyant. Elle étoit vétuë d'une grande robe blanche qui lui traînoit jusques à terre. Les manches qui en étoient larges & longues, étoient rattachées sur

le bras d'une boutonniere de ſoye noire. Une ceinture de même couleur la ceignoit par deſſus les hanches, & laiſſant voir la forme de ſa taille, retomboit à terre terminé par deux groſſes houpes de ſoye. Elle avoit un voile de gaze blanche fort claire ſur le viſage, qui lui en cachoit la moitié; & dans cet état elle parut ſi majeſtueuſe aux yeux d'Iphile, & la langueur qui paroiſſoit dans ſes yeux & dans ſes actions, lui donna tant de tendreſſe & d'amour, qu'il m'a juré depuis qu'il n'avoit jamais ſi violemment aimé Cinthie, que dans cet inſtant. Si-tôt que cette charmante fille l'apperçut elle détourna ſes beaux yeux de deſſus lui, & prenant la parole avec un ton de voix doux & languiſſant: Que ſouhaitez-vous de moi, Iphile, lui dit-elle, & pourquoi venez-vous juſques dans ce ſaint lieu troubler le repos d'une perſonne qui vous laiſſe paiſiblement joüir du vôtre? Ces paroles & la maniere avec laquelle Cinthie les prononça, nous tira à tous les larmes des yeux, & Iphile en fut ſi touché, qu'il penſa tomber dans le même déſordre où il avoit déja été chez Daniſire. Ah! Madame, s'écria-t'il avec un profond ſoûpir, accompagné de ſanglots: Eſt-il poſſible que la plus raiſonnable perſonne du monde ſoit capable de

commettre l'injuſtice que vous voulez vous faire à vous même? Quoi, Madame! vous ſerez l'innocente & l'offenſée, & vous vous puniſſez des crimes du coupable & de l'offenſeur? Ah! Madame, revenez à vous, s'il vous plaît, haïſſez un miſerable qui ne merite plus l'honneur de vôtre amitié, mais ne vous haïſſez pas vous-même, vous qui meritez l'amour de toute la terre. Nous nous joignîmes à Iphile, Daniſire, & moi, pour faire comprendre à Cinthie l'injuſtice qu'elle ſe faiſoit, en ſe retirant ainſi de la ſocieté civile pour un ingrat qui ne le meritoit pas; mais elle nous répondit que ce n'étoit pas par la conſideration d'Iphile ce qu'elle en avoit fait, & que c'étoit pour ſa ſatisfaction particuliere. Quoi, ma chere Cinthie, lui diſoit Daniſire, vous trouvez vôtre ſatisfaction particuliere à m'abandonner, moi qui vous aime ſi tendrement: ſouffrez donc au moins que je vous ſuive dans vôtre retraite, & me laiſſez participer à la punition, puis que je ſuis la cauſe du crime. Vous ſçavez, Daniſire, que ce que vous me demandez eſt impoſſible, reprit Cinthie, puis qu'on ne reçoit point de Veuves dans cette maiſon: Hé puis, Daniſire, pourſuivit-elle avec un profond ſoûpir, il faut une tendreſſe à é-

touffer, & le ſouvenir d'un amant infidelle à rappeller, pour avoir des occupations agreables dans un lieu comme celui-ci : Croyez-moi, les perſonnes auſſi indifferentes que vous l'avez été, paſſeroient mal leur tems dans une ſolitude; & ce qui fait la felicité d'une amante mépriſée, cauſeroit le ſuplice d'une ame libre & dégagée. Mais, Madame, interrompis-je, vous n'êtes plus tout ce que vous nous dites là ; car non ſeulement Iphile n'eſt plus cet amant ingrat, qui connoiſſoit ſi peu ſa felicité, mais il eſt le plus ſoûmis & le plus repentant de tous les coupables du monde. Ah! Liſicrate, interrompit elle, n'en dites pas davantage, s'il vous plaît ; quand Iphile ſeroit tel que vous le repreſentez, cela n'apporteroit aucun obſtacle à mon deſſein: Je ne veux point d'un cœur qui m'a pû échaper une fois; & pour vous montrer que je lui tiendrai fort exactement ce que je lui ai promis par ma lettre, c'eſt que bien loin de le rappeller, je le quitte pour jamais. Et en effet, Seigneur, Cinthie nous fit une profonde reverence en prononçant ces dernieres paroles; & quoi que nous lui puſſions dire pour l'arrêter, elle ſe retira, ſans qu'il ait jamais été en nôtre pouvoir de l'obliger à revoir Iphile depuis ce jour ; au contraire elle nous dit

ſi fortement à Daniſire & à moi, qu'elle ne nous verroit jamais non plus que lui, ſi nous lui en parlions davantage, que nous fûmes contraints de nous taire, & de la laiſſer executer toutes ſes reſolutions. Cette fermeté de Cinthie, deſeſpera ſi fort le repentant Iphile, que ſi je ne l'euſſe ſoigneuſement obſervé, il fût allé ſe poignarder ſur la porte du lieu où ſa Maîtreſſe étoit renfermée; mais je le quittois ſi peu, & je lui diſois tant de choſes pour le conſoler, qu'il lui fut aiſé de juger qu'il lui ſeroit impoſſible d'executer ſon deſſein tant qu'il ſeroit auprés de moi; de ſorte que pour ſe faciliter les moyens d'en ſortir, il feignit d'être entierement gueri; & lors qu'il s'apperçut que je ne l'obſervois plus tant, il ſe déroba de moi, & s'enfuit ſecrettement dans l'Iſle de Cerigo, où j'ay ſçu depuis par un eſclave qui l'y ſuivit, & que j'ai trouvé en Cypre lors que j'y ay paſſé, qu'il s'étoit empoiſonné, & qu'il s'étoit délivré par une prompte mort, & de ſon remords, & de ſon amour. Pour moi, quand j'eus été aſſez long-tems à Milo pour prendre l'eſperance d'y voir revenir mon ami, & que je vis que je n'en recevois aucunes nouvelles, je quittai cette Iſle fatale, où j'avois perdu ce que j'aimois le plus au monde, & je me ſuis retiré

dans celle-ci, où j'ai ſçû par quelques lettres de Daniſire que j'y ai reçûë, que Cinthie n'a pas encore fait ſes derniers Vœux, mais qu'elle mene une vie ſi pitoyable, qu'on ne ſçait lequel eſt le plus à plaindre, ou de Cinthie vivante, ou d'Iphile mort. Voilà, Seigneur, le fidelle recit des avantures que vous avez deſiré de ſçavoir de moi ; & j'eſpere qu'aprés l'exemple que Philimene vous a apporté des maux qu'a produit l'amour d'inclination dans la perſonne de Celie, & celui que je vous donne des ſiniſtres effets de l'amour qu'Arpalice vous dépeignoit il n'y a pas fort long-tems, ſous le nom de l'amour tranquille, vous avoüerez avec moi que l'amour galand eſt bien plus commode, & bien meilleur a ſuivre que tous les autres ; & pour appuyer ce que je dis par un exemple, comme j'ai déja renverſé les opinions contraires par un autre, je vous dirai que pendant que l'amour d'inclination & l'amour tranquille produiſoient des effets ſi malins à Cypre & à Milo, l'amour galand me rendoit l'homme du monde le plus heureux ; car dans ce tems je fis trois ou quatre maîtreſſes fort agreables, je leur donnai des divertiſſemens où je participois avec plaiſir, & je goûtois la felicité de la vie, pendant qu'Iphile ſe

creusoit le tombeau où il s'est enseveli.

Ce que vous dites ne détruit pas mon opinion, poursuivit le Prince de Fez, lors que Lisicrate eût cessé de parler : car l'exemple de quelques particuliers ne renverse pas une proposition generale ; mais je suis pourtant d'avis que nous finissions nôtre dispute pour aujourd'hui, car il me semble que la curiosité que la Princesse a euë de sçavoir mes avantures doit être satisfaite depuis que nous sommes ici, & qu'il y auroit de l'injustice à moi de la priver plus long-tems d'une compagnie aussi divertissante que la vôtre, aprés l'avoir déja tant ennuyée par le recit qu'on lui fait de ma vie. Toute la galante troupe à qui ce compliment étoit adressé, n'eût pas manqué de témoigner au fils de Haly la reconnoissance qu'elle avoit pour sa civilité, si elle n'eût apperçû la belle Alcidamie sur la terrasse qui s'avançoit vers le cabinet des tristes avantures. Le Prince de Fez & tous ceux qui l'avoient accompagnée, en sortirent promptement pour aller au devant d'elle ; & comme ce que la Princesse venoit d'apprendre de Haly, le lui rendoit encore plus considerable que le service qu'elle en avoit reçû, elle l'aborda avec toutes les marques de respect & d'estime, qu'un Prince tel que celui-là devoir

attendre d'une Princeſſe auſſi juſte que l'étoit la Souveraine de l'Iſle délicieuſe. Je vous connois aſſez bien, Seigneur, lui dit-elle, pour avoir du reſpect & de l'admiration pour vous; mais je ne ſçais pourtant pas encore tout ce que la multitude de vos grandes actions & ma curioſité m'auroient dû aprendre de vos avantures; car le recit qu'on m'en faiſoit a été interrompu par l'arrivée d'un Pilote que j'avois envoyé en courſe contre les Corſaires qui ravagent ces côtes, & j'ai ſçû de lui qu'il avoit delivré deux perſonnes des mains de ces Barbares, qu'il m'a dit être ſi belles, que j'ai commandé qu'on me les amenât ici, afin de ne vous priver pas un ſeul moment du plaiſir de voir une choſe qu'on m'a dépeinte tout à fait extraordinaire. A peine Alcidamie avoit-elle achevé ce diſcours, qu'on vit paroître le Pilote dont elle avoit parlé, conduiſant deux femmes qui euſſent pû paſſer pour les plus belles du monde, ſi elles euſſent abordé dans un lieu où la divine Alcidamie n'eût pas été connuë. Celle qui marchois la premiere, avoit la taille admirablement belle, ſes cheveux étoient chaſtains, & quoi qu'ils fuſſent retrouſſez derriere ſa tête avec toute la negligence poſſible, ils ne laiſſoient pas de paroître

aussi lustrez, que s'ils eussent été dans le dernier ajustement. Elle avoit le teint blanc & delicat, la bouche petite & d'une forme agreable : mais il étoit aisé de remarquer que les fatigues qu'elle avoit souffertes, ou quelque maladie, avoient terni une partie de l'éclat de son teint, & du vermeil de sa bouche : mais si la langueur qui paroissoit dans toutes ses actions faisoit connoître qu'une cause particuliere déroboit quelque chose à la vivacité de son teint, & à la perfection de l'ovale de son visage, elle lui donnoit pour recompense une si grande douceur dans les yeux, qu'il n'y avoit que ceux d'Alcidamie au monde, qui pussent surpasser leur beauté. En effet les yeux de cette inconnuë n'étoient pas seulement grands, bien fendus, & d'une couleur accommodante à celle de ses cheveux, mais ils avoient encore un certain éclat tendre & passionné, qui faisoit qu'on leur trouvoit en même tems, de la langueur & de la vivacité, de l'esprit & de la passion. Celle qui la suivoit n'avoit pas une beauté si délicate, ni les traits de son visage n'étoient pas si reguliers, mais elle avoit quelque chose de si majestueux dans la mine, & un charme si surprenant dans la phisionomie, qu'elle effaçoit sa compagne, bien qu'elle n'eût pas

une ſi grande beauté que la ſienne : Elle avoit une fraîcheur admirable ſur le teint, les yeux vifs & noirs, les cheveux de même couleur, la bouche un peu grande, mais fort vermeille, les dents blanches, & un certain ſouris ſpirituel ſur tout le viſage, qui la rendoit une des plus extraordinaires perſonnes du monde. Lors que ces deux belles inconnuës furent aſſez proches de la Princeſſe, pour en pouvoir être entenduës, celle des deux qui paroiſſoit avoir quelque ſuperiorité ſur l'autre, lui fit une trés-profonde reverence, & prenant la parole en langue Grecque, qu'on lui avoit dit que la Princeſſe parloit parfaitement, & qu'elle parloit aſſez bien auſſi : Vous voyez des malheureuſes, Madame, lui dit-elle, que l'éclat d'une naiſſance aſſez relevée, & les privileges d'un ſexe qui ſemble plûtôt né pour la délicateſſe, que pour les avantures extraordinaires, n'ont pû garantir des injures de la fortune, & qui viennent chercher à vos pieds une protection aſſurée contre les malices du ſort. Alcidamie qui dés l'inſtant qu'elle avoit vû ces belles inconnuës, avoit jugé à la majeſté qui paroiſſoit ſur leurs viſages, qu'elles étoient d'une condition relevée, ſe voyant confirmée dans cette penſée, par le diſcours qu'on lui venoit de faire, tendit

dir les bras à celle qui lui avoit parlé, & la regardant avec une action toute civile, & toute charmante : Je louë les Dieux, Madame, lui dit-elle, de ce qu'ils m'ont mise en état de pouvoir vous offrir mes assistances avec utilité dans un tems où vous témoignez qu'elles vous sont necessaires; & je vous proteste que les marques de grandeur qui paroissent en vos deux personnes me donnent déja une si forte inclination à vous servir, que quand la consideration de mon sexe & le droit de l'hospitalité ne seroient pas des raisons assez puissantes pour m'engager à soulager vos maux, les charmes de vôtre personne seule m'y solliciteroient assez puissamment; mais comme ce lieu n'est pas commode pour un plus long entretien, & qu'apparemment vous avez besoin de repos, je vous prie de trouver bon que je vous fasse conduire dans un appartement où vous puissiez avoir les choses que je crois vous être presentement necessaires. A ces mots elle commanda qu'on menât les deux belles inconnuës à un appartement proche du sien; & fit signe à celles de ses filles qui se trouverent les plus proches d'elles, de prendre soin qu'elles fussent bien servies. Les étrangeres furent si charmées de la bonté de la divine Princesse qui

les recevoit de cette ſorte, qu'elles ne pouvoient ſe laſſer de lui en rendre graces ; & le Prince de Fez lui en donna des loüanges ſi ſpirituelles & ſi galantes, que cela fournit à la converſation juſques au tems qu'on les vint avertir qu'on avoit ſervi. A cette nouvelle, Alcidamie preſenta la main au Prince de Fez, & ſe fit conduire par lui dans une ſalle où le ſouper étoit preparé avec une magnificence digne de la merveilleuſe Princeſſe qui le donnoit; les mets étoient délicats, tout y étoit ſuperbe & propre, & s'il n'y eut que le Prince Haly & la Princeſſe qui furent ſervis dans ce lieu, car les étrangeres s'étoient miſes au lit, & ſouhaiterent de ſouper en leur particulier. Lors qu'on fut hors de table, il ſe fit une converſation fort agreable, entre Alcidamie, Haly, & toutes les belles perſonnes qui compoſoient ſa Cour; le nombre n'en étoit pas extraordinairement grand, mais il ſembloit que le Ciel l'eût ainſi permis pour rendre galante cette Cour plus rare : Et le Prince de Fez étoit ſi ſurpris de la politeſſe & de l'agréement de tous ceux qu'il avoit vûs dans cette Iſle merveilleuſe, qu'encore qu'il y eût un objet particulier qui meritoit ſeul toute ſon admiration, il ne laiſſoit pas d'en avoir une fort grande pour tout le reſte des cho-

ſes qui ſe preſentoient à ſes yeux, & à ſon eſprit : il n'eut toutefois pas beaucoup de tems pour la témoigner ce premier ſoir ; car comme il jugea bien que la Princeſſe devoit être un peu fatiguée de ſa chaſſe du matin, & de tout ce qui l'avoit ſuivie , il ſe retira de fort bonne heure: Mais le lendemain il vit tant de nouvelles beautez , que tout accoûtumé qu'il devoit être aux choſes ſuperbes & extraordinaires, il ne pouvoit s'empêcher de trouver celles qu'il voyoit ſurprenantes ; & d'effet il en vit un fort grand nombre de cette eſpece, car la belle Alcidamie qui étoit bien aiſe de contribuer en pluſieurs manieres au divertiſſement de ſes nouveaux hôtes , donna ordre qu'on preparât toutes choſes pour aller paſſer quelques jours à cet admirable Château , qu'elle avoit ſur le bord de la Mer, & qu'on voyoit des fenêtres de ſon Palais de Plaiſance; de ſorte que le lendemain du jour que l'illuſtreHaly étoit abordé à l'Iſle délicieuſe, Alcidamie ſe fit donner un habit de campagne propre & galant,qui la rendoit encore plus belle que le jour precedent : Mais comme elle s'étoit levée fort tard , ellé n'étoit pas encore achevée d'habiller , quand les deux belles inconnuës envoyerent ſçavoir ſi elles ne l'incommoderoient point de venir lui

faire la reverence. Alcidamie qui étoit une des plus civiles personnes du monde, & qui avoit conçu une trés-grande estime pour ces étrangeres, sur ce qui lui avoit déja paru de leur personne, eut quelque confusion d'avoir été prevenuë par elles ; de sorte que pour reparer cette petite negligence, elle voulut aller les recevoir jusques à l'entrée de son appartement. Cet excés de bonté charma si fort les inconnües, qu'elles ne pouvoient assez admirer l'obligeante Alcidamie; & cette entreviie eut quelque chose de si civil & de si touchant, qu'il étoit aisé de juger qu'elle se faisoit entre des personnes d'un merite extraordinaire. Lors qu'elles furent toutes dans la chambre d'Alcidamie, cette Princesse témoigna à celle des inconnües qui lui paroissoit avoir quelque sorte de dignité plus que l'autre, la joïe qu'elle avoit de remarquer que son visage étoit beaucoup meilleur qu'au moment de son arrivée : Mais pour vous, Madame, dit-elle à celle qui l'accompagnoit, je n'ay pas sujet de vous faire le même compliment, car vous me parûtes hier si belle dés l'instant que je vous vis, qu'il est à croire que comme la fatigue ne diminüe point la fraîcheur de vôtre teint, le repos ne sçauroit l'augmenter. Je vous suis in-

finiment obligée, Madame, reprit cette belle personne, de vous être apperçûë de l'état où j'étois hier, & de celui où je suis aujourd'hui, & si ma beauté n'étoit d'elle-même si médiocre que rien ne la peut rendre éclatante, je vous proteste qu'elle auroit reçû beaucoup d'augmentation par la joïe que j'ai de l'honneur que je reçois de vous. Si je n'avois une extrême impatience de vous connoître plus particulierement que je ne fais, reprit la Princesse, je combattrois vôtre modestie, & je vous remercierois d'un discours si obligeant; mais j'ai une si forte passion de sçavoir de vous comment des personnes faites comme vous êtes, ont pû être exposées au peril dont on vous a tirées, que je ne sçaurois employer le tems à autre chose qu'à cette connoissance. Il est juste, Madame, reprit la principale de ces inconnües, qu'aprés avoir reçû de vous des bien-faits aussi considerables que ceux dont vous nous avez comblées, nous vous faisions au moins connoître que nous n'en sommes pas tout-à-fait indignes; & pour vous apprendre le rang & la naissance de celles qui ont été tirées des mains des Corsaires par vôtre secours; je vous dirai, s'il vous plaît, Madame, que je me nomme Almanzaïde, & que toute esclave que j'ai

d'abord paruë à vos yeux, je suis pourtant Reine paisible & legitime des peuples qui habitent les Isles des Canaries. A cette connoissance de la qualité d'Almanzaïde, la Princesse renouvella ses civilitez envers elle; & quoi qu'elle l'eût toûjours traitée comme si elle lui eût été parfaitement connuë, elle ne laissa pas de lui faire autant d'excuses que si elle eût manqué aux plus exactes regles de la civilité, tant cette divine Princesse étoit extraordinaire en toutes choses. Aprés avoir donc fait son compliment à la Reyne des Canaries, elle conjura celle qui l'accompagnoit, de l'empêcher de commettre les mêmes fautes envers elle qu'envers Almanzaïde, en lui apprenant son nom & sa qualité. Cette belle inconnuë satisfit à l'instant la curiosité d'Alcidamie, & lui dit qu'elle se nommoit Zelinde, & qu'elle étoit sœur unique de la Reine des Canaries. Hé, grands Dieux! s'écria la divine Alcidamie, comment est-il possible que des Princesse d'un rang aussi éminent que le vôtre, ayent été exposées aux accidens qui vous sont arrivez, vous qui êtes Souveraines d'un grand peuple dont la paix & l'abondance sont connuës par toute la terre? Nos infortunes ont une cause si particuliere, Madame, reprit Al-

manzaïde, & le destin nous a fait sentir sa rigueur par des moyens si peu communs, qu'à peine le recit de nos avantures est-il croyable ; mais comme le tems n'est pas propre pour vous les apprendre, je vous supplie de trouver bon que je ne vous en dise pas davantage pour cette heure, nous en trouverons peut-être quelqu'autre plus commode, où je pourrai vous apprendre des choses qui vous forceront d'avoüer que le sexe dont je suis, & l'illustre naissance, sont de foibles obstacles à la malignité du sort. Alcidamie, qui jugea bien qu'en effet le recit des avantures de la Reine des Canaries ne se pouvoit faire alors, sans détruire le dessein qu'elle avoit fait d'aller ce jour-là à son Château, tomba dans le sentiment d'Almanzaïde ; & toutes trois s'étant de nouveau embrassées, elles passerent dans la salle où le dîner étoit preparé. Elles y trouverent le Prince de Fez, à qui la belle Alcidamie apprit le nom & la qualité d'Almanzaïde ; & lui ayant dit aussi celle de ce Prince, ils se firent de trés-grandes civilitez; car comme les Canaries ne sont pas fort éloignées des Royaumes de Marre & de Fez, Almanzaïde ne sçut pas plûtôt le nom de Haly, qu'elle lui témoigna qu'elle sçavoit parfaitement ce

que la renommée publioit de lui par tout le monde. L'on ne s'entretint que de cela pendant le repas ; & quand il fut fini, toute cette illustre compagnie descendit sur le Port, & y trouva des Galeres peintes & dorées, qui la porta jusques au lieu où elle desiroit aller : c'étoit un Château que quelques uns des predecesseurs d'Alcidamie avoient fait bâtir, & qui avoit été à tant de personnes diverses depuis, qu'il avoit changé de quatre ou cinq noms differens, selon le caprice de ceux qui l'avoient possedé, de sorte que pour continuer à pratiquer cette maxime, on le nommoit depuis quelques années du nom du Prince ou de la Princesse de l'Isle delicieuse ; & ainsi il se nommoit alors le Château d'Alcidamie. On y abordoit du côté de Plaisance par une grande terrasse balustrée, élevée de douze marches, & ornée de niches remplies de plusieurs figures de Neptune & des autres Dieux marins. Quand les Galeres qui portoient la merveilleuse troupe qui étoit partie de Plaisance pour venir au Château d'Alcidamie, furent au bas de cette terrasse, le Prince de Fez presenta la main à la Princesse ; Lisicrate la donna à la Reine des Canaries ; Ozomar la donna à la belle Zelinde ; & Arpalice, Philimene, &

quelques filles de la Princeſſe qui l'avoient ſuivie, l'ayant auſſi donnée à ceux qui la leur preſenterent, ils monterent les marches de la terraſſe dans cet ordre ; & aprés l'avoir traverſée, & une cour tapiſſée de gazon, & ornée d'une grande fontaine, où cette terraſſe aboutiſſoit, ils paſſerent ſur un pont levis qui traverſoit de larges foſſez, revêtus de pierre de taille, où paſſoit un petit bras de mer, & entrerent dans une ſeconde cour qui étoit la principale de ce Château : Elle étoit entourée de ſuperbes bâtimens, que leur antiquité n'empêchoit pas d'être encore fort beaux, & dont la ſomptuoſité & la ſtructure faiſoient facilement connoître la dignité de ceux qui les avoient entrepris. De cette ſeconde cour ils entrerent tous dans une grande Salle qui ſepare deux appartemens trés-richement meublez ; & ce qui rend cette Salle incomparable, c'eſt qu'elle ſe rend ſur une petite terraſſe, par laquelle on deſcend dans les Jardins de ce Château ; de ſorte que lors qu'on eut ouvert deux portes vitrées, qui étoient à l'un des côtez de cette ſalle, il parut une ſi grande quantité de beaux objets differens aux yeux des deux belles Princeſſes étrangeres, & de l'illuſtre Prince de Fez, qu'il s'en fallut peu qu'ils ne cruſſent être dans

un Palais enchanté. La premiere chose qu'ils y remarquerent, ce fut un parterre entouré de quatre larges canaux, au bout de chacun desquels sont douzes cascades, qui aprés avoir precipité leurs ondes les unes sur les autres, les laissent retomber par douze panaches, qui semblent être des demi globes de cristal liquide, tant leurs eaux sont claires & transparentes. Au milieu de ce parterre il y a un jet d'eau d'une hauteur prodigieuse, qui à mesure qu'il se rend dedans le bassin qui le reçoit, se perd par quatre ruisseaux qui divisent le parterre, & qui font que chacun de ces compartimens paroît une petite Isle; si bien que lors que nôtre illustre troupe fut sur la terrasse par laquelle on descend au jardin, le premier objet qui se presenta à leurs yeux, ce fut le parterre, les cascades, & les canaux; & quand de là ils porterent la vûë plus loin, ils virent d'un côté la Ville de Plaisance en éloignement; de l'autre un petit tapis de gazon, qui conduisoit à un bois de Cyprés & de Cedres; & droit vis-à-vis de la terrasse ils virent un agreable côteau, où sont plantées des allées de Cyprés, au milieu desquelles passent de petits ruisseaux, que la hauteur du côteau fait precipiter avec la même violence que si c'étoit autant de petits torrens;

ensorte que cette éminence qui sembloit devoir borner la vûë, la divertit, & fait qu'on ne souhaitte pas qu'elle soit plus étenduë. Aprés que le Prince de Fez, & les deux belles étrangeres, eurent témoigné à la Princesse l'admiration que cette belle vûë leur avoit causée, ils descendirent tous dans le parterre, qu'ils traverserent avec assez de promptitude, la chaleur étant alors un peu trop grande pour demeurer plus long-tems dans un lieu découvert, & ils tournerent leurs pas du côté du bois qui étoit proche de ce parterre; ils le trouverent frais, agreable, & planté d'une maniere fort particuliere; car comme il étoit de Cyprés & de Cedres, il y avoit des allées faites en berçeau, & d'autres découvertes. Dans celles en berceau il y avoit plusieurs fontaines qui contribuoient à la fraîcheur, & dans les autres il y avoit des Statuës & des perspectives qui composoient mille beautez surprenantes & differentes les unes des autres. Lors que la belle Alcidamie eut fait faire quelques tours dans ce bois aux illustres personnes qui l'accompagnoient, elle les conduisit à un rond d'eau qui étoit au milieu, & où toutes les allées aboutissoient. La forme de ce rond d'eau est octogone; un Hydre à plusieurs têtes est re-

presenté au milieu, qui jette de l'eau par toutes ses bouches, & huit grosses panaches sortent du bord de marbre qui l'entoure, & en forment un autre d'eau boüillonnante aussi gros que celui dont elles partent. Alcidamie fit faire le tour du rond d'eau à la Compagnie, & lui fit remarquer que les allées & les ornemens qui les embellissoient faisoient un effet fort agreable à la vûë, à regarder le tour du bord du rond d'eau. Tous ceux qui firent cette remarque, donnerent des loüanges excessives aux auteurs de cette invention? & la Reine des Canaries voulant en contempler toutes les beautez, proposa à la Princesse de demeurer quelque tems en cet endroit; de sorte qu'Alcidamie en étant demeurée d'accord, elle fit asseoir les Princesses Affriquaines, & le vaillant Haly, sur des bans de marbre qui étoient placez dans les distances qui étoient entre les allées; & tout le reste de la compagnie s'étant aussi placée ou assise, ou debout, selon que leurs dignitez le leur permettoient, il se fit une conversation tout-à-fait divertissante: Ce qui en donna le sujet, ce fut Lisicrate qui ne voïoit rien qui ne l'appliquât aux effets de son humeur inconstante, ne pût s'empêcher de dire, que le plaisir qui accompagnoit une

nouvelle amitié, étoit le ſeul qu'il trouvoit comparable à celui qu'on goûtoit dans l'aimable bois où ils étoient alors. A peine la ſpirituelle Philimene l'entendit-elle prononcer ces paroles, que pour lui donner matiere de divertir les illuſtres perſonnes qui l'écoutoient, elle lui dit malicieuſement, qu'il falloit que le bois où il étoit lui parut bien charmant, puis qu'il le comparoit au plaiſir qu'il avoit lors qu'il faiſoit une nouvelle amitié, lui qui n'en trouvoit point de plus ſenſible au monde que celui-là, & qui faiſoit tous ſes efforts pour ſe le procurer ſouvent. Ce que vous dites eſt aſſurément fort vrai, charmante Philimene, reprit l'inconſtant Liſicrate; & j'avoüe que le plaiſir de faire une nouvelle amitié, eſt à mon ſens le plus grand de tous les plaiſirs du monde. Premierement il donne plus d'enjoüement qu'on n'en a d'ordinaire, car le deſir de plaire aux gens dont on n'eſt pas bien connu, échauffe ſi fort l'imagination, qu'on en penſe de plus galantes choſes; on les exprime avec plus de facilité; & comme la nouveauté eſt une beauté particuliere qui donne du luſtre à toutes les autres, les nouvelles connoiſſances nous ſemblent toûjours être parfaites; & la paſſion qu'on a de leur paroître ſembla-

bles, fait qu'on se surpasse soi-même pour leur plaire. Au reste quand il n'y auroit point d'autre raison pour faire cherir les nouvelles amitiez, que le desir d'avoir une occupation, ne seroit-elle pas assez forte pour les authoriser ? car ne faut-il pas avoüer que ce sont les plus plaisantes affaires qu'on puisse avoir ? On invente mille plaisirs pour voir ausquels de tous une personne à qui l'on veut plaire sera la plus sensible ; on observe ses moindres paroles ; & ce que je trouve d'admirable, c'est que tel n'a jamais sçu ce que c'est que de phisionomie, qui croit cependant penetrer jusques dans les plus secrets sentimens du cœur d'une personne qui n'a jamais laissé connoître ses moindres pensées. En verité, reprit Philimene, on ne peut pas plus fortement prouver que les nouvelles amitiez donnent du plaisir, qu'en faisant voir qu'elles rendent les personnes divertissantes, qu'elles occupent fortement & agreablement, & qu'elles rendent même sçavant dans les sciences les plus obscures ; mais plus vous nous representez ce plaisir extrême, & plus je vous trouve malheureux d'avoir aimé toutes les belles personnes de cette Isle, car si le Ciel ne vous aime assez pour vous envoyer quelque barque chargée de belles

étrangeres, vous ferez contraint d'attendre que les filles de sept ans soient raisonnables, pour avoir ce grand plaisir que vous dites qu'une nouvelle amitié vous donne. Il ne tiendra qu'à vous de me tirer de la necessité où vous avez fort bien remarqué que je suis, aimable Philimene, reprit Lisicrate en soûriant : car encore que vous ayez été une de mes premieres amitiez, j'ai aimé un si grand nombre de personnes depuis vous, que j'ai oublié quelles sont vos inclinations; & ainsi vous m'occuperez aussi fortement, que si je ne vous connoissois que d'aujourd'hui seulement, & vous me paroîtriez aussi nouvelle que si je ne vous avois jamais aimée. Sans mentir je suis d'avis d'accepter le parti que vous m'offrez, reprit Philimene; car si vous m'importunez, j'aurai du moins cette consolation, que ce ne sera pas pour long-tems : Mais afin de ne vous pas tromper en vous acceptant, je veux bien vous avertir que je suis devenuë difficile à servir depuis que vous n'êtes plus mon amant, & que cette qualité n'est pas si aisée à acquerir qu'elle l'étoit autrefois. Il faudroit que vous fussiez d'une humeur bien peu accommodante, si je ne vous satisfaisois pas, reprit Lisicrate; car j'ai servi des melancoliques & des enjoüées, des

indifferentes & des jalouſes, des prudes & des emportées, des capricieuſes & des raiſonnables: & juſques ici je n'en ai vû aucune qui ſe ſoit plainte de mon ſervice. Cependant comme il pourroit arriver que vous fuſſiez devenuë d'une eſpece particuliere, juſques où mon experience n'auroit pas encore été, il ne ſeroit pas mal à propos que vous me donnaſſiez des regles, afin que je m'éprouvaſſe moi-même, avant que de m'expoſer à vous ſervir. Toute la compagnie trouva quelque choſe de ſi plaiſant à ce que diſoit Lilicrate, qu'elle condamna Philimene à lui donner les regles qu'il demandoit; de ſorte que cette charmante fille qui avoit une vivacité d'eſprit admirable, & qui avoit autrefois imaginé mille plaiſantes choſes ſur cette matiere, s'éloigna de quelques pas de la compagnie; & tirant des tablettes de ſa poche, elle y écrivit les regles qui ſuivent.

REGLES DE SERVICE POUR LISICRATE.

UN Amant qui voudroit aſpirer à me plaire,
Doit avoir l'eſprit délicat,
Et craindre ſur tout d'être ingrat
A la moindre faveur que je lui voudrai faire,
Paroître fort ſoûmis quand je ſuis en colere,
Croire mon courroux important ;
Car de rien quelquefois je me fais une affaire ;
Et je veux qu'on m'en faſſe autant.

Comme on croit qu'un Poulet eſt un mets agreable
Qui nourrit bien ſouvent l'amour,

Je veux en avoir un par jour,
Ou qu'on m'en donne au moins une excuse valable :
Ce n'est pas qu'un Poulet soit toûjours veritable ;
Mais sur le devoir d'un amant,
La pure verité me paroît moins aimable
Qu'un mensonge dit galamment.

Bien qu'on ait toûjours crû l'affreuse jalousie
Le partage des vrais amans,
Je blâme ces déreglemens,
Qui d'une passion font une frenesie.
Pour moi je veux aimer sans soins & sans envie;
Sans crainte & sans précaution ;
Rien ne peut sur ce point troubler ma fantaisie,
J'ai mes attraits pour caution.

Je ne puis approuver les maximes des belles
Qui recommandent le secret,

Un amant eſt aſſez diſcret
Quand on s'en veut tenir aux ſimples bagatelles ;
Et puis fut-il d'humeur à conter des nouvelles,
Il faudroit bien s'en conſoler ;
Car vouloir retenir les langues infidelles ,
C'eſt les contraindre de parler.

Quand on voudra changer d'Amant ou de maîtreſſe ,
Pendant un mois on le dira ,
Et puis aprés on changera ,
Sans qu'on ſoit accuſé d'erreur ou de foibleſſe :
Mais on conſervera toûjours de la tendreſſe ,
On ſe rendra de petits ſoins ;
Car entre deux amans quand un grand amour ceſſe ,
Il faut être amis tout au moins.

Quand l'aimable Philimene eut achevé d'écrire ces regles , elle preſenta les tablettes à la Princeſſe , & la pria de juger

ſi ce qu'elle demandoit à Liſicrate n'étoit pas une des moindres choſes qu'il devoit faire pour elle. Alcidamie prit ce que Philimene lui preſentoit, & lut tout haut ce que la charmante maîtreſſe de Liſicrate venoit de faire; mais elle donna tant d'admiration à tou e la compagnie par cette lecture, que les Princeſſes étrangeres ne pouvoient qu'à peine croire ce qu'elles voïoient; & la vivacité d'eſprit que Philimene venoit de faire paroître en cette rencontre, étonna ſi fort tous ceux qui en avoient été les témoins, qu'ils ne pouvoient s'empêcher de dire que ces regles étoient plûtôt un effet de ſa memoire, qu'un effet de ſon imagination. Cette ſpirituelle perſonne, qui avoit une averſion mortelle pour les loüanges exceſſives, aima beaucoup mieux laiſſer toute la compagnie dans cette erreur, que de s'attirer les loüanges qu'elle lui auroit données, ſi la verité lui eût été connuë; de ſorte que cette opinion s'étant emparée de l'eſprit de toute la troupe, Philimene évita par ce moyen la choſe du monde qui lui étoit la plus inſupportable, qui étoit les trop grandes loüanges; & toute la compagnie demanda à Liſicrate ce qui lui ſembloit des regles qu'on lui donnoit, & s'il étoit reſolu de les ſuivre. Je vous jure, reprit

cet aimable inconſtant, que quand elles ſeroient autant contraires à mon humeur qu'elles y ſont conformes, je ne laiſſerois pas de m'y ſoûmettre, car je ſuis ſi ſurpris du témoignage d'eſprit que Philimene vient de nous donner, que ſi je ne l'aime déja beaucoup, il ne s'en faut aſſurément gueres : Cependant s'il m'étoit encore permis de raiſonner ſur une choſe que le deſtin ſemble avoir reſoluë, je tâcherois de faire adoucir une de ces regles qui me paroît trop difficile à ſuivre ; mais j'ai ſi peur de déplaire à celle qui l'a faite, que j'aime mieux me contraindre pour lui obeïr (quoique je ne l'aye jamais fait) que de reſiſter à ſes volontez. Toutes les Princeſſes preſſerent Liſicrate de leur dire quelle étoit cette regle qu'il trouvoit de ſi difficile execution, mais il dit ſi fortement qu'il ne pouvoit s'y reſoudre, que le Prince de Fez propoſa de tâcher à la deviner ; de ſorte que prenant les regles des mains de la Princeſſe, il les lut une ſeconde fois, & puis il dit que celle que Liſicrate craignoit de ne pouvoir executer c'étoit à ſon ſens celle qui enjoignoit de demeurer ami aprés avoir été amant; car, pourſuivit il, l'amour & l'amitié ont des effets ſi differens, que je tiens abſolument impoſſible, que l'un puiſſe ſuivre l'autre

dans un cœur, & je doute même que ces deux choſes puiſſent parfaitement regner enſemble dans une ame, quoi qu'elles ayent des objets differens; car n'eſt-il pas vrai que l'amitié qui eſt le lien des eſprits raiſonnables, le ſceau des ſocietez, & la ſource de la plus grande partie des biens qui ſe font ſur la terre, merite tout au moins de l'aſſiduité & de la tendreſſe? & n'eſt-il pas encore plus vrai qu'une ame préoccupée d'une violente paſſion n'agit que par elle & pour elle, & ne peut ſe porter aux choſes que la parfaite amitié demande de ceux qui la pratiquent? Comment un ami ſera-t'il en état de donner ſa vie pour ſon ami, s'il la doit toute entiere à une perſonne à qui elle eſt conſacrée? Il n'y a point d'affaires ſi épineuſes où un amant n'abandonnât ſon ami pour obtenir la moindre faveur de ſa maîtreſſe, s'il eſt veritablement amoureux; & tout au contraire il n'eſt rien au monde qu'un homme ne doive abandonner pour ſecourir ſon ami, s'il veut pratiquer la veritable amitié. Mais, Seigneur, interrompit Alcidamie, il me ſemble qu'il ſeroit pourtant aiſé d'accorder l'amour & l'amitié, quelques incompatibles que vous nous les repreſentiez, car il ne faudroit que les confondre, & faire de ſon amie ſa maî-

treſſe. Ce que vous dites peut arriver. Madame, pourſuivit le vaillant Haly, je comprens bien qu'on peut ſi fortement aimer ſa maîtreſſe, qu'elle tienne lieu de toutes choſes : Mais, Madame, il y a une notable difference entre confondre l'amour & l'amitié, pour une même perſonne, & les conſiderer diſtinctement, agiſſant en particulier, & ſucceſſivement dans un cœur : & cependant, c'eſt de cette ſorte que la charmante Philimene pretend que l'un & l'autre agiſſent entre deux amans. Il eſt vrai que c'eſt le ſens de la regle dont vous parlez, reprit la Princeſſe ; mais, Seigneur, Philimene repreſente l'amour d'une maniere ſi commode, & Liſicrate eſt ſi peu capable de ces tranſports, qui empêchent un amant de demeurer l'ami de ſa maîtreſſe, qu'il ne faut pas juger de cette regle par la generale; & puis Philimene a tant de merite, & elle eſt toûjours ſi aimable en quelque ſens qu'on la conſidere, que je m'imagine que ceux dont elle ſera connuë, ſeront toûjours bien aiſes qu'elle vueille leur être quelque choſe : ainſi je croirois plûtôt que ce qui paroît ſi difficile à obſerver à Liſicrate, c'eſt d'avertir ſa maîtreſſe de ſon changement, un mois avant que de changer : Car je tiens que le changement.

eſt un effet du caprice où la raiſon n'a point de part ; & que ſi l'on pouvoit ſe donner un mois pour ſonger à ce qu'on doit faire, on ne changeroit aſſurément jamais, & ſur tout, quand on aimeroit une perſonne comme Philimene. Ah ! Madame, s'écria la Reine des Canaries, ce que vous dites eſt ſpirituel & judicieux; mais aprés le portrait que Liſicrate nous a fait de ſon inconſtance au commencement de ce diſcours, je ne croi pas que ce que vous venez de dire lui puiſſe être appliqué ; car pour moi je ſuis perſuadée qu'un homme auſſi accoûtumé à l'inconſtance que le doit être Liſicrate, ſçait quand il veut changer, comme une perſonne qui a une fiévre reglée, ſçait l'heure où ſon friſſon lui doit prendre : & ainſi cette regle n'embarraſſeroit pas un inconſtant de profeſſion, comme Liſicrate. Cela ſeroit bon pour ces gens qui changent par emportement de jeuneſſe, ou par inégalité d'humeur ; mais pour lui qui s'eſt fait une habitude de changer, je ſuis certaine que le parti que Philimene lui offre, lui plaît extraordinairement. Je ne ſuis pas d'avis de laiſſer davantage examiner à vôtre Majeſté, s'il me plaît, ou non, Madame, interrompit Liſicrate ; car ſi vous vous étendiez autant ſur chacune de ſes regles,
comme

comme vous avez fait sur celle-ci, vous feriez une peinture de moi si désavantageuse, que ma nouvelle maîtresse pourroit bien compter son mois d'avertissement dés aujourd'hui : Et comme je n'ai pas dessein que cela arrive, je vous épargnerai la peine de chercher plus long-tems quelle est la regle que je trouve si difficile, en vous disant que c'est celle qui m'oblige à écrire tous les jours un Poullet à ma maîtresse, car je suis persuadé que ce qu'on appelle un billet galand, convient mieux à la simple galanterie de passage, qu'à une passion aussi violente que le sera la mienne : Si elle vouloit donc adoucir cette regle, & m'ordonner d'écrire des lettres tendres & touchantes, au lieu des billets qu'elle me demande, je lui en serois fort obligé; mais si elle ne le veut pas, je l'aime déja avec tant de passion, que je me soûmettrai à toutes ses volontez. Toute la compagnie soûrit du discours de Lisicrate, & demeura fortement persuadée qu'il y avoit beaucoup plus d'esprit que de sincerité à ce qu'il venoit de dire: Mais comme il étoit déja tard, & qu'Alcidamie craignit que la Reine des Canaries ne fut incommodée en demeurant si long tems dans un même lieu, elle fit finir cette conversation plus promptement que sa ma-

tiere & les perſonnes qui la compoſoient ne ſembloient le devoir permettre ; de ſorte que la compagnie s'étant levée Alcidamie la conduiſit par une allée dérobée, dans un jardin en terraſſe, qui étoit à côté du bois ; où il y avoit une voliere, qui étoit un des plus agreables endroits du Château ; car il n'y avoit pas ſeulement une grande quantité d'oiſeaux trés-rares; mais ce qui la rendoit encore plus extraordinaire, c'eſt qu'elle étoit fermée par deux portes d'acier à jour, oppoſées l'une à l'autre ? au travers deſquelles on voyoit mille petits oiſeaux ſe percher ſur des orangers chargez de fleurs, ou ſe baigner délicieuſement au bord de pluſieurs ruiſſeaux, qu'une fontaine forme dans ce lieu, & qui conduiſoient inſenſiblement la vûë juſques à cet aimable côteau, qui regne le long des canaux, & ſur lequel mille petits torrens paroiſſent en éloignement, qui font un effet admirable à les regarder de cet endroit. Les trois illuſtres perſonnes qui n'avoient point vû toutes ces beautez, ne pouvoient aſſez témoigner l'admiration qu'elles leur cauſoient ; mais ils furent encore obligez de l'augmenter, quand aprés avoir demeuré quelque tems dans la voliere, ils furent conduits dans un appartement qui la joignoit

& qu'Alcidamie avoit fait bâtir pour y loger lors que la chaleur étoit la plus violente. Cet appartement étoit grand, superbement meublé & commode; mais ce qu'il y avoit de plus extraordinaire, c'étoit un cabinet parqueté de jaſpe, & lambriſſé d'un certain bois, dont l'odeur étoit admirable. Ce cabinet étoit orné de pluſieurs peintures excellentes, qui repreſentoient l'hiſtoire d'un Berger & d'une Bergere, dont la vie avoit été traverſée par pluſieurs accidens extraordinaires; & le Peintre les avoit tous ſi naïvement dépeints, que chaque tableau inſpiroit de la douleur ou de la joïe, ſelon les differentes avantures qu'il repreſentoit. Toute la compagnie trouva ce lieu ſi charmant, qu'elle y voulut demeurer quelque tems: & comme on étoit alors dans une ſaiſon où on pouvoit ſouper avant qu'il fut nuit, la Reine des Canaries pria la belle Souveraine de l'Iſle délicieuſe, de permettre qu'ils fuſſent ſervis dans ce cabinet; & Alcidamie l'ayant ordonné de cette maniere, Almanzaïde fut ſatisfaite, & aprés le repas toute la troupe reprit le chemin du Château. L'heure qu'il étoit alors, ne leur permit pas de pouvoir remarquer parfaitement la ſomptuoſité des meubles dont il étoit tout rempli; mais quand ils

eurent tous admiré ce qu'ils en voïoient à la lueur de plusieurs lampes de cristal, Alcidamie les fit entrer dans une Grotte qui joignoit son app rtement, qu'ils trouverent la plus agreable de toutes les choses qu'ils avoient vûës jusques alors ; car elle n'étoit pas seulement extraordinaire par la diversité des rares coquilles dont elle étoit ornée, & par la charmante surprise qu'elle causoit en faisant trouver dans un appartement magnifique, une chose qui ne se rencontre presque jamais dans les bois & dans les jardins : mais ce qu'elle avoit de particulier, c'est qu'elle faisoit partie d'un grand cabinet, qui n'en étoit separé que par des rideaux ; de sorte que quand ces rideaux furent tirez, on vit droit vis-à-vis de la grotte une espece d'alcôve, entourée de quantité de piles de carreaux de drap d'or & d'argent, & qui pour tout lambris n'avoit que de grandes plaques de glaces de Venise, separées les unes des autres en forme de chassis, qui representoient autant de grottes qu'il y avoit de carrez, & qui multiplioient si agreablement les objets, qu'on voïoit ce soir là mille Alcidamies dans ce lieu, bien qu'on eût eu de la peine à en trouver encore une dans tout le reste de la terre. La Reine des Canaries, sa charmante sœur, Alcidamie,

& le Prince de Fez, s'étant assis sur ces piles de carreaux qui servoient de sieges dans cet admirable lieu, ils voulurent d'abord parler de la beauté des objets qui se presentoient à leurs yeux: Mais il arriva une petite avanture qui fit changer le sujet de la conversation; car aprés que les Princesses furent placées, celles des personnes de leur suite, ausquelles il étoit permis de s'asseoir en leurs presences, s'étant assises sur des marches de marbre, qui terminoient la grotte; Philimene s'y mit aussi, mais elle s'y mit en sorte qu'il n'y avoit qu'une place de vuide auprés d'elle; & ce qui rendit ce petit cas fortuit divertissant, ce fut qu'Ozomar se saisit si promptement de cette place, qu'il fut impossible à Lisicrate de l'occuper: Cette avanture lui causa tant de chagrin, que toute la compagnie le remarqua; & lui s'en étant apperçû, demanda raison tout haut à sa nouvelle maîtresse, de l'injustice qu'elle lui faisoit, & lui dit, qu'il pretendoit faire des regles à son tour, par lesquelles il fut défendu à Philimene de souffrir aucune autre personne que lui auprés d'elle: Car en effet, poursuivit il avec emportement, quelle raison y auroit-il de m'obliger à faire tout ce que vous ordonnerez, & de n'avoir pas seulement la moin-

dre complaiſance pour moi ? Je vous connois trop bien, & je ſuis trop ſoûmis pour vous en demander de cette eſpece, qui tire les amans d'eſclavage ; mais ſouffrez au moins que j'exige, que vous ſoyez ſi chagrine quand il y aura quelqu'autre que moi auprés de vous, qu'il ſoit contraint de me ceder la place. Comment, Liſicrate, interrompit la Princeſſe, vous voudriez que Philimene, qui eſt une des plus raiſonnables perſonnes du monde, fit une incivilité publique à un homme d'autant de merite que celui qui eſt preſentement auprés d'elle ? Je ne ſçai pas ſi je voudrois tout à fait cela, Madame, repliqua-t'il ; mais je ſçai bien que je voudrois qu'il s'engageât à faire toutes les choſes qui m'ont été ordonnées par ma maîtreſſe, ou qu'il ne joüit pas du plaiſir d'être auprés d'elle : Car enfin, je n'eſpere quaſi point d'autre fruit de toutes les peines que je prendrai pour lui plaire, que le plaiſir de l'entretenir plus commodement qu'un autre : Et cependant, pour joüir de ce bien, qui ſe pourroit proprement nommer une bagatelle parmi des gens un peu moins paſſionnez que je ne le ſuis, il faut que je ſois ſoûmis ; que j'écrive des Poullets, & que je faſſe pluſieurs autres choſes qui me ſont ordon-

nées ; & le premier venu obtiendra pour rien, ce qui me coûtera bien des soins & de la peine : En verité, ce seroit une injustice trop grande : Ordonnez donc, s'il vous plaît, ma belle maîtresse, dit-il, en se tournant du côté de Philimene, qu'Ozomar me cedera la place qu'il occupe, ou qu'il fera tout ce que je me suis obligé de faire pour la meriter. Comme ce n'est pas seulement pour avoir une place de moi que je vous ai fait des regles, reprit Philimene, il ne faut pas traiter Ozomar de la même maniere que vous ; mais pour faire quelque chose d'équitable & de divertissant pour l'illustre Compagnie qui nous écoute, je suis d'avis que vous fassiez chacun quatre Vers, l'un pour demander la place qui fait naître vôtre different, & l'autre pour la conserver ; & celui de vous, qui aura le plus fortement soûtenu sa pretention, l'emportera sur son concurrant. Lisicrate & Ozomar s'écrierent tous deux en même tems, qu'ils acceptoient le parti qui leur étoit offert ; Mais quand il fut question de choisir un Juge des Vers qu'ils feroient, ils recuserent la charmante Philimene. Ozomar disoit que la conversation de Lisicrate étant beaucoup plus agreable que la sienne, Philimene donneroit sans doute le prix aux Vers de cet ai-

mable étranger, moins par leur beauté que pour avoir le plaisir de l'entretenir : Lisicrate soûtenoit au contraire que les raisons dont Ozomar se servoit étoient plûtôt à son usage, qu'au sien ; & que quand tout cela ne seroit pas, il étoit trop amoureux pour n'avoir pas de l'emportement, si c'étoit Philimene elle-même qui le privât d'une place auprés d'elle : Mais, poursuivit-il, si la Princesse vouloit se donner la peine de nous juger, elle est toute propre à le bien faire ; car outre qu'elle a toutes les lumieres necessaires pour faire un juste discernement de la bonté de nos Vers, nous avons un si profond respect pour elle, que nous ne murmurerons jamais contre ses ordres, quels qu'ils puissent être. Ah ! Lisicrate, s'écria précipitamment la Princesse, je ne suis point propre à l'emploi que vous me voulez donner ; car j'ai une si grande passion pour la Poësie en general, que pourvû que je voye des sillabes arrangées dans un certain ordre, & qui fassent une cadance à mon oreille, je trouve toûjours cela le plus beau du monde : Ainsi je trouverois vos Vers également bien faits, & je ne finirois pas vôtre differend : Mais si Madame, dit-elle en montrant la Reine des Canaries, vouloit bien prendre cette pei-

ne, je m'imagine qu'ayant toutes les lumieres qu'elle a, elle seroit un Juge irreprochable. Ah! Madame, reprit Almanzaïde, quand j'aurois assez d'esprit pour faire un juste discernement des Vers de deux hommes aussi galans qu'Ozomar & Lisicrate, ma seule qualité d'Affriquaine me dispenseroit de l'emploi que vous voulez me donner; car à mon sens pour bien juger des Vers qui se font dans une langue, il en faut connoître toutes les délicatesses, puis qu'une des qualitez la plus essentiellement necessaire à des beaux Vers, c'est la pureté du langage, & la netteté de l'expression. Or cette pureté a ses proprietez dans toutes les langues, & ne peut être bien connuë que de ceux qui sçavent les finesses de celle dans laquelle les Vers se font. Ce que vous dites est assurément fort vrai, Madame, interrompit le Prince de Fez: mais ce n'est d'ordinaire que dans les grands ouvrages que cette délicatesse de langue est à observer; car pourvû que quatre petits Vers faits avec autant de promptitude que ceux dont il s'agit se doivent faire, ayent un sens agreable, du feu, & des rimes justes, on n'examine guere s'il y a des mots impropres dedans, ou non. Ce que dit le Prince de Fez me feroit renoncer pour jamais à faire

des Vers impromptu, quand je ſerois capable d'en faire, interrompit Philimene ; car ſi les Vers qu'on fait ne valent rien, on feroit beaucoup plus ſagement de n'en point faire ; & s'ils ſont bons, il eſt impoſſible d'empêcher qu'ils ne ſoient vûs par d'autres gens que par ceux devant leſquels ils ſe font : & comme il ne ſe rencontre pas toûjours des perſonnes qui puiſſent dire : C'eſt un impromptu, je l'ai vû faire, & l'Auteur l'a fait dans un moment, on l'examine avec la même rigueur que s'il avoit été long-tems révé ; & l'on en condamne ſeverement les fautes, ſans s'informer ſi quelque choſe les peut rendre excuſables. J'avouë, interrompit Alcidamie, que tous ceux qui font des Vers impromptu, s'expoſent au hazard de les voir cenſurez : mais cependant cette ſorte de petis Vers libres & faits ſans preparation, ſont preſque les ſeuls qu'un galant homme qui ne fait point profeſſion d'être Auteur, peut impunément faire : car je crois que toute la compagnie, & Philimene en particulier, tomberont d'accord avec moi, qu'il ne ſeroit pas bien ſeant à un homme d'une grande qualité d'entreprendre un Poëme Epique, ou quelqu'autre ouvrage de cette force. Les belles étrangeres, & le vaillant fils de Haly,

témoignerent qu'ils étoient entierement de l'opinion de la Princesse en cette rencontre, & Philimene poussa la chose plus loin, & dit fort galamment, que quand elle voïoit un homme né pour les grandes choses, entreprendre sur le mêtier d'Auteur, & dater les beaux endroits de sa vie d'une Elegie, ou d'un Sonnet, comme un General d'Armée le feroit du gain d'une bataille, elle le comparoit à un voyageur inconsideré qui s'éloigneroit d'un chemin que la clarté de la Lune lui feroit remarquer, pour suivre celui que lui traceroit un de ces petits feux volans qui se forment dans l'air, & qui se rendent d'ordinaire au bord de la Mer, ou à quelque riviere. Mais, Philimene, interrompit Lisicrate, nous avons pourtant des exemples fameux des Chevaliers Romains, & d'autres grands personnages de l'antiquité, qui donnoient une partie de leur vie à l'étude de la Poësie. Cette partie de leur vie que les personnages dont vous parlez donnoient à l'étude de la Poësie, repliqua Philimene, ne pouvoit assurément être employée à rien de meilleur; & en ce cas, il est non seulement permis à un homme de qualité de faire des Vers, mais il est même trés loüable qu'il en use de cette sorte; car la Poësie est d'elle-même la

plus belle chose du monde, & pourvû qu'elle ne détourne point un Roi du soin de son Etat, ni un General d'Armée de celui de sa charge, je crois qu'on ne la peut assez cherir : mais je voudrois qu'on la considerât comme un divertissement plûtôt que comme une occupation, & qu'on ne fit pas son capital d'une chose que le dernier de tous les hommes peut avoir commune avec un grand Héros. Mais, charmante Philimene, interrompit la Princesse Zelinde, quand on ne s'applique pas plus fortement à une chose, que vous voudriez qu'un homme de qualité s'appliquât à la Poësie; il est bien difficile d'y reüssir heureusement; & je crois que s'il est condamnable de voir un Monarque, ou un General d'Armée, donner trop de tems à un divertissement qui le détourne des occupations plus utiles, il le seroit encore davantage, si les Vers qu'il feroit ne valoient rien; & ainsi je m'imagine que pour éviter tout inconvenient, il est fort juste que les gens nez pour les choses extraordinaires, ne pratiquent point les médiocres, & qu'ils se contentent d'être capables d'en juger. Ce que vous dites est admirablement bien dit, Madame, reprit Philimene; mais je crains que vous ne portiez la chose trop loin, & je crois

que pour trouver un milieu entre ces deux extrêmitez, il faudroit qu'il fût permis à un homme de qualité qui auroit de l'eſprit & un talent particulier pour la Poëſie, (car il ne ſuffit pas toûjours d'être ſpirituel pour être bon Poëte) de faire des Vers; mais je voudrois qu'il n'en fit jamais que pour ſa maîtreſſe, ou pour ſes amies, & qu'il les fit pourtant avec la même juſteſſe, que s'ils devoient être vûs de tout le monde: car pourquoi confier les choſes où nous avons intereſt, à la diſcretion des autres, quand il eſt en nôtre pouvoir de les faire dépendre abſolument de nous? Mais, ma fille, interrompit Alcidamie, voudriez-vous qu'on apportât le même ſoin à polir quelques petits Vers qu'on mêle galamment dans une lettre, & comme ſi le hazard ſeul les y faiſoit trouver, comme on en prendroit pour perfectionner un ouvrage qui devroit courir juſques aux extrêmitez du monde? Je ſuis ſi peu capable de donner des regles là-deſſus, Madame, reprit modeſtement Philimene, que je vous aurois une extrême obligation, s'il vous plaiſoit de me diſpenſer de pouſſer cette converſation plus loin: mais comme ce que nous diſons n'eſt qu'un ſimple avis qui ne ſera ſuivi que de ceux qui voudront bien le ſuivre,

je prendrai la liberté de vous dire qu'il ne faut pas (au moins ſelon mon ſens) confondre les Vers qui ſe mêlent dans une Lettre , avec tous les autres en general ; car comme il y a des penſées vives auſquelles l'expreſſion Poëtique convient mieux que celle de la Proſe , il arrive inſenſiblement qu'on fait des Vers ſans deſſein d'en faire , je crois qu'il ſuffit que ces ſortes de Vers ſoient galants , & qu'ils entrent bien dans le ſens de la Lettre, pour être bons , & qu'il n'eſt point neceſſaire d'apporter tout le ſoin à les polir, qu'on prendroit à perfectionner tous les autres. Mais , aimable Philimene , interrompit le Prince de Fez , ce que vous dites des Vers ſemez dans une Lettre, ne ſemble proprement convenir qu'aux Lettres galantes , dans leſquelles il y a toûjours plus de vivacité que de regles & d'art : mais s'il arrivoit que ceux qui écriroient euſſent de la paſſion dans l'ame , & que leurs Vers fuſſent plus grands & plus tendres , faudroit-il qu'ils obſervaſſent plus de meſures que ceux qui n'écrivent dans ce genre que pour leur divertiſſement. En verité , Seigneur , reprit Philimene en ſoûriant , je crois qu'il ſeroit bien difficile de donner des regles certaines pour les Lettres que font les

gens amoureux ; car je suis persuadée qu'on a tant de desordre dans l'esprit quand on est en cet état, qu'il est impossible d'éviter que les Lettres ne s'en sentent ; & tout ce que je puis dire de mieux là-dessus, c'est qu'il ne faut écrire les Lettres amoureuses qu'à sa Maîtresse ou à son Amant ; car la bien-séance & la discretion empêchent l'un & l'autre de les publier, les fautes en seront ensevelies. Il y a tant de plaisir à entendre resoudre des questions de cette espece à la spirituelle Philimene, interrompit Almanzaïde, que je ne puis m'empêcher de lui en faire encore une. Je voudrois donc qu'elle me dit affirmativement ce qu'il lui semble de tous les Vers en general, & quels sont ceux qu'un Homme de qualité peut faire impunément. Pour dire mon avis de tous les Vers en general, Madame, repliqua Philimene, je supplie toute cette illustre Compagnie, & vôtre Majesté en particulier, d'avoir la bonté de m'en dispenser ; car je ne suis point assez sçavante en Poësie pour faire un juste discernement de la bonté des Vers, de quelque espece qu'ils puissent être, & il m'arriveroit sans doute de loüer la beauté de l'expression dans les ouvrages où la simplicité du langage seroit absolument necessaire, &

la naïveté de ceux qui n'ont besoin que de force : mais pour donner un juste modele des Vers que les gens de qualité peuvent faire impunément, il ne faut que presser Ozomar & Lisicrate, de satisfaire à ce qui leur est ordonné ; car je m'imagine qu'il faut que l'occasion, plûtôt que le dessein fasse faire des Vers aux gens de qualité, qu'ils doivent être faits sans façons, lûs & recitez de même ; & qu'encore qu'on s'efforce de les rendre beaux, & qu'on les connoisse tels, il ne faut pourtant non plus s'en glorifier, que s'ils étoient les plus méchans du monde ; car je crois qu'il n'y a point de si bons Vers, qu'un Homme qui ne se pique pas d'en faire, ne doive laisser usurper aux gens affamez de fausse gloire, avec le même sens froid, que s'il n'y avoit aucun interêt. Toute la Compagnie approuva ce que disoit Philimene, & ne pouvoit se lasser d'admirer l'esprit de cette aimable Fille, qui dans un âge trés peu avancé, jugeoit aussi capablement de toutes choses, que ceux qu'une longue experience y avoit rendus sçavans ; & cependant Lisicrate & Ozomar s'étant retirez dans un coin de la Grotte, ils se rapprocherent de Philimene un moment aprés ; & Lisicrate prenant le premier la parole, il

prononça ces quatre Vers.

Pour m'accorder la précieuse grace
Qui rendra tous les Dieux de mon bonheur jaloux,
Songez que je brûle pour vous,
Et qu'un cœur vaut bien une place.

A peine Lisicrate avoit il achevé de parler, qu'Ozomar prit la parole, & regardant Philimene avec des yeux un peu trop passionnez pour être menteurs, il lui dit.

Si Phœbus & l'Amour se doivent consulter,
Pour sçavoir qui de nous remplira cette place,
Je le perderai sur le Parnasse,
Mais ici je dois l'emporter.

Ozomar prononça ces quatre Vers d'une maniere si passionnée, qu'il fut aisé de remarquer qu'il avoit prétendu faire une déclaration d'amour plûtôt qu'une simple galanterie. Philimene en rougit, Lisicrate en parut troublé, & la Princesse qui n'étoit pas d'humeur à souffrir qu'O-

zomar parlât ſerieuſement d'amour à une de ſes Filles devant elle, voulut s'épargner un ſujet de colere contre un ſi honnête Homme qu'Ozomar; de ſorte qu'elle dit que les Vers étoient ſi également beaux, qu'elle étoit d'avis que Philimene traitât les Auteurs d'une maniere toute égale, & qu'ainſi elle la condamnoit à ſe placer dans un lieu où elle pût les avoir tous deux à ſes côtez. La choſe s'executa de cette ſorte; & quelque tems aprés Alcidamie jugeant que toute la Compagnie pouvoit veiller encore quatre ou cinq heures ſans en être incommodée, elle pria Almanzaïde de vouloir emploïer ce tems à leur faire le recit de ſes avantures. Cette belle & malheureuſe Reine ne pût s'empêcher de faire un profond ſoûpir à cette demande, & de témoigner qu'elle eût bien voulu ſe diſpenſer de faire un recit qui redoubleroit toutes ſes douleurs en les lui repreſentant : mais les charmes d'Alcidamie lui avoient ſi puiſſamment gagné le cœur, qu'elle ne pouvoit plus lui rien refuſer; de ſorte qu'elle commença ſon diſcours en ces termes.

Fin du troiſiéme Livre de la premiere Partie d'Alcidamie.



ALCIDAMIE.

LIVRE QUATRIE'ME.

HISTOIRE D'ALMANZAYDE ET D'ARTAMBERT.

ENcore que l'ambition des hommes les porte à ſouhaiter toûjours de parvenir à une puiſſance plus élevée que celle dans laquelle le Ciel les a fait naître ; il eſt pourtant vrai de dire qu'une vie privée eſt bien ſouvent preferable à l'autorité ſouveraine, & que l'éclat d'un Diadéme n'éblouït pas ſi fort la vûë, qu'on ne puiſſe connoître les peines qui l'accompagnent. Je nâquis preſque la tête couronnée, je ne ſçavois pas encore parler qu'on m'apprenoit que je devois un jour commander, & cependant ce qui devoit faire la felicité de ma vie, a cauſé

tous les malheurs qui l'ont depuis accompagnée, & la dignité de ma naissance a été comme la source de mes infortunes; mais afin de donner quelque ordre au recit de ce qui m'est arrivé: Je vous dirai, s'il vous plaît, Madame, qu'alors que les magnanimes Amazones qui habitoient les rives du Thermodon changerent l'ordre de leur Monarchie, elles voulurent au moins laisser quelques marques de ce qu'elles avoient été; de sorte qu'elles firent une Loi par laquelle tous les Enfans mâles seroient exclus de regner dans les Roïaumes qui seroient possedez par leurs descendans, & pour empêcher que cela ne fît un trop grand nombre de Princes mécontens, la même Loi qui donne la Couronne aux Filles, leur défend expressément de se remarier une seconde fois, à peine d'être traitées avec toute l'indignité possible, ou d'être releguées pour le reste de leurs jours dans une Isle deserte. Aprés vous avoir fait cette petite digression: Je vous dirai, Madame, que les Rois de Canaries étant descendus de ces illustres Legislatrices, je n'eus pas si-tôt ouvert les yeux que je fus regardée du peuple, comme un Enfant qui leur devoit un jour commander; de sorte que mon enfance fut fort heureuse, j'avois

un Pere cheri de ses sujets, & qui m'aimoit avec une tendresse si grande que pour me donner une plus forte idée de ma future grandeur, il voulut que je fusse couronnée Reine des Canaries dés ma plus tendre jeunesse, & j'étois à peine hors du Berceau, que je me vis dessus le Trône. Ces commencemens de ma vie promettoient en aparence une suite plus avantageuse que celle que le destin lui a donnée, & j'avois lieu d'esperer qu'ét nt couronnée au Berceau l'on ne me tireroit pas des fers à vingt-quatre ans, & cependant, M dame, la chose est arrivée de cette maniere ; mais pour vous en apprendre la cause, je vous dirai que peu de jours aprés mon couronnement, la Reine ma Mere accoucha d'ure Fille qui est la même que vous voïez, & dont la naissance donna la mort à celle qui lui donnoit la vie ; car la Reine ma Mere mourut en couche, & le Roi mon Pere qui m'aimoit avec une extrême tendresse se voïant assez mal-sain & dans un âge fort avancé, me maria dés que j'eus atteint ma douziéme année, & comme si ce bon Prince n'eût attendu que l'execution de ce mariage pour sortir du monde, il mourut quelques mois aprés qu'il fut terminé, & me laissa dans une trés-sensible affliction de sa perte: mais

comme le Prince que j'avois épousé m'aimoit avec beaucoup de passion, il fit tous ses efforts pour me consoler de cette mort, & pour empêcher même que je ne trouvasse la presence de mon pere à dire. Sitôt que les deux années de mon deüil furent passées, il fit faire plusieurs tournois & plusieurs courses de Chariots qui attirerent une si grande quantité d'Etrangers dans nos Isles que nôtre Cour étoit la plus grande & la plus divertissante du monde : entre tous ceux que le desir d'être des Courses & des Tournois attiroient dans nos Isles; il y avoit un Prince nommé Artambert qui étoit fils du Roi de Thule, il étoit si souvent aux Canaries qu'à peine faisoit-il un seul voyage à la Cour du Roi son pere dans toute l'année, & quoi que les Canaries soient situées sur les côtes d'Affrique, & que l'Isle de Thule soit la derniere Isle Septentrionale de l'Europe, comme tout le trajet qui est entre Thule & les Canaries est par mer, il y a assez de commerce entre ces peuples; & les voyages d'Artambert, ne paroissoient pas extraordinaires, quoi qu'ils fussent fort frequents, & que le séjour qu'il y faisoit fût trés long: toutefois il faisoit une si grande dépense & il étoit si magnifique à tous les Tournois, que nous étions bien

empêchez à deviner par quel motif il agissoit ; car il étoit aisé de voir que ce ne pouvoit pas être le seul desir de surpasser les autres Princes, puis qu'il n'étoit pas seulement magnifique dans son train, mais que toutes ses Devises étoient encore plus galantes que toutes les autres, & il paroissoit même qu'elles avoient quelques secrettes explications ; car tantôt il portoit une Ourse gravée sur son Ecu qui formoit son petit avec la langue, & ces paroles au tour,

Du temps & de mes soins naissent mes espérances.

D'autres fois, il avoit un Icare sur son Ecu, & ces paroles pour ame,

Mon vol est perilleux,

Mais au moins il est beau.

Comme toutes ces Devises avoient quelque chose de fort amoureux & de fort particulier, j'avois une extrême curiosité de sçavoir ce qu'elles vouloient signifier ; mais la crainte où j'étois d'embarasser Artambert en lui témoignant un si grand desir d'apprendre ce qu'il n'avoit peut-être pas dessein qu'il fut sçû, faisoit que je diffi-

mulois mes ſentimens autant qu'il m'étoit poſſible, & je crois même que les choſes euſſent demeuré long-tems en ces termes, ſi je ne me fuſſe aviſée d'une galanterie qui me fit connoître ce qu'il y avoit ſi long-temps que je tâchois à deviner: Voici, Madame, comme la choſe arriva. Je me promenois un jour ſur le bord de la mer, accompagnée d'une de mes filles, nommée Philiſtie pour qui j'avois beaucoup d'amitié, d'Artambert & de plûſieurs autres perſonnes de nôtre Cour, lors qu'un nommé Telaſte qui avoit autrefois fait pluſieurs voyages en Aſie, nous fit un recit des Jeux qui ſe pratiquoient en ce païs là, entre leſquels il nous dit qu'il ſe faiſoit des Courſes de Chariots qui étoient extrêmement agreables: de la maniere dont il me les dépegnit, je m'imaginai que toute la Cour recevroit un grand plaiſir d'en avoir une ſemblable; de ſorte que j'en fis la propoſition, & je m'offris même d'en donner le prix ſi l'on le ſouhaitoit ainſi: Mais afin que ce que nous ferons ne ſoit pas ſeulement une imitation, pourſuivis je, il faut qu'il y ait quelque choſe d'extraordinaire dans cette Courſe; c'eſt pourquoi je ferois d'avis qu'on ordonnât que tous ceux qui ſeroient reçûs dans la lice portaſſent le Portrait de leur

leur Maîtresse sur leur Ecu, & quelque galante Devise autour ; car je m'imagine que cette diversité de beaux Visages & de Devises spirituelles donnera une beauté particuliere à cette Course qui la rendra tout à fait divertissante. Tout le monde trouva d'abord mon imagination fort agréable, & témoigna beaucoup d'impatience de voir l'effet de ce que j'avois ainsi proposé ; mais Philistie qui est une des personnes du monde la plus propre à inventer des divertissemens, dit qu'il falloit rendre celui-là plus grand encore que je ne le proposois, en imposant quelque peine aux Vaincus ou aux Vainqueurs qui divertît la Cour durant quelques jours, & qu'elle croyoit qu'il seroit assez plaisant d'ordonner aux Vainqueurs de faire l'Amant de quelque Belle pendant un mois; car, dit-elle, cela donnera lieu à mille plaisirs que nous n'aurons point si ce divertissement de la Course se terminoit le même jour qu'elle auroit commencé. Ah, Philistie, s'écria le Prince de Thule, il y auroit bien de l'injustice en ce que vous proposez, car quelle apparence y a-t'il d'impose des loix aux Vainqueurs, & où avez-vous jamais vû qu'un jour de Triomphe en soit un de soûmission, & que de la même main dont la fortune nous

donne des Lauriers elle nous presente aussi des chaînes. Les chaînes que la fortune presenteroit dans cette journée seroient d'une espece à être preferées à la Couronne, reprit Philistie en souriant, & je sçai des personnes qui feroient plus d'efforts pour remporter la victoire à cause de la peine qui la suivroit, que pour le prix qui la devroit accompagner. Quand ce que vous dites arriveroit, repliqua le Prince de Thule, vous n'en recevriez pas la satisfaction que vous en esperez; car si le Vainquéur a déja de l'amour pour la personne qu'on lui enjoindra d'aimer, il ne fera que ce que vous lui voyez faire dés à present, & ainsi les fêtes qu'il donneroit pour sa Maîtresse n'ayant ni le charme de la nouveauté, ni la vertu de satisfaire vôtre curiosité, elles vous donneroient assûrément fort peu de divertissement, & ne meriteroient pas d'être proposées. Ce que dit le Prince de Thule me paroît fort raisonnable, repartis-je, & je trouve en effet ou que cette peine qu'on imposeroit au Vainqueur lui rendroit sa Victoire odieuse, en le forçant de feindre ce qu'il ne sentiroit point, ou qu'elle nous donneroit fort peu de divertissement, ainsi qu'Artambert la trés-bien remarqué; mais je trouverois qu'il y auroit quelque chose de fort

plaisant à condamner le Vainqueur de nous compter son histoire ; & afin que nous ne puissions aprendre que des choses nouvelles, il faut qu'il n'y ait que les Princes Etrangers qui sont dans cette Isle, qui soient reçûs dans la Lice. Artambert parut fort émû à cette proposition, & me regardant avec toutes les marques d'une extrême inquietude ? Quoi, Madame, repliqua-t-il, Vôtre Majesté voudroit contraindre un homme à dire des particularitez de sa vie qu'il lui est peut-être de la derniere consequence de cacher : Ah, Madame, que Vôtre Majesté se donne s'il lui plaît la peine de faire un peu de reflexion sur ce qu'elle propose avant que de se resoudre, ou qu'elle souffre du moins qu'il soit permis à celui qui remportera le prix de choisir les personnes devant lesquelles il recitera ce qui lui est arrivé; car enfin, ce seroit une injustice effroyable de condamner un homme à confier son secret indifferemment à toûtes sortes de personnes, sans sçavoir si elles sont assez bonnes ou assez discrettes pour ne le pas reveler. Le Prince de Thule prononça ces paroles avec tant de force, que je connus bien qu'il avoit un particulier interêt à cacher ce qui lui étoit arrivé; de sorte que comme je l'estimois infini-

ment, & que ce qu'il disoit me paroissoit même fort raisonnable, je demeurai d'accord de la derniere chose qu'il avoit dite, & il fut arrêté qu'on feroit le plus promptement qu'il se pourroit une course de Chariots qui ne seroit composée que d'Etrangers, que tous ceux qui seroient reçûs dans la Lice porteroient le Portrait de leurs Maîtresses sur leur Ecu, & que celui qui remporteroit le prix seroit obligé de raconter son histoire devant tel nombre de personnes qu'il jugeroit à propos pour ses interêts. Si-tôt que les choses furent ainsi resoluës, ceux qui les devoient executer ne songerent plus qu'à le faire avec le plus de magnificence qu'il leur seroit possible, & il se trouva alors six Princes Etrangers à la grande Canarie qui ne s'en étoient point encore retournez depuis le dernier Tournois, qui étoient tous galants, civils, & admirablement biens faits: entre ceux-là Artambert tenoit le premier rang, & par la dignité de sa naissance & par les rares qualitez de sa personne: il étoit grand & de bonne mine, ses cheveux étoient châtain-clair, ses yeux noirs, vifs & pleins de feu, il avoit le nez aquilain, le tour du visage ovale, & un air de grandeur dans sa phisionomie & dans toutes ses actions qui imprimoit le respect & la crainte dans l'ame de tous

ceux qui le voyoient : Les autres lui cedoient en fort peu de chose, & entre tous ceux qui lui pouvoient disputer le premier rang, étoient les deux Princes de Guynée freres cadets du Roi qui regnoit alors sur ces peuples ; c'étoient deux Princes fort bien faits & fort adroits en toutes sortes d'exercices, ils étoient tous deux jumeaux, & quoi que les peuples qui habitent cette partie Occidentale de l'Ethyopie qu'on nomme Guynée, soient extrêmement barbares, les deux jeunes Princes dont je vous parle avoient sorti si jeunes de leur patrie, & les voyages qu'ils avoient faits dans tous les endroits de la Grece, les mieux policez, les avoient rendus si polis, qu'il n'y avoit point de Grecs avec lesquels ils ne pussent disputer de civilité. Les trois autres Etrangers qui devoient être de la course de Chariots étoient de petits Princes des côtes d'Afrique qui étoient aussi fort bien faits & fort accomplis, mais comme les descriptions que je vous en ferois rendroient mon recit d'une longueur ennuyeuse, & ne viendroient pas au sujet de mon Histoire, je me contenterai de vous dire que lors que toutes les choses necessaires pour la Course furent preparées, & que le jour fut pris pour ce divertissement, je me rendis à une grande place qui est à

l'extrêmité de la grande Canarie vers le Septentrion, où l'on faisoit ordinairement les Tournois, que je trouvai déja toute bordée de peuple qui étoit accouru dans cet endroit pour avoir sa part au divertissement de cette journée : je me plaçai sur des échafaux qu'on m'avoit preparez, & le Roi mon mari s'étant aussi placé sur d'autres qui étoient vis à vis des miens, on donna le signal ordinaire pour faire entrer les chariots dans la Lice : Mais, Madame, je ne crois pas qu'il se puisse jamais rien voir de plus surprenant que ce qui se presenta à nos yeux à l'ouverture de la Barriere par laquelle les chariots entrerent : car, Madame, imaginez-vous que ces petits chars peints & dorez étoient tirez par des chevaux admirablement beaux, & conduits par six jeunes Princes superbement habillez, qui tous portoient un Ecu dans le bras gauche sur lequel on voyoit une fort belle personne dépeinte. Ces six jeunes Heros étoient armez fort legerement, leurs têtes n'étoient couvertes que d'un petit morion à la Grecque, & leurs corselets étoient tous semez de chiffres entrelassez qui faisoient le plus agréable effet du monde à la vûë ; dans cet équipage ils firent tous le tour de la Place où nous étions, & s'étans ar-

rêtez devant mon échafaut, ils me donnerent le tems de remarquer leurs Devises, dont quelqu'unes me parurent si galantes, que je ne puis m'empêcher de vous le representer, l'un des deux Princes de Guynée portoit sur son Ecu le Portrait d'une femme admirablement belle qui étoit habillée avec la negligence d'une personne solitaire, & dans une de ses mains elle tenoit des chaînes qu'elle presentoit à un petit Amour, qui la regardoit avec ces mots autour.

Plus belles de ma main que le Sceptre d'un autre.

Le frere de celui dont je vous viens de parler avoit le même Portrait sur son Ecu; mais au lieu de chaînes cette femme tenoit deux cœurs dans une de ses mains, avec ces paroles pour ame.

La nature & l'amour de ces deux n'en font qu'un.

Le Prince de Hoden, qui est une petite Principauté de l'Afrique assez proche des Canaries parut avec le Portrait d'une femme habillée à la Persanne qui tenoit dans une de ses mains les pieces d'un

Sceptre brisé, & de l'autre elle montroit l'Amour qui lui en offroit deux, avec ces paroles pour ame.

L'amour me rend bien plus que le destin ne m'ôte.

Les autres Devises ne me semblerent pas assez bien inventées pour les retenir, & quand même elles auroient été plus belles qu'elles n'étoient, l'équipage d'Artambert surprit si fort toute la Cour, que dés le moment qu'il parut, il ne nous fut plus possible d'avoir des yeux pour toutes les autres choses. Son Char étoit fait d'un bois dont la couleur paroissoit plus éclatante que le Corail, mille fillets d'or trés-artistement travaillez sembloient avoir été mêlez dans ce bois par un effet de la nature plûtôt que par les mains d'un artisan, & y formoient cent petits chiffres differents qui faisoient un effet trés-agréable & trés-surprenant: Les chevaux qui tiroient ce petit char étoient blancs, à crin noir, leurs harnois étoient tous semez de rubans de differentes couleurs, & leur têtes étoient ombragées de plumes noires, blanches & incarnates; le reste de sa parure étoit magnifique & galant, & il portoit

un Ecu au bras gauche sur lequel il paroissoit une femme dont la plus grande partie du visage étoit cachée par un petit voile qu'un Amour voltigeant lui tenoit devant les yeux, & ces quatre Vers étoient écrits au bas de cet Ecu.

Le respect me défend d'en montrer davantage,

Mais malgré ma discretion,

L'éclat de ces beaux yeux percera ce nuage,

Et ne dira que trop quelle est ma passion.

Je vous laisse à juger, Madame, combien ces Vers nous parurent galamment imaginez, & combien la curiosité que j'avois depuis si long-tems d'apprendre les avantures d'Artambert augmenta par cette vûë, je me tournai du côté de Philistie dès le moment que nos jeunes Heros furent hors de devant mon échafaut, & je lui dis que je souhaitois de tout mon cœur que le Prince de Thule remportât le prix de cette journée, pour avoir le plaisir d'apprendre qui étoit cette personne dont il faisoit si galamment cacher le visage par l'Amour : Philistie soûrit à ce discours, & me regardant fort ma-

licieusement ; Je fais les mêmes souhaits que Vôtre Majesté, Madame, repritelle, mais c'est moins pas curiosité que par un effet de l'amitié que j'ai pour la gloire d'Artambert. Vous n'êtes donc gueres curieuse, lui repliquai-je : Pardonnez-moi, Madame, repliqua-t'elle ; mais ce n'est pas pour les choses que je sçais, & si je ne me trompe, celle dont Vôtre Majesté me parle est de cette espece. Quoi, lui dis-je, vous connoissez cette personne que le Prince de Thule porte representée sur son Ecu ? Oüi, Madame, reprit Philistie en soûriant encore de nouveau, je la connois assûrément ; mais ce n'est pas ici où je dois satisfaire la curiosité de Vôtre Majesté sur ce sujet, prenez seulement la peine de regarder la Course, & peut-être que ce qui suivra vous apprendra ce que vous souhaitez de sçavoir. Comme Philistie achevoit ces mots, les trompettes achevoient aussi de donner le signal aux Coureurs, & le desir de voir ce qui se passeroit l'emportant pour lors sur l'envie de sçavoir ce que Philistie me devoit aprendre, je ne songeai plus qu'à voir lequel de ces six Heros emporteroit l'avantage sur ses compagnons ; d'abord ces six petits chars partirent avec tant de violence & d'éga-

lité qu'ils étoient déja au milieu de la carriere, ſans qu'on pût juger lequel ſeroit victorieux ; mais tout d'un coup Artambert laſſé de cette égalité, fit faire un ſecond effort à ſes chevaux, & les pouſſant avec ardeur, il les fit ſurpaſſer les autres de cinquante pas, de ſorte qu'il étoit au bout de la carriere, qu'à peine les autres étoient-ils encore aux deux parts : Tout le monde pouſſa des cris de joye à cette vûë, car Artambert étoit extrêmement cheri du peuple, & je me preparois à lui donner le prix lors que j'aperçûs les deux Princes de Gaynée qui s'approchoient de lui, & qui lui parloient avec quelque ſorte de chaleur, je m'enquis de ce que c'étoit ; & je ſçus que les deux Princes demandoient à Artambert une ſeconde courſe, ce qu'il ne vouloit pas leur accorder. Je commandai qu'on les fit approcher, & alors qu'ils furent auprés de moi : Quoi, Seigneur, dis-je au Prince de Thule, vous vous défiez de vôtre adreſſe, vous qui venez d'en donner une preuve ſi avantageuſe. C'eſt moins de mon adreſſe que de la vigueur de mes chevaux que je me défie, Madame, repliqua-t'il, & comme la gloire de recevoir un prix des mains de Vôtre Majeſté eſt une choſe trop precieuſe pour

la commettre une ſeconde fois à la viteſſe de mes chevaux, je ſerois bien-aiſe d'être diſpenſé d'accorder à ces Princes ce qu'ils me demandent; cependant s'ils ont deſſein de me diſputer la victoire, je ſuis tout prêt de les ſatisfaire pourvû que ce ſoit nos épées qui ſoient juges de ce differend. Ah, Seigneur, interrompis-je precipitamment, ne troublez point les plaiſirs de cette journée par vôtre diſpute, s'il vous plaît; ce divertiſſement a été inventé pour une fête, & non pas pour un combat de Gladiateurs, & j'aime mieux donner un ſecond prix, & qu'on faſſe une ſeconde Courſe: Tout le monde approuva cette propoſition, & le Prince de Thule & tous les autres Princes s'étant de nouveau rangez au bout de la Carriere, ils recommencerent une ſeconde courſe qui ne leur reüſſit pas mieux que la premiere; de ſorte que le Prince de Thule ſe voyant une ſeconde fois victorieux ſentit une ſi grande joye de ce bon ſuccés, que ſa mine en paroiſſoit encore plus haute & plus fiere qu'à l'ordinaire: il s'approcha de mon échafaut, d'où j'étois à demi deſcenduë pour le recevoir, & reçût de ma main une épée avec une garde garnie de pierreries, qui étoit le prix que j'avois propoſé; il baiſa

cette épée avec beaucoup de soûmission en la recevant, & me regardant d'une maniere fort passionnée : Ce n'est pas à mon peu d'adresse que je dois la faveur que je reçois aujourd'hui,me dit-il, & je la dois toute entiere à l'adorable personne dont je soûtenois la beauté dans ce Tournois. Nous ne sçavons pas encore de qui vous soûteniez la beauté dans cette journée, lui repliquai-je, en soûriant, car nous n'avons point vû le visage de celle que vous aviez dépeinte sur vôtre Ecu ; mais j'espere que nous ne serons pas long-tems dans cette ignorance, & que ce que les yeux de vôtre belle voilée n'ont pû faire, le recit de vos avantures le fera. Ce sera quand il plaira à Vôtre Majesté, Madame, reprit-il ; car puis qu'il m'est permis de choisir les personnes devant qui je dois raconter mon histoire, je souhaite que Vôtre Majesté soit la seule qui soit presente à ce recit ; je m'opposai long-tems à ce que vouloit Artambert, car il me sembloit qu'il y avoit quelque sorte d'injustice à priver le reste des personnes qui m'accompagnoient du plaisir d'entendre le recit des avantures du Prince de Thule ; mais il me dit si fortement qui lui étoit extrêmement important de les tenir secretes, que je

n'osai lui resister davantage. Je lui donnai donc la main pour me conduire dans mon chariot, & lui m'ayant suivie dans le sien jusqu'au Palais, il me conduisit dans mon Cabinet, où je ne fus pas si-tôt entrée que je le pressai de satisfaire à sa parole; je remarquai beaucoup d'inquietude dans ses yeux lors que je lui fis cette priere, il changea deux ou trois fois de couleur, & baissant la vûë avec beaucoup de confusion : J'avois crû, Madame, repliqua-t'il, que Vôtre Majesté me dispenseroit d'obéïr à ses ordres lors qu'elle songeroit que je ne puis satisfaire à ce qu'elle m'ordonne, sans manquer au respect que je lui dois, & c'étoit une des raisons qui m'avoit obligé de la choisir pour lui conter mes avantures; mais puis que je me suis trompé dans mes conjectures, & que je me vois dans la necessité de lui déplaire en lui desobeïssant ou de manquer au respect que je lui dois, en faisant d'une grande Reine, ma Confidente, je choisis plûtôt de manquer à mon devoir que de lui déplaire. Sçachez donc, s'il vous plaît, Madame, que j'adore la plus belle personne du monde, que je l'adorai dès le premier moment que je la vis, & que je l'adorerai toute ma vie, & pour apprendre qui c'est, songez qu'il

n'y a rien de si beau sur la terre que vous; il se tût aprés avoir prononcé ce dernier mot, & attachant fixement ses yeux sur mon visage, il sembloit y chercher la connoissance de ce que j'avois dans l'ame. Pour moi j'étois si surprise de cette avanture que je ne sçavois si ce que je voyois étoit un enchantement, ou si c'étoit une verité, quand je me considerois comme la femme d'un grand Roi qui étoit encore en vie, & que je voïois Artambert qui me faisoit audacieusement une declaration d'amour comme si j'eusse été en état de l'écouter sans en être offensée. Un mouvement de colere s'emparoit de mon esprit, & me faisoit penser les choses du monde les plus violentes contre cet audacieux; mais quand d'un autre côté je considerois la maniere dont cette avanture étoit arrivée, & le desordre qu'elle apporteroit à la Cour si elle venoit à être divulgée, je demeurois dans une confusion de pensées qui se combattoient les unes les autres, & qui me donnoient la plus grande agitation que j'eusse jamais ressentie: je demeurai quelque tems dans cet état sans oser seulement lever les yeux sur Artambert, mais à la fin m'étant tout d'un coup resoluë, je lui répondis en soûriant: Il est juste que vous me

puniffiez d'avoir eu trop de curiofité, vôtre procedé me rendra plus fage une autre fois, & quoi que la raillerie que vous me faites foit un peu forte, je ne vous en veux point de mal, puis que je me la fuis attirée, mais je me garderai fi bien à l'avenir de vous donner lieu de m'en faire une femblable, que vous ne ferez plus dans la neceffité de m'offenfer pour fauver vôtre fecret : En difant ces mots, je lui prefentai la main, & je l'obligeai de me conduire dans ma chambre d'où il fortit à l'inftant, & pour moi je me joignis à beaucoup de perfonnes que j'y trouvai, & je leur dis en foûriant. Je crois que vous avez bien connu par le peu de tems que j'ai été dans mon cabinet, que je ne fuis pas plus fçavante des avantures du Prince de Thule que vous autres, & que vous n'efperez pas fans doute que je fatisfaffe vôtre curiofité fur ce fujet. Tout le monde me demanda alors pourquoi ce Prince n'avoit pas fatisfait à fa parole, & quelles raifons il avoit données pour s'en défendre : Je leur dis qu'il m'avoit témoigné qu'il m'auroit une extrême obligation fi je voulois le difpenfer de ce qui lui étoit ordonné par les loix du Tournois, & que ne jugeant pas qu'il y eût de la juftice à forcer un homme à

dire ce qu'il vouloit taire, je lui avois accordé ce qu'il souhaitoit. Les uns blâmerent mon indulgence, & les autres l'approuverent, & cela donna lieu à une conversation qui dura jusqu'à l'heure que j'avois accoûtumé de donner à la promenade : Je descendis donc dans les Jardins du Palais, & m'étant appuyée sur le bras de Philistie, je m'éloignai de quelques pas du reste de la compagnie, & lors que je fus dans une distance assez raisonnable pour ne craindre pas d'être entenduë de ceux qui me suivoient : Puis que le Prince de Thule n'a pas voulu m'apprendre ses avantures, dis-je à Philistie, je crois que vous ne refuserez pas de me dire qui est cette personne qu'il avoit peinte sur son Ecu à la Course : Philistie soûrit à ce discours, & me regardant avec beaucoup de malice : Ah, Madame, reprit-elle, Vôtre Majesté se mocque de moi, quand elle me parle de cette sorte, & j'oserois jurer qu'elle connoît à present aussi bien la personne dont elle me parle qu'elle se connoît elle-même : Mais, lui dis je, vous ne songez pas quand vous me parlez de cette sorte que je n'ai été qu'un moment avec Artambert, & qu'il est impossible qu'il m'ait appris aucune des particularitez de son histoire dans

le peu de tems qu'il a été dans mon cabinet. C'eſt le peu de tems qu'il y a demeuré qui me fait juger que vous ſçavez ce que vous feignez d'ignorer, repliqua Philiſtie, & je ſuis aſſûrée que s'il ne vous avoit dit quelque choſe de déplaiſant pour vous, vôtre converſation auroit duré plus longtems qu'elle n'a fait. Je regardai fixement Philiſtie à ce diſcours, & voyant qu'elle ſoûrioit fort malicieuſement, mais Philiſtie, lui dis-je, qui vous auroit pû apprendre ce que le Prince de Thule m'a dit, que vous croyez ſi bien le ſçavoir. Ce ſont toutes ſes actions, Madame, reprit-elle, c'eſt la maniere dont il parle de vous & dont il vous regarde. Enfin, Madame, ce ſont mille choſes que j'ai remarquées, & que le peu d'apparence qu'il y avoit qu'elles fuſſent veritables vous ont empêchée d'obſerver, qui m'ont fait connoître qu'Artambert eſt amoureux de vous. Ah, lui dis-je, Philiſtie, vous avez eu grand tort de ne me pas avertir de la folie du Prince de Thule, puis qu'elle vous étoit connuë, j'aurois évité les occaſions de lui parler ſi j'avois eu le moindre ſoupçon de cette verité, & vous êtes cauſe que les choſes en ſont venuës aux termes que je ne puis plus m'empêcher de les faire éclater. A ces mots je lui raconte tout

ce qui s'étoit passé entre le Prince de Thule & moi, aprés quoi je poursuivis de cette sorte. De quelle maniere voulez-vous donc que je vive avec ce Prince, aprés l'aveu qu'il m'a fait d'une passion qu'il n'a pû concevoir sans m'offenser, & que je ne puis jamais permettre sans blesser absolument la gloire dont je fais profession ? lui témoignerai-je toûjours les mêmes bontez que je lui ai jusques-ici témoignées, à present que je sçais qu'il pourroit les expliquer d'une maniere outrageante pour moi ? le traiterai-je aussi comme son audace le merite, pour faire naître une sanglante guerre entre les peuples du Roi son pere, & les miens ? enfin que ferai-je dans la fâcheuse conjoncture où vôtre imprudence m'a mise. Ce que vous avez fait jusques ici, Madame, reprit Philistie, c'est à dire traiter ce que vous a dit ce Prince de raillerie, & vivre avec lui comme si vous n'aviez ajoûté aucune foi à ses paroles, & en attendant que ses affaires ou les ordres du Roi son Pere l'obligent à quitter cette Cour, éviter si soigneusement les occasions d'être seule avec lui, qu'il ne puisse jamais reprendre la conversation qu'il a commencée aujourd'hui. Je combatis encore quelque tems les raisons dont Philistie se servoit pour appuyer le

conſeil qu'elle me donnoit, me ſemblant que c'étoit aſſez que je ſçuſſe qu Artambert avoit de l'amour pour moi, pour m'obliger à le banir de ma Cour pour jamais; mais comme Philiſtie avoit un grand pouvoir ſur mon eſprit, & que je craignois étrangement que l'on ne s'apperçût de l'extravagance du Prince de Thule, je demeurai d'accord de tout ce qu'elle ſouhaitoit, & je me contentai d'éviter de lui parler avec tant de ſoin, qu'il lui fut impoſſible de ſe trouver un ſeul moment en particulier avec moi. Les choſes étoient en ces termes lors que le Roi mon mari fut ſurpris d'une fiévre continuë qui le reduiſit dans ſix jours à l'extrêmité, & qui dans deux autres aprés le priva entiérement de la vie; cette mort me fut extrêmement ſenſible, car ce Prince avoit eu des bontez extraordinaires pour moi, & je l'aimois avec beaucoup de paſſions, & ce qui rendit cette perte encore plus grande pour tout l'Etat, c'eſt que je n'avois point eu d'enfans, & qu'ainſi le peuple ſe voïoit privé de l'eſperance d'être un jour commandé par une Reine deſcenduë de moi qu'ils aimoient uniquement; le deüil fut donc general dans toutes les Canaries, & le mien en particulier fut ſi grand que je fus ſix mois entiers ſans vouloir ſouf-

frir d'autres personnes que celles qui étoient necessaires à mon service ; mais comme pendant tout ce tems je sçus que le Prince de Thule étoit encore dans nôtre Cour, & qu'il ne faisoit même aucuns preparatifs pour en partir, ne croyant pas qu'il fût de la bien-séance pour moi de l'y laisser davantage lors que je n'avois plus le Roi mon mari, je lui fis dire un jour qu'aprés la perte que j'avois faite, je voulois mener une vie plus retirée que celle que j'avois passée jusques alors, & qu'ainsi les Courses & les Tournois ne pouvant plus servir de prétexte à son séjour dans les Canaries, je le suppliois de vouloir bien ne le rendre plus si frequent qu'il avoit été par le passé. Artambert reçût cet ordre avec beaucoup de soûmission, & ayant chargé celui qui lui avoit parlé de m'assurer qu'il obeïroit toute sa vie à mes commandemens avec une déference extraordinaire, il commença de donner tous les ordres necessaires pour son départ, & lors que toutes choses furent preparées pour l'execution de ce dessein, il m'envoya prier qu'il pût prendre congé de moi avant que de s'embarquer. Comme le procedé de ce Prince étoit fort respectueux, & qu'il étoit d'une qualité à ne pas lui refuser ce qu'il demandoit, je ne fis aucune

difficulté de lui accorder, de sorte que je lui fis dire qu'il pourroit me voir quand il lui plairoit; mais, Madame, admirez s'il vous plaît le caprice de ma destinée, je n'avois jamais regardé ce Prince d'une autre maniere que tout le reste du monde, jusqu'au jour de la Course des chariots, depuis ce tems j'avois conçû un secret dépit contre lui qui sembloit plûtôt devoir étouffer l'amitié que j'avois eu pour ce Prince que de l'augmenter, & cependant lors que je sçûs qu'il étoit prêt de partir des Canaries, je sentis un trouble interieur, dont je ne m'étois jamais trouvée capable; & lors qu'on me vint avertir qu'il etoit à la porte de ma chambre qui demandoit à me voir pour me dire adieu, il me courut un frisson universel dans les veines qui me donna tant de trouble, & tant d'émotion, que je fus contrainte de me mettre sur mon lit, pour cacher le desordre de mon visage: si-tôt que j'y fus, le Prince de Thule entra, & s'approchant de moi avec toutes les marques d'une extrême tristesse sur le visage: Enfin, Madame, me dit il avec un profond soûpir, il faut partir de ce lieu, puis que ma presence vous est odieuse, & je vois bien qu'il est tems que je me retire, puis que ma Souveraine a resolu mon bannissement.

Mais au moins, Madame, pourſuivit-il, permettez moi de vous proteſter, puis que voici peut-être le dernier jour de ma vie, qu'il me ſera permis de vous faire cette proteſtation, que j'aurai toûjours pour vous la plus violente paſſion qu'on ait jamais euë pour perſonne, & que dans quelque lieu que je traîne ma miſerable vie, je conſerverai pour la divine Almanzaïde le plus profond reſpect, dont on puiſſe jamais être capable. Si vous aviez pour moi ce reſpect que vous dites avoir, Seigneur, lui repliquai je, vous ne tiendriez pas les diſcours que vous venez de tenir, puis que vous ſçavez que je ne puis les entendre ſans bleſſer ma gloire, ni vous me les faire ſans m'offenſer. C'eſt pourquoi, Seigneur, gueriſſez-vous de cette paſſion, que vous dites avoir, ou permettez-moi de vous regarder comme le plus grand de mes ennemis. Ah, Madame, s'écria cet amoureux Prince, que vous connoiſſez peu le pouvoir de vos yeux ſi vous croyez qu'il ſoit poſſible de guerir des bleſſures qu'ils font ! Helas, Madame, elles ne ſont pas ſeulement incurables & mortelles ; mais elles ont encore un certain charme ſecret qui fait qu'on les aime toutes dangereuſes qu'elles ſont, & qu'on ne voudroit pas en guérir quoi qu'elles ſoient ſi

douloureuses qu'elles en sont presque insuportables. Je ne sçais point, Seigneur, repris-je, si ces blessures dont vous parlez, sont telles que vous les representez, mais je sçai qu'il est absolument défendu à la Reine des Canaries d'entendre des discours de cette nature, faites-les donc cesser, Seigneur, je vous supplie, & ne détruisez point par vôtre opiniâtreté les sentimens avantageux que vôtre merite m'a fait concevoir. Allez occuper la tendresse de vôtre ame, dans les lieux où elle soit moins funeste qu'elle ne le seroit dans celui-ci, & ne vous attachez plus auprés d'une miserable Reine qui troubleroit toute la felicité de vôtre vie, sans oser jamais concevoir la moindre pensée de l'établir. Peut être, Madame, qu'une personne aussi severe que vous blâmera la maniere dont je parlois au Prince de Thule, vû les raisons que j'avois de lui paroître impitoyable : Mais, Madame, quand il vous plaira de considerer que je sentois beaucoup de repugnance à le bannir, & que je croyois ne le voir de ma vie, j'espere que vous excuserez ma foiblesse, du moins sçais-je bien qu'elle ne fut pas volontaire, & qu'il me fut impossible de si bien étouffer toute ma tendresse, que je n'en laissasse paroître cette petite partie ; mais si je n'eus pas la force de sur-

ſurmonter ce tendre mouvement de mon ame, j'eus du moins celle de le cacher à Artambert; car dés l'inſtant que j'eus proferé ces obligeantes paroles, je me tournai de l'autre côté, & quoi qu'il me dit les choſes du monde les plus tendres & les plus reſpectueuſes, je ne voulus jamais l'écouter, & ayant fait appeller Philiſtie, je lui dis de conduire le Prince de Thule juſques hors de mon appartement, & pour moi je demeurai dans le plus pitoyable état où je me fuſſe jamais trouvée. Je ſentois un extrême deſir de retenir ce Prince, & cependant je voyois bien que s'il demeuroit davantage aux Canaries, aprés les témoignages qu'il m'avoit donnez de ſa paſſion, je faiſois une breche à ma gloire que je ne pourrois jamais reparer, de ſorte qu'il ſe faiſoit dans mon ame un combat d'inclination, de bien-ſéance, de neceſſité, & de tendreſſe, qui me donnoit des mouvemens ſi contraires les uns aux autres, que je ſentois mon cœur déchiré par trois ou quatre paſſions violentes, ſans pouvoir me rendre abſolument à aucune d'elles, ni ſans les pouvoir auſſi abſolument bannir. Comme j'étois en cet état, Philiſtie revint, qui me dit qu'Artambert lui avoit paru deſeſperé lors qu'il étoit ſorti de mon appartement, & qu'elle craignoit

qu'il ne se portât à quelque furieuse resolution, si je n'y mettois ordre. Mais, Philistie, lui dis-je, quelle ordre voulez-vous que j'y mette, étant ce que je suis? voulez-vous que pour consoler le Prince de Thule je lui donne des esperances, moi qui n'en dois jamais concevoir aucune de le rendre heureux? Non sans doute, Madame, reprit-elle, mais du moins voudrois-je que Vôtre Majesté lui donnât quelque tems pour se resoudre à son bannissement; car enfin vous m'avouërez qu'une resolution aussi grande que celle qu'il est obligé de prendre meriteroit bien qu'il se donnât un peu de loisir pour l'executer: Ah! Philistie, lui dis-je, l'amour n'est pas une passion qu'il faille flater de cette sorte, plus on la ménage, & plus on a de peine à la vaincre, il lui faut resister avec violence, & la surmonter avec ardeur si l'on en veut être le maître, & ainsi l'unique moyen de guerir le Prince de Thule, c'est de le bannir, car apparemment il arrivera qu'il ne m'aura pas si-tôt perduë de vûë, qu'il m'oublira entierement, & que quelques jours d'absence effaceront les foibles idées que l'habitude de me voir semble avoir formées. C'étoit de cette sorte que je tâchois à chercher des avantages dans le départ d'Artambert,

qui me le fiſſent trouver moins penible : Mais, Madame, toutes mes reflexions étoient inutiles, & j'avois conçû une ſi violente inclination pour ce Prince, que toutes les fois que je venois à ſonger qu'il partoit des Canaries, & qu'il en partoit pour jamais, je tombois dans un deſeſpoir inconcevable. Quoi, diſois-je en moi-même, j'aurai le courage de me priver pour toûjours d'une vûë ſans laquelle je ſens bien que ma felicité ne peut être parfaite, & je me rendrai l'eſclave d'un peuple cruel duquel je ſuis née la Reine ? Ah ! que me ſert-il de regner ſur les Canaries, ſi ce ſont eux qui me font la loi ? Ces penſées me donnoient un ſi grand remors d'avoir banni le Prince de Thule, qu'il étoit des momens où je reſolvois d'envoyer aprés lui pour l'obliger à revenir aux Canaries ; mais ces condamnables deſirs n'occupoient pas long-tems mon ame, & quand je venois à faire une ſolide reflexion ſur l'état preſent de ma fortune, je me repentois de tout ce que j'avois penſé un moment auparavant. Je paſſai ſix mois entiers de cette ſorte pendant leſquels je ſouffrois des maux incroyables, car je n'allois dans aucun endroit où j'euſſe autrefois vû le Prince de Thule, que mon idée ne me le repre-

ſentât avec tous ſes charmes, & quand je venois à ſonger en même tems que je l'avois perdu pour jamais, je ſentois une douleur ſi violente, qu'à peine toute la force de mon courage, me pouvoit elle empêcher de donner des marques de ce que je penſois. Quand je vis que l'éloignement ſervoit ſi peu à ma gueriſon, je crûs que lors que je ſerois dans un lieu où le Prince de Thule n'eût jamais été, il me ſeroit peut-être plus facile de l'oublier qu'il ne me l'étoit à la grande Canarie; de ſorte que pour eſſayer ce remede, je reſolus d'aller paſſer quelques mois à l'Iſle de Fer, qui eſt une des plus agreables de toutes celles qui compoſent le Royaume des Canaries: car elle n'eſt pas ſeulement charmante pour ſa ſituation, mais elle eſt encore ornée de pluſieurs Palais ſuperbes, entre leſquels on en void un où il y a un jardin qu'on appelle le jardin des Miracles, qui eſt un lieu extraordinaire: car il s'y trouve un grand arbre dont le nom eſt inconnu, qui laiſſe inceſſamment dégouter une certaine eau claire & d'un goût admirable qui fournit d'eau tous les habitans de l'Iſle de Fer, qui ſans cet effet de la bonté du Ciel, mourroient tous de ſoif, n'y ayant aucune fontaine d'eau douce dans toute cette Iſle, & n'y

tombant presque jamais de pluye. Lors que j'eus donc resolus de faire quelque sejour à l'Isle de Fer, je me fis suivre de Philistie & de quelques autres de mes filles, ne voulant mener avec moi que des personnes avec lesquelles je ne fusse pas obligée de me contraindre, & je laissai tout le soin des affaires de l'Estat à un Seigneur de ma Cour nommé Philidas, qui avoit autrefois été favori du feu Roi mon Pere, & que le Roi mon mari avoit depuis honoré de plusieurs emplois dont il s'étoit fort dignement acquité : ayant mis ce petit ordre à mes affaires je me retirai dans mon desert, & j'y avois déja passé quelques jours pendant lesquels il me sembloit que je me trouvois plus tranquille qu'à la grande Canarie, lors qu'un jour entr'autres que j'avois plus de gayeté que je ne m'en étois trouvé depuis le départ d'Artambert, il m'arriva une avanture qui r'ouvrit toutes mes playes, & qui a depuis fait verser une si grande abondance de larmes à mes yeux, que la source en devroit être tarie pour jamais ; mais pour en revenir à ce qui m'arriva dans ce jour infortuné, je vous dirai, s'il vous plaît, Madame, que je ne fus pas si-tôt habillée que je fus me promener à ce jardin que je crois vous avoir dit qui se nomme le jar-

din des Miracles, & n'ayant voulu être ſuivie que de Philiſtie & de quelques gardes qui ſe tinrent à la porte pour empêcher qu'il n'entrât perſonne dans ce jardin tant que j'y ſerois, je m'aſſis ſur le bord d'un grand baſſin de marbre blanc qui étoit au pied de cet arbre ſalutaire qui fournit de l'eau aux Inſulaires, & où ils ont ſoin de la recüeillir ; ce baſſin eſt quelque choſe de fort agreable à voir: car comme il ſert de reſervoir à l'eau dont tous les habitans de l'Iſle de Fer boivent, on a ſoin de le tenir ſi net que l'eau y paroît admirablement belle, & pour empêcher que le Soleil ne l'échauffe, il y a un grand apenty couvert de plomb qui eſt ſoûtenu par des pilliers de marbre blanc, qui ſont poſez dans le baſſin, & qui ne laiſſant que la place de l'arbre libre, font une ombre ſur le bord de la fontaine, qui rend ce lieu fort commode pour la promenade : j'étois donc dans cet endroit, où je joüiſſois paiſiblement de la fraicheur de l'ombre, lors qu'en attachant mes yeux ſur le bord du baſſin, il me ſembla que j'y remarquois quelques lettres gravées qui me paroiſſoient toutes fraîches : je m'approchai plus prés pour diſtinguer ce que je ne faiſois qu'entrevoir, & je trouvai que ce que j'avois remarqué étoit des vers que voici.

O Marbres de cette fontaine ,
Secrets confidens de ma peine ,
Si jamais vous êtes un jour
Honorez des regards de ma divine Iaine,
Apprenez à cette inhumaine ,
. . . Est ici prest à mourir d'amour.

Encore que ces Vers exprimassent assez ce que je m'imaginois bien que le Prince de Thule pensoit, il ne m'entra pas d'abord dans l'esprit que ce fût lui qui les eût faits : car il y avoit trop peu d'apparence qu'il dût encore être dans nos Isles; mais quand aprés avoir tâché de deviner un nom pour mettre au commencement du dernier Vers où il y avoit simplement trois petits points , je trouvai que celui d'Artambert y venoit admirablement bien : je fus si saisie , qu'à peine pus-je avoir la force de resister à mon étonnement : Ah ! Philistie , m'écriai je en lui montrant ces Vers , qu'est-ce que je vois? & à ces mots, je les lui fis lire, & lui faisant prononcer le nom d'Artambert au lieu des points qui étoient au commencement du dernier Vers, nous trouvâmes l'une & l'autre qu'il avoit toutes les sillabes necessaires pour rendre ce Vers d'une juste lon-

gueur. Imaginez-vous de grace, Madame, ce que je pensai dans cette rencontre, & m'épargnez la peine de vous exprimer des sentimens que je ne pouvois moi-même bien connoître : la surprise, l'émotion, la crainte, & la joïe s'emparerent de mon ame, & me reduisirent dans un tel état, que je demeurai une heure entiere dans la place où j'étois sans pouvoir me remuer, & si fort occupée de ce que je voïois, que Philistie m'a dit depuis que j'en paroissois immobile. Lors que cette premiere surprise fut un peu dissipée, je me tournai vers Philistie, & la regardant avec des yeux, où le trouble de mon esprit étoit dépeint : He bien, Philistie, lui dis-je, que vous semble de mon avanture ? ne me trouvez-vous pas la plus malheureuse personne du monde ? j'éloigne un Prince de ma Cour, parce qu'il n'y peut demeurer sans blesser ma gloire, & il semble que son absence ne serve qu'à me le faire trouver plus aimable, & que ce départ que je croyois devoir entierement satisfaire ma gloire, me fait penser des choses si obligeantes pour lui, que cette même gloire en est encore plus offencée : pour effacer cette dangereuse idée je quitte un lieu que je m'imagine qui contribuë à la remetre dans mon esprit, & je trouve dans celui ci non

l'idée du Prince de Thule, mais le Prince de Thule-lui-même, & ſans doute que je le trouve avec tous ſes charmes, puiſque je le trouve avec toute ſa paſſion. En quel lieu du monde faut-il donc que je fuïe à preſent, puis que mon deſtin me fait par tout rencontrer ce que je ſuis obligée d'éviter. Mais, Madame, reprit Philiſtie, pourquoi vôtre Majeſté s'opiniâtre-t'elle ſi fort à fuir ce qu'il ſemble que le Ciel veut qu'elle rencontre ? puis que les Dieux permettent toutes ces choſes par une raiſon dont la cauſe vous eſt inconnuë, imaginez-vous qu'elle vous eſt avantageuſe, & vous laiſſez conduire à vôtre deſtinée, puis qu'auſſi bien il vous eſt impoſſible de lui reſiſter. Ah ! Philiſtie, lui repliquai-je, que ce que vous me conſeillez flatte agreablement mon imagination, mais helas, que ce conſeil eſt funeſte, malgré le plaiſir que je goûte à le recevoir, & que je me garderai bien de le ſuivre tant que le Ciel me laiſſera l'uſage de la raiſon ! A quoi donc vôtre Majeſté ſe reſout-elle, Madame, reprit Philiſtie ? A faire chercher le Prince de Thule dans toutes mes Iſles, lui repartis-je, & s'il s'y trouve, je lui commanderai une ſeconde fois d'en ſortir, & de n'y revenir jamais, s'il ne ſe veut atti-

rer mon mépris & ma haine. Il ne se les attirera pas, Madame, s'écria un homme qui sortit d'un lieu où il étoit caché, & que je reconnus d'abord pour Artambert, & non seulement il sortira de vos Isles, puis qu'il ne lui est pas permis d'y demeurer, mais il veut encore sortir du monde, puis qu'il n'y peut être sans vous voir. La vûë du Prince de Thule & la maniere dont il prononça ces paroles, me surprirent d'une telle sorte, que j'en étois toute hors de moi, & ce Prince avoit eu le tems de se jetter à mes pieds, & de m'embrasser tendrement les genoux sans que j'eusse la force de l'en empêcher, tant ma surprise & mon émotion étoient grandes : mais pourquoi abuser davantage de vôtre patience, & m'étendre sur un endroit que je devrois passer sous silence ; Artambert me dit tant de choses passionnées dans ce moment, & l'inclination que j'avois pour lui, me fit ajoûter une telle croyance à tout ce qu'il me disoit, que devant que nous sortissions de ce jardin, il lui fut aisé de remarquer que le devoir seul lui resistoit dans mon ame, & que si j'eusse eu d'autres sujets que les Canariens, j'aurois eu la plus grande joye du monde d'en faire les siens. Voilà, Madame, comme se passa cette journée que

la suite de mes avantures vous apprendra m'avoir été si fatale, & durant plusieurs autres qui suivirent j'eus encore beaucoup de conversations avec le Prince de Thule, dans lesquelles il m'apprit que ne s'étant jamais pû resoudre à m'abandonner, il avoit demeuré dans nos Isles sous des noms & des habits differens, & qu'ayant appris que je venois à celle de Fer il s'y étoit rendu pour tâcher à trouver quelque occasion de me parler, & que pour le faire avec plus de facilité, il avoit gagné le Portier du Jardin des Miracles, qui lui avoit permis d'y entrer toutes les fois qu'il le souhaitoit, mais que ne m'ayant jamais pû trouver seule, il avoit toûjours differé à se faire connoître jusqu'au jour que je vous ai dit qu'il l'avoit fait. Comme la conduite qu'Artambert avoit observée, étoit passionné & respectueuse, je ne pouvois m'empêcher d'en paroître satisfaite; mais quand je venois à considerer le peu d'apparence qu'il y avoit que les choses pussent demeurer long-tems en cet état, l'inclination que j'avois pour lui n'empêchoit pas que je ne le souhaitasse plûtôt sur ses terres que sur les miennes: je n'osois toutefois lui communiquer cette pensée: car toutes les fois que j'en faisois seulement la propo-

ſition, je remarquois tant de douleur dans les yeux du Prince de Thule, que j'apprehendois quelque funeſte effet de ſon deſeſpoir ſi je lui faiſois un ſemblable commandement. Pour me donner donc le tems de menager ſon eſprit là-deſſus, je fis deſſein de lui laiſſer faire quelque ſéjour dans nôtre Cour, il nous fut même fort aiſé d'avoir un pretexte pour cela : car Artambert avoit reçû des nouvelles de Thule, qui lui apprenoient qu'il étoit fort mal dans l'eſprit du Roi ſon Pere, de ſorte qu'on pouvoit dire dans ma Cour qu'il venoit me demander un azile. Lors que nous eûmes pris cette reſolution je retournai à la grande Canarie, où le Prince de Thule ſe rendit quelques jours aprés, & que je reçûs comme un Prince refugié, mais dont je faiſois une eſtime particuliere ; il y fut une année toute entiere dans cette qualité, mais pendant ce tems il me donna tant de marque de ſa paſſion & de ſon reſpect, & l'amitié que j'avois pour lui ſe fortifia d'une telle ſorte que la crainte d'enfaindre nos loix devint moins grande dans mon eſprit, & que le deſir de recompenſer le Prince de Thule des ſoins qu'il m'avoit rendus commença de trouver quelque place dans mon ame. Cette reſolution étoit aſſûrement fort grande ; car on

traite les Reines des Canaries, avec une telle indignité lors qu'elles se remarient, que je ne pouvois songer à ce que j'allois entreprendre, sans fremir. Mais de quoi n'est point capable l'amour lors qu'il s'est emparé d'une ame tendre & passionnée, j'oubliai tout ce qui me pouvoit conseiller la severité, & je ne me souvins que de ce qui parloit de douceur, & sans m'arrêter aux loix de l'Etat, je ne voulus plus suivre que celle de l'Amour, & malgré tous les obstacles qui s'opposoient à la felicité d'Artambert, je commençai de lui donner de fortes esperances de son bonheur, & peu de tems aprés l'impatience qu'il en témoignoit achevoit de me vaincre, & me fit resoudre à hazarder ma vie & ma Couronne pour un ingrat qui m'a depuis lâchement trahie : Je l'épousai donc, Madame, puis qu'il faut que je vous avouë toutes mes foiblesses, & je l'épousai sans autres témoins que le fidelle Philidas, & ma chere Philistie, tant la confiance que j'avois en lui étoit grande, & tant j'étois obligée d'apporter du secret dans cette affaire. Au commencement de nôtre mariage Artambert me paroissoit si content de sa condition, que rien ne manquoit au bonheur de la mienne : Ce n'est pas que je n'eusse souvent des

apprehensions que toutes choses ne vinssent à se découvrir : Mais Artambert me rassuroit toûjours l'esprit là dessus, car il me representoit qu'il étoit impossible que le respect avec lequel nous vivions en public ne déçût ceux qui se croïoient les plus clairs-voïans. & que quand même il arriveroit qu'on vînt à se douter de quelque chose, il nous seroit toûjours aisé de nous sauver, & que nous aurions un asile assuré auprés du Prince de Frislande son Oncle : Enfin, Madame, la facilité qu'on a d'ordinaire à croire ce qu'on souhaite, me rendoit tout ce qu'il disoit vrai-semblable, & j'avois tant de joïe de voir que la felicité qui d'ordinaire rend les Amans audacieux, ne servoit qu'à rendre Artambert plus soûmis, que rien ne la pouvoit détruire : Voilà comme je passai les deux premieres années de mon mariage : Mais, helas, à peine étoient-elles expirées que les Dieux semblerent se lasser de ma felicité: Car tout d'un coup Arrambert devint si réveur & si mélancolique qu'il n'en étoit plus connoissable, il ne me répondoit jamais juste aux questions que je lui faisois, & il me donnoit tant de marques évidentes que son ame n'étoit pas dans son assiete ordinaire, que j'eus une extrême inquietude de ce changement. Je le supportai

pourtant quelques mois avec assez de patience, mais enfin voïant que le chagrin de mon Epoux augmentoit tous les jours, je me resolus de lui en demander la cause. Pour cet effet, je fus le trouver un jour dans son cabinet, & je le priai trés-instamment de me dire le sujet de la melancolie que je remarquois depuis quelque tems sur son visage : Il me répondit avec assez de froideur que c'étoit un effet de son temperamment, dont il ne meritoit pas que j'eusse la bonté de m'appercevoir : Ah ! Seigneur, lui repliquai-je precipitamment, vous me faites une injustice qui n'est pas supportable, de douter que je m'apperçoive des choses qui vous arrivent, & je croïois vous avoir donné assez de preuves de mon amitié, pour vous persuader que tout ce qui vous touche, ne me sera jamais indifferent : J'avouë, Madame, reprit Artambert, que vous m'avez fait des graces que je n'eusse jamais osé pretendre d'une moindre bonté que la vôtre : Mais, Madame, ce sont peut-être ces mêmes faveurs qui causent la tristesse que vous remarquez dans mon esprit : car je suis honteux de recevoir tous les jours de nouveaux effets de vôtre bonté sans m'en pouvoir jamis rendre digne par aucune de mes actions, & toutes les fois que je

viens à ſonger qu'il faut que je paſſe mes jours dans un lieu où la Paix & l'Amour de vos peuples vous mettent hors d'état d'avoir jamais beſoin de mon ſervice, je tombe dans un deſeſpoir inconcevable. Si vous n'avez point d'autre ſujet d'inquietude que celui que vous me repreſentez, Seigneur, repliquai-je, vous pouvez reprendre vôtre belle humeur toute entiere, car je vous proteſte que je reçois tant de ſatisfaction de vôtre vûë que vous auriez de la peine à pouvoir jamais rien faire qui me fût plus agréable que de vivre paiſiblement avec moi. Ce que vous me dites eſt aſſûrément mille fois plus obligeant que je ne le merite, reprit-il; mais, Madame, je vous avouë avec ſincerité qu'il toucheroit plus une ame baſſe & née pour les petites choſes qu'il ne touche celle d'Artambert : Car enfin, Madame, quelle apparence y a-t-il qu'un Prince à qui le Ciel a donné quelque courage, ſoit toute ſa vie l'eſclave d'un peuple dont il a épouſé la Reine, & qu'il paſſe pour un miſerable exilé parmi des gens dont vous l'avez rendu le Maître. J'avouë, Seigneur, lui repliquai-je toute troublée, que cette condition ne ſeroit pas agreable pour vous ſi vous n'aviez un peu plus d'amour que d'ambition, mais je vous ai juſques ici tant

vû donner de marques que vous êtes plus ſenſible à la premiere de ces paſſions, qu'à l'autre, que vous ne me paroiſſez pas trop malheureux de vivre comme vous vivez, & puis, Seigneur, pourſuivis-je en le regardant fixement, vous avez dû vous preparer à toutes ces choſes lors que vous m'avez épouſée, je ne vous ai point trompé ſur cette matiere, & vous n'avez pas plûtôt ſçû que j'étois Reine des Canaries, que vous avez dû ſçavoir que toute vôtre felicité ſeroit bornée à vous voir tendrement aimé de moi, ſans en recevoir pourtant jamais d'autres preuves, que celles que je vous en donne. J'avouë, Madame, repliqua cet infidelle Prince, que j'ai ſçû toutes ces choſes avant que d'accepter l'honneur que vous m'avez fait : Mais j'avois crû que la poſſeſſion de ce qu'on aime, rendoit un homme ſi heureux, que rien ne pouvoit plus manquer à ſa felicité, & j'ai reconnu par la ſuite du tems que quand on eſt Amant & Prince tout enſemble, il ne ſuffit pas d'être le mari de ſa Maîtreſſe pour être entierement ſatisfait. Je ſuis au deſeſpoir, Seigneur, repris-je, de voir qu'il manque des choſes à vôtre felicité qu'il ne m'eſt pas poſſible de vous donner, & s'il ne falloit que me priver de la Couronne pour vous rendre

heureux, je vous proteste que je le ferois avec beaucoup de joïe : Mais, Seigneur, vous sçavez que quand mon Sceptre sortiroit de mes mains, ce ne seroit pas pour tomber dans les vôtres. Oüi, Madame, je le sçais, interrompit le Prince, avec beaucoup d'emportement, & c'est cette certitude qui me met dans le desespoir où vous me voyez : Car s'il ne faloit que passer plusieurs années dans l'attente d'une Couronne, peut-être me resoudrois-je à vous en donner encore quelqu'une des miennes ; mais quand je viens à songer que mon attente seroit vaine, & qu'il est impossible que je me puisse jamais voir sur le Trône dans le païs où je suis, je vous avoüe que toute la passion que j'ai pour vous ne sçauroit m'empêcher de faire une trés-forte resolution d'en sortir : Car, Madame, je veux une Couronne à quelque prix que ce puisse être, & s'il n'y a point d'apparence d'acquerir la vôtre, j'en veux aller gagner quelque autre ailleurs. Prenez donc vos mesures là dessus, s'il vous plaît, Madame, je vous donne encore un mois pour y songer, mais si dans ce tems vous ne trouvez un moyen de me faire regner sur les Canariens, je suis si las d'obeïr que j'irai chercher d'autres peuples au monde sur lesquels il me sera permis de comman-

der. Artambert sortit precipitamment du lieu où nous étions lors qu'il eut achevé ce dernier mot, & me laissa dans un tel étonnement de tout ce que je venois d'entendre, que je fus quelque tems sans pouvoir croire que mes yeux & mes oreilles m'eussent fidellement rapporté ce qui me venoit d'arriver. Quand je me representois Artambert possedé de la plus violente passion qui se peut jamais ressentir, & Artambert prêt à m'abandonner, Artambert dans une Isle sans nom, sans rang, & sans éclat, qui s'y trouvoit pourtant heureux, parce qu'il y étoit pour moi, & ce même Artambert me demander audacieusement une Couronne qu'il sçavoit bien que je ne lui pouvois donner, je trouvois une si grande difference de l'un de ces Artambert à l'autre, que je ne pouvois croire qu'ils fussent tous deux la même personne : mais quand je venois à songer de plus que la seule qualité de mon Amant & celle de mon Epoux faisoit toute cette difference, ma douleur & ma confusion augmentoient d'une telle sorte, que si mon infidelle eût été témoin de ce qui se passoit dans mon ame, il en eût sans doute été touché malgré toute la dureté qu'il m'avoit témoignée : Cruel Epoux, m'écriois-je, comme s'il eût pû m'entendre, Prince

mille fois plus ingrat que l'ingratitude même: Eſt-ce ainſi que tu traites une trop credulle Reine qui t'a ſacrifiée toute l'innocence de ſa vie, & peux-tu bien te reſoudre à demander à la malheureuſe Almanzaïde un ſceptre qu'elle a mepriſé pour te ſatisfaire? Songes perfide, ſonges qu'elle n'a conſideré que toi ſeul, & que bien loin de te demander une Couronne, elle s'eſt expoſée à perdre indignement la ſienne pour te donner la place que tu occupes, & dont tu fais ſi peu de cas. Cette conſideration me donnoit tant de colere contre Artambert, qu'il s'en falloit peu que je ne fuſſe bien-aiſe de lui voir prendre la reſolution de me quitter; mais ces ſentimens ne me duroient gueres, & quand je ſongeois à la douleur que j'avois reſſentie lors que j'avois crû ce Prince parti, dans un tems où je n'avois encore reçû que des legeres marques de ſa paſſion, & où je ne lui en avois donné aucunes de la mienne, je ſentois une telle repugnance à ce départ que je m'imaginois qu'il me ſeroit impoſſible de le permettre ſans mourir. Je paſſai tout le reſte de ce jour, & une partie de la nuit ſuivante de cette ſorte, & le lendemain ſi-tôt que je fus éveillée, Philidas entra dans ma chambre qui me dit qu'Artambert s'étoit embarqué

dans un vaiſſeau Marchand qu'il y avoit déja quelque tems qui n'attendoit que le vent favorable pour partir. Je vous laiſſe à penſer, Madame, quelle je devins à cette nouvelle, je fis un grand cri, & regardant Philidas toute effrayée : Quoi, lui dis-je, le Prince de Thule eſt parti de cette Iſle ? Oüi, Madame, reprit ce fidelle ſerviteur, il en eſt parti, & ſi vôtre Majeſté ne donne promptement ordre qu'on aille aprés, il ne ſera bien-tôt plus tems de le faire, elle ſe verra impunément trahie par un ingrat qui ſe prepare peut-être dans ſon ame, à faire trophée de la bonté qu'elle a euë pour lui, & à ſe vanter inſolemment que la plus judicieuſe de toutes les Reines a oublié ce qu'elle devoit à ſes ſujets, & ce qu'elle ſe devoit à elle-même pour obliger un perfide qui l'abandonne. J'étois ſi ſaiſie de douleur & de confuſion qu'à peine entendois-je la moitié de ce que Philidas me diſoit, & ſans faire aucune reflexion ſur l'avis qu'il me donnoit : Ah ! Philidas, m'écriai-je en l'interrompant, que m'apprenez-vous, & comment avez-vous ſi promptement pû ſçavoir cette nouvelle? Je l'ai ſçû d'un Eſclave d'Artambert, Madame, reprit Philidas, que j'avois autrefois eu à mon ſervice, qui ayant vû partir ſon maî-

tre cette nuit avec beaucoup de ſecret a jugé par le ſoin qu'il prenoit à cacher ſon départ, que vôtre Majeſté n'en étoit point avertie, & m'en eſt venu dire ce matin la nouvelle Comme Philidas achevoit ces mots, on me vint dire qu'il y avoit un Affranchi du Prince de Thule nommé Damas, qui demandoit à me parler : je commandai promptement qu'on le fiſt entrer, & cet homme s'étant approché de mon lit, me donna une lettre qu'il me dit que ſon Maître lui avoit laiſſée en partant, qui, ſi je ne me trompe, étoit conçûë en ces termes.

LETTRE D'ARTAMBERT A ALMANZAIDE.

JE m'imagine, Madame, qu'il n'est pas necessaire que je vous fasse des excuses de ce que je prens la liberté de partir de vos Isles sans vôtre permission: car vous devez avoir tant de joïe d'être délivrée d'un ambitieux qui vous auroit éternellement importunée, que cette consideration vous obligera à me vouloir du bien de ma fuite; aussi n'est-ce pas cette raison qui me force de vous écrire & ces lignes sont seulement pour vous avertir que je suis toûjours dans les mêmes sentimens que je vous ai témoignez, & que si dans un mois vous pouvez trouver quelque moyen de me donner une place sur le Trône que vous occupez, je reviendrai la recevoir avec toute la soûmission, & toute la reconnoissance dont je suis capable; mais aussi si dans le tems que je vous marque

vous voyez toûjours autant de difficulté à me faire regner que vous en trouvez aujourd'hui, vous ne devez pas désaprouver que j'aille dans quelqu'autre lieu de la terre tâcher à vivre avec plus d'éclat que je n'ai vécu dans les Canaries.

La lecture de cette lettre me confirmant la nouvelle que Philidas m'avoit apportée, rendit aussi ma douleur plus violente ; mais à quelque excés que cet accident la pût faire monter, je ne voulus jamais permettre qu'on suivit mon infidelle, & je trouvois que quelque honteux qu'il fût pour moi d'être abandonnée d'Artambert, il l'auroit pourtant été davantage si cet ingrat m'eût encore assez touchée pour m'obliger de faire courir aprés lui. Je demeurai donc à la grande Canarie resoluë d'y attendre patiemment tout ce qu'il plairoit à mon destin de m'envoyer : car de croire que dans un mois il pût arriver quelque revolution dans l'Estat, qui me fournit un moyen de satisfaire l'ambition d'Artambert, la disposition des choses & l'amour que j'avois pour mes sujets ne me permettoit pas de l'esperer ; de sorte que ne trouvant rien de meilleur pour moi que de me munir d'une forte resolution contre tous les accidens

cidens de la fortune, je me resolus à toutes choses avec plus de force d'esprit que la conjoncture presente de mes affaires ne sembloit me le devoir permettre. Mais, Madame, lors que j'avois pris de si belles resolutions, je ne sçavois pas jusques à quel point la bizarrerie de mon destin feroit monter mes infortunes, & vous aprendrez par la suite de mon discours qu'elles arriverent jusques à une telle extremité, que le mépris & l'oubli de mon perfide époux devinrent les moindres de mes malheurs. Il y avoit environ un mois qu'Artambert avoit quitté nos Isles, & je commençois encore à peine à me consoler de sa fuite, lors que je tombai dans une langueur si grande que j'en devins méconnoissable; j'avois une inquiétude perpetuelle sans sçavoir précisément ce qui me la pouvoit causer, je ne trouvois plus aucun goût à tout ce que je mangeois, & je devins dans une telle maigreur que mes femmes mêmes avoient peine à me reconnoître. Au commencement je m'imaginai que tous ces accidens étoient causez par la douleur que j'avois ressentie, à laquelle la délicatesse de mon temperament n'ayant pas pû resister, ma santé en étoit demeurée de cette sorte alterée; mais je ne fus pas long-tems dans cette opinion,

car quelque tems aprés l'avoir prise, je m'aperçûs que mes maux avoient une cause bien plus cruelle que celle que je leur avois jusques alors donnée, & que pour comble de malheur j'étois demeurée grosse : que ne vous puis-je representer, Madame, ce que je ressentis à cette connoissance, mon desespoir devint si grand, que si le sage Philidas & ma chere Philistie, n'en eussent empêché les effets, il n'est point de resolution si funeste que je n'eusse été capable de prendre; mais ces deux secourables personnes me dirent tant de choses pour me faire connoître, que puisque j'avois surmonté tant d'adversitez il ne falloit pas succomber en cette derniere, que je me rendis à leurs raisons, & je me resolus à suivre ponctuellement leur conseil en cette occasion, puisque je m'en étois si bien trouvée dans plusieurs autres. La premiere chose donc que nous resolûmes, ce fut que je cacherois ma grossesse avec le plus de soin qu'il me seroit possible, & que lors qu'elle seroit en état de ne pouvoir plus être cachée, je feindrois une necessité d'aller faire quelque sejour dans une de nos Isles où j'accoucherois secrettement s'il m'étoit possible, & où je ferois élever l'enfant qui naîtroit de moi, jusques au tems qu'il plairoit aux Dieux de me donner moyen

de le faire paroître : Voilà, Madame, l'ordre que nous esperions apporter à cette avanture, mais il en arriva tout autrement; car quelque tems aprés que je me fus apperçûë de ma grossesse, il aborda un vaisseau à la grande Canarie, dans lequel il y avoit un jeune étranger nommé Amador, qui fit absolument changer de face à toutes mes affaires par une nouvelle qu'il m'aporta. A ce nom d'Amador, le Prince de Fez ne pût s'empêcher de demander à la Reine des Canaries, si celui dont elle parloit, étoit le même qui avoit tant de part dans ses avantures, & ayant appris d'elle que c'étoit celui-là, Alcidamie & lui redoublerent leur attention pour le reste du discours d'Almanzaïde, qu'elle poursuivit en ces termes.

L'aimable étranger dont je vous parle étant donc abordé à la grande Canarie, me fit demander la permission de me saluër, & m'ayant adroitement fait connoître par son discours qu'il n'étoit pas un homme du commun, il me donna tant d'estime pour son merite, que je vécus en fort peu de jours aussi familierement avec lui, que si je l'eusse connu depuis un tres-long-tems : je lui faisois souvent des questions, tantôt sur ses voyages, & tantôt sur ses avantures, & un jour entr'au-

tres que je lui demandois dans quel lieu il avoit le plus long-tems sejourné, il me dit que ç'avoit été dans l'Isle de Thule, & que quelques raisons l'avoient obligé d'en partir dans le tems qu'on s'y rendoit de tous les coins du monde pour voir la magnificence du mariage de la Princesse de Gronelande avec le Prince de Thule. Je vous laisse à juger, Madame, quelle fut ma surprise à ce discours, j'eus un saisissement universel, & faisant un grand effort pour cacher une partie du trouble que je sentois, je demandai précipitamment à l'étranger le nom du Prince dont il parloit, & s'il étoit le fils aîné du Roi qui regnoit alors dans l'Isle de Thule : il me dit que c'étoit celui-là même, qu'il se nommoit Artambert, & que le Roi son Pere ayant été fort long-tems sans aprendre aucune de ses nouvelles il l'avoit cru mort, & s'étoit remarié en secondes noces à la Princesse de Gronelande qui étoit veuve du feu Prince de cette Isle, dont il lui restoit une fille admirablement bien faite, & qui étoit celle-là même qu'Artambert épousoit. Mais, Seigneur, lui repliquai-je, croyez-vous qu'Artambert se resolut facilement à épouser la fille de sa Marastre ? Il y a long-tems resisté, Madame, reprit-il, mais la Reine de Thule s'est

acquise un tel credit sur l'esprit du Roi son mari, qu'il ne fait plus rien sans sa participation, & jusques là même que lors qu'Artambert est venu à Thule, elle a obligé le Roi à lui faire un fort mauvais traitement qui n'a cessé que depuis qu'il s'est resolu d'épouser la Princesse sa fille: ma douleur étoit devenuë si violente pendant le discours d'Amador, que toutes mes forces m'abandonnerent lors qu'il fut fini; je me laissai donc aller sur un lit de repos où j'étois assise, & je demeurai une heure entiere dans cet état sans que les soins qu'on prit de m'en faire sortir me pussent apporter aucun soulagement; mais enfin je recouvris l'usage de la raison, & l'on peut dire que je le recouvris pour mon mal-heur, puisque je ne fus pas plûtôt en état de faire quelque reflexion sur ce qu'on me venoit d'aprendre, que je tombai dans un desespoir mille fois plus funeste que mon évanoüissement ne l'avoit paru; il me passoit cent resolutions violentes dans l'esprit, dont la moindre étoit de m'en aller à l'Isle de Thule, & d'y poignarder Artambert, jusques dans les bras de sa nouvelle Epouse; mais ne jugeant pas que ma grossesse me pût permettre d'executer tous ces desseins, j'en pris un le plus bizarre & le plus extraordinaire qui

ſe ſoit peut-être jamais emparé de l'eſprit d'une perſonne qui aimoit la gloire, & dont toutes les inclinations étoientdouces: vous allez apprendre quel il fut, & vous avoüerez que l'idée que je vous en donne eſt encore mille fois au deſſous de celle que vous en devriez concevoir. Il s'étoit paſſé pluſieurs jours depuis qu'Amador m'avoit apris l'infidelité de mon époux, pendant leſquels je m'étois trouvée ſi fort abbatuë qu'il ne m'avoit pas été poſſible de ſortir du lit, mais lors que je me crus aſſez bien remiſe pour pouvoir quitter ma chambre, je fis appeller Philidas, & Philiſtie, & je commandai au premier de faire aſſembler le Conſeil & tous les Magiſtrats dans une grande ſalle où je donnois audience aux Ambaſſadeurs, & d'y laiſſer entrer autant de peuple que ce lieu en pourroit contenir, & puis je dis à Philiſtie, qu'elle allât commander de ma part aux femmes de ma ſœur de la parer ce jour-là le plus magnifiquement qu'il leur ſeroit poſſible; elle n'étoit alors âgée que de ſeize ans ſeulement, mais dans cet âge elle donnoit déja tant de preuves de la ſolidité de ſon jugement & de la vivacité de ſon eſprit, qu'elle étonnoit ceux mêmes que je lui avois donnez pour l'inſtruire; mais pour en revenir à mon hiſtoire, Phi-

lidas & Philistie, furent également surpris des commandemens que je leur faisois; car le premier jugeoit bien que puis que je faisois assembler le Conseil, sans lui dire ce que j'avois à y proposer, il falloit que ce fut pour quelque chose que mon desespoir seul m'inspiroit, & Philistie ne doutoit nullement que ce ne fut pour tout autre dessein que pour une fête, que je faisois parer la Princesse ma Sœur; aussi firent ils tous leurs efforts l'un & l'autre pour m'obliger à leur découvrir ce que j'avois dans l'ame; mais ils n'en pûrent jamais rien sçavoir, & je me contentay de leur faire si fierement connoître que je voulois être obeïe, qu'ils furent contraints d'executer l'ordre qu'ils avoient reçû sans oser jamais me repliquer la moindre parole: ce n'est pas que ce procedé ne les surprit étrangement; car j'avois toûjours vécu avec eux d'une maniere si differente de celle que je pratiquois alors, qu'ils ne pouvoient assez s'étonner de ce changement: mais, Madame, je ne voulois point d'autre Conseiller que mon desespoir dans l'occasion qui se presentoit, & je sçavois bien que lui seul étoit capable de me guider dans l'execution de ce que j'avois resolu, mais pour vous abre-

ger un discours dont la longueur vous doit déja paroître importune; je vous diray que dès l'instant que le Conseil fut assemblé, & que ma Sœur se fut renduë dans ma chambre, je m'appuyai sur son bras, & je me rendis dans la salle des audiences; mais je m'y rendis dans un état si pitoyable, que j'atendris d'abord le cœur de tous ceux qui me virent. J'étois couverte d'un crespe qui me traînoit jusqu'à terre, mon visage étoit pâle, ma démarche tremblante, & mes regards si funestes, qu'il étoit aisé de juger que j'avois quelque chose de sinistre dans l'esprit: lors que je fus apperçûë dans cet équipage, il s'éleva un murmure confus dans l'assemblée qui témoignoit l'étonnement de tous-ceux qui la composoient; mais leur surprise augmenta bien d'autre sorte, quand ils me virent prendre ma Sœur par la main, & la faire monter sur un Trône élevé de trois marches, qui m'étoit preparé; le peuple fit un grand cry à cette vûë, & quelques-uns des principaux Ministres s'étant levez, ils firent mine de vouloir s'opposer à mon dessein, mais je leur fis signe de se retirer, & me tournant vers le peuple je pris ainsi la parole: Ne vous opposez pas, genereux Canariens, à la seule action de justice qu'ait

jamais fait vôtre Reine, & souffrez qu'elle renonce aujourd'huy à recevoir l'obeïssance d'un peuple qu'elle est indigne de commander ; écoutez, peuple, écoutez, je ne suis plus cette Almanzaïde qu'une longue suite de Reines dont elle étoit descenduë, mettoit en droit de vous commander legitimement, je suis une miserable, que ses foiblesses rendent digne du traitement le plus rude que vous puissiez jamais inventer, & pour ne plus abuser de vos attentions, vous voyez en moy, non plus la fille & la veuve de vos derniers Rois, non plus une Princesse, qui faisoit consister toute sa joïe à se voir éternellement la mere de ses peuples, mais une malheureuse qui a preferé la servitude à la gloire de vous commander, qui a transgressé vos loix, trahy la confiance que vous aviez en elle, & pour tout dire en un mot la femme d'Artambert : aprés cet aveu, qui peut retenir vos bras ? pourquoy ne venez-vous immoler à vôtre juste ressentiment cette lâche Reine, qui bien loin de reconnoître l'amour que vous aviez pour elle, a voulu vous abandonner pour un exilé ? venez, braves insulaires, venez, percez ce flanc, arrachez-en ce cœur indigne du sang qui l'a formé, & ne souffrez pas

qu'on vous puisse reprocher d'avoir laissé soûtenir le Sceptre par une main digne des fers. Je ne doute point, Madame, que vous ne soyez épouvantée de voir qu'une Princesse sur le Trône, & qui avoit donné quelques marques de courage, eût la force de rendre publique une action, qui passe pour un crime parmi nous ; mais, Madame, je voulois mourir, & je ne trouvois pas qu'une mort ordinaire fût assez cruelle pour expier la faute que j'avois faite de me donner à un perfide, qui m'avoit abandonnée ; il me sembloit que plus mon supplice seroit grand, & plus son infidelité seroit abominable, & je croyois que mon sang répandu par les mains des boureaux demanderoit aux Dieux une vangeance plus memorable, que s'il eût été tiré de mes veines par un coup de poignard ; enfin je m'imaginois qu'il faloit une mort ignominieuse pour attirer la foudre du Ciel sur la tête de mon infidele Epoux, & dans ce dessein j'avois resolu de declarer mon mariage aux Canariens, sçachant bien qu'il n'est point de supplice plus cruel, que celui qu'ils avoient fait souffrir à celles de leurs Reines, qui avoient enfraint leurs loix : mais, Madame, il n'en arriva pas ainsi, car à peine avois-je achevé de parler, que ma genereu-

ſe Sœur deſcendit precipitamment du Trône où je l'avois obligée de monter, & me ſerrant entre ſes bras avec beaucoup de tendreſſe : Ah ! ma chere Sœur, me dit-elle, il ne ſera jamais dit que j'occupe vôtre place, tant que vous ſerez en état de la remplir ; regnez, ma Sœur, ou ſouffrez que je meure avec vous, & vous, Canariens, s'écria-t'elle en ſe tournant vers le peuple, vous qui avez reçû mille marques de la bonté de vôtre Reine, voulez-vous être les meurtriers de celle qui fut vôtre mere ? voulez-vous ſervir un injuſte deſeſpoir, & ſuivre des loix, qui vous obligent à tremper vos mains dans un ſang pour lequel vous devriez répandre tout le vôtre ? Ah ! non, peuple, vous ne le ferez pas, vous m'aiderez à repouſſer des deſſeins, dont l'execution vous couvriroit d'une éternelle infamie, & vous ferez voir à vôtre Reine que vous êtes dignes d'être commandez par elle, en la remettant ſur le Trône qu'elle veut abandonner. Ma Sœur n'eut pas plûtôt prononcé ces paroles que tout le peuple émeu par ſon action, & ſoûtenu par Philidas, qui ſe joignit à cette Illuſtre Princeſſe, s'écria tout d'une voix: Vive Almanzaïde, vive nôtre Reine, & s'empreſſant à qui m'approcheroit les pre-

miers, ils me replacerent ſur le Trône; & me conjurerent de demeurer leur Reine, & de ſouffrir qu'ils mouruſſent mes ſujets; j'avois une ſi forte paſſion de mourir, & l'action que venoit de faire Zelinde, me la faiſoit paroître ſi digne du Trône, que je fis tous mes efforts pour obliger le peuple à ſouffrir que la loy fût executée, mais il ne le voulut jamais permettre; & pour rendre mon rétabliſſement plus autentique, ils me porterent au temple, où je fus de nouveau couronnée, avec la même ſolemnité que le premier jour qu'ils m'avoient reconnuë pour leur Reine; lors que je fus retournée au Palais, je fis faire de grandes largeſſes aux peuples pour recompenſer leurs bontez, & je rendis mille graces à ma genereuſe Sœur de la Couronne qu'elle m'avoit donnée. Car en effet, Madame, je regardois la place que j'occupois comme un preſent de ſa liberalité, & je trouvois quelque choſe de ſi heroïque à l'action qu'elle venoit de faire, que je la conſiderois avec veneration; & ces ſentimens qu'elle m'avoit obligée d'avoir, augmentoient encore la confuſion que la faute que j'avois faite, me donnoit; il me ſembloit que je devois rendre compte aux Dieux de ce qu'un ſang que j'avois pris

dans le même flanc où Zelinde avoit puisé le sien, produisoit en moi des efforts si differens de ceux que ma genereuse sœur faisoit paroître ; aussi conçus je une telle tendresse pour elle que depuis je lui donnai une entiere autorité dans l'Etat, & l'on pouvoit dire qu'elle portoit la Couronne, & que je ne faisois que lui aider à la soûtenir : plusieurs jours se passerent depuis celui-là qui furent tous employez à donner des spectacles publics aux Canariens pour les obliger à ne pas se repentir de ce qu'ils avoient fait, mais lors que toutes choses furent rétablis dans leur tranquillité ordinaire, je ne songeai plus qu'à traverser les injustes desseins de mon infidele Epoux, soit en empêchant la conclusion de son mariage, s'il y avoit encore quelque esperance de le rompre, ou en troublant sa felicité par mes justes reproches, s'il étoit conclu. Pour cet effet, je m'enquis soigneusement à Amador en quel état il avoit laissé cette affaire, & ayant appris de lui que le tems qu'on avoit pris pour l'executer n'étoit pas encore expiré, je fis promptement partir Philidas, & lui donnai pouvoir de dire & de faire de ma part toutes les choses qu'il jugeroit necessaires pour rompre cette alliance ; & pour moi je demeurai aux Canaries, où la char-

mante converſation d'Amador me faiſoit ſouvent oublier les ſujets de douleur que j'avois, & me faiſoit ſupporter avec plus de patience la trahiſon que l'on m'avoit faite: cet aimable étranger ayant apris par tout ce qui s'étoit paſſé depuis qu'il étoit à la grande Canarie, les raiſons que j'avois euës de prendre un intereſt particulier au recit qu'il m'avoit fait du mariage du Prince de Thule, m'entretenoit ſouvent ſur cette matiere, & me témoignoit toûjours tant d'indulgence pour mes foibleſſes, que l'eſtime que j'avois conçûë pour lui dès les premiers jours que je l'avois vû, en étoit augmentée de moitié; nous étions donc toûjours enſemble, & il prit même une ſi grande confiance en moi qu'il me raconta ce qu'il ſçavoit de ſes avantures, je dis ce qu'il en ſçavoit, car, Seigneur, vous n'ignorez pas, pourſuivit Almanzaïde en s'adreſſant au Prince de Fez, qu'il ne ſçait ni ſon veritable nom ni ſa naiſſance, puis qu'il fut enlevé avec vous de l'Iſle, où vous aviez été élevez enſemble dans un âge où l'on ne lui avoit pas encore confié ce ſecret: ce fut auſſi de lui que j'apris tout ce qui vous étoit arrivé depuis vôtre naiſſance juſques à un combat naval où la tempête vous ſepara, mais comme il ne ſçait point ce

qui vous eſt arrivé depuis ce tems, j'ignore tout le reſte de vos avantures, & je vous aurois cru dans tout autre lieu du monde que dans celui-ci : mais pour reprendre le fil de mon diſcours, vous ſçaurez, s'il vous plaît, Madame, que pendant l'abſence de Philidas j'étois acouchée d'un fils, auquel mes afflictions avoient fait prendre une ſi mauvaiſe nourriture, qu'il n'eut pas ſi tôt joüi de la lumiere qu'il la perdit, & qu'ainſi les perfidies de ſon Pere le priverent de la vie qu'il en avoit reçûë. Encore que la conjoncture preſente de mes affaires me dût faire trouver la mort de cet enfant avantageuſe, je ne laiſſai pas d'en être extrêmement touchée de compaſſion ; j'étois à peine remiſe de ma couche lors que Philidas revint, qui m'aporta des nouvelles ſi fâcheuſes pour moi que j'en penſai mourir de douleur, il me dit qu'il n'avoit pas été ſi-tôt à l'Iſle de Thule qu'il s'étoit enquis de ce qu'il vouloit ſçavoir, & qu'il avoit apris que le Mariage d'Artambert avoit été differé de quelques mois, à cauſe d'une maladie langoureuſe, où la Princeſſe Ozolande (c'étoit ainſi que la Princeſſe de Gronelande ſe nommoit) étoit tombée, qui l'avoit ſi fort abbatuë qu'on ne pouvoit terminer cette affaire, qu'elle ne fut un peu

remiſe, & qu'on ſe preparoit à la mener à l'Iſle de Gronelande qui étoit le lieu de ſa naiſſance, pour voir ſi l'air natal ne rétabliroit point ſa ſanté. Si-tôt que j'eus apris de cette ſorte les nouvelles publiques, Madame, pourſuivis Philidas, je cherchai les moyens de voir Artambert, pour en ſçavoir des particulieres, je fus long-tems ſans pouvoir trouver d'occaſion favorable pour executer mon deſſein, tant parce que le Prince étoit de difficile accés, que parce qu'il étoit ſans ceſſe dans l'appartement de la Princeſſe Ozolande à qui je n'avois pas deſſein de me faire connoître, que je n'euſſe entretenu le Prince de Thule : je fus donc quelques jours dans cette attente, comme je vous l'ai déja dit, mais enfin, le Prince fit faire un ſacrifice aux Dieux pour demander la ſanté de cette Princeſſe, qui me facilita les moyens de faire ce que j'avois reſolu, car je me mélai dans la foule de ceux qui le ſuivoient, & m'étant mis dans un lieu d'où il pouvoit facilement m'appercevoir, je me fis remarquer à lui, & je connus que ma vûë lui donnoit beaucoup d'émotion ; de ſorte que ne voulant pas manquer à profiter de ſon deſordre, je m'approchai du lieu où il étoit ſans lui donner le tems de raiſonner

ſur ce qu'il avoit à faire ,& m'étant tenu trés-proche de ſa perſonne pendant que le ſacrifice dura, je le ſuivis ſi-tôt qu'il fut fini ; il s'apperçut de ce que je faiſois , & s'étant arrêté dans une grande allée qui ſert d'avenuë à ce temple, il me demanda le ſujet de mon voyage , je lui dis que c'étoit pour ſçavoir de ſes nouvelles de vôtre part, & pour lui aprendre ce qui ſe paſſoit aux Canaries. Pour le deſſein de ſçavoir de mes nouvelles de la part de vôtre injuſte Reine , reprit-il, en me regardant avec beaucoup de dedain, je ſuis certain qu'il vient de vous ſeul , car je ſuis trop bien informé de ce qui ſe paſſe aux Canaries pour ne ſçavoir pas que le ſoin de ma ſanté n'occupe gueres l'eſprit de l'infidelle Almanzaïde. Et pour ce qui regarde le détail de ce qui lui eſt arrivé depuis quelque tems, j'en ſçais la meilleure partie , & j'ai ſi peu de curioſité pour l'autre que ſi c'eſt là ce qui vous amene, vôtre meſſage eſt déja fait. Je ne ſçai pas, Seigneur , lui repliquai-je , les raiſons qui vous obligent à traiter la Reine ma maîtreſſe de cette ſorte,mais je ſçais qu'elle ne merite pas le traitement que vous lui faites , elle n'eſt ni infidelle ni injuſte , & ſi elle s'eſt jamais renduë criminelle, c'eſt en ayant eu trop de bonté pour vous,

& trop peu pour ſes peuples, ce qui n'eſt pas à mon ſens un crime que vous lui deviez reprocher. Auſſi ne lui en fais-je point de reproches, reprit-il avec beaucoup de froideur, mais je lui conſeille de ne pas abuſer de ma moderation, & de ſe contenter que je lui pardonne toutes ſes perfidies, & que je la laiſſe joüir en paix de toutes ſes ſalles amours, ſans envoyer me tourmenter juſques dans cette Iſle, & troubler une felicité qu'elle n'a déja que trop long tems troublée. Mais, Seigneur, lui dis je tout éperdu, il ſemble à vous entendre parler, que vous ayez oublié que la Reine ma Maîtreſſe étant vôtre femme vous ne pouvez joüir d'aucune felicité legitime que de celle d'être auprés d'elle. Si la Reine vôtre Maîtreſſe & vous avez cette opinion, vous êtes deçus, interrompit ce Prince, car vous devez ſçavoir l'un & l'autre, que les perſonnes de ma naiſſance ne ſe peuvent marier ſecrettement, & qu'ainſi la Reine des Canaries n'eſt point ma femme, qu'elle ne l'a jamais été, & qu'elle ne le ſera jamais; qu'elle prenne ſes meſures ſur cette proteſtation, & qu'elle me laiſſe joüir en paix du plaiſir d'avoir briſé les honteuſes chaînes dont elle m'avoit lié, & pour vous, ſongez à ſortir tout preſentement de cette Iſle, ſi

vous ne voulez que je vous apprenne par le traitement que vous y recevrez, de quelle maniere je traite les gens qui sont dans les interêts de la Reine des Canaries. Il me quitta brusquement en achevant ces derniers mots, & donna ordre à quelques uns de ses gardes de se saisir de moi, & de lui en répondre sur leur vie; ses ordres furent ponctuellement executez, l'on se saisit de ma personne, & l'on me traîna dans une maison où je fus trés-soigneusement gardé trois jours entiers, au bout desquels on me conduisit une nuit dans une fregate qui m'attendoit au port, & de-là dans un vaisseau marchand qui m'a rendu jusques à cette Isle, sans que toutes les prieres & toutes les menaces que j'ai faites aux gens qui me conduisoient, les ait jamais pû obliger à me laisser prendre terre dans quelque lieu d'où je pusse retourner à l'Isle de Thule. Voilà, Madame, poursuivit ce fidelle serviteur, de quelle maniere vôtre perfide Epoux m'a reçû, & voilà comme cet ingrat reconnoît les obligations qu'il a à vôtre Majesté. Je n'entendis qu'à peine la fin de ce discours; car, Madame, dès l'instant que j'avois entendu les outrageuses paroles que cet ingrat avoit dites à Philidas, la rage, la douleur & la confusion s'étoient

ſi fortement emparées de mon ame, que ma raiſon en étoit en quelque façon alterée, & ne me permettoit pas d'apporter aucune attention à tout ce que Philidas me racontoit : juſques alors le deſtin ne s'étoit ſervi que de foibles armes pour me perſecuter, la perte de ma Couronne & celle de ma vie étoient les ſeuls ſujets d'apprehention que j'avois dû avoir ; mais quand je vis qu'il joignit à celle-là la honte de me voir traitée de Concubine par le Prince de Thule, je vous avouë, Madame, que ma patience m'abandonna, & que je tombai dans un deſeſpoir, dont je ne m'étois point encore trouvée capable ; je diſois des choſes qui ſembloient plûtôt partir d'une perſonne forcenée que d'une Princeſſe qui avoit donné mille marques de moderation dans le cours de ſa vie, & je voulus tant de fois tenter les moyens de me délivrer de tous mes maux par une prompte mort, qu'Amador & ma ſœur, Philidas & Philiſtie me garderent comme ſi j'euſſe été privée de la raiſon ; mais enfin ils me dirent tant de choſes pour me faire connoître que ſi je m'abandonnois à mon deſeſpoir, je me priverois du plaiſir de me vanger, que cette conſideration me fit reſoudre de retarder ma mort juſques aprés ma vengeance; mais ſi leurs raiſons

furent aſſez puiſſantes pour ſurmonter le deſſein que j'avois de mourir, tous leurs efforts furent foibles, quand ils me voulurent empêcher d'aller moi-même à l'Iſle de Thule; ils avoient beau me repreſenter que je m'expoſerois à ſouffrir le même traitement que Philidas, & que la dignité de mon rang ne me permettoit pas d'agir de cette ſorte avec le Roi de Thule, toutes ces remontrances furent inutiles, & tout ce que ma ſœur pût obtenir de moi, ce fut qu'elle me ſuivroit dans ce voyage. Amador s'offrit d'en faire autant; mais je ne le lui voulus jamais permettre non plus qu'à Philidas que je laiſſai Regent de mon Royaume en mon abſence, & ſans autre compagnie que ma ſœur, Philiſtie & quelques femmes qui m'étoient neceſſaires pour me ſervir, je m'embarquai pour l'Iſle de Thule avec le moins de ſuite qu'il me fut poſſible, & j'y abordai ſans qu'il me fût rien arrivé qui merite de vous être raconté. Si-tôt que j'y fus arrivée je m'enquis de l'état où étoit le Mariage du Prince de Thule, & j'apris que la Reine,& la Princeſſe étoient à l'Iſle de Gronelande qui appartenoit à la Reine de Thule, où l'on diſoit que les nôces ſe devoient conclure, & que le Roi étoit demeuré à Thule où il étoit retenu

par une maladie langoureuſe qui l'obligeoit de garder le lit la plus grande partie de l'année, mais que cela ne retarderoit point le Mariage, parce qu'il avoit une telle impatience qu'il fût conclu, qu'encore que l'état où il ſe trouvoit, dût obliger tout le monde à prendre le deüil plûtôt qu'à faire des magnificences, le Mariage ſe feroit pourtant dans fort peu de tems, mais que ce ſeroit à Gronelande, la Reine l'ayant ainſi ſouhaité. Cette nouvelle me fit prendre la route de cette Iſle où j'arrivai deux jours avant la ceremonie: je vous laiſſe à penſer, Madame, la joïe que j'eus lors que je ſçûs que j'étois arrivée aſſez à tems pour troubler la felicité de mon infidelle, & ſi bien que je fuſſe dans un lieu dont ma rivale étoit ſouveraine; je ne me preparai pas à faire toutes les choſes que ma rage m'inſpiroit pour lui rendre cette journée auſſi funeſte qu'à moi, je ne ſongeai donc plus qu'à trouver un moyen d'avoir une place commode dans le temple où ſe devoit faire la ceremonie, & les Dieux faciliterent ſi bien mon deſſein, que le matin du jour deſtiné pour ces cruelles nôces, comme je me promenois dans l'avenuë du temple en attendant qu'il fût ouvert, ſuivie de ma ſœur & de Philiſtie, je vis un jeune ſacri-

ficateur, admirablement bienfait qui se promenoit aussi bien que moi, & qui me paroissoit extrêmement mélaucolique ; sa Phisionomie me faisant juger qu'il avoit beaucoup de civilité, je m'aprochai de lui, & je lui demandai si par son assistance nous ne pourrions point avoir une place dans le temple, pour y voir la ceremonie qu'on disoit se devoir faire ce matin là ; il me dit que je ne pouvois mieux m'adresser qu'à lui pour satisfaire ma curiosité, parce qu'il avoit la clef d'un lieu où la Reine se mettoit d'ordinaire, qu'elle n'occuperoit point ce jour-là, & où il pourroit facilement me placer ; je lui rendis mille graces de sa courtoisie, mais pour n'en pas abuser, je voulus sçavoir de lui s'il ne s'étoit point lui-même attendu à la place qu'il m'offroit, & si je ne l'incommoderois point de l'accepter ; car je jugeois bien à le voir qu'il ne seroit pas necessaire à la ceremonie, parce qu'il étoit trop jeune pour cela : il me regarda fort languissamment lorsque je lui fis cette demande, & prenant la parole avec un trés-profond soûpir : Helas ! Madame, reprit-il, tous ceux qui sont affectionnez au service de nôtre Princesse n'auront pas trop de curiosité pour voir cette ceremonie, car nous sçavons qu'elle y a une repugnance ef-

froyable, & qu'elle iroit au ſupplice avec plus de plaiſir qu'elle ne viendra dans ce temple. Et d'où peut venir cette averſion, interrompis-je précipitamment, car il me ſemble avoir oüi dire que le Prince de Thule eſt bien fait, & je ne crois pas que la Princeſſe Ozolande pût trouver un parti plus avantageux pour elle que celui-là ? Il eſt vrai, Madame, reprit ce jeune ſacrificateur, que du côté de la perſonne & de l'alliance nôtre Princeſſe n'a rien à ſouhaiter dans Artambert : Mais, Madame, outre qu'il eſt aſſez cruel à une Princeſſe qui a du cœur d'être violentée dans une action de cette nature, c'eſt encore qu'elle a ſçu de bonne part que le Prince de Thule eſt le plus ingrat de tous les hommes, car on dit qu'il a manqué de foi à une Reine des Canaries, dont il avoit autrefois été fort amoureux, qui eſt une des plus accomplies perſonnes de la terre, & cette perfidie d'Artambert l'a rendu ſi fort odieux à nôtre Princeſſe qu'elle ſe reſoudroit plus facilement à la mort qu'à ce mariage ; mais cependant il faudra bien qu'elle s'y reſolve, car la Reine ſa mere eſt ſi abſoluë dans ſes volontez, que la Princeſſe n'oſeroit ſeulement pas la contredire, & l'on croit même que c'eſt la raiſon qui a obligé cette cruelle mere

de

de venir conclure ce mariage dans cette Isle, parce qu'elle y est si absoluë qu'il n'est point d'injustice qu'elle n'y puisse commettre impunément. Comme ce jeune Sacrificateur achevoit ces mots, nous vîmes passer les Ministres du temple qui venoient en ouvrir les portes, si bien que ne voulant pas demeurer plus long-tems dans cet endroit, dans la crainte d'yêtre aperçûë par quelqu'un de ceux des officiers d'Artambert qui m'avoient autrefois vûë aux Canaries; je priai celui qui me parloit de me vouloir conduire dans le lieu qu'il m'avoit destiné, & lui que des raisons particulieres que je ne sçavois pas alors, apelloient ailleurs aussi bien que moi, ne voulut pas m'arrêter davantage, & me mena dans un petit cabinet vitré qui étoit à un des côtez de l'autre. Ce cabinet avoit deux ouvertures, l'une dans le temple, & l'autre qui donnoit sur le bord de la mer, où ce temple étoit bâti; lors que je fus dans ce lieu je raisonnai avec ma sœur sur ce que nous avoit dit ce sacrificateur, & je trouvois que son discours m'avoit donné matiere de joïe, en ce qu'il m'avoit apris la repugnance qu'Ozolande avoit pour son Mariage avec Artambert, me semblant que c'étoit une satisfaction pour moi de voir que mon perfide

étoit haï de ma rivalle, & que quand il seroit possesseur de son corps, il ne le seroit jamais de son ame, ce qui me paroissoit un fort grand malheur pour lui; je trouvois de plus que cette conjoncture fortifioit l'esperance que j'avois déja conçûë de pouvoir troubler cette fête, parce que je m'imaginois que si je me faisois connoître dans le tems de la ceremonie, la Princesse qui ne cherchoit qu'un pretexte à rompre, prendroit celui-là avec joïe, & se joindroit d'interests avec moi par la consideration des siens; mais la seule chose qui me donnoit de la peine, c'étoit le peril où j'exposois ma sœur, en la livrant aussi bien que moi entre les mains d'une Reine imperieuse qui avoit entrepris ce Mariage, & qui nous immoleroit peut-être toutes deux à la douleur qu'elle recevroit de le voir rompu: cette consideration me fit faire mille prieres à Zelinde pour l'obliger à me laisser seule dans ce cabinet & à se retirer dans nôtre logis, sans être témoin d'une action qui ne pouvoit être que fâcheuse pour elle. Laissez moi courir seule le hazard de recevoir un mauvais traitement, ma chere sœur, lui dis-je, puisque je me suis seule attiré ce malheur, & n'entreprenez point de me suivre dans un precipice que je me suis

creusé ; il n'est pas juste que vous ayez part à la punition, vous qui n'en eûtes jamais à l'offence, & vous acheverez d'attirer le courroux du Ciel sur ma tête, si vous me forcez à permettre que ce qu'ils ont fait de plus accompli, ait le même destin qu'une miserable qu'ils semblent avoir abandonnée. Zelinde écoutoit tous ces discours comme si je ne les eusse pas faits, & me répondoit pour toutes choses, qu'elle ne m'abandonneroit jamais, pas même dans le tombeau, & qu'elle m'aideroit à faire connoître au Prince de Thule que nous avions encore dans les veines le sang de ces magnanimes Amazones dont nous étions descenduës. Nous nous tenions de semblables discours lors que nous vîmes entrer quelques gardes, qui nous firent juger que nos Amans n'étoient pas fort éloignez, & en effet à peine ces gardes eurent-ils fait faire place que nous vîmes paroître une personne d'une mine fort majestueuse que nous jugeâmes d'abord être la Reine de Thule, & quelques pas derriere elle mon infidele Epoux, tenant la Princesse Ozolande par la main : cette Princesse étoit pâle, & son visage étoit fort triste ; mais sa langueur, & les raisons particulieres que j'avois de la haïr n'empêcherent pas qu'elle me parût ad-

mirablement belle, elle étoit ſuperbement parée, ſes cheveux qui étoient épars ſur ſes épaules étoient d'un châtain brun le plus beau du monde, elle avoit le teint uni & délicat, & quoi qu'il fût extrêmement pâle, il étoit aiſé de remarquer qu'il avoit autrefois été plus éclatant, ſes yeux étoient bleus, ſa bouche un peu pâle, mais d'une forme fort agreable, & elle avoit un air de douceur & de modeſtie dans toutes ſes actions, qui me la fit paroître fort charmante: Vous pouvez croire, Madame, que la vûë de mon infidele Epoux & de ma Rivale me donna d'extrêmes émotions, & que je ne ſouffrois pas une mediocre douleur, quand je venois à ſonger que j'étois dans un lieu où je verrois peut-être marier mon Epoux à une autre en ma preſence, ſans pouvoir empêcher ce malheur: tantôt j'étois tentée de ſortir du lieu où j'étois cachée, & d'aller enfoncer un poignard dans le cœur de mon infidele & dans celui de ma Rivale, & dans le mien même; d'autres fois je voulois me jetter aux pieds de la Reine de Thule, & lui demander mon Epoux, ou la mort: mais comme toutes ces reſolutions étoient ou trop violentes, ou honteuſes, ma Sœur

me détournoit toûjours de les executer, & nous trouvâmes toutes deux qu'il étoit plus à propos d'attendre que ces deux Amans fussent prests à se donner la main, pour me montrer, parce qu'on ne pouvoit me faire aucune insulte dans ce moment, sans violer toutes sortes de droits, & profaner le temple où nous étions, ce qu'il n'étoit pas croyable que le Sacrificateur voulût souffrir; j'attendis donc cet instant avec crainte & avec impatience, toutefois & en attendant qu'il arrivât, je remarquai que le Sacrificateur prit une bague des mains d'Artambert, & la presenta à Ozolande, elle l'accepta avec beaucoup de dédain, & aprés l'avoir prise, elle fut conduite par Artambert sur les marches de l'Autel, où le Sacrificateur leur enjoignit à tous deux de faire une priere aux Dieux, pour leur demander la paix & la prosperité dans leur union. Artambert fit la sienne le premier, dans laquelle il n'obmit aucune des choses qu'un Amant passionné doit dire pour demander aux Dieux un prompt & heureux accomplissement de ses desirs, & lors que cette priere fut finie, il se retira à un des coins de l'Autel pour laisser à la Princesse la liberté de faire la sienne, ce qu'elle fit en ces termes.

Grands Dieux, qui sçavez le dessein

qui m'amene dans ce ſaint lieu, donnez-moy la force de l'executer, puis que vous me l'avez inſpiré, & recevez le ſacrifice que je vous fais pour obeïr à ma deſtinée; veüillez, grands Dieux, augmenter la proſperité de la Reine ma mere, rendre ſes jours longs & heureux, & ne la pas punir de l'action qu'elle me force de faire aujourd'huy. A ces mots elle tira un poignard de ſa manche, & ſe l'enfonça dans le ſein, avec tant de force & de promptitude, qu'elle étoit baignée dans un ruiſſeau de ſon ſang, avant qu'on eût ſeulement eu le tems de courir à ſon ſecours. Artambert fit un grand cry à cette vûë, & ſe jettant à elle, il voulut ſe ſaiſir du poignard dont elle s'étoit ſervie, pour ſuivre ſon exemple : mais la Reine de Thule ne lui en donna pas le tems ; car cette imperieuſe Princeſſe eut une telle rage de voir la Princeſſe ſa fille en cet état, que ſans conſiderer, que non ſeulement ce n'étoit pas Artambert, qui l'y avoit miſe ; mais qu'au contraire il en étoit ſi touché qu'il en paroiſſoit preſque auſſi mourant qu'elle, elle tourna toute ſa fureur contre ce Prince, & courant à lui toute tranſportée : Ah traître ! s'écria-t-elle, c'eſt la haine que ma fille avoit pour toy, qui l'a reduite dans l'extrêmité où je

la voy, mais tu pâtiras de n'avoir pas été assez aimable pour lui plaire, & puis que le fils du Roy de Thule me prive de ma fille, je sçauray bien le priver de son fils: à ces mots elle commanda à une partie de ses gardes de se saisir de la personne d'Artambert, & à l'autre d'apporter la Princesse sa fille au Palais, & se contentant de laisser le capitaine de ses gardes occupé à se saisir de mon infidele Epoux, elle conduisit elle même la Princesse sa fille à son appartement. Si-tôt qu'elle fut hors du temple, ceux qui avoient eu l'ordre de se saisir d'Artambert, se voulurent mettre en devoir de l'executer, mais ce Prince leur fit bien-tôt connoître qu'il n'étoit pas facile d'en venir à bout, car il tira son épée, & la faisant d'abord sentir à ceux qui s'étoient le plus avancez : Ah ! lâches, s'écria-t-il, ce ne sera pas par des mains aussi viles que les vôtres, & par les ordres de vôtre injuste Reine qu'Artambert répandra son sang, il le doit à deux grandes Princesses, mais il sera seul le ministre de leur vangeance, puis que seul il a été l'instrument de leur peine, & c'est mon bras, qui doit satisfaire la Reine des Canaries & vôtre Princesse, & non pas vôtre barbare fureur. En proferant ces mots, il avoit déja fait tomber trois

ou quatre de ceux qui l'attaquoient à ses pieds ; mais comme le nombre en étoit grand, & qu'il s'augmentoit à tous momens de quelques amis ou de quelques parents de ceux qu'il avoit tuez, il fut si fort accablé d'ennemis qu'il jugea bien que tout ce qu'il pouvoit, c'étoit de vendre cherement sa vie, de sorte que ne voulant pas être attaqué par derriere, il s'appuya contre la porte du lieu, où j'étois, & se croyant à sa derniere extrêmité, il eut apparemment un remors de l'infidelité qu'il m'avoit faite, & s'écria : Il est juste, Almanzaïde, il est juste que mon sang vous satisfasse. Comme il disoit ces mots, j'ouvris le lieu où j'étois, & tirant brusquement le Prince de Thule à moy, j'en refermay precipitamment la porte, & lui ouvrant celle, qui donnoit sur le bord de la mer : Sauve-toy, Artambert, lui dis-je, & sçache que ce n'est pas ton sang qu'Almanzaïde demande. Le Prince de Thule fut si surpris de ma vûë, qu'il n'avoit pas la force de profiter de l'occasion que le Ciel lui envoïoit de se sauver, & il fallut que ma Sœur & moy le poussassions dehors, à moins de quoy je crois qu'il seroit demeuré immobile dans la place où il étoit. Si-tôt qu'il fut sauvé, les gardes

de la Reine, que la mort de leurs compagnons, & la resistance d'Artambert avoient acharnez à sa perte, enfoncerent la porte du lieu où j'étois ; mais ils furent bien étonnez non seulement de n'y trouver point le Prince, mais d'y trouver des femmes, qui par la fermeté qu'elle leur témoignerent, & par la magnificence de leurs habits, leur firent d'abord juger qu'elles n'étoient pas des personnes du commun ; ils baisserent tous les pointes de leurs épées à nôtre vûë, & leur Chef m'ayant demandé de quoy étoit devenu le Prince de Thule : Il s'est sauvé, lui repliquay-je fierement, & sauvé par mon moyen, vous aviez eu ordre de le conduire à vôtre Reine, mais puis qu'il n'est plus en vôtre pouvoir de le faire, si vous souhaitez que je prenne sa place, j'y consens volontiers, pourvû que vous laissiez en paix ces deux personnes que vous voyez, leur dis-je, en leur montrant ma Sœur & Philistie, qui n'ont point contribué au salut du Prince de Thule, & que si c'est un crime, c'est moy seule qui l'ay commis. Ma Sœur & Philistie s'écrierent, lors qu'elles m'entendirent prononcer ces paroles, qu'elles ne m'abandonneroient jamais ; & ces gens ne croyant pas que leur Reine fut assez injuste pour se vanger sur

nous du malheur qui venoit d'arriver à la Princeſſe ſa fille, nous aſſûrerent que nous n'aurions aucun mal, & qu'ils nous prioient ſeulement de permettre qu'ils nous conduiſiſſent à leur Reine, pour lui faire connoître que la fuite d'Artambert n'étoit pas un effet de leur negligence : En diſant ces mots, leur Chef me preſenta la main, & moi n'étant pas en état de la lui refuſer, je me laiſſay conduire par lui au Palais, où la Reine étoit déja informée de tout ce qui s'étoit paſſé ; de ſorte qu'elle ne m'apperçût pas plûtôt que me regardant avec des yeux étincelans de courroux, Qu'as-tu fait d'Artambert, miſerable, me dit-elle, & pourquoy as tu dérobé à ma juſtice un homme, qui eſt cauſe de la mort de ma fille unique ? Je regarday la Reine de Thule fort fierement à ce diſcours, & prenant la parole d'un ton de voix imperieux, Reine de Thule, lui dis-je, ne traite pas ainſi une Princeſſe accoûtumée à recevoir une autre traitement de ſes ſemblables, & pour t'apprendre à qui tu parles, ſçache que je ſuis Almanzaïde Reine des Canaries ; aprés cette declaration ne me demande point ce que j'ai fait d'Artambert : Je l'ay ſauvé de ta fureur, & je le ferois encore, ſi j'avois à le faire,

puis qu'il eſt mon Epoux, & un Epoux mille fois plus cher que ma vie, quelque mauvais traitement que j'en aie reçû. La Reine de Thule fit trois pas en arriere à ce diſcours, & me regardant depuis la tête juſqu'aux pieds, elle ſembloit encore irreſoluë ſur ce qu'elle devoit croire, lors qu'on entendit quelques voix qui s'écrioient : Ah ! Madame, ſauvez la Reine des Canaries. Nous tournâmes la tête pour voir d'où venoit cet avertiſſement, & nous vîmes deux hommes, qui s'efforçoient de fendre la preſſe, que je reconnus d'abord, pour être l'un des Princes de Guynée, & le charmant Amador que je croyois fort éloignez de ce lieu, & deſquels je n'attendois pas alors le ſecours que j'en reçûs. La Reine de Thule ne les apperçût pas plûtôt que je remarquai qu'elle paroiſſoit fort émeuë, elle rougit deux ou trois fois ; & regardant Amador avec beaucoup de trouble: Quoi, Seigneur, lui dit-elle, il ne ſuffiſoit pas de m'avoir donné mille marques de mépris en la perſonne de ma fille, il faut encore que vous veniez arracher les Auteurs de ſa mort à ma vangeance. Comme je n'ay jamais donné nulle marque de mépris à vôtre Majeſté, Madame, reprit Amador, je ne veux auſſi rien dé-

rober à sa vangeance, mais je viens pour l'empêcher de commettre la plus grande de toutes les injustices en la personne d'une belle & vertueuse Reine, qui n'est pas d'un rang à recevoir le traitement que vous lui faites, & qui meriteroit plûtôt des Autels que des chaînes pour l'action qu'elle vient de faire. Comme ce genereux Inconnu achevoit ces mots, on vint avertir la Reine de Thule que la Princesse sa fille avoit recouvert l'usage de la raison, & que ce qu'on avoit long-tems crû un trépas veritable, n'étoit qu'un évanoüissement causé par la perte du son sang; de sorte que cette injuste Princesse ayant l'esprit adoucy par cette nouvelle, se remit peu à peu, & se trouvant vers moy : Allez, Madame, me dit-elle, retournez en vôtre Royaume, & ne vous opiniâtrez plus à courir aprés un traître, qui vous haït, & qui ne merite pas les bontez que vous avez pour lui, vos malheurs me font compassion, & ce que ma juste douleur ne m'auroit pas permis de donner à vôtre qualité, je le donne à la pitié que j'ay de vos infortunes, je vous pardonne donc ce que vousvenez de faire, mais je vous prie de sortir de cette Isle; car je me sens une haine si forte pour vôtre infidele Epoux, que je ne puis me re

ſoudre à ſouffrir la vûë d'aucune perſonne qui lui touche : A ces mots, elle ſe retira dans la chambre de ſa fille, ſans me donner le tems de lui répondre, & donna ordre à une de ſes femmes de m'offrir de ſa part toutes les choſes qui me ſeroient neceſſaires pour mon départ ; mais je n'en acceptay aucune, & je me contentai de joüir de la liberté qu'on me donnoit de me retirer, je regagnay mon vaiſſeau le plus promptement qu'il me fut poſſible, ſuivie d'Amador, & du Prince de Guynée, deſquels j'appris que s'étant tous deux rencontrez aux Canaries le même jour que j'en étois partie, ils avoient ſçû de Philidas, qu'il équipoit un vaiſſeau, où il mettoit un grand nombre de mes ſujets les plus affectionnez, & qu'il envoyoit ſur ma route ſans que je le ſçuſſe, ne voulant pas que je m'expoſaſſe à l'injuſtice du Prince de Thule, avec le peu de gens que j'avois menez avec moi ; qu'à cette nouvelle ils s'étoient offerts de conduire ces gens à Thule, ce que Philidas avoit accepté, & que dans cet équipage ils étoient abordez à Thule, & depuis à l'Iſle de Gronelande, ayant jugé que j'y devois être : parce qu'ils avoient ſçû que les nôces d'Artambert s'y devoient faire, mais qu'ils avoient été bien ſurpris, lors qu'ils

étoient deſcendus dans la ville, de voir que les gardes de la Reine de Thule me conduiſoient comme une criminelle, qu'-ils étoient promptement courus ſur mes pas pour empêcher ce deſordre, ce qu'ils avoient fait comme je vous l'ay ci-devant appris. Je ſçûs donc par ce recit que j'avois un aſſez grand nombre de ſujets à l'Iſle de Gronelande pour me pouvoir vanger de l'injuſtice de la Reine de Thule ſi je le ſouhaitois ainſi; mais outre que je n'ay jamais aimé le tumulte, il me ſembloit encore qu'il y eût eu de la cruauté à expoſer une poignée de ſujets fideles & affectionnez à tout un peuple animé par la preſence de leur Reine, qui étoit la plus méchante de toutes les femmes, je me contentay donc de dépecher quelques uns de mes gens au vaiſſeau dans lequel étoient venus les deux jeunes Heros, qui m'avoient ſecouruë, pour avertir les principaux d'entre eux de ce qui s'étoit paſſé, & leur mander d'attendre mes ordres; ils deputerent quelques-uns des leurs pour les venir recevoir; & tout ce que je pûs faire dans ce moment, ce fut de leur commander de ſe diſperſer dans l'Iſle de Gronelande pour tâcher à ſçavoir quelques nouvelles d'Attambert. Mais, Madame, quelque perquiſition

que j'en pûsse faire, il me fut impossible d'en apprendre, non seulement dans cette Isle, mais encore dans celle de Thule, où je me fis conduire peu de tems aprés, & où je trouvai toutes choses dans un étrange desordre; car le Roy de Thule étoit mort, & il y avoit trois ou quatre Ministres qui tous prétendoient s'emparer de l'autorité souveraine, & qui causoient une telle sedition parmi le peuple, que les peres combattoient contre les enfans, & les enfans contre les peres. Lors que je sçûs que les choses étoient en cet état, je ne jugeay pas que je deusse m'opiniâtrer à demeurer davantage dans cette Isle pernicieuse, que je pouvois appeller la source de tous mes maux, de sorte que je fis reprendre la route des Canaries, & pendant les premiers jours de nôtre navigation, je sçûs d'Amador des particularitez de la vie de la Reine de Thule, & de la Princesse sa fille, qui me donnerent un fort grand mépris pour cette premiere, & beaucoup de compassion pour l'autre. Voilà, Madame, comme mon voyage s'étoit passé jusques alors: Mais comme si ce n'eût pas été assez de tous les maux que j'avois souffert pour satisfaire la justice du Ciel, il ne voulut pas permettre que je parvinsse aux Canaries sans

accident, & nos deux vaiſſeaux furent attaquez par une flote de Pirates, qui aprés nous avoir pris & ſeparez en divers vaiſſeaux, ſuivirent des routes differentes, & reſolurent de nous aller vendre dans les lieux où ils avoient accoûtumé de ſe défaire de leurs marchandiſes. Je ne vous dirai point, Madame, les particularitez du combat qui ſe rendit; car j'étois ſi ſaiſie de douleur, que je ne remarquai rien de tout ce qui ſe fit en cette rencontre, & tout ce que je pûs voir, ce fut qu'Amador y fit des choſes merveilleuſes: Mais, helas! toute ſa valeur fut inutile, car il fut contraint de ceder au nombre, & je le vis tomber dans la mer tenant embraſſé le chef des ennemis, dont il purgea la terre dans le même moment qu'il le priva auſſi de ſon plus grand ornement; je fus ſi ſaiſie de douleur de la mort de cet aimable inconnu, que j'en perdis le ſentiment, & lors que je fus revenuë, je me trouvai dans les bras de ma Sœur, de qui j'apris que tous mes gens étoient ou morts, ou à la chaîne, & que le vaillant Prince de Guinée, & Philiſtie avoient été mis dans un autre vaiſſeau que le nôtre: ce ſurcroit de déplaiſir me toucha ſi ſenſiblement que j'en tombai malade à l'extrêmité, & je ne commençois qu'à peine à me remet-

tre, lors que vôtre Pilote nous attaqua, son heureuse victoire me tira des mains de ces infames, dont j'eusse peut-être reçû quelques nouveaux outrages sans ce secours; car je commençois à m'appercevoir que depuis ma convalescence ils me regardoient d'une maniere qui me devoit tout faire apprehender de leur part, mais graces aux charitables soins que vous prenez de traverser leurs desseins, j'ai non seulement évité leur fureur; mais j'ai de plus la satisfaction de passer auprés de la plus aimable de toutes les Princesses, des heures qui eussent peut-être été funestes à ma vie ou à mon honneur.

La belle Reine des Canaries finit ainsi sa narration, & donna une telle compassion pour elle aux illustres personnes qui l'avoient entenduë, qu'ils ne pouvoient assez lui témoigner la part qu'ils prenoient dans ses malheurs; mais comme les derniers qu'elle leur avoit racontez, leur avoient apris la mort du vaillant Amador, le Prince de Fez ne put s'empêcher de donner des marques de la douleur que cette nouvelle lui causoit. Almanzaïde joignit ses regrets aux siens, & quoi qu'Alcidamie ne le connût que par ce que lui en avoit dit Muly, le portrait qu'on lui avoit fait de ce charmant inconnu lui

avoit donné tant d'eſtime pour ſa perſonne, qu'elle parut auſſi touchée de ſa mort que s'il avoit été ſon ami particulier. Les diſcours que la mort de ce vaillant Prince firent faire, furent ſi longs qu'Alcidamie craignit que la Reine des Canaries ne fut incommodée de veiller ſi tard, de ſorte qu'elle lui propoſa de ſe retirer, & la conduiſit à ſon appartement, pour reparer par cet excès de civilité les petites negligences qu'elle croyoit avoir faites la journée precedente.

Fin de la ſuite de la premiere Partie d'Alcidamie.



LES GALANTERIES GRENADINES.

PREMIERE PARTIE.

LA Ville de Grenade raiſonnoit encore, du ſon des inſtrumens qu'on avoit employez au tournoi d'Abenemar; quand le Prince Muça, fils naturel du Roi Mulei-Haſſen, ſortit du Palais de l'Alhambre; & cotoyant le fleuve Genil, ſe renditaux ruinesd'un Temple de marbre, où il croyoit être attendu par le meilleur de ſes amis.

Il commençoit à faire nuit, il crut avoir rencontré l'ami qu'il cherchoit, dans un inconnu qui ſe promenoit à pied, le long des bords du fleuve. Il deſcendit de cheval, & courant à lui les bras ouverts, il lui demanda ce qu'il ſouhaitoit de ſon ſervice.

Je ne ſuis pas Dom Rodrigue, Seigneur, repartit l'inconnu ; mais c'eſt en ma perſonne qu'il doit recevoir la grace qu'il vous a demandée. Et pour vous apprendre quel homme vient confier ſa vie & ſes deſſeins à vôtre diſcretion, je ſuis le Marquis de Calis.

Ce nom étoit fameux, par la naiſſance & par les grandes actions de celui qui le portoit. C'étoit ce vaillant Manüel Ponce de Leon, unique reſte de la Royale Maiſon de Xerique. Le Prince Maure lui fit toutes les civilitez qu'il lui devoit, & l'aſſura qu'il pouvoit faire autant de fond ſur ſes ſervices, que s'il eût été le Grand Maître de Calatrava.

Il faut que je ſois bien perſuadé de ce que vous dites, Seigneur, reprit le Marquis, puiſque je livre entre vos mains un ennemi des Maures, & un Amant de la Reine vôtre belle ſœur. Ne vous effrayez pas de cet aveu, Seigneur, pourſuivit-il, voyant que Muça reculoit deux pas. Cet amour étoit né avant que Morayſele fut Reine de Grenade, & a toûjours été ſi pur, qu'il peut vous être declaré ſans bleſſer vôtre vertu.

Je connois la Reine Morayſele, & vôtre reputation, repartit le Prince Maure : je ne concevrai jamais aucun ſoupçon

désavantageux à l'un ou à l'autre. Mais, Seigneur, ce qui me surprend, c'est qu'un Amant de Mo ayséle me soit envoyé par le Grand Maître de Calatrava.

Je viens vous éclaircir ce mistere, Seigneur, poursuivit Ponce de Leon ; je ne pourrois sans imprudence le confier à tout autre Maure, qu'au Prince Muça : mais j'ai une experience de vôtre generosité, en la personne du Grand-Maître, qui doit me faire tout hazarder ; & il me semble que rien ne met tant un honnête homme dans nos interêts, qu'une entiere confiance.

A ces mots, ils ordonnerent à des Ecuyers qui tenoient leurs chevaux, de ne pas les laisser surprendre ; & s'étant assis sur la Baze d'une Colonne de marbre qui se trouva proche d'eux, le Marquis de Calis commença de cette sorte.



HISTOIRE DU MARQUIS DE CALIS, ET DE LA PRINCESSE MORAYSELE.

VOus avez ſçu du Grand Maître, comme nous vinſmes lui & moi, aux Tournois qui ſe faiſoient à Grenade, pour le mariage du Roi Muley vôtre pere, avec la belle Zoroïre; qui pour être d'origine Eſpagnole, obtint de Ferdinand qu'il y auroit pleine tréve pendant la ſolemnité de ſes nôces, & voulut que tous les Chevaliers Eſpagnols qui ſe preſenteroient aux barrieres, fuſſent reçûs.

Je remportai le prix de l'adreſſe, qui étoit un Bracelet de pierreries, donné par

la jeune Princeſſe Morayſele ; & en le recevant, je reçûs le plus violent amour qu'un cœur ſoit capable de concevoir.

J'en fis un grand miſtere à Dom Rodrigue. Je l'aimois parfaitement, & je ne lui avois jamais caché aucune de mes penſées; mais ſa ſageſſe m'epouvantoit. Je ne doutois pas qu'il ne combattit ma paſſion, & je ſentois bien qu'il la combattroit inutilement. Il attribuoit à une trop grande ardeur d'acquerir de la reputation, l'impatience que je témoignois pour me rendre aux courſes & aux jeux : & me diſoit ſouvent, que la Gloire a ſes tranſports comme les autres paſſions, qu'il faut s'appliquer à leur donner des regles, & que les Conquerans avoient fait plus de fautes par un excès d'impetuoſité, que par un excès de ſens froid.

Helas ! ce n'étoit pas là ce qu'il falloit me dire, Morayſele ſeule m'attiroit à Grenade ; & ſi je trouvois quelque plaiſir à ſignaler mon adreſſe, c'étoit dans la penſée de me faire remarquer à la Princeſſe que j'aimois.

Nous nous retirions ordinairement à un Château des Terres d'Eſpagne, qui n'eſt qu'à trois heures de chemin de Grenade ; nous y fûmes un jour ſuivis par un Maure, qui ſe diſoit Eſclave de Mahomad Ze-

gry, & qui nous demandoit azile contre ce terrible Maître, qui pour un crime assez leger vouloit lui faire souffrir le supplice des Esclaves.

Nous ne soupçonnâmes cet homme d'aucun mensonge, & ce fut la compassion seule, qui nous obligea à lui accorder protection. Mais je fus surpris d'apprendre le même soir, dans une audience secrette qu'il me fit demander, qu'il n'étoit point ce qu'il paroissoit, & qu'il venoit me presenter une magnifique écharpe, de la part d'une Dame inconnuë.

Je comprens assez comme on doit recevoir les faveurs des Dames, & naturellement je ne suis pas ingrat. Mais j'avois l'esprit si rempli de Moraysele, que toutes les choses où elle n'avoit point de part, m'étoient indifferentes.

Que vois-je, Seigneur, me dit le Maure, vous semblez insensible à vôtre bonne fortune, c'est sans doute que vous ne la sçavez pas encore toute entiere. Apprenez, Seigneur, s'il vous plaît, que la personne qui se trouve charmée de vôtre adresse, & de vôtre bonne mine, n'a point son égale, en naissance, en richesses, & en beauté. C'est l'admirable Moraysele, Princesse du Sang Royal de Maroc,

roc. Moraysele ? m'écriai je. Oüi, Seigneur, poursuivit le Maure, & il faut bien qu'un Astre superieur force cette Princesse à vous vouloir du bien, car depuis deux ou trois ans, elle méprise les vœux des plus accomplis & des plus Nobles d'entre nos Chevaliers.

Vous avez l'ame trop belle, Seigneur, pour ne l'avoir pas sensible à l'amour ; & vous concevez sans doute la joie extrême que ce discours me causa. Je fis des extravagances qui ne pouvoient être justifiées que par ma passion ; & disant au Maure, que je voulois aller en personne remercier la Princesse Moraysele, je lui proposai de m'y conduire. Il fremit à cette proposition. Vôtre Nation & la nôtre sont en continuelle défiance ; & bien que la trêve durât encore, un homme de ma sorte est toûjours suspect. Mais, que ne peut obtenir un Amant ferme & liberal ?

Je n'avois jamais paru aux Tournois, que la visiere baissée ; & je parle assez bien la Langue Arabesque, usitée parmi les Turcs. Nous convinsmes que je me déguiserois en Turc, & que je serois introduit chez la Princesse, comme un jeune Esclave qui cherchoit à s'engager.

Cette resolution ne fut pas si tôt prise,

qu'elle fut executée. Je feignis d'avoir reçu des Lettres du Duc d'Arcos mon Pere, qui m'appelloit auprés de sa personne ; & laissant Dom Rodrigue sur la frontiere de Lorsque & de Murcie, où sa qualité de Gouverneur le retenoit, je suivis mon guide jusques à la maison d'un Renegat, qui est à une portée de trait de Grenade.

Le Maure m'y laissa pour aller avertir la Princesse de mon arrivée, & querir les choses necessaires à mon déguisement. Son voyage reüssit comme je pouvois le souhaiter. Moraysele consentit à me voir déguisé de cette sorte, dans une maison de plaisance qu'elle a sur le bord de la riviere d'Arre, où elle étoit en ce tems-là.

Mais, Seigneur, ce que je vais vous dire peut il être deviné ? La Moraysele que le Maure me fit voir, n'étoit pas celle que j'esperois trouver. J'ignorois que la veuve du Prince Morayme vôtre oncle, portoit ce nom, comme la fille du Prince Moraysel, & qu'elles sont toutes deux du Sang Royal de Maroc.

La Princesse s'apperçut sans doute de ma surprise ; elle étoit trop grande pour n'être pas remarquée. Mais elle ne parut point extraordinaire, le Maure m'avoit dépeint le plus amoureux de tous les hommes. On prit pour un effet d'amour, ce

qui partoit d'une autre cause. Cette erreur plut à la Princesse, elle me donna des loüanges ingenieuses ; & surmontant une honnête honte, qui de tems en tems la faisoit rougir, elle me dit plusieurs choses spirituelles & obligeantes sur les commencemens de nôtre intrigue.

Helas ! elle devoit en être bien malcontente. J'étois si distrait & si troublé, que j'écoutois à peine ce qu'elle me disoit. Cependant, comme je voulois éclaircir cette avanture, je m'attirai sans peine une permission de faire quelque sejour auprés de la Princesse. Elle m'aprit dès le même soir, ce que lui étoit l'autre Moraysele : par quelle raison elles portoient toutes deux ce nom-là. Et le lendemain, la Moraysele de mon cœur vint rendre une visite à la Princesse sa parente.

Je ne sçais comme la veuve de Morayme ne s'apperçut point de l'effet que cette vûë produisit en moi. J'étois alors dans sa chambre, où pour ne pas rendre ma présence suspecte, je feignois de lui aider à noüer un tissu d'or & d'argent. Elle me fit signe de sortir. Je n'eus pas la force d'obeïr à cet ordre ; & quand elle y joignit la voix, je me fis tant de pretextes, d'aller dans les lieux où étoit la jeune Moraysele, qu'enfin elle me remarqua.

Elle apprenoit alors la langue Espagnole, & cherchoit quelqu'un qui la sçût pour la parler ordinairement avec lui. Ce fut dans cette langue que la veuve de Morayme me dit que je m'exposois trop à la vûë du grand monde. Et la jeune Moraysele comprenant de-là, que je parlois Espagnol, me demanda à la Princesse vôtre tante, en échange d'une esclave dont la Reine Zoroïre lui avoit fait present. L'Esclave que je vous offre, ajoûta-t-elle, est née en Espagne, & devroit mieux parler Espagnol que vôtre Turc. C'est dans cette vûë que la Reine me l'a donnée : mais elle a été prise si jeune, qu'elle sçait mieux l'Arabe que sa langue naturelle : gardez-la jusques à ce que je sçache bien l'Espagnol, & alors je la reprendray si elle ne vous accommode pas.

La veuve de Morayme se croyoit ardemment aimée de moi. Elle soûrit de la proposition de Moraysele ; & me jettant des œillades obligeantes, disoit d'un air ironique, qu'elle consentoit à l'échange, pourvû que j'en tombasse d'accord. Je pensai m'écrier, que c'étoit tout ce que je desirois, & ce fut l'excés d'émotion, plûtôt que la prudence, qui m'empêchâ de faire cette folie.

Moraysele apprit plusieurs choses à la veuve de Morayme, qui devoient me faire partir en diligence. Les Maures avoient pendant la Treve surpris la Ville de Zahara. Ce manque de parole irritoit au dernier point le Roy Ferdinand, & la guerre alloit devenir plus cruelle que jamais. La veuve de Morayme fut assez genereuse pour preferer ma sûreté à ma vûë, & pour me presser de mon depart. Mais j'avois trouvé Moraysele plus charmante encore dans la conversation, qu'aux Galeries de la Place de Vivarambe. Je ne pouvois m'arracher aux occasions de la voir; & quand j'aurois eu ce pouvoir sur moi-même, je n'aurois pas eu le loisir d'en profiter.

L'Infant Abdily étoit dès lors amoureux de Moraysele, qui comme vous pouvez vous en souvenir, étoit depuis la mort de son Pere, élevée dans le Palais de l'Alhambre, comme si elle eût été la fille du Roy Muley.

Elle témoigna devant l'Infant un grand desir de m'avoir à son service. Et ce Prince amoureux & ardent aux occasions de plaire à ce qu'il aimoit, alla prier la Reine de me demander à la veuve de Morayme. Zoroïre, qui dans ces commence-

mens de ſon mariage vouloit s'acquerir l'amitié d'Abdily, fit cette demande avec tant d'autorité, que quand je n'aurois eu que des raiſons de politique, j'aurois obligé la Princeſſe vôtre tante à ne pas me refuſer.

Elle me parut ſi triſte & ſi tendre à mon depart, que j'eus un ſecret remords d'être ingrat à ſes bontez. Mais ce fut un remords inutile, on n'eſt pas le maître des deſirs de ſon cœur ; & tout ce que je pûs obtenir de ma complaiſance, fut une fauſſe promeſſe, de me dérober d'auprés de Morayſele, le plûtôt qu'il me ſeroit poſſible.

Cette innocente tromperie me fit obtenir mon congé. Je fus preſenté à la Princeſſe que j'aimois, de la part de l'Infant, à qui la Reine m'avoit envoyé. Ah ! Seigneur, que je la trouvay belle, & que j'eus de peine à retenir les mouvemens de ma paſſion ! Elle venoit de ſortir du bain, & ſans autre habit qu'une mante à l'Arabeſque, d'un tiſſu d'or, & de ſoye couleur de feu. Elle étoit couchée negligeamment ſur quelques carreaux de pourpre.

Elle me demanda par quelle fortune je me trouvois dans le Royaume de Grenade. Par un Arreſt de l'Amour, Ma-

dame, repliquay-je, qui en me forçant à lui soûmettre mon cœur, m'a fait embrasser une éternelle servitude. Vous n'êtes donc pas né dans la condition où je vous vois ? interrompit la Princesse. Non, Madame, poursuivis-je ; & si jamais je n'avois aimé, jamais je n'aurois porté de chaînes.

Fatime, Darache, Galiane, & quelques autres Dames vinrent à propos m'empêcher d'en dire d'avantage. La vûë de Moraysele, ainsi negligée, & presque demy nuë, me mettoit dans un trouble dont je devois tout apprehender.

Le privilege de lui parler Espagnol, me rendoit l'entrée de sa chambre libre, & m'autorisoit à la suivre aux promenades. Elle ne voyoit aucune chose, dont je ne me fisse un devoir de lui dire le nom propre. Je la suivis un jour à une chasse, où je fus assez heureux pour la garantir d'un Sanglier, qui ayant forcé les toiles, venoit plein de rage droit au lieu où la Princesse s'étoit rangée.

Je sçais cette grande action, Seigneur, interrompit Muçi, le bruit qu'elle fit parvint jusques à Almerie, où j'étois en ce temps-là, & me donna une estime infinie pour vôtre courage.

Je ne vous l'ay pas racontée pour m'at-

tirer ces paroles obligeantes, poursuivit le Marquis de Calis : mais elle a des liaisons si étroites avec les autres accidens de ma vie, que je ne puis éviter d'en faire mention. Je portois ordinairement au bras, le Bracelet que j'avois reçû de Moraysele. Il se détacha dans l'effort que je fis contre le Sanglier, & fut amassé par un garde du Roy, qui le trouvant trop beau pour appartenir à un Esclave, crût sans doute que je l'avois dérobé, & courut le porter au Roy son Maistre.

Il le reconnut pour le même que Moraysele avoit donné à l'une des courses, & me demanda de qui je le tenois. Je me souvins d'une avanture qui m'étoit arrivée autrefois en sortant d'un Tournoy d'Almerie ; & crûs pouvoir la citer à propos.

Je le tiens de Ponce de Leon, Seigneur, repartis-je, que je trouvai il y a quelques jours sur le chemin de Lorsque, il me le donna pour recompense de ce que j'avois arrêté son cheval dont la bride s'étoit rompuë, & qui sans mon secours alloit le jetter dans un précipice.

Le Roy parut content de cette réponse: mais la Princesse en fut trés-mal satisfaite. Elle me fit appeller dans ce Jardin de l'Alhambre, où elle prenoit ses prome-

nades solitaires, & dont comme vous sçavez, aucun homme n'avoit entrée sans sa permission.

Avez-vous vû le visage du Marquis de Calis? me dit elle, répond-il au reste de sa personne? Je ne pûs être modeste, Seigneur, & fis de moi un portrait plus charmant que son original. C'est dommage, poursuivit la Princesse, qu'un homme si accompli en apparence, manque de courtoisie envers les Dames. En auroit-il manqué, envers quelqu'une où vous prissiez interests? Madame, repris-je tout émû. N'appellez-vous point en manquer, continua Moraysele, que de donner à un Esclave inconnu le prix qu'il venoit de recevoir de ma main? Il n'avoit pas reçû ce prix comme une faveur, Madame, repris-je, & n'avoit peut-être que cela, pour me recompenser de ce qu'il croyoit me devoir. Il pouvoit s'informer de ce que vous deveniez, ajoûta-t-elle, & vous envoyer à Grenade ce qu'il auroit jugé à propos, sans mépriser de cette sorte le Bracelet dont j'avois recompensé son adresse. J'en suis dans une colere extrême, & je ne connois aucun de nos Chevaliers, à qui je ne demande vangeance de cette injure. Ah! Madame, m'écriai-je, ne la demandez

qu'à moy, s'il vous plaît. Elle ſeroit difficile à obtenir d'une autre main que de la mienne, & ſeul je me crois capable d'apporter à vos pieds la tête du Prince de Leon.

La Princeſſe fut ſi ſurpriſe de ce diſcours, qu'elle demeura quelque tems ſans y répondre. Ce long ſilence me permettoit de m'expliquer, & mon amour étoit violent. Je parlai donc, Seigneur, & ce fut en des termes ſi touchans & ſi reſpectueux, qu'ils ne pûrent offenſer Morayſele. Je lui cachai tout ce qui regardoit la veuve de Morayme. Je devois cette diſcretion à l'eſtime dont elle m'honoroit, & aux moyens que ſans y penſer elle m'avoit fournis de declarer ma paſſion. Je vis bien comme le Maure qui m'avoit introduit dans Grenade, avoit confondu les deux Morayſeles, & m'avoit mené à celle que je ne cherchois pas. Mais j'attribuai cette mépriſe au ſeul hazard, & continuant de parler.

L'amour s'eſt repenti de m'avoir laiſſé abuſer, Madame, pourſuivis-je; il m'a remis ſur les voyes que j'avois ſi ardemment deſirées. Je vous vois. Je vous parle; & ſuivant la promeſſe que je viens de vous faire, je remets à vos pieds la tête du Prince de Leon. Mais, interrompit la

Princesse toute éperduë, quel fruit esperez-vous d'une entreprise si perilleuse ? La gloire de mourir en vous adorant, Madame, repris-je : de penser que vous n'ignorez pas mon amour, & que peut-être mon destin vous fait quelque pitié. Ah ! ne mourez point, dit tendrement Moraysele, retournez promptement en Espagne. Je ne puis m'empêcher de prendre un grand interest dans la vie d'un Prince, à qui je dois la mienne ; & vous êtes bien cruel, de venir ainsi sous des apparences d'amour, troubler tout le repos de mon ame.

La Princesse paroissoit obstinée à me faire partir. Elle disoit que sa reconnoissance & sa gloire ne pouvoient me souffrir auprés d'elle plus long-tems ; que je hazardois trop, & que si j'étois découvert, ce qui me coûteroit la vie, lui coûteroit toute sa reputation. Mais Esperance de Hyte, par qui elle m'envoya les derniers ordres de mon départ, & qui est cette même Espagnole qu'autrefois elle vouloit échanger pour moi, se laissa fléchir à mes prieres ; & comme elle devenoit confidente de sa Maîtresse, elle en obtint quelques jours de délai.

Ah ! Seigneur, que ces jours-là me semblerent heureux, & que j'aurois été

content de ma fortune, s'il n'y avoit eu qu'une Morayſele ſur la terre. Mais la veuve de Morayme étoit ſi jalouſe, & ſi inquiete, qu'elle ne me laiſſoit aucun moment de repos. Je ne lui tenois pas aſſez promptement à ſon gré, la parole que je lui avois donnée de me ſauver de l'Alhambre. J'avois aſſez de raiſons pour pretexter ce retardement. Il ne faut pas hazarder legerement une fuite ſous un habit d'Eſclave; & ce qui ſous une autre forme auroit pû paſſer pour une entrepriſe de guerre, & ne m'auroit coûté que ma liberté, me livroit ſous celle-ci à un ſupplice honteux.

La veuve de Morayme, entroit quelquefois dans ces conſiderations; & tant qu'elle me voyoit, j'avois toûjours raiſon. Mais un moment de mon abſence, détruiſoit mes raiſonnemens; & l'avanture du Sanglier lui ſemblant trop forte, pour ne partir que d'un devoir apparent, elle l'attribua ſans balancer à ſa veritable cauſe.

Elle m'envoya chercher; & aprés m'avoir fait tous les reproches que put lui dicter ſa jalouſie: Ingrat, pourſuivit-elle, tu peux encore meriter ton pardon. Je me ſuis déja dite à moi-même tout ce qui peut t'excuſer. Morayſele n'eſt

pas ſans charmes. Tu t'es trouvé expoſé ſans ceſſe à ſa vûë, & peut-être aux marques de ſa bien-veillance. Car pourquoi ne t'aimeroit-elle pas ? je t'ai bien aimé: & j'étois auſſi fiere que Morayſele, avant que de t'avoir connu. Tu n'as pû reſiſter à tant d'attaques, & ta conſtance n'avoit pas eu le tems de s'affermir. Hé bien! foible que tu es, je te pardonne. Mais partons en diligence. Je ſçais les moyens d'arriver en Eſpagne ſans peril, & je me confierai volontiers en ta parole & en ta vertu. Sacrifiez-moi pour jamais Morayſele, & faiſons-nous une felicité qu'aucun ſoupçon ne puiſſe troubler.

La jalouſe Princeſſe accompagnoit ſes offres de tant de menaces, que je craignis quelque bizarre effet de ſon reſſentiment, ſi je manquois à les accepter. Je niai, je promis, je fis ſi bien que je l'appaiſai; & ne jugeant plus ma retenuë de ſaiſon, je courus chercher Morayſele, pour lui dire les raiſons qu'elle avoit de ſe défier de la Princeſſe ſa couſine, & pour trouver avec elle les moyens de rendre ſes menaces inutiles.

La Princeſſe étoit chez la Reine, & devoit la ſuivre à une promenade en batteau, ſur le fleuve Genil. Elle fut ramenée à ſon appartement par l'Infant Abdi-

ly, qui ne la quitta que pour la laisser mettre à table, & vous arrivâtes comme elle en sortoit. J'étois desesperé de ces obstacles ; & soit que la Princesse remarquât dans mes yeux l'inquietude de mon ame, car je me presentai plusieurs fois devant elle ; ou soit qu'elle eût simplement dessein de se promener, elle dit assez haut qu'elle descendroit dans le parterre avant que de se mettre au lit.

J'y courus en diligence, ma qualité d'Esclave m'en rendoit l'entrée permise ; & marchant vers cette Sale de Gazon, entourée d'une palissade de Grenadiers, où Moraysele venoit se reposer ordinairement, j'y cherchois ma place de l'œil, lors que je vis un homme sortir d'un des cabinets de verdures, qui marquent les coins de la Sale, & se retirer comme s'il eût craint ma rencontre. La vûë de cet homme dans un lieu où il n'y en entroit aucun, me surprit. Je le suivis, pour sçavoir ce qu'il cherchoit, & qui l'avoit introduit ; mais à peine l'eus-je atteint, qu'à la clarté de la Lune, qui étoit alors dans son plein, il me sembla le reconnoître pour le Grand Maître de Calatrava.

O Dieu ! m'écriai-je, mes yeux ne me trompent-ils point, & se peut il que mes soupçons soient veritables ? Ils l'étoient

Seigneur ; & le ſon de ma voix m'ayant fait connoître à Dom Rodrigue, il recula deux pas, & nous nous conſiderâmes quelque tems ſans pouvoir prononcer une ſeule parole.

Que vois-je ? Marquis de Calis, me dit enfin le Grand Maître ; pendant que le Roi Ferdinand aſſemble tous ſes fideles ſujets, pour tirer raiſon de la perfidie des Maures, vous paſſez vôtre vie déguiſé parmi eux ? Ce reproche me fit rougir ; je crus ne pouvoir lui oppoſer que la violence de mon amour ; & l'avoüant ingenument au Grand Maître, je le jettai dans un étonnement beaucoup plus grand que le premier.

Vous parûtes dans cet inſtant à l'un des bouts de la Sale verte ; & j'entendis d'une niche de verdure où je me cachai, que vous avertiſſiez Dom Rodrigue de partir de Grenade en diligence ; que les Abencerrages avoient découvert qu'il y étoit ; que la Reine Zoroïre répondoit de l'obeïſſance de la Princeſſe ; & qu'en un mot, il ne falloit pas pour une délicateſſe ſuperfluë, hazarder le ſuccès d'une ſi grande entrepriſe Mais, Seigneur, vous dit Dom Rodrigue, un veritable amant doit-il ainſi diſpoſer de la perſonne qu'il aime, ſans conſulter ſa volonté,

Vous m'avez déja fait cette objection ; reprîtes-vous ; & comme vous voyez, je m'y suis rendu. Mais c'en est trop, ne vous opiniâtrez point à demeurer ici plus long-tems ; partez sans differer, nous ferons valoir vôtre précaution en tems & lieu.

Ce discours, & l'endroit où il se faisoit, devoient me donner quelque soupçon. Mais le Grand Maistre m'avoit toûjours paru si peu capable d'aimer, qu'il ne me vint jamais dans l'esprit que ce fut de lui qu'il parlât. J'attribuai à la Politique tout ce qui appartenoit à l'Amour ; & le suivant de loin jusques hors de la porte secrette, dont vous lui aviez donné une clef ; j'étois si proche de lui quand il fut attaqué, que les gens des Abencerrages ne purent l'investir comme ils l'avoient resolu.

Vous avez sçû, Seigneur, la maniere dont nous nous tirâmes de cette embuscade, & que les desseins d'Abdily n'ayant pas réüssi, les voyes de retraite que vous aviez assurées au Grand Maistre ne purent lui être fermées.

Je ne voulus point l'abandonner aux perils dont il pouvoit encore être menacé ; & d'ailleurs, ce que je venois de faire en sa défense, ne me permettoit plus de

paroître à Grenade sous mon habit d'Esclave Turc. Nous trouvâmes des chevaux à la porte Zacatin, nous joignîmes ce parti, qui escortoit le Grand Maistre. Nous prîmes au galop le chemin de Lorsque; & nous étions déja bien avant sur les terres d'Espagne, sans nous être dits que quelques mots interrompus; quand Dom Rodrigue poussant quelques soûpirs, & me regardant d'une maniere extraordinaire, me demanda si la Princesse Moraysele répondoit à mon amour, & si j'en avois quelques assurances. Je lui dis ingenument la verité. Ah! s'écria t-il, je suis le plus malheureux de tous les hommes; & ce qui m'arrive aujourd'hui, n'est sans doute jamais arrivé qu'à moi.

Alors, Seigneur, il me raconta comme il étoit devenu amoureux de Moraysele, dans ces mêmes Tournois où mon amour avoit pris naissance; ce qu'il avoit menagé entre les Reines d'Espagne, & de Grenade, pour faire reüssir cette passion; les interêts d'Etat qui s'y trouvoient mêlez, & les secours qu'il avoit reçûs de vôtre amitié. Helas! poursuivit-il, toutes choses m'étoient favorables; je viens d'arrêter avec la Reine Zoroïre les derniers articles du traité; Moraysele

doit être donnée pour ôtage à la Reine Isabelle. Il ne me restoit pour satisfaire ma délicatesse, qu'à tirer de la Princesse un aveu de mes projets. Je l'attendois dans ce parterre où je vous ai rencontré, le Prince Muça m'avoit promis de l'y conduire.

Cruel ami, poursuivit-il avec emportement, pourquoi m'avez-vous caché le dessein qui vous arrachoit d'auprés de moi ? ma passion étoit encore naissante, & n'étoit secondée d'aucun espoir. Je l'aurois peut-être surmonté. Helas! vous m'avez confié tant d'autres secrets importans, pourquoi falloit-il me faire un mystere de celui là ?

J'étois si surpris, & si troublé, que le Grand Maître auroit pû continuer ses discours plus long-tems, sans que je l'eusse interrompu. L'amitié que j'avois euë pour lui, étoit infiniment au dessus des amitiez ordinaires; & le procedé franc & genereux qu'il conservoit avec moi, me touchoit jusques à l'ame.

Nous arrivâmes de cette sorte à Talavere, où le Roi Ferdinand s'etoit avancé. Et je ne puis vous dire, Seigneur, combien de combats nous rendîmes contre nous-mêmes, & combien de choses tendres & douloureuses nôtre amitié

nous fit dire & penser. Dom Rodrigue fut enfin le plus Philosophe de nous deux. Il vint me trouver un matin dans ma chambre ; & devançant son discours de quelques soûpirs qu'il ne pouvoit encore étouffer : C'en est fait, Marquis de Calis, me dit-il, je me suis vaincu, & on ne me reprochera pas que j'aye preferé aux interêts de mon Roi, & à ma propre gloire, les desirs d'un amour dereglé. C'est dans deux jours, qu'on doit jetter des troupes dans Grenade; elles attendent l'ordre sur la frontiere de Murcie, allez-vous mettre à leur tête, & recevez au lieu de moi, des mains de la Reine Zoroïre, la Princesse Moraysele. Juste Dieu! m'écriai-je, est-il possible qu'un homme amoureux soit capable de cet effort? Ah! mon cher Dom Rodrigue par quels services puis-je me rendre digne de ce que vous faites aujourd'hui en ma faveur? Cette generosité n'est pas aussi pure qu'elle vous paroît, reprit modestement le Grand Maître; le Prince Muça croyant avancer mes affaires, a découvert à Moraysele la passion que j'ai pour elle. La Princesse en a reçû la déclaration, comme vôtre merite l'y oblige; & bien qu'elle n'ait pas fait cet aveu au Prince Maure, je penetre aisément les causes

ſecretes de ſa repugnance. Vous êtes aimé, Marquis, & vous allez cuëillir le fruit de toutes mes peines, & de toutes mes eſperances. Cette penſée m'a d'abord fait fremir ; mais tout bien conſideré, je dois voir vôtre felicité avec moins de douleur que je ne verrois celle d'Abdily, ou de quelqu'autre Maure ; & puis que les inclinations de la Princeſſe me ſont contraires, il m'eſt plus doux de les voir tourner vers l'homme du monde que j'ai le plus aimé, que vers un rival odieux.

Vous ſçavez, Seigneur, comme cette action du GrandMaître n'eut aucun effet, & que la Reine Zoroïre, mal inſtruite des démarches d'Abdily, ne s'efforça de nous livrer la porte d'Elvire, que quand les Abencerrages en furent les Maîtres, & eurent mis l'Infant ſur le Trône.

O Dieu! Seigneur, que devins-je à cette fatale nouvelle ! J'étois dans la campagne de Grenade, où ſuivant ce qui avoit été arreſté, j'avois pour ſignal de ma venuë demandé le combat ſingulier. Le ſort étoit tombé ſur le Malique Alabez, & il fut aſſez genereux pour craindre les ſupercheries qui naiſſent quelquefois de la fureur des factions. Il m'avertit de me retirer ; mais quand il m'en dit la cauſe je ne pus ſurmonter mon tranſport.

Vous l'avez pardonné au Grand Maître, croyant que ce fut lui qui combattoit; j'espere que vous aurez pour moi la même indulgence, & que vous n'en serez pas moins dans mes interests, pour apprendre que ce fut par mes ordres qu'on fit un si grand carnage de l'escorte du Malique.

J'aurois fait plus si j'avois suivi les mouvemens de mon desespoir. Mais le Grand Maistre, qui de loin veilloit au succés de l'entreprise, jugeant prudemment qu'il ne falloit pas m'abandonner à moi-même, vint m'arracher du lieu où j'étois, & me conduisit, outré de douleur, à la retraite la plus proche.

J'y reçûs quelque consolation par les avis que vous donnâtes au Grand Maître des moyens secrets que vous aviez de remettre l'affaire dans un bon chemin. Et pour dernier soulagement, la Princesse elle-même m'assura par un billet, qu'elle ne consentiroit jamais aux desirs d'Abdily, & qu'elle éliroit la mort, plûtôt que le partage d'une Couronne si mal acquise. Mais, Seigneur, doit-on prendre quelque confiance en la parole des femmes ?

J'étois à peine revenu des transports de joye que cette Lettre m'avoit causez, quand j'appris avec toute l'Espagne, la

legereté de Morayſele, & ſon mariage avec le nouveau Roy. Je fus des derniers à me le perſuader, tant il eſt vray qu'un veritable amour ne va jamais ſans beaucoup de confiance. Et quand il me fut impoſſible de ne le croire pas, je tombay ſi dangereuſement malade, que ſans les ſoins du Grand Maiſtre, je ſerois preſentement delivré de tous mes maux. Je ſuis malgré moi revenu à la vie, & il ſembloit que la gueriſon de l'ame eût ſuivi celle du corps. Je me diſois à moi-même que Morayſele avoit trahi les deſſeins de ſon Prince legitime, & de ſon Bienfaicteur, quand elle s'étoit reſoluë à épouſer l'Ennemy du Roy vôtre Pere. Elle ne devoit plus reconnoître le fils de Muley, dans l'Uſurpateur de la Couronne de Grenade. Et la découverte d'une ingratitude, dans une ame qu'on a crûë incapable de défaut, eſt d'un grand ſecours contre les Amours éternels. Mais, Seigneur, pourray je bien vous dire le nouveau malheur qui m'accable ?

Morayſele ſe plaint de moi, m'accuſe d'une inconſtance imaginaire, & m'a fait ſçavoir par Eſperance de Hyte, que ſans cette perfidie prétenduë, elle m'auroit tenu juſques à la mort la parole qu'elle m'avoit donnée.

Je devine à peu prés d'où lui vient cette erreur. La veuve de Morayme a fait quelque trait d'Amante negligée, & voilà l'effet de cette vangeance qu'elle m'avoit fait apprehender.

De grace, Seigneur, prenez quelque pitié d'un Prince infortuné, qui vient vous confier sa vie, ses desseins, & ses uniques esperances. Le grand Maistre a porté sa generosité, jusques à vous prier de vouloir vous rendre ici. Voici de nouvelles lettres, par lesquelles il vous répond de moi, & vous conjure par vôtre amitié, d'être favorable à mes desirs. Je ne parlerai que devant vous ; ménagez-moi, s'il se peut, un moment d'audience ; & songez, Seigneur, que je ne veux que me justifier, obtenir un reste d'estime infructueuse, & mourir aprés l'avoir obtenuë.

Le Prince Muça avoit l'ame tendre & genereuse. Il jugeoit des sentimens d'autruy par les siens, & nous dirons dans son lieu, les raisons qu'il avoit de servir alors Ponce de Leon, & de ne rien refuser aux prieres du Grand Maistre. Il assura le Marquis de Calis, qu'il tenteroit toute sorte de moyens pour lui menager l'audience qu'il demandoit ; & le laissant un peu consolé de cette esperance, il reprit le chemin de Grenade, où les di-

vertissemens de cette journée continuoient encore, & devoient durer toute la nuit.

Les plus prudens d'entre les Maures, jugeant que les Ennemis de leur Puissance & de leur Religion, pourroient profiter des desordres domestiques, conseilloient au nouveau Roy de faire souvent des fêtes, & des Tournois, afin d'unir les Chevaliers des diverses factions, & de leur donner une occupation, qui les empêchât d'en chercher une perilleuse à l'Etat.

Le jeune Roy profitant de ces avis, ne s'étoit pas contenté d'ordonner plusieurs Joûtes, & plusieurs courses de Bague : il avoit voulu derober aux factieux jusques aux heures de reflexions, & cette nuit-là, il donnoit une Fête nocturne dans le Jardin de Generalife, dont l'Histoire parle comme d'une chose merveilleuse.

Plusieurs flambeaux de cristal, attachez aux branches des arbres : des pyramides de verdure : des colonnes, & des pieds d'estaux, revêtus de lumieres, rendoient cette nuit plus brillante que le plus beau jour de l'Esté. La Promenade en commença les divertissemens; & la Compagnie se divisant par petites troupes, le

Malique

Malique Alabez donna la main à la belle Cohayde; Abindaraez, Chevalier, Abencerrages découvrit à Cheriffe l'amour qu'il commençoit d'avoir pour elle. Abinnamet, Almora, Mahomad Zegry, & quelques autres, eurent des converſations à peu prés ſemblables.

La ſeule Galiane, depourvûë d'Ecuyer, & pleine d'un chagrin qu'elle ne pouvoit diſſimuler, cherchoit les routes les moins éclairées; & déchirant de doubles, SS, qui entroient ingenieuſement dans la broderie de ſa robe, en jettoit les pieces à terre.

Ce n'eſt pas là, lui dit Zelime, ſa jeune ſœur, qui l'avoit ſuivie, qu'il faut effacer les chiffres de Sarrazin. C'eſt dans vôtre cœur, où ils n'ont jamais ſi bien merité d'être placez, que ceux du vaillant Abenemar, & où ils n'auroient pas apporté le deſordre que je remarque, ſi vous aviez ſuivy les conſeils de la raiſon & de vos amis. Hé! ma ſœur, repartit Galiane, eſt-ce ſur les conſeils des amis ou de la raiſon, que ſe regle le doux penchant de nos cœurs? Demandez à Fatime, pourquoi elle ne ſe peut empêcher d'aimer le Prince Muça, qu'on ſçait être engagé d'amour avec vous. Que Lindarache juſtifie le caprice qui lui fait preferer

l'inconſtant Gaſul, à l'amoureux Redvan. On aime, parce qu'un mouvement ſecret, qui pour l'ordinaire eſt aveugle, nous fait trouver un objet plus agreable qu'un autre. Ce mouvement a fait pancher mon cœur vers Sarrazin, plûtôt que vers Abenemar. Et bien qu'il ſoit vrai qu'Abenemar ne ſoit pas le plus mépriſable, & qu'il ſoit même d'une race plus illuſtre, puis qu'il eſt Abencerrage; mon cœur n'a rien trouvé en lui, de ce qu'il trouve dans ſon rival.

Soûtenez donc vôtre erreur, puis qu'elle vous plaît, reprit Zelime, & regardez ſans émotion la vengeance d'Abenemar. Ah! ma ſœur, interrompit Galiane, cette vengeance ne peut être conſiderée ſans émotion, par une perſonne jalouſe de ſa beauté. Enviſagez vous bien les conditions & le ſuccès du Tournois. Abenemar y ſoûtenoit le portrait de Fatime, contre tous les nôtres. Il ne s'eſt aviſé de cette Galanterie, que pour vaincre Sarrazin. Il l'a vaincu, & tout Grenade a vû mon portrait mené comme en triomphe aux pieds de celui de Fatime. Ah! ma ſœur, que ne ferois-je point pour obliger Abenemar, à reparer publiquement cette injure?

Comme la belle Galiane exprimoit

ainſi à ſa jeune ſœur, l'envie qu'elle portoit à la gloire de Fatime, elles apperçurent l'objet le plus ſurprenant qu'elles euſſent jamais vû. Un grand Theatre orné de vaſes de fleurs, & dont l'enfoncement laiſſoit voir une caſcade naturelle, s'avançoit lentement à leur rencontre ; & toute la Cour les ayant jointes, ce Theatre vint comme par enchantement ſe placer dans un grand rond d'arbres, où le Roy s'étoit arreſté, & qui étoit à plus de trois cent pas du lieu d'où cette machine étoit partie.

Cent jeunes Maures, qui ſans doute avoient apporté le theatre, ſortirent de deſſous, vêtus, comme on dépeint les jeux & les plaiſirs ; & poſant diverſes pilles de carreaux de drap d'or, & de pourpre, autour de la place deſtinée pour voir le ſpectacle, pouſſerent vis-à-vis de chaque perſonne, qui s'aſſit ſur ces carreaux, de petits Maures d'ébeine, enrichis d'or & d'argent, plantez ſur une machine roulante, qui portoient chacun ſur leur tête une magnifique collation. Pluſieurs inſtrumens de Muſique entonnerent un concert qui dura autant que ce galant repas ; & les Maures, tant naturels qu'artificiels, ayant repris le chemin par lequel ils étoient venus, trente jeunes

enfans demi nuds, & les épaules aîlées, comme on represente l'amour, vinrent décocher des flêches de cristal, qui se brisant contre ce qu'elles rencontroient, laissoient tomber des essences admirables, & de petites lames d'or émaillées, sur lesquelles étoient gravez des vers ou des devises galantes.

Sur l'une on voyoit un nuage épais que l'Amour s'efforçoit de dissiper avec son flambeau, & pour ame.

Mieux celui-là, que l'autre.

Voulant dire qu'alors, cette espece de Soleil étoit preferable à celui qui nous donne le jour.

Dans une autre Devise, l'Amour étoit dépeint, prêt à surprendre un cœur aîlé. Un rayon du Soleil l'éblouïssoit, comme il avoit quasi la main sur sa proye, & la lui faisoit manquer : & le petit Dieu s'en plaignoit par ces paroles,

Ce n'est pas la premiere.

Entendant par là, que le Soleil étoit souvent contraire aux occasions amoureuses, & que ce n'étoit pas la premiere où l'amour avoit eu sujet de se plaindre de lui. Quelques vers gravez, ou écrits en

émail de l'autre côté des devises, exaltoient les avantages de la nuit sur le jour. Dans les uns on lisoit,

La Nuit fut de tous tems, favorable à
l'Amour.
Que des jours les plus beaux, elle soit
triomphante,
Un moment d'une nuit charmante,
Vaut seul, tous les plaisirs du jour.

Dans les autres.

Il n'est qu'une nuit bien choisie,
Pour fournir de galants plaisirs.
Aux douces nuits, je sacrifie,
Les plus ardents de mes desirs.

La Comedie & le Balet, qui suivirent cette premiere Galanterie, rouloient sur la même pensée, & par les figures, les vers, & les decorations, faisoient l'éloge des plaisirs nocturnes. Quand l'un & l'autre furent finis, le devant du Theâtre s'abatit, & devint divers degrez, couverts d'un riche tapis de Perse. La decoration se changea dans une sale magnifique, & le Roi & la Reine, donnant l'exemple à leur Cour, de les suivre dans cette nouvelle sale, on y dança plusieurs

danses, Moresques, & Espagnoles.

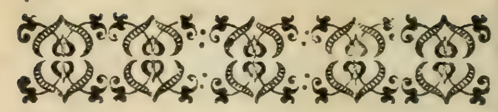
Chaque Chevalier y mena danser la Dame qu'il trouvoit le plus à son gré. Il n'y eut que Galiane, à qui le Roi fut obligé de nommer un Chevalier d'office, le vaincu Sarrazin, n'osant se montrer devant elle ; & le vindicatif Abenemar, continuant toûjours à se declarer le Protestant de Fatime.

Galiane en ressentoit un dépit, qu'elle ne pouvoit dissimuler. Elle dit quelques paroles piquantes à Fatime, où Fatime ne repondit que par des soûpirs, & par des regards tendres, qu'elle jettoit de tems en tems sur le Prince Muça. Aprés le Bal on servit le souper, sous un Dôme de verdure, orné de lustres, & de festons de fleurs. Le jour éclaira la fin de ce repas ; & ayant obligé tout le monde à se retirer, Abenemar entra chez le Malique, dont la maison étoit proche du Jardin, & où Abenemar couchoit aussi souvent que chez lui.

Quand il furent seuls, Abenemar regardant le Malique douloureusement: Ah! mon cher Alabez, lui dit-il, que cette journée m'a semblé longue; & que les mépris de Galiane m'étoient supportables, en comparaison de ceux que j'affecte pour elle! Voilà toûjours vôtre manie,

interrompit le Malique, on ne ſçauroit vous mettre dans la tête, que la tiedeur affectée des Cavaliers, attire l'amour des Dames. J'ai fait l'experience de ce que je vous conſeille; croyez-moi, mon cher ami, de tous les ſecrets de plaire, il n'y en a point de plus infaillible, qu'une feinte indifference. Mais, reprit Abenemar, le procedé que je tiens avec Galiane, ne peut paſſer dans ſon eſprit pour de l'indifference. Elle ſçait que je l'ai fortement aimée, & ne peut au plus me ſoupçonner que d'un dépit inutile, ou d'une legereté blâmable. Pour Dieu, pourſuivit le Malique, laiſſez-vous conduire; vous ne ſçavez de mes avantures avec Cohayde, que les circonſtances que j'ai abandonnées au public. Vous étiez à Fez, quand elles commencerent; & depuis vôtre retour, je n'ai point eu d'occaſion de vous en faire le recit. Je veux vous les raconter. Elles ſont pour vous un exemple vivant; & peut-être que ce diſcours endormant vôtre chagrin, vous fera trouver quelques heures de repos.

En diſant cela, ils ſe jetterent ſur un lit à la Moreſque, couvert d'un Pavillon de drap d'or, que ſix Amours ſoûtenoient en l'air; & le Malique prenant la parole.



HISTOIRE DU MALIQUE ALABEZ ET DE COHAYDE.

VOus avez vû, dit-il à ſon ami, le Malique mon couſin, Gouverneur de Vére, qui fut indignement tué par le Capitaine Fayard, dont il avoit été fait priſonnier de Guerre à la bataille des Alporchons. Vous ſçavez que le Sang ne faiſoit pas nôtre plus étroite liaiſon, & que nous étions unis d'une amitié qui ne nous laiſſoit rien de reſervé l'un pour l'autre.

Il fut ardemment aimé de Cohayde; & par une tiedeur naturelle qu'il ne pouvoit ſurmonter, il ne répondoit pas comme il devoit, à la tendreſſe de cette belle fille. Je m'en faiſois une honte extrême; il

me ſembloit que cette ingratitude m'étoit injurieuſe, dans un homme qui m'étoit ſi proche; & deſeſperant de la vaincre, je faiſois ce qu'il m'étoit poſſible pour en cacher les effets.

S'il manquoit à faire à ſa maîtreſſe, de ces petits pretens, qui pour un amant délicat, ſont des ſoins indiſpenſables; j'en faiſois faire en ſon nom. Je donnois des concerts ſans ordre; j'envoyois des vers amoureux qu'il n'avoit ni faits, ni penſez: & quand il negligeoit un rendez-vous, ce qui lui étoit aſſez ordinaire, je ne me contentois pas de l'en blâmer; j'allois ſans ſon aveu, en faire des excuſes.

Il diſoit que je lui gâtois ſa maîtreſſe; qu'il ne falloit point accoûtumer les Dames, à ces œuvres ſuperfluës; que je le laiſſaſſe faire l'amour à ſa mode; & voulant me delivrer d'une occupation qui lui ſembloit préjudiciable à ſes interêts, il s'empreſſoit pour me trouver une maîtreſſe, comme je m'empreſſois pour lui faire faire ſon devoir auprés de la ſienne.

Il eut en ce tems-là un ordre du Roi, pour ſe rendre à ſon Gouvernement, où on diſoit que Ferdinand avoit des intelligences ſecrettes. Cohayde verſa des ruiſſeaux de larmes à ſon départ. Elle devint

particuliere pendant ſon abſence, & ſur un faux bruit qui courut, que le Malique avoit rencontré un parti, commandé par le Comte d'Aguillard, qui avoit défait ſon eſcorte, & l'avoit dangereuſement bleſſé; je vis l'heure où Cohaïde oubliant les regles de la bien-ſéance, alloit faire éclater ſon deſeſpoir aux yeux de toute la Cour.

Je rendois au Malique un compte fidelle, de la conduite de ſa maîtreſſe. Il me ſembla reconnoître dans ſes lettres, qu'il en étoit touché. Il témoignoit de l'impatience de revenir; & quand il lui fut permis de le faire, il courut chez Cohayde, avant que d'entrer chez lui. Commencez-vous à connoître le parfait amour, lui dis-je, lors que je le vis? Comment vous trouvez-vous de cette nouvelle maniere d'aimer? Cohayde ne vous ſemble-t-elle pas plus aimable, depuis que vous l'aimez avec ardeur, que quand vous l'aimiez foiblement? C'eſt la plus honnête, & la plus charmante de toutes les filles, repartit le Malique; je l'aime avec une bonne foi que rien n'égale, & je viens de lui en donner une preuve éclatante. Il faut être ſincere en amour, comme dans les autres choſes, mon cher couſin, & j'ai ingenu-

ment declaré à Cohayde, que je ne puis l'aimer, de l'amour qu'elle merite. Quoi? m'écriai-je tout ſurpris, vous avez dit à cette belle fille, que vous n'avez point d'amour pour elle? J'en ai, reprit-il; mais ce n'eſt pas de celui dont vous me faites ſouvent le tableau, & que ſes charmes devroient inſpirer. Je l'eſtime plus que toutes les femmes enſemble; j'acheterois de mon ſang, une occaſion de lui rendre un ſervice ſignalé. Mais j'imagine encore un degré d'ardeur au deſſus de tout cela, que je ne puis ſentir: & je ſerois indigne de vivre, ſi je trompois l'eſpoir d'une perſonne de merite dont je ſuis tendrement aimé. Hé! repris-je, Cohayde ne vous a-t-elle rien dit de fâcheux? ne s'eſt-elle point exhalée en reproches? Ne vous a-t-elle point défendu ſa vûë? Pourquoi auroit-elle fait ces extravagances reprit mon tiede couſin? Pourquoi? repliquai-je, vous ne croyez donc point l'avoir offenſée? Non ſans doute, pourſuivit-il; & au contraire, elle doit m'être obligée de ma ſincerité. Allez, repris-je avec emportement, vous êtes le plus ingrat, & le plus inſipide de tous les hommes, je vous renonce pour mon parent, & pour mon ami. Vôtre amitié eſt ſans doute du caractere de vôtre amour,

& je ne veux point en cultiver de si froide. En achevant ce mot, je courus chercher Cohayde; je la trouvai heureusement chez ma niéce Darache, qui est la meilleure de ses amies. Je viens, ma belle fille, lui dis je, vous faire les reparations que vous doivent tous les Alabezes, & aprés l'injure que vous avez reçûë de l'un d'eux, les autres à mon sens ne sçauroient faire trop de choses pour vous appaiser. Que n'ai-je tout le merite de tous les hommes ensemble? que n'avez-vous pour moi un peu de cette inclination aveugle que vous avez euë pour mon ingrat parent? vous ne trouveriez point dans mon cœur les obstacles que vous avez trouvez dans le sien. Vous sçavez donc le compliment que m'a fait le Gouverneur de Vére, repartit languissamment Cohayde. Oüi, Madame, je le sçais, poursuivis-je, le tiede qu'il est s'en vante comme d'une rare marque d'équité, & ne peut même comprendre qu'en cela vous ayez sujet de vous plaindre de lui. Vangez-vous de cet ingrat, apprenez-lui en faisant la felicité d'un autre Malique qui sçaura mieux vous aimer, ce qu'il pert en ne vous aimant pas assez.

Ce que vous me dites est singulier, interrompit Abenemar. Quoi? vous n'ai-

miez point Cohayde avant ce jour-là ? & ce violent amour que nous vous voyons aujourd'hui pour elle, n'a eu pour commencemens qu'un dessein de vanger l'injure faite à ses charmes ?

Je le crus d'abord, poursuivit le Malique, mais il falloit bien que mon cœur m'eût déja fait quelque trahison, & je n'aurois point pris un si grand interest dans les charmes de cette fille, s'ils m'avoient été indifferens.

Darache vouloit du mal au Gouverneur de Vére, il s'étoit opposé à un mariage qu'elle souhaitoit, & s'étoit trouvé plus puissant que quelques autres Alabezes, qui approuvoient cette alliance. Elle se joignit à moi, pour obliger Cohayde à prendre la vengeance que je proposois. Oubliez cet ingrat, ma chere, lui disoit-elle, il n'a pas sçû connoître vôtre prix, & le connoîtra mieux quand un autre vous estimera autant que vous vallez.

Cohayde ne nous répondoit que par de tendres soûpirs, & me laissoit voir dans ses regards que mes conseils étoient plus difficiles à suivre qu'à donner. J'en étois au desespoir, & j'en faisois au Malique les plaintes les plus bisarres qu'on puisse faire.

Vous ne voulez pas me faire aimer de

Cohayde, lui disois-je, ou l'aimer vous-même plus que vous ne l'aimez. Si vous aviez un solide engagement avec elle, l'amitié que j'ai pour vous m'empêcheroit de la trouver aimable : mais que vous ne l'aimiez point assez pour la rendre heureuse, & que vous m'empêchiez d'être heureux, c'est une injustice sans exemple.

Le Malique sourioit de mes discours, & me disoit que je le dégoûtois plus de l'amour, que son propre temperamment. Qu'il falloit être fou pour aimer de cette sorte, & que je le laissasse en repos, sans l'accabler ainsi de plaintes & de conseils inutiles.

Nous passâmes deux mois entiers de cette sorte, sans que les marques de mon amour pussent m'attirer de Cohayde qu'une civilité indifferente. Plus j'étois assidu, moins elle faisoit semblant de remarquer mes visites. Mes soins, mon exactitude, & mes complaisances, sembloient indignes de ses reflexions. Je me lassai enfin de cette maniere de vivre, & resolu de tenter toutes les voïes possibles, ou de guerison, ou d'une felicité plus parfaite, je priai Darache de faire expliquer Cohayde.

Etes-vous encore prevenuë en faveur

de vôtre ingrat ? lui dit ma niéce, ou avez vous quelque repugnance naturelle pour vôtre nouvel amant? Sa personne vous déplaît-elle ? Son humeur, & la vôtre, ont-elles de l'opposition ? Helas ! non, repartit ingenument Cohayde, le Malique dont vous parlez me paroît fort aimable, & je suis revenuë de mes erreurs pour son cousin ; mais je me défie des amours empressez ; & je crois toûjours qu'on veut me tromper, quand on se donne tant de peine pour me seduire.

Vous n'êtes pas sage, reprit Darache. Quoi ? vous jugez de l'amour d'un homme, par ses tiedeurs, plûtôt que par ses soins ? Je ne dis pas tout à fait cela, poursuivit Cohayde ; mais il me semble que les cœurs si faciles à vaincre, feignent d'être vaincus, ou sont encore plus faciles à perdre. J'aime à voir un amant, combattre ses propres desirs, défendre long-tems sa liberté. En un mot, interrompit Darache, mépriser les marques de vôtre tendresse, comme le Gouverneur de Vére les a méprisées ; & aprés avoir flaté ce caprice, qui vous fait aimer les victoires difficiles ; vous dire comme par maniere d'avis charitable, qu'il ne peut jamais vous aimer.

Ce dernier article n'est pas de mon

choix, reprit Cohayde en soûriant, & ne seroit jamais entré dans mon traité, si j'en avois été cruë : mais cette fâcheuse circonstance, excepté le procedé tout uni du Gouverneur de Vére, me plaisoit davantage, que les empressemens de son cousin. Les grands mots ne me persuadent point. Je n'ose me faire d'idées flateuses, craignant de les voir un jour détruites par le tems, & par un severe examen : & s'il faut tout vous dire, j'aime mieux compter sur de la tiedeur, & trouver un peu d'amour, que d'avoir compté sur une ardente passion, & la trouver moindre.

Je pensai tomber de mon haut, quand Darache me redit cette conversation. Mais, lui dis-je, avez-vous bien fait connoître à Cohayde, qu'il n'y a rien de si déraisonnable, que ses sentimens ? Que les effets naturels du veritable amour, sont les soins, les desirs, & les paroles pressantes. Que cela ne se feint point, ou se feint si mal, que rien n'est si facile à reconnoître ; & qu'enfin, ce qu'elle croit une juste défiance, est un reste d'amour pour un ingrat, prés de qui les froideurs que j'éprouve ne sont d'aucun merite, & qui n'a pas même la sensibilité d'en craindre la fin.

J'ai dit & j'ai fait tout ce qu'il m'a été possible, repartit Darache, le caprice de Cohayde, est une de ces manies de femme qu'on ne détruit qu'en les flatant ; & si vous croyez mes avis, vous feindrez de prendre le caractere qu'on vous souhaite.

Je voulus essayer ce conseil ; & dès ce jour j'obtins de moi même de sortir de chez Cohayde un moment aprés y être entré. Elle me mit le lendemain d'une partie, j'eus à point nommé une affaire indispensable : & un soir ayant trouvé sous sa fenêtre le Gouverneur de Vére, qui la voyoit toûjours civilement ; je passai sans rien dire, comme si de dessein, j'eusse voulu leur donner la commodité de s'entretenir.

Cohayde me crut fort en colere ; & m'ayant vû le lendemain chez la Reine Zoroïre : Vous êtes bien aisé à fâcher, me dit-elle ; je ne parlois au Malique vôtre cousin, que de choses indifferentes, & vous m'auriez fait plaisir d'entrer dans la conversation. Moi fâché ? Madame, m'écriai-je, vous me faites tort. Je me retirai, parce que j'avois des affaires, & ne fis aucune reflexion, sur ce que vous pouviez dire au Malique. Je pensois, poursuivit Cohayde en rougissant, que

me voyant entretenir le Gouverneur de Vére, vous vous êtiez retiré par dépit. Nullement, Madame, repris-je du même ton, ces délicatesses sont ridicules, & je n'en suis pas capable.

Cohayde avoit impatience de voir Darache, pour lui raconter cet effet de ma feinte, qu'elle prenoit pour une solide verité. Voilà, lui disoit-elle, dequoi deviennent ces amours empressez, que vous appelliez du nom de veritable amour.

Voyez de grace où j'en serois, si j'avois donné quelque croyance aux fausses protestations de vôtre oncle. Ce qui n'est à present qu'une legereté ordinaire à son sexe, prendroit à mes yeux le caractere du dégoût, & j'en mourrois de déplaisir.

Darache m'avertit fidellement de la sensibilité de Cohayde. J'en tirai un bon augure; & pour la pousser plus loin, je vis un jour tomber de sa poche, un billet ouvert. Je l'amassai, & le lui rendis sans le lire. Ce n'est rien, me dit-elle, & vous pouvez le voir si vous voulez. Ce seroit manquer de respect, Madame, repris je froidement, & je sçais ce que je dois aux Dames. Vous n'avez pas toûjours été si retenu, reprit Cohayde, & je ne

puis assez admirer le changement que fait dans un homme, quelque mois d'habitudes d'amour. Je suis tout ce que j'étois, Madame, repartis-je; mais vous vous appliquez si peu à m'examiner, que vous ne sçavez pas si c'est moi qui ai changé, ou si c'est vous qui ne me voyez plus des mêmes yeux. Je ne sçais qui de nous deux a le tort, poursuivit-elle; mais autrefois vous passiez des jours entiers dans ma chambre, sans croire y avoir passé un quart d'heure, & vous ne me rendez plus que des visites d'un moment. Vous trembliez au seul nom du Gouverneur de Vére, & vous me ménagez les occasions de l'entretenir. Vous étiez jaloux des moindres choses, & vous me rendez des lettres ouvertes sans les lire; appellez-vous cela être le même, & sont-ce mes yeux ou vous qui ne font pas leur devoir?

Je crois faire le mien, Madame, interrompis-je, il faut qu'un amant se conforme aux desirs de la personne aimée. Les grandes passions ne vous plaisent pas, & vous voulez un amour de societé. N'est-il pas de mon devoir, de vous servir à vôtre mode?

Ah! interrompit Cohayde en soûpirant; vous sçavez bien par quelle raison

les grandes passions me font peur, & que ce n'est pas en aimant moins qu'on dissipe ces craintes. Il faut persuader qu'on dit vrai, & non pas cesser de dire : mais il est ordonné du Ciel que je sois trompée par tou ce qu'il y a de Maliques au monde.

Oüi, belle Cohayde, m'écriai je, emporté par ma passion, vous êtes trompée par tous les Maliques. L'un vous avoit fait esperer de l'amour, & n'étoit pas capable d'en sentir. L'autre vous témoigne de l'indifference, & vous aime plus qu'on n'a jamais aimé.

Alors justifiant ma conduite, dans les termes les plus tendres que je pus choisir, je tirai de ma belle Maîtresse un aveu de mon amour. Elle me jura qu'elle avoit entierement oublié le Gouverneur de Vére, qu'elle se sentoit disposée à plus de tendresse pour moi qu'elle n'en avoit eu pour lui; & pour comble de bon heur, mon Rival se réveilla de sa letargie. Il entra en goût d'aimer en voyant les transports de ma joïe, & comme il ne trouva plus dans Cohaïde les dispositions qu'il y souhaitoit, il devint jaloux, & me fit des reproches.

Le tour que vous me faites est non-seulement d'un méchant ami, me disoit-il, mais il est contre les regles de la par-

faite honnêteté. Je vous ai confié le secret de mon intrigue avec Cohayde, & vous vous servez de ma confidence, pour usurper la place que j'occupois. Vous ne m'avez confié que des tiedeurs pour Cohayde, repartis je, nôtre amitié ne me reproche rien, & je suis persuadé que si vous aviez ardemment aimé cette belle fille, je ne l'aurois point aimée. Hé bien, je l'aime, interrompit-il, mon heure d'aimer est venuë, & je jurerois qu'elle est plus fatale pour moi que pour vous. Faites donc cet effort d'amitié dont vous vous croyez capable, cedez moi ma maîtresse, & ne soyons plus rivaux.

Le pauvre garçon, il ne me tint pas long-tems de semblables discours, il fut tué dans cette course que fit Alatar, sur le territoire de Lorsque. J'ai triomphé non seulement de sa memoire, mais de deux ou trois concurrens, que la fidelle Cohayde m'a sincerement sacrifiez, & je n'attens que la fin du deüil de son pere pour être heureux.

Je vous le verrai quelque jour comme moi, mon cher Abenemar, pourvû que vous ayez la force de suivre mon exemple & mes conseils. Continuez à feindre, & je vous livre Galiane repentente. Tous les caprices des femmes ne se ressemblent

pas, mais chacune a le ſien, & je ne me connois point aux mouvemens du viſage, ou Galiane vous dira bien-tôt, comme autrefois me diſoit Cohayde, Vous ne m'aimez plus, & je veux encore être aimée de vous.

Le Malique ne ſe trompoit pas, comme nous l'avons déja marqué, Galiane veilloit pour Abenemar, comme Abenemar veilloit pour elle. Et non ſeulement ces deux perſonnes étoient mal contentes de leur fortune amoureuſe ; mais le Prince Muça qui juſques à cette heure avoit donné de l'envie aux plus heureux amans, commençoit à éprouver un des revers ordinaires de l'amour.

La ſimpathie avoit fait en ſa faveur tout ce qu'elle eſt capable de faire. Il avoit aimé Zelime ſur le recit qu'on lui avoit fait d'elle. Il l'avoit trouvée prevenuë de la même inclination pour lui : leur vûë l'avoit augmentée, ils avoient des humeurs faites l'une pour l'autre, & la formalité de faire paſſer Galiane devant ſa cadette étoit le ſeul obſtacle qu'ils imaginoient à leur felicité, le ſort s'aviſa d'un autre.

La beauté de Morayſele n'avoit pû vaincre le dégoût, qui ſuit ordinairement la paiſible poſſeſſion. Le jeune Roi

commençoit à trouver tout ce qu'il n'avoit pas, preferable à ce qu'il avoit, & l'effet de cette injustice regardoit la maîtresse de Muça. Il en avoit conçû quelques soupçons à la course; & pour les fortifier, il trouva en entrant dans le jardin de Generalife, des Tablettes d'Agate, enrichies de fermoirs & de chiffres de pierreries, où il lut les vers qui suivent.

Il n'est amour, raison, ni foi,
Qui ne doivent ceder aux ardeurs d'un grand Roi.
L'éclat qui sort de sa Couronne
Se communique à toute sa Personne,
Attache un air vainqueur, à sa moindre action.
Un soûrire, un regard, le mot le plus vulgaire,
Renferme en soi le don de plaire,
Quand au rang de Monarque il a relation.

Un homme indifferent auroit appliqué ces vers à une autre, comme à Zelime. Le jeune Roi de Grenade étoit naturellement susceptible d'amour; Moraysele n'avoit pas été sa premiere passion, & il faisoit profession d'une galanterie gene-

rale, dont plus d'une Dame pouvoit être l'objet. Mais le Prince Muça regardoit les choses avec des yeux déja prevenus de jalousie ; il comprit, que c'étoit dans ces termes qu'on sollicitoit sa maîtresse à l'infidelité ; tout ce qui se fit à la Fête nocturne acheva de le persuader.

Le nom de Zelime, signifie en Langue Arabesque, *Enfant de Tenebres* ; les avantages que dans les vers, & dans les devises, on donnoit à la nuit, sur le jour, se donnoient tacitement à Zelime, sur la Reine, qui étoit le Soleil de la Cour de Grenade. Cet amour, qui de son flambeau dissipoit une nuée, signifioit que la passion du Roi commençoit à sortir de l'obscurité du silence. Muça penetra dans tous ces misteres, & portant son imagination plus loin qu'elle n'auroit dû aller, il crût que cette devise où l'amour étoit dépeint, ébloüi d'un rayon du Soleil, qui l'empêchoit de surprendre un cœur, lui apprenoit le secret de quelque rendez-vous, où Zelime avoit consenti, & que la Reine avoit inopinément fait manquer.

Il fut si touché de cette pensée, qu'il ne pût la dissimuler. Il mena danser Zelime, & trouva le moyen de lui faire un petit reproche. Vous êtes injuste, repartit elle

cette belle fille ; le Roi ne m'a declaré ſon amour qu'à la cour e ; je vous ai fait chercher pour vous en avertir , & pour vous demander comme il vous plaiſoit que j'en uſaſſe; on m'a rapporté que vous étiez ſorti de Grenade. Ah ! Madame , interrompit Muça , je n'ai pas beſoin de vous dire comme vous devez en uſer , vous ſçavez que la vie de Muça dépend de vôtre fidelité. C'eſt aſſez , pourſuivit Zelime , je croïois qu'ayant à traiter avec un amant abſolu , un peu de politique ne ſeroit pas hors de ſaiſon. Mais puiſque vous voulez des marques éclatantes de fidelité , vous en aurez.

Et en effet, le Roy qui avoit toûjours les yeux ſur elle , ayant remarqué la converſation qu'elle venoit d'avoir avec Muça , & voulant lui en témoigner ſa jalouſie : De grace, Seigneur , lui dit-elle, ne vous en faites point pour ces ſortes de choſes , vous ſeriez trop ſouvent expoſé aux inquietudes d'un amant jaloux. J'aime Muça , & ne fais point un miſtere de cet amour. Le Roy Muley en a vû les commencemens avec plaiſir. Les perſonnes dont je dépens l'ont approuvé , & dix mois entiers de ſervices du Prince l'ont affermi. Il eſt difficile de ne parler pas autant qu'on peut, à un homme avec le

quel on eſt en ces termes. Je croyois, interrompit Abdily froidement, que la déclaration que je vous ai faite au Tournoi, avoit changé la face de vos affaires, & que n'ignorant pas nos Loix, qui nous permettent d'avoir pluſieurs femmes, vous ne ſongeriez plus que Muça fut au monde, quand vous ſçauriez qu'un Roi de Grenade a de l'amour pour vous. Je ſçais les Loix de la veritable tendreſſe, mieux que celles des Maures, Seigneur, pourſuivit Zelime, & je ſupplie vôtre Majeſté, d'honorer de ſes inſtructions quelque perſonne plus capable d'en profiter. Il y a plus d'emportement que de prévoyance à ce que vous dites, interrompit Abdily en ſe retirant, & vous devriez craindre pour vôtre amant, ce que vos charmes vous défendent de craindre pour vous-même.

Ces menaces, que Zelime ne manqua pas de faire ſçavoir au Prince Muça, le rendirent peut-être plus ardent pour le ſervice du Prince de Leon qu'il ne l'auroit été, ſi la ſeule generoſité l'avoit fait agir. Il ne pût parler à la Reine, de tout le lendemain; elle avoit gardé le lit, & eut volontiers donné quelques autres jours de repos. Mais Abdily, qui n'oſoit encore faire éclater ſa paſſion pour Zelime, juſques à la voir dans ſon apparte-

ment, ne put laisser la Reine renfermée plus long-tems. Il fit une partie de chasse, où par son ordre Morayzele se trouva, & fit trouver toutes les Dames. Elle n'alloit à ce divertissement que par complaisance, & il ne fut pas difficile à Muça de la rencontrer écartée. Ne vous exposez pas aujourd'hui, Madame, lui dit-il, comme vous fites autrefois dans une pareille occasion. Vous n'avez plus vôtre Esclave Turc ; & bien que tous les Chevaliers Maures hazardassent leur vie avec joïe, pour défendre vôtre Majesté; nôtre zele, tout grand qu'il est, n'égaleroit pas celui de cet homme.

La Reine rougit ; & détournant la tête pour cacher cette rougeur : Il est vrai, dit-elle d'un air embarrassé, que le Turc dont vous parlez, me secourut vaillamment. Mais dequoi vous avisez-vous de me faire souvenir de cet accident ? il me semble que vous n'étiez pas à la Cour, quand il m'arriva. Non, Madame, poursuivit Muça : mais les grandes nouvelles vont plus loin qu'Almerir où j'étois alors. J'y sçus comme ce brave Turc se jetta entre le Sanglier, & vôtre chariot; comme sans autres armes qu'un des pieux qui tenoient les toiles, il arrêta la furieuse bête, lui saisit la Hure ; & avec

une force, & une adresse merveilleuse, lui fit donner des défenses contre un tronc qui les lui rompirent. J'ai souvent fait reflexions sur cette avanture; & vôtre Majesté me permettra de lui dire, que ces reflexions n'ont pas toûjours été à l'avantage de sa reconnoissance. Que pouvois-je faire ? reprit la Reine, qui se troubloit de plus en plus ; cet homme méprisoit les presens, & se sauva si promptement d'auprés de nous, qu'il ne me donna pas le loisir d'imaginer quelqu'autre sorte de recompense. Ah ! Madame, interrompit Muça, vous avez bien sçû ce qu'il étoit devenu ; & si vôtre reconnoissance n'alloit pas jusques à le recompenser, comme peut-être vous l'auriez dû, vous ne deviez du moins pas lui donner la mort, en épousant le Roy de Grenade. Pardonnez-moi, Madame, poursuivit-il, voyant que la Reine étoit si surprise, qu'elle ne pouvoit répondre, si je vous parle avec cette franchise. Je ne vous laisserois pas connoître que je suis si bien instruit de vos affaires, si je ne les regardoi comme les miennes propres. & si je n'avois dessein d'exposer ma fortune & ma vie, pour vous épargner la plus noire des ingratitudes. Le Prince de Leon est aux portes de Gre-

nâde, resolu de se les faire ouvrir les armes à la main, si vous n'avez la bonté de l'introduire par une autre voïe. Il sçait ce qu'il doit au rang que vous tenez ; & seroit mort sans vous y troubler, si vous n'aviez joint à la cruauté de trahir ses esperances, celle de l'accuser de ses propres maux. Il faut qu'il se justifie, ou publiquement, ou en particulier. Parlez, Madame, s'il vous plaît, lequel de ces deux partis voulez-vous lui faire prendre ?

Aucun, repartit fierement la Reine, ils seroient tous deux funestes pour ma gloire. De grace, Prince, ne me parlez jamais de cet infidelle, qu'il aille dans une autre partie du monde exercer ses ruses, & ses trahisons. Je ne veux point le voir, & il doit lui suffire, qu'aprés les perfidies qu'il m'a faites, ma colere n'est pas le seul obstacle qui s'oppose à son dessein.

Comme la Reine achevoit ces paroles, le Roi, plusieurs Dames, & autant de Chevaliers, tant Abencerrages, que Zegris, ou de quelqu'autre de ces races illustres qui composoient la Noblesse de Grenade, vinrent passer à cet endroit, poursuivant un Cerf, que la Reine par bien-séance, fut obligée de poursuivre

comme eux. Il étoit sur ses fins, & vint mourir assez proche du lieu où ils étoient.

Sa mort fut la fin de la chasse : le Roi, la Reine, & toute la Cour prirent le chemin de la Riviere d'Arre, qui côtoye le bois où on avoit couru. Quantité de barques peintes, & dorées, se trouverent prêtes pour recevoir cette belle troupe. On y servit une collation magnifique ; & au son de plusieurs instrumens, on regagnoit la Ville, quand le Malique Alabez s'approchant de la Reine, & tirant un papier de sa poche :

On ne peut, dit il, rien ajoûter aux Fêtes que donne le Roi ; la magnificence, la regularité, & l'effort d'imagination qu'on y voit paroître, semblent épuiser les souhaits. Cependant j'ose assurer, que j'ai un nouveau regal à donner à cette Royale Troupe, qui sans doute ne lui déplaira pas ; & alors ouvrant le papier qu'il tenoit, il lut.

Journal de mon cœur.

Ce titre donna de la curiosité à tout le monde. On s'empressa autour du Malique, pour entendre ce qui suivoit, & l'Alabez continua de lire.

LE premier jour de la dix-huitième année de ma vie, je rencontrai sur le chemin d'Albolut, la charmante Sarrasine; c'étoit pour son cœur l'heure du Berger, & elle m'aima si-tôt qu'elle m'apperçût. J'étois jeune, & timide; J'aurois manqué cette bonne fortune amoureuse, si la Dame n'avoit joint à la grace de me vouloir du bien, celle de me le dire. Je ne l'aimai que trois mois, & ce fut beaucoup pour un homme de mon humeur. Sarrasine n'est jamais contente ni de son amant, ni d'elle même; & sur le pretexte d'une delicatesse chimerique, elle fait profession d'un caprice continuel.

Dieu preserve tout jeune cœur,
De si delicate Maîtresse,
Dont l'Amour toûjours en fureur,
De tout se chagrine, & se blesse;
Il faut chercher dans un amant,
Des qualitez conformes à son âge.
Tant de finesse, & de raisonnement,
Effrayoient mon jeune courage,
Et je trouvois un esclavage,
Où je n'avois cherché qu'un tendre amusement.
Il me prit un desir d'aimer commodement.

Si c'eſt crime d'être volage,
Ce crime eſt d'un trés-doux uſage,
Et je conſeille à l'homme ſage,
De s'en donner par fois le divertiſſement.

Mon cœur paſſa des mains de Sarraſine, dans celles d'Arboiaye. Il ne pouvoit trouver une Dame plus propre à le delaſſer de ſa premiere avanture. Arboiaye eſt naturellement ſi pareſſeuſe, que pour ne ſe pas donner la peine de ſe mettre en colere, elle eſt toûjours contente de tout.

Je la quittai, ſans croire être infidele;
Le tems que je vécus pour elle,
Ne fut qu'un tranquille ſommeil,
Qui comme un autre, eut ſon réveil.
Quoi? ne voir jamais de querelle
Preparer aux douceurs d'un raccommodement.
Paſſer tous ſes jours unîment,
Trouver en tout ſa Maîtreſſe la même,
Et qu'on la trahiſſe, ou qu'on l'aime,
Ne pouvoir inſpirer ni tranſport ni fureur?
C'eſt donner à l'amour une triſte figure,
Et cette indolente avanture

N'a point de juste rang dans le Journal d'un cœur.

Zelindore suivit Arbolaye ; & je crus d'abord la devoir aimer le reste de ma vie. Elle a toute la délicatesse de Sarrasine, sans en avoir les caprices. Ce qui dans Arbolaye est une langueur insipide, est dans Zelindore une complaisance de dessein, qu'elle sçait faire sentir. Elle est douce, & ne laisse pas d'être ardente ; ses reproches sont des éguillons pour les desirs, & ses petites coleres, ont je ne sçai quoi de passionné, qui fait qu'en se repentant de lui avoir déplû, on ne voudroit pas ne l'avoir point vûë irrité.

Mais, ô Dieu ! qui pourroit d'une telle Maîtresse
Attendre la rare foiblesse
Qui m'a dégoûté de son cœur ?
L'indiscrette se fait honneur
Des équitez de sa tendresse.
C'est chez elle un défaut que l'excès de rigueur.
La reputation de n'être point ingrate,
Est un heureux destin, qui lui plaît, & la flate.
Un rendez-vous, un entretien secret,
Une faveur que toute son estime

Semble n'accorder qu'à regret ;
Et qu'un amant ne peut ſans crime
Depoſer dans le ſein de ſon meilleur ami ;
Devient malgré lui la victime
D'un rival, ou d'un ennemi.
Ah ! ce qui dans l'amour perd le don du miſtere,
N'a plus pour moi le don de plaire.

Dache n'eſt pas de cette humeur. Elle recommande le ſecret, donne l'exemple de le pratiquer, & eſt maîtreſſe abſoluë des mouvemens de ſon viſage. Je fus ſix mois entiers en intrigue liée avec elle, ſans que le public en eût le moindre ſoupçon.

Mais cette ruſe, & cette adreſſe,
Que pratiquoit ma trop fine Maîtreſſe,
Pour cacher nôtre amour aux yeux indifferens,
Servoit à ménager trois de mes concurrens.
Tous victimes de la traîtreſſe,
Tous loüant à l'envi ſes talens ſinguliers,
Tous partageans l'ignorance publique,
Nous encenſions la Politique

Dont nous avions été les dupes les premiers.

O Vous ! que j'adorny d'une ſi vive flâme,
C'eſt ici, que le tendre amour
Dont vous embrasâtes mon ame,
Doit trouver ſon heure, & ſon tour.
Que de plaiſirs, de bonheur, & de gloire,
Se preſentent à ma memoire !
Que je vais faire de jaloux !
Je vous aimai, je ſçus vous plaire.
Mais où m'emportez-vous, ſouvenir temeraire ?
Reſpect, à mon ſecours ; vanitez, taiſez-vous.

Pendant que le Malique liſoit ce Journal, le charmant Gazul, qui en étoit l'Auteur & le Heros, s'appercevant qu'il l'avoit perdu, le cherchoit dans ſes habits, & demandoit à quelques Chevaliers, s'ils ne l'avoient point trouvé. L'un d'eux par hazard étoit dans la barque du Roi, lors que le Malique avoit commencé à lire ; & il en étoit reſſorti, parce que Darache qu'il aimoit étoit dans celle

où il se trouvoit alors. Il s'informa de Gazul, comment étoit fait le papier qu'il cherchoit ; & le croyant le même que le Malique avoit tiré de sa poche, Gazul se fit en diligence approcher de la barque Royale, sauta dedans, & vint interrompre le Malique dans l'endroit du Journal, où nous l'avons laissé.

Ah ! Malique Alabez, lui dit-il, vous me faites une trahison que je n'attendois pas de vôtre amitié. Vous avez sçu assez de mes avantures, pour ne pouvoir ignorer que ce Journal m'appartient ; & vous allez indiscretement debiter mes fredeines en la presence de ces belles Dames. Qui vous a dit que je ne fais dessein sur le cœur d'aucune ? Et par quel interest voulez-vous me décrier auprés d'elles ?

Le Malique ne nous a rien appris de vous, interrompit la Reine, dont la Cour de Grenade ne fut déja persuadée. On sçait que vous êtes plus galant que fidelle. Que la beauté vous touche plus, qu'elle ne vous attache. Et qu'enfin vous êtes le seul des Chevaliers de Grenade, qui ait sçu devenir parfaitement honnête homme, sans être constant en amour. Mais, Gazul, ce que personne ne sçait, à ce que je pense ; & ce que je vous con-

jure de nous dire, c'eſt le nom & l'intrigue de cette perſonne, qui vous engage à tant de reſpect, & qui ſollicite toutefois ſi puiſſamment vôtre vanité.

Ah ! Madame, s'écria Gazul, je vous ſupplie trés-humblement, de ne pas exiger cet effet de mon obeïſſance : je dirois en particulier à vôtre Majeſté, tout ce qu'elle voudroit ſçavoir de moi. Mais la perſonne dont je n'ai oſé confier le nom à ce journal, étoit ſi conſiderable par ſon rang & par ſon merite, qu'il ne faut pas livrer ſes ſecrets à tant de témoins.

Vous ne pouviez mieux parler, interrompirent à la fois Galiane, Fatime, & deux ou trois autres, pour vous faire interdire la liberté de vous taire. Vôtre reſerve nous offenſe, & nous ſupplions toutes la Reine, de ne vous faire aucun quartier. Je ſçai bien un moyen de contraindre Gazul, à ce qu'on ſouhaite de lui, interrompit Zelime en ſoûriant. Je liſois par deſſus l'épaule du Malique J'ai porté ma vûë plus loin, que l'endroit où ſa lecture a été interrompuë ; & ſi Gazul ne ſe hâte de ſatisfaire au deſir de la Reine & de ces Dames ; je dirai tout haut ce qu'il peut juger que j'ai lû.

Je ſçai un meilleur ſecret encore que celui-là, dit le Roi à l'oreille de Zelime,

c'eſt que la belle Zelime ſouhaite d'entendre l'Hiſtoire de Gazul. Alors il commanda à ce Chevalier, de ne pas faire languir plus long tems la curioſité de la Reine; & ce commandement fut fait avec tant d'autorité, que Gazul n'oſa plus reſiſter que foiblement. Les Dames lui diſoient en ſoûriant, qu'il ne faiſoit le diſcret que par politique; qu'on lui feroit un grand déplaiſir, ſi on ne le délivroit pas de cette contrainte, & qu'il avoit autant d'envie de raconter ſa bonne fortune, qu'on en avoit de la ſçavoir.

Cette petite guerre, & la maniere galante dont Gazul y répondoit, differerent encore quelque tems le recit qu'on lui avoit demandé. Mais le Roi, en qui les moindres occaſions de plaire à Zelime, devenoient des volontez abſoluës, repeta ſon commandement, & Gazul y ſatisfit de cette ſorte, en adreſſant la parole à la Reine.



HISTOIRE DE LA PRINCESSE DE FEZ, ET DE GAZUL.

VOtre Majesté se souvient peut-être du voyage que le Roy Muley me fit faire à Fez, pour demander les troupes que par le dernier traité le Roy de Fez avoit promises à celui de Grenade.

La Cour de Fez étoit alors aussi tourmentée de troubles domestiques, que le Royaume étoit tranquile. Le Roy Mecmet, venoit d'épouser en secondes nôces la Princesse Almorine; qui avant ce mariage étoit déja vûë du Prince Molabut de Maroc, allié de vôtre Majesté. Elle en avoit un fils nommé comme son

pere, qu'elle vouloit donner pour époux à Zaïde, unique heritiere de la Couronne: & cette Princeſſe ne pouvoit y conſentir. Non que Molabut n'eût beaucoup de merite; mais par une repugnance naturelle pour tout ce qui avoit la moindre apparence de contrainte.

Le Roy ſe trouvoit tantôt Pere, & tantôt Mari. Il déferoit quelquefois aux volontez de la Reine, & quelques autres, il s'abandonnoit à l'amour Paternel. Les Miniſtres étoient diviſez, les Dames formoient des factions; on demandoit qui vive, dans les compagnies, comme en païs de guerre ouverte; & bien qu'il fut plus genereux de ſe déclarer pour la Princeſſe, le deſſein de reüſſir dans ma negotiation, me fit d'abord declarer pour la Reine. J'avois plus d'une raiſon de m'attacher à ce parti: il étoit fort dans le conſeil; la politique & les intereſts qu'on m'avoit confiez, m'obligeoient à le prendre; & les charmes d'Alaſire, belle & jeune veuve, qui étoit favorite de la Reine, toucherent puiſſamment mon cœur.

Je ne fus pas aſſez vain, pour croire que Zaïde ſe fut amuſé à conſiderer ma perſonne, & qu'elle y eut trouvé quelques qualitez capables d'attirer l'envie

ſur ce que j'aimois. Mais j'étois envoyé de Grenade, & ſans doute que la Princeſſe vouloit m'obliger à parler avantageuſement d'elle au Roy mon Maître.

Elle vint un jour accommoder ſa cœffure à un miroir de la chambre de la Reine, proche duquel j'étois appuyé; & parlant à demi bas, ſans me regarder : *Des yeux petits, & mal coupez* dit-elle, *une bouche aſſez petite à la verité, & même vermeille; mais ſans ſoûrire, & ſans agrément. Un teint qui doit ſon coloris à l'artifice. Beaucoup de legereté, nulle délicateſſe. & à ce que je penſe, peu d'amour.* Voila Gazul, pourſuivit-elle un peu plus haut, ce que vous voudriez voir dans ce miroir, au lieu de la Princeſſe de Fez.

Elle ſe retira bruſquement aprés ces paroles, & me laiſſa trés-ſurpris de les avoir entenduës. Elles étoient d'autant plus obligeantes, que le portrait qu'elles faiſoient d'Alaſire n'étoit pas fidelle, & que cette pointe de médiſance étoit pour moi d'un merveilleux augure.

Je quittai ma place, j'allai me mettre vis-à-vis de la Princeſſe; je cherchai ſes yeux, & je les trouvai. Leurs regards fortifierent mon opinion; & bien qu'à la conſiderer de ſens froid, elle fut teme-

raire, insensée, & même punissable ; je ne sçai quoi, que je ne pouvois faire taire, disoit à mon cœur : *Cette Princesse ne t'a point dit cela pour rien ; & tu serois un fou, si tu n'y répondois pas comme elle le souhaite.* Je révai assez long tems à cette avanture, pour composer quelque vers ; & la Princesse qui aimoit à changer souvent de lieu, me donna bien-tôt l'occasion de les lui dire. Elle vint s'appuyer contre un balustre, qui a ses vûës sur les jardins du Palais. Je l'y suivis, elle me demanda si ceux de Grenade avoient quelque ressemblance avec ceux là. Je lui répondis par les vers que je venois de faire ; & feignant de lui montrer de la main, quelques endroits du parterre :

Mes yeux ne sçavent plus rien voir,

(lui dis je)

Qu'une Princesse blanche, & blonde,

(Car, Madame, vous sçavez sans doute, que Zaïde tenoit cette blancheur de sa mere, qui étoit Européenne.)

Digne de regner sur le monde,
Et de qui tous les cœurs ressentent le pouvoir.

Petits yeux noirs, bouche ſans agrément,
Vous me crûtes en vain ſoumis à vôtre Empire.
Je ne vous aimai point, je cherchois ſeulement
L'heureuſe occaſion de dire :
Mes yeux ne ſcavent plus rien voir,
Qu'une Princeſſe blanche, & blonde,
Digne de regner ſur le monde,
Et de qui tous les cœurs reſſentent le pouvoir.

Ah! vous n'êtes point ſincere, me dit la Princeſſe ſans répondre à ce qui la touchoit; vous avez aimé Alaſire, & pour vous montrer que je ſuis bien informée de ce que je dis, n'eſt-il pas vrai que vous ayant un jour demandé laquelle des Dames de nôtre Cour vous trouviez la plus charmante, vous voulûtes écrire ſon nom avec un Diamant ſur une vître; qu'elle vous arrêta à la ſeconde lettre, diſant que d'écrire ſur du verre, cela portoit malheur. Vous lui envoïâtes le lendemain un billet Eſpagnol, que j'ai lû, & qui contenoit une trés-galante declaration d'amour?

Vous avez fait à ſa priere un Roman ſatyrique de quelques-unes de nos Dames, que vous lui fites porter dans une cor-

be lle faite de perles enfilées dans un filet d'or aisé à plier, où entre des chiffres, & des l.s d'amour, trés-ingenieusement formez, vous aviez fait semer des lettres, qui rassemblées, contenoient

La beauté d'Alasire,
De toute autre est la Satyre;
Et prés de ses charmans apas,
Venus même n'en a pas.

Je voulus interrompre la Princesse, & lui témoigner mon étonnement, de ce qu'elle étoit si sçavante dans mes affaires. Attendez, me dit-elle, je sçai bien autre chose.

Alors, Madame, elle me redit une particularité de mon intrigue, que Zaïde seule étoit capable de rapporter assez délicatement, pour être racontée devant vôtre Majesté. Je ne me sens ny assez d'esprit pour l'envelopper, ni assez de memoire pour rendre les mots propres de cette Princesse.

Quoi, Madame, lui dis-je tout surpris, on entre avec la fille d'un grand Roi dans le détail de ces sortes de choses? La fille d'un grand Roi, poursuivit Zaïde, fait si souvent la grande Princesse, qu'elle est bien aise de se délasser quelquefois des fatigues de son rang, par un peu de

converſation familiere. Un de mes divertiſſemens eſt de ſçavoir les galanteries ſecretes de nos Dames, & comme Alaſire n'eſt pas de mes amies, la difficulté que j'ai imaginé à les découvrir, me les a fait rechercher avec plus de ſoin. Vous voyez que je n'ay pas mal réüſſi.

Mais, Madame, repris-je, n'avez-vous de la curioſité que pour les galanteries des Dames de Fez ? Celles de Grenade ſont belles, & je ne ſuis pas mal inſtruit de ce qui les touche. Vous me ferez un trés grand plaiſir de me l'apprendre, interrompit Zaïde, & ſur tout ne vous oubliez pas. Vous avez un tour d'eſprit qui doit fournir à cette Hiſtoire des incidens agreables : elle doit même être diverſifiée, car je ſçai par quelques Chevaliers Grenadins qui nous ont precedé à Fez, que vous ne vous piquez pas d'une fidelité éternelle.

La Princeſſe me quitta en achevant de me donner cet ordre ; n'oſant, comme je penſe, avoir un plus long entretien avec moi, & je me ritirai trés content de ma bonne fortune.

Il y avoit un charme répandu ſur toute la perſonne de Zaïde, dont ſon rang ſeul m'avoit empêché de ſentir les effets. Je penſai mourir de joïe, quand je vis ce

fâcheux obstacle levé ; & repetant en moi-même ces paroles : *La fille d'un grand Roi fait si souvent la grande Princesse, qu'elle est bien aise de se délasser des fatigues de son rang, par un peu d'entretien familier* ; je donnois à cette maxime, des bornes plus étenduës qu'elles ne l'étoient sans doute dans l'esprit de la Princesse. Ce fut l'idée de ces entretiens familiers, qui m'avisa de lui proposer une relation des galanteries de Grenade ; & pour commencer à m'en servir utilement, je fis le journal dont le Malique vient de lire quelque chose.

La Reine toute remplie qu'elle étoit de ses propres pensées, ne put s'empêcher de sourir à cet endroit du recit de Gazul, & de lui dire d'un ton railleur, qu'il ne croyoit pas la constance en amour, recommandable auprés de Zaïde, puis qu'il debutoit avec elle par un aveu si ingenu.

La constance n'étoit pas là dans son lieu, Madame, poursuivit Gazul, je jugeois bien que la Princesse de Fez ne vouloit pas m'épouser ; je n'oserois croire qu'elle eut d'autres intentions que de se divertir ; & sur ce pied-là le journal de mes Maîtresses etoit meilleur à citer, qu'une Histoire plus sérieuse. J'avois en-

core une autre raison : C'est que Zaïde eut son rang entre les Dames que j'avois aimées : & qu'au lieu de l'article où j'ai interrompu le Malique, il y en avoit un qui contenoit ces vers.

Je sçai bien qui devroit trouver ici sa place ;
Mais l'aveu d'une telle audace,
Doit rarement se hazarder :
A l'égal il faut demander.
A l'inferieure il faut prendre.
Celles du plus haut rang doivent le commander,
A ce commandement oserois-je m'attendre ?

J'étois assez empêché comme je donnerois mon journal à la Princesse. On avoit déja trouvé mauvais que je lui eusse parlé si long-tems sur le balustre. Vous ne connoissez pas Zaïde, me dit Alasire ; elle affecte un air libre & engageant qui seduit les cœurs, & qui lui gagne tout le monde : mais cet air ne lui est point naturel. Elle est dans l'ame la plus fiere de toutes les Princesses. Ne vous flatez pas de la pensée qu'elle vous regarde avec preference. Elle ne veut qu'arracher des Partisans à la Reine, &

les traitera tour à tour, comme elle a traité un des Miniſtres du Conſeil; elle l'avoit obligé par ſes careſſes, à s'oppoſer formellement au mariage d'elle & de Molabut; & quand elle en eut tiré cette complaiſance, elle le perdit dans l'eſprit du Roi, ſur ce qu'il avoit eu l'audace de lui donner quelques marques legeres de ſa paſſion. Quelles trahiſons n'a t'elle point faites au Baſſa de la Mer, qu'elle avoit jugé neceſſaires à quelques-uns de ſes deſſeins, & que dans la ſuite elle y trouva inutiles? Il avoit au tems de ſa faveur auprés d'elle, fait pour lui plaire, quelques couplets de chanſons railleurs ſur la Reine & ſur Molabut. Elle les publia, afin que le Baſſa quittant ſon parti, ne pût être reçu dans celui qu'on formoit contre elle. Profitez de cet avis en homme prudent, & vous gardez des bontez apparentes de Zaïde, comme d'un écuëil où plus d'un vent peut faire faire naufrage.

Les conſeils d'Alaſire ne faiſoient point d'impreſſion ſur mon ame: je ſçavois par des perſonnes deſintereſſées, que la Princeſſe n'avoit aucun tort dans tout ce qu'on me raportoit, & que c'étoit un artifice de la Reine, pour faire comprendre au Roi, que ſa fille avoit l'eſprit dange-

reux

reux, & qu'il ne falloit la marier qu'à une de ſes creatures. J'écoutois, & je feignois d'approuver tout ; mais en ſecret, j'allois mon chemin ; & je fus ſi heureux, qu'un jour à la Moſquée Royale je trouvai le moyen de mettre dans le Livre de prieres de la Princeſſe, ce que j'avois deſſein de lui faire voir. Elle regardoit ailleurs ; je craignois d'abord, qu'elle ne laiſſât tomber le journal en de méchantes mains ; mais comme ſi toutes choſes euſſent été de concert pour me favoriſer, un François qui étoit à Fez pour le rachat de quelques perſonnes qu'on avoit priſes en mer, avoit eu curioſité de voir nos ceremonies ; & par hazard, s'adreſſa à moi pour m'en demander l'explication.

Tout ce qui ſe fait ici eſt miſterieux, dis je, fort haut, comme ſi j'avois répondu au François, & ne doit pas être communiqué aux profanes.

La Princeſſe tourna la tête, me vit remettre ſon livre où je l'avois pris, me fit ſigne de l'œil qu'elle m'entendoit ; & le même jour à une promenade publique, où je pus me mêler ſans conſequence, avec une foule de Chevaliers qui la ſuivoient, elle mit adroitement dans une de mes poches, des Tablettes où je trouvai ces vers.

Je ne commande, & je ne défends rien.
L'amour de ſoi ne déplaît à perſonne.
Les ſoins, les doux regards, des deſirs d'entretien,
N'ont rien que dans le fonds la vertu ne pardonne
A qui ſcait s'y borner, & qui la connoît bien.

Ces bornes étoient reſſerrées pour un homme qui n'avoit pas été infortuné en amour, & qui ſe ſentoit aſſez hardi pour tenter les plus grandes entrepriſes. Mais ce peu de permiſſion venant d'une des premieres Princeſſes du monde, & qui n'étoit pas moins conſiderable par ſon merite que par ſa naiſſance, étoit pour moi toutes choſes. J'en fus ſi tranſporté de joïe, que j'en oubliai ma politique.

La converſation ſe tourna je ne ſçai comment, ſur les malheurs domeſtiques de l'Empereur Auguſte. Il ſe les attira, dis-je, ſans conſiderer que la Reine & Molabut m'écoutoient; & ſi dès l'enfance de Julie, il ne lui avoit point commandé d'aimer le Prince Marcel, il n'auroit pas reçu tant de déplaiſir de ſa déſobeïſſance. Les plus grands deſordres de

Julie, interrompit la Reine, n'ont pas été pendant la vie de Marcel; Agrippa son second mari, en souffrit plus que le premier, & elle ne fut repudiée que par Tibere. Il est vrai, Madame, repris-je, qu'on n'éclata contre elle, que dans ce tems-là; mais l'exil d'Ovide nous apprend qu'elle n'avoit pas attendu si tard à se revolter contre la tirannie. Les Historiens ne tombent pas d'accord, interrompit Molabut, de ce qui causa l'exil d'Ovide, on en dit une raison que pour l'honneur des Souverains il est bon de ne pas publier. Et en effet, dans les livres qu'Ovide composa pendant son exil, il ne se plaint que d'avoir trop vû; ce sont ses yeux seuls qu'il accuse de ses malheurs, & il est aisé de conclure de là, qu'on le perdit, parce qu'il pouvoit parler, plûtôt que pour avoir trop attenté. Mais supposé que son crime ne fût autre chose que d'avoir plû à Julie, trouvez-vous cette Princesse loüable, d'avoir preferé un simple Chevalier, au plus accompli de tous les Princes. Je ne dis pas cela, Seigneur, repartis-je, cette maxime seroit hardie à proposer; mais ce qu'il me semble, c'est qu'elle auroit mieux observé la loi de ne rien faire que de bien-séant, si on n'avoit point attaché à cette bien-

ſéance de ſi dures ſoûmiſſions. Julie étoit fille d'Auguſte, & avoit l'ame fort éclairée. Il eſt à ſuppoſer qu'elle n'auroit eu que des inclinations heroïques, ſi on leur avoit donné le tems de ſe former. Et il n'y a pas moins de danger à contraindre un beau naturel, qu'à donner trop de licence à un naturel pernicieux.

Je reçûs de la Princeſſe pluſieurs œillades obligeantes pendant ce diſcours ; mais la joïe qu'elles me donnerent, ne fut pas ſans mélange de chagrin. Alaſire m'accabla de reproches, me dit que j'étois ingrat aux bontez de la Reine, & qu'elle ne m'avoit point obligée par ces procedez à fortifier Zaïde dans ſa déſobéïſſance. Penſez-vous obliger le Roi de Fez, me diſoit-elle, en propoſant à la Princeſſe ſa fille, la Princeſſe Julie pour modelle de ſes actions ? l'honneur de bien reüſſir dans une diſpute, eſt-il ſi precieux qu'on doive y ſacrifier ſa politique, ſa reconnoiſſance & ſa propre raiſon? Car il ne ſe peut pas que vôtre raiſon approuve les foibleſſes de la Princeſſe Romaine ; & vous avez parlé contre vos ſentimens, ou vous citez à Zaïde, l'exemple de la fille d'Auguſte pour devenir le nouvel Ovide de cette nouvelle Julie.

Comme cette idée étoit celle qui pouvoir avoir les suites les plus fâcheuses, ce fut aussi celle que je m'efforçai le plus d'effacer. Je jurai, & je promis tout ce qui pouvoit ôter le soupçon de la verité : Alasire profita de la conjoncture, & tira parole de moi, que je ne me trouverois en aucun lieu où seroit la Princesse de Fez.

Je n'eus pas si-tôt fait cette promesse, que je songeai aux moyens de ne la point tenir; le plus seur à mon gré, fut de faire appercevoir Zaïde, du soin que je prenois de l'éviter. Je me rendois soigneusement chez la Reine, aux heures où elle avoit accoûtumé d'y venir. Je me trouvois aux promenades publiques. Je devançois la Princesse aux Mosquées, & si-tôt qu'elle appercevoit que j'y étois, je me retirois precipitamment. Cette affectation eut tout l'effet que j'en avois attendu. Zaïde voulut en sçavoir la cause; & un jour que le Roi gardoit la chambre, & qu'à mon ordinaire je sortis de son appartement comme la Princesse y entroit.

Arrêtez, Gazul, me dit-elle tout haut, j'ay quelque chose à vous dire. Tout le monde s'écarta, pour laisser Zaïde dans la liberté de m'entretenir. D'où vient,

me dit-elle, que de dessein, vous évitez les occasions de me parler ? me craignez-vous ? ou craignez-vous quelqu'autre plus que moi ? Je crains tout, Madame, repartis je, vos charmes sont redoutables; & l'appréhension qu'on ne les soupçonne d'abbaissement, me force à les fuïr. Vous êtes bien prudent pour un homme de vôtre âge, poursuivit la Princesse. C'est, Madame, continuai-je, que cette prudence vous a pour objet, & qu'il s'agit moins de mourir pour vous, que de laisser croire à vos ennemis, que cette mort auroit vôtre aveu.

Le Prince Molabut arriva, comme la Princesse me parloit, & la rougeur qui lui couvrit d'abord le visage, fit voir que ma vûë ne lui plaisoit pas. J'en fais juge le Prince Molabut, dit tout haut Zaïde. N'est-il pas vrai, Seigneur, que les deux Princes de Maroc, qui à la fin du regne d'Ismaël, predecesseur du Roi Muley, s'habituerent à Grenade, quitterent la Cour de leur pere, mécontens de ce qu'on avoit fait empoisonner une Esclave, dont ils étoient tous deux amoureux, & que c'est en memoire de cette femme, qu'ils ont donné le nom de Moraysele aux deux filles qu'ils ont eu depuis de leurs mariages. Cela ne reçoit point de contestation,

repartit Molabut froidement, & je ne sçais comment Gazul ignore cette circonstance d'une Histoire si connuë à Grenade. Vous voyez, Gazul, poursuivit la Princesse, que les noms Arabes ne portent pas toûjours leur signification, ce n'est point de quelque proprieté du Soleil que les Princesses Morayseles tirent l'origine de ce nom, qui en langue Arabesque veut dire, *Rayon brillant*, c'est parce qu'une Moraysele avoit été maîtresse de leur pere. J'en conviens, Madame, repris-je, informé de ce que je devois répondre, mais peut-être que cette etimologie avoit sa source dans la Moraysele, qui la premiere portoit ce nom là, comme elle l'avoit eu dans un des Princes dont vous parlez, qui se nommoit aussi Moraysel. Cela étoit vrai dans le Prince, interrompit Molabut, il fut nommé Moraysel, parce qu'entre ses cheveux qui étoient noirs, la nature avoit bizarement semé quelques brins de cheveux blonds qui sembloient autant de rayons : mais cela n'a rien de commun avec les Princesses, & la Moraysele dont elles portent le nom, étoit née dans les Païs-Bas, & s'appelloit ainsi, à cause d'une terre, & n'avoit aucune raison à donner de ce que cette terre portoit ce

nom plûtôt qu'un autre. Vous êtes condamné, Gazul, interrompit Zaïde, qui avoit bien de la peine à s'empêcher de rire : j'ai gagné ma gageure, & vous me devez les vers où s'étoit engagé le perdant.

Elle entra chez le Roi avec Molabut, aprés avoir cessé de parler, & me laissa aussi charmé de la presence de son esprit, que satisfait de voir qu'à ma consideration elle avoit inventé cette dispute ; je tâchai d'en profiter, & quelques jours aprés je trouvai le secret de lui faire donner des vers que voici.

Vous l'avez dit, Madame, & j'en tombe d'accord ;
Les choses & leurs noms ont trés-peu de rapport.

Qui dit homme constant, semble dire homme sage.
J'ai du contraire un long usage.

L'amour, de qui le nom ne promet que douceurs,
En donne moins que de douleurs.

Dans tous les cœurs bien nez, une rude contrainte,

Est un juste sujet de plainte.

Si de cette contrainte il naissoit un desir
De se voir en secret, un doux moment sans feindre ;
Ce qu'on doit appeller un sujet de se plaindre,
Deviendroit en ce cas un souverain plaisir.

Je pense que la curiosité de la Princesse, plûtôt que mes vers, l'obligea de me donner l'audience secrette que je demandois. Elle vouloit seulement sçavoir pourquoi je fuïois sa vûë, & non pas m'accorder une faveur. Quoiqu'il en soit, il se fit alors à Fez une maniere de blanque fort usitée dans cette Cour. La Reine, ou quelqu'autre personne qui ait beaucoup de bijoux, en fait un dénombrement ; on les écrit dans des billets, on mêle ces billets écrits dans une certaine quantité de blancs, & on fait tirer le tout au hazard par un enfant ; quand parmi les blancs il s'en trouve de remplis, ce qui est contenu dans le bon billet est delivré selon le caprice de la fortune.

La Reine tint une de ces petites foires, qu'en certains païs on appelle *Loteries*, & la fit cette année, toute de Tableaux. Ce-

lui du Roi étoit le premier, & étoit enrichi d'une bordure vrayment Royale ; ſoit pour la groſſeur des pierreries dont elle brilloit, ſoit pour la maniere dont elles étoient miſes en œuvre. Ceux de la Princeſſe, d'Alaſire, de toutes les Dames de la Cour, & quantité d'autres peintures indifferentes, trés rares & trés-parfaites, furent étalées. Je pris des billets comme les autres ; & heureux en avantures comme je me le trouvois, je ne doutai point que le portrait de la Princeſſe ne m'échut. Je ne pus m'empêcher de lui en dire un jour un mot en paſſant.

Vous aurez un meilleur lot que celui-là, me dit-elle en ſouriant. Ah ! Madame, pourſuivis-je, le lot que je deſire ſeroit pour moy d'un prix ineſtimable. N'impoſez point de loix à la fortune, continua-t-elle, en me faiſant ſigne de ne lui parler pas plus long-tems, elle eſt de vos amies, & vous pouvez vous fier à elle, de ce qui vous touche.

Je n'appliquois l'intention de la Princeſſe, qu'au portrait du Roy, tout au plus, qui, à la verité eût été un heureux haſard pour un homme intereſſé : Mais Zaïde avoit raiſon de me dire, que je laiſſaſſe faire à la fortune ; ſes faveurs ſurpaſſerent mes eſperances, & je trou-

vai dans une Boëte où on me donna mes billets, un ordre de la Princesse, pour me rendre la nuit suivante sous un balcon, où elle vouloit m'entretenir en particulier.

Ah ! Madame, qu'un peu d'ambition seconde agreablement l'amour ! J'avois en ma vie reçû vingt rendez-vous, où selon les apparences je devois être plus favorisé qu'à celui-là : cependant aucun ne m'avoit donné une joye si pure & si sensible.

J'y courus avec des transports inexprimables. Le Balcon que la Princesse avoit choisi, étoit bas, & donnoit sur une ruë écartée, où il ne passoit que rarement du monde: l'heure étoit induë pour tout autre que pour des Amans, & la Princesse fut ponctuelle. J'apperçus à un foible clair de Lune, qu'elle étoit dans un deshabiller le plus propre du monde ; & à l'aide d'un peu de disposition naturelle, & d'une pierre qui se trouva heureusement sous ce Balcon ; je m'élevay si haut, que je baisai une des mains de Zaïde, dont elle me faisoit signe de descendre. Mais, Madame, ce qui m'arriva est-il jamais arrivé à quelqu'autre ?

Le sort s'étoit joüé dans la distribu-

tion des Tableaux : celui du Roy étoit échû à la Reine, qui n'avoit pas un grand desir de le gagner : celui de la Princesse étoit tombé dans les mains d'un Prince Arabe qu'elle haïssoit, & qui ne l'aimoit guere. La même injustice avoit regné presque dans tous les lots : & moi, outre l'ordre de la Princesse qu'elle avoit adroitement fait glisser dans ma Boëte, par un Officier du Roy qui les cachetoit, j'avois trouvé le Portrait d'une de ses Filles, nommée Almansaire, dont l'homme du monde le plus jaloux, étoit passionément amoureux.

La delicatesse de cet Amant n'avoit pû lui permettre de voir le Portrait de sa Maîtresse, en d'autres mains que les siennes. Il étoit venu chez moi pour le racheter, & m'avoit trouvé comme j'en sortois. J'étois dans l'équipage d'un homme qui va en bonne fortune ; c'est-à-dire seul, armé, le visage couvert d'un des pans de ma casaque, & je cherchois les ruës détournées. Mon jaloux n'osa m'aborder, & fut tenté de remettre son compliment à une autre occasion ; mais me voyant prendre le chemin du Palais, & me glisser au derriere de l'appartement de Zaïde, sa jalousie lui persuada que le Portrait m'étoit échu dignement.

Il me ſuit, me voit arreſter ſous un Balcon, qui, ſi on en croit la Chronique, étoit de ſa connoiſſance, y voit une Dame, à qui j'eſſayois de parler de plus prés, & en un mot, ſe figure que cette Dame eſt celle qu'il aime. La fureur lui monte à la tête: Je commençois à peine de raconter à Zaïde, comme j'avois mieux aimé me priver de ſa vûë, que de l'abandonner aux ſoupçons jaloux d'Alaſire, quand je m'entendis appeller par mon nom, & inviter à mettre l'épée à la main.

Je l'y mis avec une rage, que vôtre Majeſté peut aiſément ſe repreſenter. Quelques Archers externes de la garde du Roy, qui logeoient en ce quartier, ſortirent au bruit que nous faiſions, & vinrent nous ſeparer. Mais ce ne pût être ſi promprement, que nous ne fuſſions tous deux dangereuſement bleſſez: On porta mon ennemi chez lui, & j'eus beaucoup de peine à me traîner chez moy.

Ce combat fit un bruit terrible. J'étois envoyé de Grenade; l'homme qui m'avoit attaqué me connoiſſoit, puis qu'il m'avoit appellé par mon nom; & le Roy de Fez me conſideroit comme une perſonne ſacrée, il vouloit faire punir l'a-

greffeur. Il s'excufoit fur fa jaloufie, & cette hiftoire parvenant aux oreilles d'Alafire, la mit dans une colere fans égale.

Elle me renvoya tout ce qu'elle avoit bien voulu recevoir de moi, comme des marques de ma paffion ; m'ordonna par un billet, de lui rendre ce que je confervois d'elle ; & me déclarant ouvertement la Guerre, m'avertit qu'il n'y avoit rien que je ne deuffe attendre de fon reffentiment. Je croyois qu'elle alloit droit à la verité, & cette penfée me donnoit des craintes mortelles pour ma belle Princeffe. Elle n'en avoit pas de moindres pour le fuccès de mon mal, & me l'envoya protefter par des voyes, dont le myftere augmentoit l'obligation.

Mais nous craignions vainement en ce tems là. Ma bleffure fe trouva moindre qu'on ne l'avoit crûë, & la fureur qu'Alafire fit éclater contre la caufe innocente de ce defordre, nous apprit ce que nous devions penfer. La Reine fe plaignit au Roy, de la vie que menoient les filles de la Princeffe. Il en changea la plus grande partie, & Almanfaire fut la premiere fur la lifte ; on la renferma dans une maifon de Dames devotes, fondées depuis peu à Fez, pour recevoir les Pelerins qui vont à la Meque. Je fus touché

de son infortune : & autant par ce motif, comme pour l'empêcher de se trop bien justifier, je lui fis secrettement tenir une lettre, où par des termes pressans, & honnêtes je l'invitois à la discretion. Ce n'est pas qu'elle sçût le secret de sa Maîtresse ; mais si elle eût bien établi qu'elle étoit innocente, elle eût peut-être fait deviner la coupable.

Almansaire étoit naturellement un peu volage, & les Amans trop jaloux sont sujets à se détruire eux-mêmes. Cette jeune personne se trouvant fatiguée des soupçons de son Amant, prit la resolution d'en changer ; & cette legereté roula sur moi. Elle répondit à mes honnêtetez, par d'autres qui ne leur devoient rien. Nous eûmes un grand commerce de lettres pendant ma blessure ; & lors que je fus gueri, je fis si bien, que j'obtins de ses Gardiennes, la permission de la voir.

J'ay suffisamment expliqué à vôtre Majesté le dessein de cette visite, & il est certain que Zaïde occupoit alors toute mon ame : Mais on ne répond point durement aux tendres civilitez d'une personne aimable. La conversation que j'eus avec Almansaire fut douce & galante. Que vous dirai-je, Madame ? j'eus

l'honneur de lui plaire plus que je ne meritois ; & comme elle ne fit pas le même effet ſur mon cœur, je ne pûs aſſez bien me contraindre pour faire longtems l'Amoureux.

Le peu de ſoin que je pris de cultiver ſa bienveillance, lui fit comprendre qu'elle ne m'étoit pas chere. Je devins négligent à lui faire réponſe : je m'ennuïois auprés d'elle, & bien que j'euſſe des raiſons de ménagement, & que je fiſſe mes efforts pour l'amuſer, tout ce que je faiſois étoit ſi peu naturel, qu'elle demeura convaincuë que je ne l'aimois pas. Elle devoit me le pardonner. On ne diſpoſe point de ſoi-même à ſon gré ; mais c'eſt une juſtice que la plus grande partie de vôtre ſexe ne ſçait point rendre. Elle me fit mille reproches : Et des paroles, venant aux effets, elle fit demander à la Reine la permiſſion de ſe juſtifier.

Cette priere fut adreſſée à Alaſire, comme à la favorite de la Reine ſa Maîtreſſe, & qui avoit un pouvoir abſolu ſur ſon eſprit. Alaſire bien aiſe d'apprendre les circonſtances de mon infidelité pretenduë, conſentit à voir A'manſaire ; & dans cette entrevûë, elle en tira des éclairciſſemens qu'elle n'attendoit pas.

Il eſt preſque impoſſible, qu'une Prin-

ceſſe du rang de Zaïde, faſſe rien dont ſa maiſon ne ſoit informée; ceux qui ne ſont pas dans ſa confidence, penetrent par envie les ſecrets qu'elle abandonne à ſes favoris; & ſes moindres démarches ſont d'un grand bruit. Almanſaire avoit envoyé aux découvertes, & la jalouſe Alaſire fut auſſi-bien inſtruite de la verité, que ſi elle en avoit été témoin.

Que vôtre Majeſté ſe figure, s'il lui plaît la fureur de cette femme. Elle m'aimoit peut être aſſez pour me pardonner une legereté de paſſage avec Almanſaire; mais elle ne put me pardonner une intrigue de deſſein, avec une Princeſſe trop aimable pour n'être pas veritablement aimée. Son zéle pour ce qui touchoit la Reine, ſe joignit au dépit d'avoir été mal obéïe.

La Princeſſe eut ordre du Roy, de ne ſortir plus de ſon appartement, & de n'y recevoir aucun homme que Molabut. Je devins inſupportable aux yeux de leurs Majeſtez; & dans le fort des plus douces eſperances qu'un ſimple Chevalier ait jamais conçûës, on obtint du Roy mon Maître, un mandement de revenir à Grenade.

On diſoit que c'étoit pour quelques paroles trop hardies que j'avois laiſſé

échaper contre le Roy de Fez, & cela pouvoit être vrai. Un homme dans l'état où je me trouvois, n'eſt pas toûjours le maître de ſon deſeſpoir ; on m'arrêtoit au milieu d'une carriere glorieuſe ; on privoit de ſa liberté une Princeſſe que j'adorois ; il me paſſoit par la tête mille reſolutions temeraires : & ſi Zaïde, qui, par un Eunuque de ſa chambre que j'avois gagné, étoit fidelement avertie de ma rage, n'y eût oppoſé ſes commandemens, je ne ſçai ce que j'aurois fait.

Elle me fit dire par ce même Eunuque, qu'elle vouloit me voir, & me donna les moyens de lui obéïr. Cette entrevûë fut aſſaiſonnée de mille circonſtances flateuſes ; & comme je fus introduit la nuit dans la chambre de Zaïde, ſous un déguiſement myſterieux, elle me laiſſa quelque tems à ſes pieds, ſans avoir la force de m'en arracher. Je liſois dans ſes yeux, qu'elle étoit confuſe de m'y voir, & qu'une pitié qu'on pourroit nommer d'un autre nom, ſurmontoit cette honte. Enfin, Madame, les apparences me promettoient toute autre choſe qu'un commandement de partir.

Quoi ? Madame, m'écriai-je, quand je le reçûs, ce n'eſt que pour cela, qu'au mépris de tant de perils, vous m'avez

fait introduire la nuit dans vôtre chambre? Je vous pardonne cette queſtion, repartit Zaïde, mes procedez l'autoriſent; & il devroit être naturel à une Princeſſe qui fait tant de choſes pour un ſimple Chevalier, de ne pas s'arrêter en ſi beau chemin. Mais, Gazul, tout ceci ne vous ſurprendroit point, ſi je vous étois parfaitement connuë. Je me laiſſe quelquefois perſuader, que les premieres intentions du Ciel, n'ont mis aucuns degrez entre les hommes; qu'on devroit être égal en dignité, comme en qualitez naturelles; & cette imagination m'a diſpenſé en vôtre faveur, des ſévéritez de mon rang. Mais je n'erre point ſur la vertu, comme ſur les caprices de la fortune. Je ſuis eſclave de tout ce qu'elle ordonne d'eſſentiel, & c'eſt ſans doute ſur cette confiance, que dans les bagatelles vous m'avez trouvée moins ſcrupuleuſe qu'une autre.

Mais, Madame, interrompis-je, ce qui de vôtre confeſſion n'eſt que des bagatelles, eſt-il convenable au plus violent amour qu'on puiſſe ſentir? Donnez-leur la face que le public leur donneroit, pourſuivit Zaïde, & vous les trouverez de grandes faveurs. Je vous ay comme aviſé de me parler d'amour. J'ay reçû

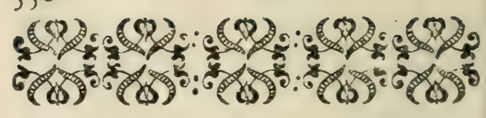
vos declarations ſans colere ; j'y ai répondu. Je vous ai donné un rendez-vous ſous mon Ba con, & vous voilà déguiſé la nuit dans ma chambre. Auriez-vous dû vous promettre ces graces, de la fille d'un grand Roy? Si je me reſerve la pureté de mes intentions, c'eſt un détail dans lequel je vous permets de ne point entrer. Donnez à vôtre bonheur, toutes les couleurs qui peuvent le rendre parfait, j'y conſens. Mais, Gazul, ne ſoyez pas ingrat à tant de bontez ; & pour vous en rendre digne, partez ſans délay, & ſans murmure.

Je ne pouvois me reſoudre à recevoir ce diſcours, comme des maximes ; je voulus faire connoître à la Princeſſe, que les faveurs dont je m'avoüois comblé, n'étoient un veritable bonheur, que par relation, avec ce qu'elles promettoient : Mais ce qu'elle diſoit d'elle-même, n'étoit que trop conſtant. Je n'en pûs obtenir aucune grace effective : & bien que je lui aye écrit pluſieurs fois, que même depuis ſon mariage avec Molabut, j'en aye reçû des Lettres, & qu'elle m'ait pardonné deux voyages *incognitò*, que j'ai fais en Affrique pour la voir ; elle eſt toûjours demeurée ferme dans ſes reſolutions ; & s'il paroît dans

non Journal, que ſon ſouvenir ſollicite la vanité, c'eſt qu'à juger ſainement des choſes, il eſt plus doux de pouſſer une elle Princeſſe auſſi loin qu'elle peut aller, que de faire arriver juſqu'au bout de la carriere, une perſonne d'un rang, & d'un merite commun.

Les Barques ſe trouverent ſi prés du Port, à la fin du recit de Gazul, qu'à peine la Reine, & le reſte de la Cour, purent faire quelques momens de converſation ſur ce qu'il venoit de raconter. On danſa le ſoir au Palais Royal d'Abdily. L'Amour qui lioit cette partie, y fit pluſieurs de ſes tours ordinaires. Il s'exerça pendant la Danſe ; il ſuivit plus d'un Chevalier juſques dans ſon lit, & n'épargna pas leurs Dames. Nous raconterons cela dans ſon tems ; il faut aller retrouver le Prince de Leon, que nous avons laiſſé dans un aſſez long oubli, & qui merite bien qu'on ne l'abandonne pas ainſi ſeul à ſon juſte deſeſpoir.

Fin de la premiere Partie.



LES GALANTERIES GRENADINES.

SECONDE PARTIE.

CE Prince le plus accompli de tous les Princes de ſon tems, s'étant ſeparé du genereux Muça, ſuivoit lentement le chemin d'une retraite qu'il s'étoit aſſurée. Il repaſſoit dans ſon eſprit les commencemens de ſon amour, les plaiſirs ſecrets qu'il avoit donné à ſon cœur, & les ſuites funeſtes qui avoient détruit tant de belles eſperances. De ces cruelles reflexions paſſant à l'eſpoir qu'on venoit de lui donner, de voir encore une fois en particulier la belle Reine Morayſele; de lui reprocher ſon injuſtice; de la trouver peut-être capable de quelques remords, & de la convaincre qu'il étoit

innocent ; cette imagination flateuse suspendoit son desespoir ; & Moraysele repentante, lui faisoit oublier Moraysele femme d'Abdily.

Occupé de ces diverses pensées, il s'enfonça dans un Bois, dont il lui fut impossible de démêler les routes ; il fut contraint de s'y arrêter jusqu'au jour, & il commençoit à le trouver assez grand, pour demander son cheval qu'un de ses gens gardoit proche de lui, lorsqu'il entendit une voix qui l'obligea de prêter l'oreille.

Ne vous laissez point séduire à ces esperances chimeriques, disoit un homme à un autre ; j'avouë qu'Abdily est naturellement inconstant, & que cette legereté secondée de vos soins & de vos conseils, peut causer des incidens qui solliciteront la Reine à la vangeance. Mais, quand cela arriveroit, vous ne serez point choisi pour lui aider à se vanger. Elle a beaucoup aimé, & elle aime encore quelque chose.

Je me glissay il y a quelques soirs derriere la pallissade de cette allée sombre, où vous aviez remarqué qu'elle se promenoit ; & suivant vos ordres, j'écoutay ce qu'elle disoit à Esperance de Hyte. Je ne sçay comment leur conversation

avoit commencé : Mais lorſque j'approchai, Eſperance diſoit à la Reine : N en doutez point, Madame, il viendra ; ſon deſeſpoir, & la fermeté de ſa reſolution ſont naïvement exprimez dans la Lettre que j'ay reçûë. Il viendra au mépris des perils qui le menacent, montrer à vôtre Majeſté, en mourant à ſes pieds, ſi c'eſt à la Princeſſe Morayſele, ou à Blanche Tellez, qu'il avoit dévoüé ſa vie. Mais, interrompit la Reine, quel intereſt auroit la veuve de Morayme, à me debiter cette Fable ? Mais, pourſuivit Eſperance, quelle vrai-ſemblance trouvez-vous à croire, qu'un Prince, qui vous a témoigné tant d'amour, & qui pour vous voir, paſſe deux mois entiers au milieu de ſes Ennemis, ne faſſe cette entrepriſe qu'en faveur du Grand Maître de Calatrava ? Etoit-ce ſervir ſon ami dans ſa paſſion, que de rendre vôtre cœur ſenſible pour lui-même ? De quelle neceſſité étoit cette feinte, pour faire reüſſir les deſſeins de Dom Rodrigue ? Mais, Eſperance, interrompit la Reine, pourquoy introduire le Grand Maître dans mon Parterre ſecret ? Pourquoy le ſuivre à la Cour d'Eſpagne, ſans prendre aucunes meſures avec moi ? Et pourquoi venir combattre le Malique Alabez dans

la campagne de Grenade, pendant qu'on devoit me livrer à Dom Rodrigue ? S'il m'avoit aimée, auroit-il eû cette liaison avec son Rival ? Et au contraire, ne l'auroit-il pas mis hors d'état de me recevoir des mains de Zoroïre ? Toutes ces choses s'éclairciront dans leurs tems, repartit l'Esclave, & plût au Ciel, que l'éclaircissement en fut aussi utile, qu'il est aisé : Mais, helas! Madame, à quoy servira-t'il, qu'à vous faire repentir de vôtre précipitation ?

La Reine fit un grand soûpir, & laissant tomber sa tête sur l'épaule d'Esperance qui étoit à genoux proche d'un banc où la Reine étoit assise : C'est pourquoy, lui dit-elle, je ne veux point voir ce Prince, demandez-lui de ma part, comme une marque de l'amour qu'il m'avoit témoigné, de ne pas m'exposer à sa vûë. Elle me deviendroit funeste, & je l'ai trop aimé pour me resoudre à le voir innocent, & à me trouver Reine de Grenade.

Et dans toute cette conversation, interrompit un autre homme, ce Prince dont elles parloient, ne fut-il point nommé ? Monseigneur, poursuivit celui qui avoit parlé le premier, je ne sçai si ce fut hasard ou affectation; mais la Reine

se leva, & passa dans l'allée en terrasse, où je ne pouvois l'écouter sans que je pusse tirer un plus grand éclaircissement de son secret.

Le Prince de Leon étoit si attentif au discours de ces inconnus, que deux Chevaliers Maures étoient arrivez à l'endroit où il étoit, & commençoient déja un furieux combat, avant qu'il les eût apperçûs : Le bruit qu'ils faisoient, & le hannissement de leurs Chevaux, l'ayant enfin tiré de sa rêverie, il mit l'Epée à la main, & ne se trouvant pas en état de faire de cette rencontre, une occasion de Guerre, il se contenta de separer les combatans.

Cela ne lui fut pas difficile, il y en avoit un qui ne combattoit que par complaisance pour la fureur de l'autre ; & le plus animé des deux, avoit reçû une blessure au visage, qui bien que legere, lui remplissoit les yeux de sang, & l'incommodoit beaucoup : Le Prince les exhorta à vivre bons amis, & à reserver leur courage pour la défense de leur Patrie. Les Combats particuliers, leur disoit-il, sont des saillies de colere, qui mettent de braves gens dans un grand peril, & qui ne leur promettent guere de gloire. Toutes les occasions où on se cherche soi-même,

n'apportent à mon gré, qu'une reputation douteuse, & j'estime autant un simple Soldat qui s'est trouvé dans deux ou trois batailles, & autant de siéges, que le plus noble des Chevaliers, qui n'auroit éprouvé sa bravoure, que contre son Compatriote.

Ce judicieux discours dans la bouche d'un homme, qui bien qu'il parlât Arabe, avoit toutefois l'apparence d'être Espagnol, charma les deux Chevaliers Maures. Ils ne pouvoient assez admirer qu'un ennemi de leur Patrie, eut la generosité de les inviter à sa conversation; & touchez de cet exemple de vertu, comme de la physionomie douce & majestueuse du Prince de Leon, ils l'élûrent pour Juge de leur differend.

Il étoit appellé ailleurs par des raisons assez puissantes; mais il étoit civil, & les Chevaliers de ce tems-là, marchant sans craindre de supercherie, le Prince ne crût pas beaucoup hasarder en demeurant encore quelques momens en Païs ennemi. Le Maure blessé se banda la tête d'un linge, & s'étant assis à l'un des côtez du Prince, son ennemi s'assit de l'autre, & prit la parole en ces termes.

HISTOIRE D'ABENHAMET, D'ABENDARAEZ, ET DE ZULEMAIDE.

JE me nomme Abendaraez, & je ſuis Abencerrage comme Abenhamet, que vous venez de voir combattre contre moi. Nous ſommes tous deux Chevaliers Grenadins, & il ſemble qu'il devroit ſuffire de ce titre pour rendre un homme galant & amoureux. Les Maures de Grenade, ſe picquent de galanterie, comme des vertus les plus neceſſaires à un honnête homme ; & il eſt auſſi honteux parmi nous d'être en âge d'aimer, & de n'avoir point d'intrigues, comme de porter une épée à ſon côté, & de ſe cacher le jour d'une Bataille.

Je n'ai pas reçû du Ciel des inclinations contraires à cette maxime. J'ai aimé dans un âge, où les autres hommes ſçavent à peine ce que c'eſt que l'amour; mais j'étois tombé entre les mains d'une traîtreſſe qui m'avoit rendu ſon ſexe odieux. Je me donnois la licence de dire ouvertement aux Dames leurs défauts, & je croyois avoir beaucoup gagné, quand par mes conſeils j'avois dérobé quelques cœurs aux charmes de ces enchantereſſes.

Cette maniere d'agir les avoit liguées contre moi, comme j'étois ligué contre elles. Il y en eut cinq ou ſix, qui pour ſe venger de mes duretez entreprirent de me donner de l'amour; & leurs Amans étoient ſi perſuadez que leur unique intention étoit de me rendre miſerable, qu'ils faiſoient des parties pour me livrer aux traits de leurs Maîtreſſes. Je n'allois dans aucun lieu, où je ne trouvaſſe des œillades braquées contre mon cœur.

Vous ne reüſſirez pas, diſois-je un jour à une qui me regardoit avec une paſſion que je ne pouvois ſoûtenir. Vous êtes belle, de bonne mine, avenante & ſociable; mais vous avez aimé Alatar. Peut-on ſe faire un honneur de vous plaire, aprés cette preuve de vôtre méchant diſcernement?

Avez-vous oublié comme étoit fait Albuyald, diſois-je à une autre qui avoit porté le guet-à-pan, juſqu'à me parler. Sa perſonne étoit charmante, il étoit fidele, magnifique, & ſçavoit aimer. Vous avez fait une nouvelle intrigue trois jours aprés ſon trépas. Ah! Madame, vous en feriez ſans doute une dès le vivant d'un homme qui vaudroit moins que lui.

Ces deſobligeantes franchiſes me delivrerent de quelques aſſauts. La plus grande partie des Dames ſont accoûtumées à être flatées, & n'aiment pas à s'entendre dire en face leurs veritez: Celles-là me laiſſerent en repos; Mais il s'en trouva d'opiniâtres. & Zulemaïde, fille de Zuléme & d'Abenhamet, Abencerrage, nôtre grand oncle, fut de ce nombre.

On l'accuſe de ſçavoir mieux l'art de prendre des Amans, que de les garder; & ſoit inconſtance, ou malheur, on lui comptoit dès lors quatre grandes avantures. N'en ſçavez vous que cela? me dit-elle, un jour que je les lui reprochois. Vous n'êtes pas aſſez bien inſtruit, je veux vous faire mon confident, ce ſera toûjours m'être quelque choſe. Dites-moy, qui ſont les Amans que vous me

donnez? Almadan de Fez, repris-je, Gazul Chevalier, Almoradin, Azarque Chevalier Mace, & Abenhamet vôtre Cousin & le mien. Almadan étoit un jaloux, repliqua-t'elle, qui m'auroit interdit tous les plaisirs convenables à mon âge, si je ne l'avois banni de chez moi. Quoy? ma Cousine, m'écriai-je, vous avez en horreur la jalousie d'un Amant, & vous faites des desseins sur mon cœur. Ah! ma pauvre Cousine, si vous y reüssissiez, je serois un Almadan bien plus incommode que le premier. Vous ne sçavez pas de quelle espece étoit sa jalousie; reprit-elle, il tranchoit avec moi de l'Epoux supçonneux, me demandoit compte de mes actions, comme s'il eut été en droit de les regler, & sur la moindre apparence de coquetterie, portoit ses idées jusqu'au crime. Une jalousie qui n'envisage que le cœur de la Dame aimée, est une delicatesse inseparable de l'amour parfait : Mais la grossiere, & qui part de la mauvaise opinion qu'on a de sa Maîtresse, plûtôt que d'une inquietude amoureuse, fait injure à ce qu'on aime; & si j'avois pris vôtre conseil, vous m'auriez donné celui que j'ai suivi.

Il me sembla que Zulemaïde avoit rai-

ſon, & ſi ma fiereté pour les Dames m'empêcha d'en tomber d'accord, je n'eus au moins plus la force de la contredire ſur cet article.

Pour Gazul, pourſuivit-elle, nôtre unique liaiſon étoit l'inconſtance. Il ſe vantoit un jour devant moi, que pour s'épargner le deſeſpoir d'être abandonné, il prevenoit toûjours de vingt-quatre heures la legereté de ſa Maîtreſſe. Je vous tromperois bien ſi j'étois aimé de vous, lui dis-je, ne penſant que railler, je vous changerois ſi-tôt que vôtre precaution deviendroit inutile. Cela n'eſt pas aiſé, pourſuivit Gazul en ſouriant, je fais ſi bien mon devoir quand je ſuis amoureux, qu'une Dame ne me changeroit pas pour un autre. Et quand mon amour ſe paſſe, c'eſt avec tant de promptitude, qu'on ne peut y remedier.

Ce défi nous parut plaiſant à l'un & à l'autre, nous le pouſſâmes juſqu'à gager, & de ce jour Gazul entreprit de me plaire Il n'eut pas beaucoup de peine à reüſſir dans ce deſſein, il a mille qualitez charmantes : Mais quand je m'apperçûs qu'elles faiſoient leur effet, je me hâtai de gagner ma gageure, & fis un effort extrême pour mettre mon cœur en lieu de ſûreté. Gazul ne pouvoit ſe conſoler

d'avoir été primé. Il fit ce qui lui fut possible pour me retenir, & voilà ce qui m'a donné la reputation d'être inconstante. On disoit qu'il falloit l'être jusqu'à l'excès pour prevenir Gazul ; mais devois-je m'arrêter à tous ces bruits, je sçavois que cet Amant ne vouloit m'engager, que pour avoir l'honneur de me quitter le premier.

Mais Azarque, interrompis-je, que pouvez-vous lui reprocher, n'étoit-il pas trés-aimable & trés-aimant ? Ce n'est pas moi qui l'ai quitté, reprit Zulemaïde, ce fut lui qui se lassa de m'attendre autant de tems que j'en demande, pour bien connoître l'Epoux que je choisirai. Il prit pour une marque de mépris, ce qui n'étoit qu'une prudente précaution, & de desespoir, il se retira auprés de Ferdinand. Je fus trés-fâchée de cette saillie, & s'il n'avoit falu que me marier pour le faire revenir, je m'y serois resoluë ; mais il faloit encore épouser un nouveau Chrétien, & les Abencerrages n'y auroient jamais consenti.

Les Abencerrages ne sont pas si ennemis des Chrétiens que vous pensez, lui repliquai-je, & vous donnez un méchant pretexte à vôtre inconstance. Je vous jure, dit-elle serieusement, que ma ruptu-

re avec ce Chevalier, ne partit point de mon inconſtance. Je fus plus ſenſible à ſa perte, qu'il ne meritoit que je le fuſſe. Abidar, Guadix, & un Ambaſſadeur Eſpagnol, qui firent en ce tems-là leurs efforts pour me plaire, n'y purent reüſſir. Je vis mourir ſans pitié un pauvre Calander, que ſans y penſer j'avois perverti, & à peine tous les ſoins d'Abenhamet ont-ils pû diſſoudre le calus qui s'étoit fait ſur mon cœur.

Voilà où je vous attendois, m'écriai-je, pourquoy ayant un Chevalier de ce merite attaché à vôtre ſervice, faites vous des entrepriſes ſur mon cœur? Je n'en fais point de veritables, repartit Zulemaïde Je veux ſeulement montrer aux Dames qui vous ont manqué, qu'elles ſont encore Ecolieres en l'art de charmer : Mais puiſque nous en ſommes ſi avant, examinez la conduite d'Abenhamet, & je ſuis trompée ſi vous ne tombez d'accord, que ſur le fait de l'amour, les Femmes n'ont pas toûjours tout le tort qu'on leur donne.

Je m'engageay ſans peine à cet examen, j'aurois juré qu'il alloit devenir une nouvelle autorité pour moi. Et en effet, Seigneur, à ne conſiderer que les apparences, Abenhamet eſt le plus aimable

de tous les Amans. Vous voyez que sa personne a des charmes, il est assidu, discret, & constant : Mais ce que je vais dire dût-il faire recommencer vôtre combat, il faut que ce Chevalier essuye quelque trait de ma franchise.

Son assiduité est plûtôt un effet de sa paresse, qu'une marque de son empressement. Il venoit chez Zulemaïde par coûtume, & s'y laissoit, parce que c'étoit une peine pour lui que d'en sortir. Et pour montrer que cette remarque est juste, c'est qu'en deux ou trois occasions, où quelques heures de promenade lui auroient donné les moyens de parler en particulier à sa Maîtresse, il aimoit mieux la voir obsedée de cinq ou six incommodes, que de se résoudre à quitter une pile de carreaux où il se trouvoit à son aise. Est-ce là meriter d'être aimé, me disoit tout bas Zulemaïde, quand Abenhamet en usoit ainsi ? & un autre Amant, qui au moment que nous parlons sacrifieroit toutes choses, à l'occasion de me dire, je vous aime, ne meriteroit-il pas d'être écouté ?

A cette paresse se joint une humeur contredisante, dont souvent sa Maîtresse éprouve l'aigreur comme les gens indifferens. Je l'en ay vû un jour si possedé,

qu'un de mes amis & moi ayant pris plaisir à rapporter une opinion de Zulemaïde, sans dire de qui elle étoit ; il disputa deux heures que cette opinion étoit erronée, & se fit même un point d'honneur de soûtenir la sienne, long-tems aprés qu'il sçût que sa Maîtresse étoit de l'autre.

Le moyen, Seigneur, de voir ces défauts, & de ne pas en tomber d'accord : J'écrivis à Zulemaïde, qu'elle avoit raison de ne pas trouver Abenhamet digne d'occuper tout son cœur : & quelques traits de prudence, qui dans un Abencerrage se pourroient appeller une tache d'avarice, s'étant joints à tout cela, je commençai à demeurer convaincu, que les femmes ne sont pas toutes aussi imparfaites que je les avois cruës.

L'inclination à les aimer, suivit de prés l'assurance qu'elles ne doivent pas être haïes ; & Zulemaïde étant ma proche parente, la commodité de la voir à toutes les heures, fit sur moi ce qu'à mon avis elle avoit déja fait sur mon paresseux cousin.

Il est vrai, interrompit Abenhamet, que la commodité que vous marquez, contribua de quelque chose à mon engagement. Mais tout paresseux que vous

me dépeignez, ce ne fut point elle qui me fit entreprendre ce furieux combat contre Mahomad Zegri, dont est née cette querelle entre les Zegris & les Abencerrages, qui a déja produit tant de desordres, sans ceux qu'elle prepare. Un Amant plus soûmis & plus agissant auroit-il mieux pris les interests de Zulemaïde, que je les pris en cette rencontre? N'ai-je point imité, & si je l'ose dire, surpassé la magnificence des plus magnifiques Amans, quand il falut paroître à quelques Tournois sous les livrées de Zulemaïde? Et enfin, que n'ai-je pas fait, pour lui donner des preuves essentielles de mon amour.

Cependant, Seigneur, poursuivit-il en s'adressant au Prince de Leon, puisque nous vous avons établi pour nôtre Juge, apprenez, s'il vous plaît, les trahisons qui m'ont été faites.

Abendaraez ne fut pas plûtôt determiné à devenir Amant de Zulemaïde, qu'il s'efforce de lui faire voir des défauts en moi, qui peut-être s'y trouvent; mais qu'un parent genereux n'auroit pas pris le soin de démêler. Zulemaïde volage de son naturel, prête l'oreille aux remarques empoisonnées de mon Rival; & un jour entre-autres, me demande compte d'une

journée que j'avois passé sans la voir. J'avois eû des affaires, dont le recit ne me sembloit pas divertissant ; & d'ailleurs quand je voi des témoins, je n'aime pas à dire ce que je pense. Je répondis froidement, que j'avois fait peu de choses; mais que j'en avois été occupé. Abendaraez tourne ma retenuë à mon desavantage; & le hasard ayant voulu que le lendemain Zulemaïde fut engagée à des visites où elle nous avoit défendu de la suivre: il lui écrivit les Vers que voici, dit Abenhamet, en tirant un papier de sa poche.

COMPTE DE MA JOURNE'E.

Quand malgré mes desirs, & mes empressemens,
A tout un jour d'exil mon ame est condamnée,
Voici les divertissemens,
A quoy je passe ma journée.

L'Amour a pendant mon sommeil
De tendres visions entretenu mon ame,
Et d'un songe flateur, d'un doux élan de flâme,
A favorisé mon réveil.

J'ai chérement gardé cette agreable idée,

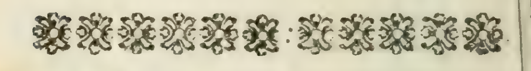
J'en ai repû long-tems mon cœur & mon esprit.
Elle s'est enfin dissipée,
Et j'en ai de colere abandonné mon lit.

Je m'habille avec nonchalance,
Et j'affecte une negligence
Qui semble à tous faire sçavoir,
Que dans ce triste jour, je ne dois point vous voir.

Contre ce cruel sort n'ayant aucun remede,
Je tâche à divertir le mal qui me possede.
De mes plus chers amis je cherche le secours;
Mais, distrait & rêveur, je perds tous leurs discours;
Je les quitte, & je vais dans un bois solitaire,
Dérober aux témoins le trouble de mon cœur:
Là, d'un jaloux soupçon l'atteinte temeraire,
Redouble ma tristesse, & la change en fureur.

Je vais m'imaginant que cette bienséance
Dont vous colorez vôtre absence,
N'en fait pas toute la raison.
J'en suppose une, au gré de mon extravagance,

Et je croi de mes yeux voir vôtre trahison.
J'arreste, & d'une main que fait trembler la crainte
Sur un jeune Cyprés je trace cette plainte.



SONNET.

IL est donc vrai que rien n'est durable ici-bas,
Qu'en vain sur son amour, un tendre Amant se fonde ;
Qu'il faut laisser la pente à l'ame vagabonde,
Et que pour la fixer on rend de vains combats.

En vain, pour s'assûrer un cœur jusqu'au trépas,
Une sincere ardeur en soins devient feconde:
En vain d'une foy pure, un Amant la seconde.
Rien de sa part ne plaît, s'il ne commence pas.

Symbole de la foiblesse & de meconnoissance,

Sexe fatal, que Dieu forma dans sa vangeance,
Pour exposer la nôtre à d'éternels tourmens.
Heureux qui porte un cœur insensible à tes charmes !
Mais plus heureux cent fois, qui malgré tant d'alarmes,
Reconnoît ses soupçons pour des égaremens !

Je tâche à m'appliquer l'heureuse Destinée
D'un Amant convaincu d'injustice & d'erreur.
Je rappelle dans mon idée
Tout ce qui doit calmer le trouble de mon cœur.
Je m'accuse d'ingratitude ;
Un amoureux remords succede à mes terreurs,
Et me fait une certitude
De vos plus legeres faveurs.

Abenhamet n'eut pas la patience d'en lire davantage. Vous voyez, Seigneur, dit-il au Prince de Leon, jusques où mon Rival étoit déja parvenu auprés de ma volage Maîtresse. Il en étoit à la confiance que les faveurs doivent donner; & ju-

gez s'il avoit raiſon. J'étois auprés de Zulemaïde, lorſqu'elle reçut les Vers que je viens de vous lire ; & par un preſſentiment ſecret, je ne vis pas ſans chagrin, qu'Abendaraez lui envoyoit ainſi des meſſages familiers. Ce n'eſt rien, me dit-elle, s'appercevant de mon trouble, ce ſont des Vers qu'il me recitoit en Eſpagnol il y a quelques jours, & que je l'ai prié de traduire en Arabe. Je n'oſai douter un moment de ce que Zulemaïde me diſoit ; cette confiance eſt ce me ſemble honnête, & devroit plaire à une femme raiſonnable. Voici, dit-il, en tirant un ſecond papier de ſa poche, le méchant tour qu'on lui donna.

BILLET.

ON voit entre vos mains des Vers amoureux ; ils ont relation avec vôtre abſence du jour precedent : on a même quelque ſoupçon de la verité, & ce ſoupçon ſe diſſipe au moindre mot qu'il vous plaît de lui oppoſer. Non, Madame, ce n'eſt pas là comme vous meritez d'être aimée : Il faloit démêler cette avanture, ne pas dormir un moment, que par vous-mê-

me, par moi, par conjectures, ou par penetration, on n'en eût découvert le mystere. Et enfin, Madame, ces confiances si soumises sont proprement des tiedeurs de passion, que vous ne sçauriez trop-tôt, & trop rigoureusement punir.

Ce Billet ne put être déguisé, comme on avoit déguisé les Vers; je surpris Zulemaïde en y faisant réponse; & elle étoit si appliquée à ce qu'elle écrivoit, que j'avois eû le tems d'en lire une partie, avant qu'elle m'eût apperçû. Je me saisis brusquement du papier qu'elle tenoit & du Billet de mon Rival, qui étoit à demy deployé sur la table. Je lûs l'un & l'autre; je trouvai que mon ingrate convenoit que je ne sçavois pas aimer, & s'applaudissoit d'en avoir fait la remarque la premiere. Que devois je faire, Seigneur, à la connoissance d'une si grande perfidie? Mon dépit étoit, ce me semble, la mesure de mon amour; & j'étois persuadé, comme je le suis encore, qu'une douleur respectueuse auroit été la marque d'une legere passion. Abendaraez ne se trouva pas de cet avis, & je fus le temoin secret d'une conversation qu'il eut le lendemain avec Zulemaïde dans le jardin de l'Albaïsin, où il expliquoit ma sensibilité, comme il avoit expliqué ma confiance.

Oüi, Madame, lui disoit-il, vôtre sexe est mille fois plus excusable que je ne pensois, les Amans détruisent eux-mêmes leurs affaires, & j'avouë qu'Abenhamet ne sçait pas assez bien l'art de se plaindre, pour être appaisé. Il ne faloit rien vous reprocher : Quel droit a-t-il de vous contraindre ? Il faloit seulement vous toucher de compassion ; il faloit par des soûpirs douloureux, par des regards languissans, & par un visage abbatu, vous faire comprendre qu'il alloit mourir à vos pieds, si vous n'aviez la bonté de lui conserver vôtre cœur. Vôtre maxime est si veritable, interrompit Zulemaïde, que si Abenhamet eut differé un moment à s'emporter, je me serois accusée la premiere, & que j'aurois crû ne pouvoir assez faire pour recompenser sa moderation. Mais bien loin d'en être capable, il m'a dit des injures, m'a fait des menaces, & est sorti en protestant, qu'il ne me verroit de sa vie. Autre imprudence, repartit froidement Abendaraez ; il voit qu'un Rival est tout prêt à le détruire, & il lui abandonne le champ de bataille. Croit-il être plus fort absent, que present ? Et n'est-ce pas quand on craint qu'un autre plaise, qu'il faut s'efforcer de plaire. J'aurois à la place d'Abenhamet,

écrit des Lettres touchantes. Je vous aurois demandé vôtre cœur en pure grace ; & en renonçant à mes droits ſur lui, je m'en ſerois acquis de plus puiſſans & de plus legitimes.

Traître, m'écriai-je en me montrant ; tu n'aurois rien fait de tout cela, ou tu n'aurois point d'amour. Le deſeſpoir d'être trahi par ce qu'on aime, ne fut jamais ſi tranquille ; il tranſporte, il ôte la raiſon, & une Dame delicate doit croire ſuſpect de feinte, un Amant ſi maître de lui-même. Je ne veux point qu'il ſoit maître de lui-même, interrompit froidement Abendaraez ; mais je veux que naturellement & ſans étude il n'ait qu'une douleur reſpectueuſe. Qu'il ne ſe croye point le tyran d'un cœur, où on lui a fait la grace de le recevoir. Qu'il le conſidere toûjours comme un bien qu'il n'a pas merité, & qu'on peut lui ôter quand on le voudra. Et qu'enfin, ce ſoit par ſa ſoûmiſſion & par ſon amour, qu'il taxe ſa Maîtreſſe d'injuſtice, & non pas par des reproches injurieux.

Le Prince Muça, le Malique Alabez, & Abenemar Abencerrage, pour qui toute nôtre race a des conſiderations particulieres, vinrent interrompre cette conver-

ſation. Zulemaïde en craignoit quelque fâcheuſe ſuite ; elle pria Galiane & Zelime, qui l'avoient accompagnée à ſa promenade, & qu'elle ſçavoit être puiſſantes ſur l'eſprit du Prince & d'Abenemar, d'empêcher les effets de ma jalouſie. Ils y auroient vainement travaillé, ſi la conſideration de cette ingrate n'avoit été plus forte que leur priere ; & ſi je n'avois apprehendé de lui attirer trop de blâme, ſi pour elle, deux hommes de ſon Sang, & qui étoient parens ſi proches, ſe fuſſent mis en devoir de s'ôter la vie. Je conſentis donc à la moderation qu'on deſiroit de moi, à condition toutefois, que Zulemaïde ceſſeroit de voir Abendaraez, & qu'elle me donneroit parole de me choiſir pour ſon époux, lorſqu'elle ſeroit determinée au mariage.

Je n'exige rien de tout cela, diſoit artificieuſement Abendaraez. La belle Zulemaïde eſt maîtreſſe abſoluë de ſes volontez, comme des miennes ; & quand elle m'auroit fait l'honneur de me preferer à tous les hommes du monde, je renoncerois ſans murmure aux droits de cette preference, ſi j'étois aſſez malheureux pour l'en voir repentir. Il n'étoit point vrai que ce fût le ſentiment de ce cauteleux Rival. Il eſt impoſſible qu'un

homme amoureux soit capable de ces égards ; mais il remarquoit, que la foible Zulemaïde se laissoit seduire à ces apparences, & que l'art dont il se servoit, avoit plus de succès, que la passion sincere dont je donnois des preuves.

Je le remarquai comme lui, & par un excès d'amour, dont quand j'y songe, je suis encore époavanté, je me transformai sous la figure que je jugeois la plus agreable aux yeux de mon ingrate. Je la laissai dans une liberté entiere de faire ce qu'elle voudroit, & je me resolus à ne combattre le nouveau penchant de son cœur, que par la soûmission & par les services J'ay tenu cette conduite trois mois entiers ; & je ne puis vous dire, Seigneur, les violences que je me suis fait pour parvenir à cette maniere de vivre.

Je suis naturellement paresseux ; mon Rival vous l'a dit, & j'en tombe d'accord. Cependant, la crainte d'être prevenu par Abendaraez dans quelques occasions de témoigner nôtre amour, me donnoit une activité perpetuelle. Je suis jaloux, & je veux regner souverainement dans le cœur de ma Maîtresse. Je souffrois qu'elle fût des heures entieres en conversation avec mon Rival, sans faire éclater mon dépit que contre moi-

même, qu'à la verité je traitois cruellement; je me déchirai un jour toutes les mains avec les dents, parce que je ne pouvois plus contenir ma rage, & qu'il faloit qu'elle agît sur moi ou sur quelqu'autre. Mon ingrate Maîtresse n'étoit point touchée de mes miseres : Une larme, un soûpir de mon Rival, la trouvoient plus sensible que tous mes transports; & hier, cet heureux Concurrent obtint une Echarpe en feignant de n'oser la demander, que je n'avois pû obtenir par les prieres les plus pressantes que l'amour ait jamais inspirées.

Je ne pus le voir paré de cette faveur au Tournoy d'Abenemar, sans une jalousie furieuse. Je lui dis qu'il falloit me ceder cette Echarpe, ou m'arracher la vie. Nous liâmes la partie dont vous venez d'empêcher l'effet; & puis qu'Abendaraez vous a choisi pour son Juge, je ne doute point que vous ne le condamniez à me laisser un cœur sur lequel j'avois des droits, avant qu'il eût songé à me le disputer.

Ce cœur n'est ni dans la disposition de vôtre Rival, ni dans la mienne, repartit le Prince de Leon, c'est à vôtre Maîtresse d'en favoriser celui de vous deux qu'elle trouve le plus à son gré; & vous voyez par

par le diſcours d'Abendaraez, qu'elle ſe plaignoit de vôtre façon d'aimer, avant qu'il ſe fût aviſé d'y oppoſer la ſienne. Penſez-vous que cette Dame à qui vous déplaiſiez innocent & ſoûmis, vous trouve plus charmant lorſqu'elle vous verra teint d'un ſang qui apparemment lui eſt cher. Je ne ſuis, pour mon malheur, que trop experimenté ſur le fait dont il s'agit. Quand on ſe voit abandonné de ce qu'on aime, il faut, ſi on le peut, mourir de douleur & de jalouſie; mais il ne faut en donner aucune marque qui puiſſe autoriſer une ingrate à nous vouloir du mal.

Le Prince de Leon joignit tant de remontrances à ces premieres; il étoit ſi éloquent, & toutes ſes actions avoient un charme ſi perſuaſif, qu'enfin il tira parole d'Abenhamet, qu'il ne combattroit plus ſon Rival que par des marques d'amour, & par des ſervices; & il avoit à peine laiſſé les deux Rivaux dans cette reünion, que le ſort travailla de ſon côté à la rendre durable.

Un party de la Garniſon de Lorſque, avoit enlevé à quelques Chevaliers Maures, une trés-belle fille qu'ils conduiſoient, & vint paſſer aſſez proche des Abencerrages, pour leur donner occa-

ſion d'empêcher cette violence. Ils n'étoient que deux, & Abenhamet étoit comme je l'ai déja dit, legerement égratigné; mais la veritable bravoure ne raiſonne pas ſur le nombre, & ils ſe virent bien-tôt ſecondez par un inconnu, & par deux paſſans qui ſeroient facilement venus à bout d'une entrepriſe plus perilleuſe.

Les Cavaliers de Ferdinand ployerent, & la Dame étant delivrée, fut reconnuë par Abenhamet, pour la belle Hache, fille de Zaïd-hamet, Gouverneur du Fort de Ronde, qu'il avoit autrefois aimée; & qu'il trouva dans ce moment plus charmante, qu'elle ne lui avoit jamais paruë. Le Chevalier qui leur avoit aidé à la délivrer, étoit un de ſes freres, dont ils apprirent en peu de mots, que venant à la Cour pour quelques affaires, il avoient été rencontrez d'un parti ennemi, qui avoit d'abord tué un autre frere de Hache, & de celui qui parloit; & que l'ayant lui-même mis hors de combat, en lui tuant ſon cheval, ils avoient enlevé ſa ſœur, pendant qu'il ſe dégageoit de deſſous l'animal mourant, & qu'il tâchoit à ſe pourvoir d'un autre cheval pour la défendre.

La belle Hache donna les larmes

qu'elle devoit au trépas de ſon frere. Ils s'acheminerent vers le lieu du combat, pour voir ſi ce Chevalier étoit abſolument hors d'état de ſecours, ou pour lui donner ſepulture. Une partie des liberateurs de Hache, ne l'aſſiſta point dans ce pieux devoir. C'étoit deux Zégris, qui ne vouloient aucune ſocieté avec les Abencerrages, & qui outre cette conſideration, étoient appellez ailleurs par de trés-preſſantes affaires.

Abenhamet trouvoit Hache ſi belle & ſi touchante dans ſa douleur, qu'il ne pouvoit aſſez l'admirer, & Abendaraez remarquoit avec plaiſir cet heureux acheminement à voir ceſſer leur concurrence. C'eſt donc là cette Hache, lui diſoit-il, qui dans vos jeunes années avoit diſpoſé vôtre cœur à recevoir les impreſſions de l'amour? Voilà cette ſecourable perſonne, qui pendant les bleſſures que vous aviez reçûës à la Bataille des Alporchons, vous tenoit une ſi agreable compagnie? Oüi, reprenoit Abenhamet d'un air tranſporté, c'eſt elle-même. Sa beauté n'étoit pas encore alors dans ſa perfection; mais avoüez qu'elle y eſt merveilleuſement parvenuë, & que vous n'avez jamais rien vû de plus beau que la fille du Gouverneur de Ronde. Je la

trouve si belle, reprit Abendaraez en soûriant, que je regarde comme un effet de justice retributive, ce que vous appellez ingratitude en Zulemaïde. L'amour vous devoit cette punition ; & tout homme qui aprés avoir été touché des charmes de Hache, a la force de s'engager dans une autre avanture, ne doit pas s'attendre à moins, qu'à se voir malheureux dans ses secondes amours. Vous ne sçavez pas les raisons dont je puis autoriser cette inconstance, interrompit Abenhamet, Hache étoit encore si jeune, que ce que je sentois pour elle, ne meritoit pas le nom d'amour. Elle étoit dès avant sa naissance promise au meilleur de mes amis. Le pere de l'homme dont je parle, & celui de Hache, avoient eû de longs démêlez, qui n'avoient pû se terminer que par cet accord ; & si les choses sont encore dans l'état où elles étoient quand je partis de Ronde, Hache est en vain la plus belle personne de la terre ; je mourrois mille fois avant que de rien entreprendre sur son cœur. Vous êtes delicat sur le fait de l'amitié, poursuivit Abendaraez en souriant toûjours, mais nous verrons si cette delicatesse sera aussi durable, qu'elle est rare.

En discourant de cette sorte, ils arrive-

rent à l'endroit où la belle Hache avoit été enlevée : Ils y trouverent ſon frere hors d'état d'être ſecouru ; & comme parmi les Maures un des premiers devoirs eſt celui de la charité envers les morts, le frere de Hache, que du nom de ſon ayeul on appelloit Almadan, & le genereux Abendaraez allerent à un village prochain, chercher les choſes neceſſaires pour donner ſepulture au Chevalier tué : Abenhamet avoit pris le parti de demeurer à la garde de Hache, & commençoit d'accomplir la Prophetie d'Abendaraez.

Cette belle fille n'avoit pas oublié, que dans ſes jeunes années Abenhamet avoit pouſſé quelques ſoûpirs auprés d'elle, que l'experience lui avoit depuis fait connoître pour des ſoûpirs d'amour. Cette memoire lui étoit chere ; & pluſieurs grandes avantures qui lui étoient arrivées, n'avoient pû effacer de ſon eſprit l'image charmante d'Abenhamet.

Me connoiſſez vous encore, Chevalier, lui dit-elle d'un air engageant ? Vous ſouvient-il de cet heureux tems où ma preſence étoit le meilleur appareil qu'on pût appliquer à vos bleſſures, & où vous faiſant un ſouverain plaiſir de mon innocente converſation, vous prefe-

riez mes naïves reparties à tout ce que les Dames de Ronde vous disoient de plus spirituel & de plus galant ? Ce tems est bien changé, Madame, repliqua l'Abencerrage en la regardant fixement : Vous n'aimiez en ce tems là le jeune Gomele, que parce qu'on vous commandoit de le regarder comme vôtre Epoux ; & vous aviez souvent la bonté de me dire, que si le sort vous avoit consultée, il auroit decidé en ma faveur, plûtôt qu'en la sienne. Ses services, & les charmes de sa personne vous ont sans doute guerie de cette erreur, & vous ne me diriez pas aujourd'hui la même chose. Ce n'est pas en ce sens-là, reprit Hache, que le tems a changé ; c'est qu'alors vous êtiez transporté de joye, quand je vous faisois ces sinceres aveus, & qu'aujourd'hui vous êtes si rempli d'autres idées, que vous ne daignez vous informer de mes avantures. Si vous y preniez quelque part, vous sçauriez que les services de Gomele n'ont rien gagné sur mon cœur. Quoy, Madame, interrompit Abenhamet, vous n'êtes ni la femme de Gomele, ni prête à la devenir? Quoy, poursuivit la belle Hache, vous êtes Abenhamet ; Grenade n'est qu'à deux journées de Ronde, & vous ne sça-

vez pas que Hache n'eſt point la femme de Gomele ? Ah ! Chevalier, que les jeunes perſonnes ſont aiſées à ſeduire ; & que j'étois abuſée, quand autrefois je croyois que vous aviez un peu d'amour pour moi.

Almadan, & Abendaraez revinrent comme Hache achevoit de parler, menant avec eux quelques Païſans qu'ils avoient rencontrez, à l'aide deſquels ils accomplirent leur pieux deſſein ; & reprenant tous quatre la route de Grenade, ils crurent avoir aſſez de tems pour s'y rendre avant la nuit.

Mais Hache étoit ſi abbatuë de la fatigue & de la peur qu'elle avoit ſoufferte, qu'Almadan fut contraint de lui laiſſer prendre un peu de repos. Ils demeurerent ce jour-là, & une partie du ſuivant, dans un Château, où Almadan & les Abencerrages s'étoient arrêtez pour dîner. Abenhamet n'eut pas la force de les y laiſſer ſeuls, il leur tint compagnie ; & ſon Rival qui commençoit à ne le plus être, profitant de cette abſence, fut apprendre à Zulemaïde l'effet des charmes de Hache.

Zulemaïde n'aimoit point Abenhamet, & elle aimoit Abendaraez autant qu'une perſonne de ſon humeur eſt capa-

ble d'aimer. Mais elle aimoit plus ſa beauté que tous les Amans du monde ; & elle ne pût apprendre ſans dépit, qu'un cœur ſortoit de ſes liens pour rentrer dans d'autres. Elle auroit voulu être le tombeau de l'amour d'Abenhamet ; & qu'aprés avoir perdu ſon cœur, il ne reçût de conſolation que par une froideur dépiteuſe. Elle reſolut de n'épargner ni reproches, ni tendres œillades pour ramener ce fugitif. Mais il étoit déja trop tard ; & les deux jours qu'il avoit paſſez auprés de la belle Hache, avoient ſi puiſſamment rappellé ſes premieres idées, qu'il rentra dans Grenade plus amoureux d'elle, qu'il ne l'avoit jamais été de Zulemaïde.

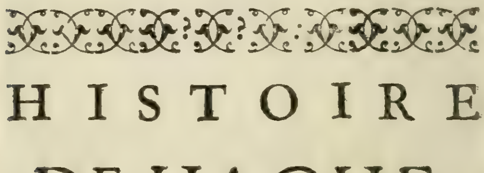
Il voulut introduire à la Cour le jeune Almadan & ſa charmante ſœur. Ils étoient tous deux vêtus de deüil, comme la mort de leur frere les y obligeoit ; & il les preſenta au Roy le même ſoir, où au retour de la Chaſſe, ce Monarque & toute ſa Cour revenoient par eau à la Ville. Hache étoit blanche, blonde, de bonne mine. Son grand deüil relevoit l'éclat de ſa blancheur, & les flambeaux ont toûjours été favorables aux beautez de cette eſpece.

Seigneur, dit-elle au Roy en ſe jet-

tant à ses pieds, vous voyez une malheureuse, en qui une antipathie invincible a déja causé la mort d'un homme qui devoit lui être cher, & d'un frere qu'elle aimoit beaucoup : Elle verra ces deux morts suivies de la ruine entiere de sa Famille, si par un juste effet de vôtre souverain pouvoir, Vôtre Majesté n'affranchit mon cœur d'une loy où on l'a soumis avant qu'il fût formé. Je sçay, Seigneur, que les personnes de mon sexe devroient être accoûtumées à ces sortes de tyrannies. Il semble que le nom de femme traîne aprés soy des dépendances continuelles. On les éprouve de la part des Parens pendant qu'on est fille. On en souffre souvent de plus rigoureuses quand on change de condition. Et quelle que soit enfin celle où une femme est assujetie, la bienseance a pour elle des bornes si resserrées, qu'à proprement parler, sa vie n'est qu'un honnête esclavage. Je proteste à vôtre Majesté, Seigneur, que je n'ai rien oublié de ce que la vertu peut suggerer, pour me soûmettre sans murmure à cette cruelle destinée. J'ai cent fois été prête à m'immoler comme une innocente Victime ; & je suis encore déterminée à ce sacrifice, si vôtre Majesté m'y condamne. Mais, Seigneur, je la

conjure de m'entendre un moment avant que de prononcer cette condamnation.

Le jeune Roy de Grenade étoit naturellement trés-civil envers les Dames, & celle-ci étoit faite de maniere à s'attirer la consideration des gens les moins galants. Il l'avoit relevée dès le commencement de son discours ; il la fit asseoir quand il fut fini : & lui donnant toute l'audience qu'elle pouvoit desirer, elle prit la parole en ces termes.



HISTOIRE DE HACHE.

ABENHAMET m'a fait connoître à vôtre Majesté pour la fille de Zaïd-hamet, Gouverneur du Fort de Ronde ; & vous sçavez trop bien, Seigneur, les interests des grandes familles de vôtre Royaume, pour ignorer les differends du vieux Abenaciz & de mon pere. Ils ont plusieurs fois tiré du sang de leurs veines : Ils leur ont attiré de longues disgraces ; mais leur haine se

trouvant fatiguée, plûtôt qu'éteinte, ils entrerent enfin en quelques paroles d'accommodement. Leurs amis communs les firent consentir à un traité dont je fus la liaison, bien que je ne fusse pas encore au monde. Il fut arrêté entre eux, que la premiere fille qui naîtroit de Zaïd-hamet, épouseroit le jeune Gomele, fils d'Abenaciz, qui n'avoit encore que cinq ans.

Je suis cette fille, Seigneur, c'est moi que l'influence des Astres avoit destinée à la soumission dès avant ma naissance; & pour augmentation de disgrace, je me trouvai bien mieux la fille de Zaïd-hamet, par sa haine pour les Gomeles, que par le traité qu'il venoit de faire avec eux. On me fit élever dans la maison d'Abenaciz, afin qu'il m'inspirât mieux les sentimens qu'il souhaitoit dans une belle-fille. Il est à supposer qu'il fit ses efforts pour m'en donner de conformes à ses inclinations. Mais la nature étoit contraire à ce dessein; tout ce qu'il faisoit, avoit à mes yeux un caractere déplaisant. Je me dérobois à toute heure de sa maison, pour revenir à celle de mon pere. Elles étoient assez voisines, nous demeurions tous à la ville d'Orce, dont nous sommes originaires; & il se passoit

peu de journées, où pour m'accoûtumer aux violences qu'on me preparoit, on ne me vint m'arracher toute en pleurs des bras de ma mere.

La femme d'Abenaciz se lassa de tant d'échappées, & à ce que je pense, par cette raison plûtôt que par un effet de pitié, elle consentit à me laisser venir à Ronde, dont le Roy vôtre pere venoit de donner le Gouvernement au mien.

Là, Seigneur, ma haine pour les Gomeles reçût une puissante augmentation. Il s'y joignit un penchant secret à aimer quelqu'autre chose; & bien que je fusse trop jeune pour distinguer ces divers sentimens, il falloit bien que je les eusse, car je les ai encore; & ce n'est pas le soin qu'on a pris de les cultiver, qui les a conservez.

Le jeune Gomele vint me voir au tems dont je parle; & je croïois si fort l'offenser par cette secrette inclination, que je ne pûs soutenir sa vûë sans embarras, & sans honte. Il n'avoit pas encore dix-huit ans accomplis; mais il avoit l'esprit plus penetrant que son âge ne sembloit le permettre: il s'apperçût de ma confusion, & m'en demanda la cause.

Comment ne serois-je pas confuse, repartis-je, je suis condamnée à me faire

des crimes de tout. L'innocente liberté que la plus exacte bien-séance permet aux filles de mon âge, est pour moi une faute indigne de pardon ; & quand il m'est échappé le moindre enjoüement avec un autre homme que vous, je m'imagine vous voir comme une Juge severe, me reprocher cette foiblesse, & m'en défendre imperieusement l'usage à l'avenir. Ne vous faites point de ces idées, reprit fort honnêtement le jeune Gomele ; je trouverois de l'injustice à vous soûmettre à des loix que je ne veux point observer ; & comme je veux être galant avec toutes les femmes, je vous permets d'être enjoüée & divertissante avec tous les hommes qui vous inspireront cette humeur.

Il y avoit alors à Ronde un Seigneur Espagnol nommé Dom Diegue de Ribera, fort estimé pour son esprit & pour sa bravoure ; il avoit été fait prisonnier de Guerre à la Bataille des Alporchons ; il avoit composé de sa Rançon avec mon Pere ; il l'attendoit de jour en jour, & comme il étoit connu pour homme de probité, mon Pere ne faisoit aucune difficulté de le laisser sur sa parole.

Il entra dans ma chambre comme je m'entretenois avec Gomele, & remar-

quant ſur mon viſage de grandes apparences de joye, il attribua d'abord à de jeunes feux, ce qui partoit d'une autre cauſe. Vous faites bien, mes enfans, nous dit-il, de fomenter de bonne heure un violent amour entre vos deux cœurs. Aſſez de choſes s'efforceront de l'éteindre, & quelque proviſion qu'en puiſſe faire les gens deſtinez à ſe marier enſemble, ils trouvent toûjours que l'union conjugale en diſſipe plus qu'il n'en avoient amaſſé.

Ne nous parlez plus d'union conjugale, & de devoirs de Mariage, interrompis-je en riant, & en faiſant je ne ſçay combien de petites folies ; Gomele vient de me permettre de faire la Fille juſqu'au jour de mes nôces.

Je recevrai des Serenades : J'écouterai des Fleurettes : Je n'entendrai plus les gens qui m'approchent, ſe dire les uns aux autres : Ne perdez point de peines & de pas auprés de cette fille, elle eſt promiſe au fils d'Abenaciz. Non, ma Maîtreſſe, interrompit Gomele en ſoûriant, & en me frappant dans la main, je ne vous ferai jamais une Loy de cette pr meſſe ; & quoique nos Peres ayent reſolu, je pretends vous rendre à vous-même, quand vous ſerez en âge de diſ-

poser de vous, & ne vous recevoir que de vôtre choix.

Vous en sçavez beaucoup pour un si jeune homme, interrompit Dom Diegue de Ribera, & je ne sçay à quelle écolle vous en avez tant appris. Mais, belle Hache, me dit-il, ne vous fiez pas à ce qu'on vous promet : Plus vous deviendrez grande, & moins on vous laissera joüir de la liberté qu'on vous donne. Non, non, ajoûta Gomele, vous ne sçavez pas ce qui se passe dans mon cœur.

Je veux vous faire écrire, dis je brusquement ; & alors prenant une écritoire qui étoit sur ma table, je dressay des Articles de Liberté, qui n'étoient peut-être pas aussi bien dictez que je les dicterois à present. Mais ils étoient de bon sens ; & quand la nature se mêle de parler, elle surpasse tous les ornemens de l'art.

La Reine & les Dames trouverent plaisante cette maniere de transiger ; elles obligerent Hache à repeter ces Articles. Il ne ne me sera pas difficile, reprit-elle, ils doivent être gravez dans ma memoire, les voici ; & s'ils ne sont dans tout le brutte où je les avois composez, ils sont du moins comme nous trouvâmes bon, que Dom Diegue les reformât.



ARTICLES

DE LIBERTE'.

NOus sous-signez, jeunes Amans, destinez par nos Peres au lien du Mariage, sommes volontairement tombez d'accord, des conditions ci-aprés deduites : Sçavoir,

Que moi jeune Epoux futur, promets à mon Epouse future, de n'abuser de ma qualité de Mari, qu'aprés nôtre Mariage. C'est alors un destin inévitable : Mais j'affranchis ma Maîtresse de toutes les tyrannies d'avance, & c'est pour une Dame en si longues accordailles, la moitié du supplice épargné.

Elle pourra se flatter de l'esperance que je renoncerai quand il lui plaira, aux droits qu'on m'a donnez sur elle. Cette esperance est sans doute chimerique ; mais elle contente pendant qu'elle dure. Et trop heureuse, qui sur ces réalitez, peut se laisser séduire à d'agreables chimeres.

Les presens de Galant, les Fêtes, les Festins, & les Promenades n'ont été inventez que pour s'introduire dans les cœurs. Un Amant Accordé doit se tenir sûr du cœur de son Accordée, & se dispenser de ces sortes de devoirs. Et comme de son bon gré, ma future Epouse m'en tient quitte, je lui permets du mien, de se donner ce Regal avec ceux de mes Rivaux, qui voudront bien en cela tenir ma place.

Les jeunes Cœurs se laissent quelquefois égratigner par ces Galanteries. Si de mon côté j'en touche quelqu'un, ou que du sien elle tombe en tentation d'avanture, nous nous promettons reciproquement de nous épargner ces ennuyeuses confidences. Pourquoy s'accuser, quand personne ne nous accuse, & pourquoy se faire des délicatesses sur la bagatelle, quand on est destiné à la necessité de s'en faire sur l'essentiel?

Les Billets, les Oeillades obligeantes, les Audiances favorables, & les Promenades de dessein, ne devroient point être des dépendances de la Foy conjugale. Elles laissent assez de reserves à une honnête personne, pour renfermer les droits legi-

times d'un Epoux. Mais il ne faut pas s'opposer directement à l'usage ; & pour ne le combattre qu'à demi, je mets ce caprice au nombre des autoritez dont on colore le dégoût qui suit la consommation.

Dom Diegue avoit un de ces temperamens heureux, qui se font des plaisirs de toutes choses ; il voulut faire l'essai des permissions qu'on me donnoit, & ce même jour il m'envoya un Bijou d'émail, representant le Dieu de l'Hymenée. Il étoit posé sur un Pied-d'estal d'or, enrichi de Pierreries, & ces paroles étoient gravées autour.

Gardez de penetrer plus loin que l'apparence.

Par malheur Abenaciz arrivoit à Ronde, comme Dom Rodrigue m'envoyoit cette Galanterie, & se trouva dans ma chambre quand je la reçûs. Il ne sçut d'abord ce qu'elle signifioit, & crût même que c'étoit un present de politique dont il sçut bon gré à l'Espagnol. Mais je m'amusai à badiner avec ce Bijou, il me tomba des mains, se rompit en tombant, & du corps de l'Hymen, il sortit un petit Serpent artificiel, qui fut un Serpent

veritable pour l'eſprit d'Abenaciz.

Il courut trouver mon Pere, & lui demanda ſi c'étoit par ſon ordre qu'on m'inſpiroit ainſi de l'horreur pour l'Hymenée. Mon Pere avoit un ſincere deſir que mon Mariage s'accomplit; il me fit une ſevere reprimande; & prenant une conduite auſſi ſerieuſe avec ſon priſonnier, il l'obligea à lui rendre un compte fidele de la verité.

On vint me demander les Articles qui avoient donné lieu à cette plaiſanterie. Le tout n'étoit qu'un jeu; & parmi des gens bien ſenſez, j'aurois été loüée de vivacité d'eſprit; mais je n'avois pas affaire à des Juges indulgens. On me reprocha ma petite folie, comme le plus affreux de tous les crimes. On me renferma dans mon appartement, comme ſi j'en avois été convaincuë. Et dans la ſolitude où on me contraignit de vivre, on me priva d'une converſation, qui malgré mon extrême jeuneſſe étoit pour moi un ſouverain plaiſir.

Ce n'eſt pas ainſi qu'on ſurmonte l'aveugle antipatie d'un cœur; celle que je ſentois pour le Sang d'Abenaciz, devint d'autant plus violente, que je la crus juſte; & s'augmentant avec mon âge, elle m'a fait prendre des reſolutions,

qui ne peuvent trouver leur excuſe que dans leur cauſe.

Dom Diegue étoit fort touché du traitement qu'on me faiſoit ; s'il eut penſé me l'attirer par ce qu'il avoit dit à mon Pere, il ſe fût bien gardé de le dire. Il trouva le moyen de me le proteſter par une Lettre ; & pouſſant ſon induſtrie plus loin, je fus étonnée qu'un ſoir la Gouvernante qu'on m'avoit donnée pour Garde, l'introduiſit elle même dans ma chambre.

Je quitte demain le Fort de Ronde, ma belle enfant, me dit-il ; & bien que Zaïd-hamet vôtre Pere ait tenu une conduite avec moi qui m'oblige à beaucoup de reconnoiſſance, il en tient une ſi ſevere avec vous, que je ne puis demeurer de ſes amis. Je lui en ai dit mes ſentimens ; loin de les approuver, il ſemble qu'ils l'ayent aigri. Je ſçai les moyens de vous arracher à vôtre mauvaiſe deſtinée ; & ſi vous voulez vous fier à ma parole, je vous conduirai dans un lieu, où le terrible Abenaciz n'aura pas tant de pouvoir ſur vous, que Zaïd-hamet lui en donne.

Cette propoſition me fit fremir ; & dans mon premier mouvement, je regardai l'Eſpagnol comme un Monſtre

prêt à me devorer. Mais un second suivant celui-là : Hé ! où voudriez-vous me conduire, repartis-je toute confuse. Auprés de la Reine Isabelle, reprit Dom Diegue, qui de l'aveu de tout le monde, est une des plus grandes & des plus vertueuses Princesses de la Terre. Ah ! Dom Diegue, poursuivis-je ; si vous voulez que je vous suive, il ne faut point me proposer d'autre retraite que Grenade. Je croi penetrer dans vôtre principale raison, interrompit l'Espagnol ; & si je me connois aux mouvemens du visage, il y a presentement un homme à Grenade qui ne vous est pas indifferent. Mais outre que je n'ai aucunes intelligences dans cette Ville, l'homme dont je parle vous aime si peu, que je croirois faire un meurtre si je vous exposois au peril de l'aimer davantage. Il a reçû vos petits soins avec une tiedeur que vous n'auriez pas trouvée ailleurs, si vôtre inclination vous y eût portée. Il est le meilleur ami de Gomele, & s'il faut vous dire plus, les raisons qui vous portent à choisir Grenade pour vôtre retraite, sont les mêmes qui m'empêcheroient de vous y conduire.

J'étois encore trop jeune pour bien entendre ce que cela vouloit dire ; & puis, Seigneur, on ne me donna pas le loisir

d'y faire beaucoup de reflexion ; je vis entrer Abenaciz plus furieux que je ne puis le repreſenter. A peine le droit des Gens put lui faire differer juſqu'à la frontiere de Murcie, la vengeance qu'il meditoit contre Dom Diegue. Il me traîna plus morte que vive, à une porte de derriere du logis de mon Pere, où un chariot m'attendoit ; & m'accablant de reproches & de menaces, il me conduiſit à Loxe, dont depuis quelques jours il avoit été fait Gouverneur.

Vôtre Majeſté eſt ſans doute ſurpriſe, de ce que mon Pere m'abandonnoit avec tant d'inhumanité, aux rigueurs d'Abenaciz ; mais Zaïd-hamet eſt ſevere obſervateur de ſa parole ; il croïoit devoir la garder avec Abenaciz plus exactement encore qu'avec un autre, à cauſe de la haine qui avoit été entre eux : Et dès ma naiſſance il m'avoit ſi fort regardée, comme étant à Gomele, qu'il ne me comptoit point pour être à lui.

Le deſſein d'Abenaciz étoit de me faire épouſer Gomele le lendemain de mon arrivée : Car bien que dans ſa colere il me taxât de pluſieurs crimes, il ſçavoit que je n'étois coupable d'aucun. Les gens qui l'avoient averti que Dom Diegue étoit dans ma chambre, lui avoient ap-

pris en même tems, que c'étoit ſans ma participation. Et la mort d'un frere unique de ma mere, qui avoit été tué à la Bataille des Alporchons, me rendoit un des plus grands partis, où un ſimple Chevalier pouvoit pretendre. Mais la conduite du Ciel, eſt ſouvent contraire à celle des hommes, & Abenaciz trouva plus d'un obſtacle à l'accompliſſement de ſes projets.

Ce n'étoit pas l'honnêteté ſeule qui avoit obligé Gomele à me promettre tant de liberté. Ses deſirs ſecrets ſecondoient ma repugnance, & il étoit éperdûëment amoureux de Zaïre, fille du Gouverneur de Caſtillege; il trancha de l'homme équitable, & dit à ſon Pere, qu'il ne pouvoit ſe reſoudre à m'épouſer, ſi je n'y donnois un plein conſentement. Ce fut là le comble des violences qu'on me preparoit; il fallut que je paruſſe empreſſée, pour ce que je craignois plus que la mort. Comme Gomele ne vouloit pas être perſuadé, aucune de mes actions ne le perſuadoient, diſoit-il, aſſez bien. On me faiſoit des loix d'emportement, comme on en fait de modeſtie au reſte de mon ſexe. Et je penſe qu'on les auroit étenduës juſqu'à des extravagances, ſi Gomele auſſi fatigué de mes feintes que

j'en étois lasse, n'eût entrepris de le faire cesser.

Il gagna un Domestique de son Pere, à qui autrefois son éducation avoit été commise : & me fit proposer par cet homme de sortir de Loxe, & de venir implorer la protection à vôtre Majesté. La tyrannie qu'on exerçoit sur moi, m'étoit devenuë si insupportable, que si elle n'avoit eû de remede qu'en ma mort, je l'aurois de bon cœur acceptée. Vôtre Majesté peut donc juger, que je ne rejettai pas les moyens de m'en tirer par une voye plus douce. On prit le tems de l'absence d'Abenaciz qui étoit allé faire un tour à Ronde. Le conducteur de nôtre entreprise sçavoit faire, je ne sçay quelle composition qui teint la peau, & la rend comme celle de la plus noire des Negres. Je me couvris le visage & les mains de cette teinture, pris l'habit d'une de mes Esclaves ; & chargée de quelques hardes que je feignois de porter à l'ouvrier pour les racommoder, je sortis du Château de Loxe.

On me fit déguiser plus fortement pour sortir de la Ville ; & enfin, Seigneur, aprés un grand nombre d'avantures, dont le recit lasseroit sans doute la patience de vôtre Majesté, j'avois été assez heureuse pour

pour tomber entre les mains de mes deux freres qui me cherchoient, & pour les trouver favorables à mes intentions. Le ſort m'a privé du plus zelé pour ma liberté ; mais celui qui me reſte n'y eſt pas contraire. Nous voici tous deux à vos pieds, qui vous demandons, par tout ce qui vous eſt de plus cher, de rompre le Traité fait entre Abenaciz & mon pere. En ſorte que ſans ſoûmettre Zaïd-hamet aux conditions ruineuſes qu'il a miſes à ſon dédit, je puiſſe diſpoſer d'un cœur, auquel Gomele même renonce, & qui devroit être libre dans une perſonne de ma naiſſance.

Zulemaïde étoit preſente au diſcours de la belle Hache ; & ſi le Roy eût conſulté ſes regards, il n'auroit pas accordé à la fille de Zaïd-hamet, la protection qu'elle en reçut. Vous voilà delivré de bien des peines, dit-elle à Abenhamet, qu'elle avoit adroitement écarté de la compagnie ; vous n'aurez plus de Rivaux à combattre, ni de Concurrens à ſurmonter ; & je ſuis trompée, ſi aucun de nos Chevaliers vous trouble dans l'amour que vous commencez à ſentir. Eſt-ce que l'objet n'en eſt pas aſſez beau, repartit froidement l'Abencerrage, pour exciter des deſirs dans plus d'un cœur ?

La beauté ne ſuffit pas pour charmer les cœurs bien faits, pourſuivit Zulemaïde, il faut qu'elle ſoit accompagnée de vertu, de reputation, & de jugement; & je ne croi pas que vous trouviez rien de tout cela dans les déguiſemens & dans la fuite de Hache. Je ne ſçay ſi dans ſa place, reprit Abenhamet, toute autre Dame auroit été plus conſiderante; mais ſuppoſé que la conduite de Hache ſoit blâmable, elle trouve des excuſes en moi, auſquelles je ne puis ſans ingratitude refuſer de me rendre; & je lui ſuis plus obligé de vouloir bien recevoir à ſon ſervice le rebut de vos mépris, qu'elle ne m'eſt obligée de ce que je regarde favorablement les traverſes de ſa vie. Qui vous a dit que je vous mépriſe? interrompit la Dame Abencerrage, j'aurois voulu vous voir plus amoureux; & comme je tiens la jalouſie d'un bon uſage, pour augmenter l'amour, j'ai tâché de vous en donner. Mais ces innocentes ruſes ne doivent pas être regardées comme des mépris; & quand on s'efforce d'engager les Amans, ce n'eſt pas témoigner qu'on les trouve mépriſables.

En effet, pourſuivit Abenhamet, d'un ton ironique, ce n'eſt point par mépris pour moi, qu'au Tournoy d'Abe-

nemar, on vit mon Rival, paré d'une Echarpe que vous m'aviez refusée ; vôtre tendresse répondoit à la mienne par cette preference, & j'ai tort de n'y avoir pas donné cette explication. Mais les Amans du siecle sont ingrats ; c'est un triomphe pour eux, que les avances des Dames ; & vous verrez que toute tendre & toute fidelle que je vous ai trouvée, je ne laisserai pas d'aimer Hache jusqu'à ma mort.

Zulemaïde eut besoin de toute la force de son esprit, pour ne pas faire éclater la colere & la confusion que lui causoient ces paroles. Je ne me console pas, disoit-elle à son autre Amant, de ce qu'Abenhamet fait succeder dans son cœur l'idée de Hache à la mienne. Il me devoit une Rivale plus illustre ; & les gens qui soûtiennent que l'amour vient de la convenance, me croiront bien lâche, quand ils sçauront qu'un homme qui m'a tant aimée, aime aujourd'hui cette vagabonde.

Cette fausse delicatesse ne plaisoit pas au penetrant Abendaraez. Il conjura Zulemaïde de s'en faire d'une autre espece : Et ces discours ayant consommé le reste du tems que le Roy voulut bien accorder à la conversation generale, la

Reine se chargea du soin de Hache, & tout le monde se retira. Il n'y eut que le Prince Muça, qui preferant ses desseins secrets au sommeil, alla rêver aux moyens de tenir au Prince de Leon la parole qu'il lui avoit donnée.

Nous avons dit ailleurs que Muça étoit lié avec le Grand Maître de Calatrava, d'une amitié trés-étroite. Il est bon d'en expliquer les raisons.

Zelime n'étoit pas la premiere personne que le Prince Maure avoit aimée, & la même Blanche-Tellez, dont Moraysele avoit été si fatalement jalouse, avoit eu les premices de son cœur. Ce Prince l'avoit trouvée dans Velez le-Blanc, qu'il surprit par intelligence, & où Blanche étoit venuë voir son Ayeule maternelle, qui étoit mortellement malade. Nous dirons dans son lieu, la maniere dont Muça s'enflâma pour cette personne ; le progrés de cet amour, & les causes de sa fin. Ce qu'il faut seulement toucher en cet endroit, c'est que le Grand Maître reconnoissant des honnêtetez que Blanche avoit reçûës de son Amant, avoit cherché les occasions de les lui rendre, & qu'en deux ou trois rencontres le Prince étoit demeuré son redevable de la vie & de la liberté.

Ces obligations jointes à sa nouvelle jalousie, & à l'estime qu'il avoit pour le Prince de Leon, le déterminerent à tromper Moraysele, & à lui faire voir son Amant malgré ses défenses. Ce n'est pas que Muça ne fût assuré que l'entrevûë ne produiroit rien d'essentiel, & que ce ne fût même cette pensée qui le rendoit si entreprenant. Mais outre ce qu'il croyoit devoir aux prieres de Dom Rodrigue, il se faisoit un malin plaisir, d'ôter au jeune Roy le cœur de son Epouse, comme ce Monarque vouloit lui ôter celui de sa Maîtresse ; & plus que toutes choses, il esperoit s'assurer une retraite, en cas que les nouveaux feux d'Abdily tendissent à la moindre violence.

Ces divers desseins pris, & meurement pesez, il sortit de Grenade sans autre suite qu'un Ecuyer fidele, & prit le chemin de la Fontaine des Pins, où il avoit averti le Prince de Leon de se rendre. La nuit étoit claire, & la proximité du Royaume de Grenade, avec tant d'autres dont il étoit ennemi : La galanterie de ce siecle-là, & la liberté que les Chevaliers de tout parti avoient de chercher *incognitò* les occasions d'acquerir de la Gloire, étoient une source feconde d'agreables avantures.

Le Prince avoit à peine marché l'eſpace d'une heure, qu'entrant dans un valon ombragé de Pins, dont la Fontaine prenoit ſon nom, il entendit une voix douce, harmonieuſe, & bien conduite, qui lui donna la curioſité de connoître la perſonne qui chantoit. Il ſe gliſſe entre les arbres; il apperçoit un jeune homme couché ſur le gaſon, qui d'un air tendre & plaintif recommença de cette ſorte en langue Eſpagnole.

Taiſez-vous, eſpoir temeraire,
Mon trépas ſeul a droit d'appaiſer mon Amant,
Je l'aimois, il m'aimoit, & j'ai pû lui déplaire.
Coulez, mes pleurs, coulez inceſſamment.

Ce mot d'Amant prononcé d'un ton de voix, qui tenoit plus de la femme que de l'homme, firent ſoupçonner au Prince, que l'inconnu étoit une femme traveſtie. Il voulut démêler cette avanture; & envoyant ſon Ecuyer voir ſi le Prince de Leon étoit au rendez-vous qu'il lui avoit donné, il deſcendit de cheval, & vint offrir à l'Etranger ſes conſolations & ſon aſſiſtance.

On m'avoit bien dit, repartit l'Etranger dans un Eſpagnol un peu corrompu, que vôtre Nation étoit la plus civile, & la plus obligeante de toutes. Je le remarque à la premiere rencontre que je fais en ce païs-ci; & ſi je pouvois ſans crime ſouhaiter du ſoulagement à mes maux, je prendrois à bon augure l'aſſiſtance que vous m'offrez. Mais, helas! je ne puis en recevoir; je ſuis moi-même la cauſe & l'inſtrument de ma peine; & tant qu'il me reſtera de la delicateſſe & de la memoire, j'aurai toûjours la plus violente douleur, qu'une ame puiſſe reſſentir. Ce que vous dites, pourſuivit le Prince, ſe rapporte à ce que vous venez de chanter; & je ſuis ſurpris qu'avec des ſentimens ſi tendres & ſi delicats, on puiſſe déplaire à ce qu'on aime. Je n'en ſuis pas moins ſurpris que vous, reprit l'Etranger; & quand je fais reflexion à ce qui m'eſt arrivé, j'ai peine à le croire poſſible. Il ne l'eſt toutefois que trop. Et puiſqu'il plaît à ma deſtinée; ſans être ni perfide, ni tiede, je merite toute l'indignation de ce que j'ai le plus aimé. Si pour apprendre les particularitez d'une avanture ſi ſinguliere, interrompit le Prince, il ne faloit que vous faire des avances de confiance, je vous dirois qu'on me nomme

Muça, & que je touche d'aſſez prés aux Rois de Grenade, pour être de quelque utilité à un Etranger qui arrive dans ce Royaume. Je connois vôtre reputation, Seigneur, reprit l'Etranger, en ſalüant profondement le Prince; & bien que vôtre faveur ne me paroiſſe d'aucun ſecours, je ſuis bien aiſe de plaire en quelque choſe à un Prince de vôtre rang, & de vôtre merite.

TENDRE CONFESSION de Cœur.

IL eſt inutile pour vôtre curioſité, pourſuivit-il, de ſçavoir mon nom & ma Patrie. L'une eſt ſi éloignée d'ici, qu'apparemment elle ne vous interreſſeroit point dans mes avantures; & l'autre n'eſt pas aſſez illuſtre, pour orner mon recit. J'aime, Seigneur, & j'ai été tendrement aimé. C'eſt ſur ces deux points que roule ma vie; & ſans aucun de ce grands incidents, qui rempliſſent les Hiſtoires fabuleuſes, je ſuis un exemple fameux de tout ce que l'Amour peut produire de plus extraordinaire.

Dès mon enfance, je m'étois fait une idée du parfait Amour, qui me faisoit regarder avec mépris tous les Amans & toutes les Amantes du siecle. Je ne voïois dans l'usage commun, que fanfaronnade de passion : Tiedeur, imprudence, & legereté. J'avois honte pour des personnes en intrigue liée, que quelqu'un pût la deviner.

Il est toutefois difficile qu'on ne la devine pas, interrompit Muça ; & à considerer l'amour dans cette perfection où vous le souhaittez, il est si maître d'une ame, qu'il éclate dans les moindres regards, & dans tous les mouvemens du visage.

Devant qui voulez-vous qu'il éclate, poursuivit l'Inconnu ? Faut-il chercher de la compagnie, quand on a dans ce qu'on aime, tout ce que le monde entier peut fournir d'agreable : l'objet aimé tient lieu de Fêtes, de Promenades, & d'Entretiens. Il ne faut voir que lui : Faire d'une solitude son unique divertissement ; & si on se trouve forcé à quelques bien-séances, où la gloire de ce qu'on aime soit interessée, il faut se faire un si ferme dessein d'immoler ses transports à sa delicatesse, qu'on ne puisse redouter la surprise des sens. N'en déplai-

se aux Amans indiscrets, les plaisirs se dissipent en se communiquant, & il entre plus de vanité que d'excès d'amour, dans tout ce qui découvre les sentimens d'un cœur.

Enfin, Seigneur, voilà comme je comprenois l'amour, & je fus assez heureux pour trouver une personne au monde qui le comprenoit de la même sorte. Tout ce que l'imagination peut vous representer de plaisirs tendres & delicats, furent sentis par nos deux cœurs, dans ce commencement de nôtre intrigue. L'amour nous dictoit des expressions nouvelles. Nos ames se disoient des choses en nôtre absence, que nous trouvions des miracles de simpathie quand nous les repetions.

Nos yeux, nos soûpirs, nos empressemens, avoient un caractere d'ardeur, qui sembloit n'avoir été fait que pour nous : Et pour comble de bonheur, nous avions des raisons de mystere, dont prudemment parlant, nous devions nous faire des loix indispensables.

Qui m'auroit dit, Seigneur, que ces loix qui m'étoient sacrées, & qui faisoient le plus solide de mes plaisirs, seroient enfraintes par moi ? Je me trouvai, pour mon malheur, plus charman

à de certains yeux, que je n'aurois voulu l'être. On s'efforça de me plaire. On me pressa de me déclarer. L'indiscretion se servit d'un déguisement qui me la fit d'abord méconnoître. Laissez-moi, dis-je, vous me faites faire autant de sacrileges envers l'amour, que vous me dites de paroles. Ce n'est pas de vôtre bouche que j'en dois entendre de pareilles; & je me fais un scrupule invincible, de les avoir si long-tems écoutées.

Passe pour cette imprudence. Elle ne nommoit encore personne, & pouvoit être prise pour une défaite; mais l'avide appetit de parler de ce qu'on aime, seduisit toute ma raison. Je me laissai entraîner à ce torrent, & ces mysteres si secrets, & dont le secret faisoit les plus grands charmes, furent indignement revelez à la personne du monde qui devoit le moins les sçavoir.

Il faudroit aimer comme j'aime, Seigneur, pour concevoir parfaitement le remords affreux qui suivit cette faute. Il n'attendit pas les reproches que je meritois; je me les fis à moi-même avant qu'on pût me les faire; & regardant d'une vûë ce que j'avois hasardé, combien de promesses je violois, l'air de sacrifice qu'on pouvoit donner à ce qui n'é-

toient toutefois qu'un excès de paſſion ; je tombai dans un deſeſpoir, qu'un parfait Amant eſt ſeul capable de comprendre.

Il ne fut pas long-tems ſans éclater ; & tout irrité que devoit être mon Juge, je cherchois ſa preſence. Ah ! Seigneur, quelle entrevûë ! Ce n'étoit plus les amours & la confiance qui l'aſſaiſonnoient : Tant d'innocentes careſſes : Tant de transports de cœur qu'épanchoient nos ames à leurs premieres rencontres, ſe convertirent en moi dans une morne confuſion. Plus on s'efforçoit de la diſſiper, & plus il me ſembloit qu'on agravoit mon crime. Il fut trouvé auſſi grand que je le penſois ; & l'amour qu'on avoit pour moi, étoit trop delicat pour ſe picquer là-deſſus d'indulgence.

J'ai perdu la vûë de ce que j'aime. Le dépit & la douleur l'ont arraché d'auprés de moi, & je ne ſçay encore où ils l'auront conduit. J'erre vagabond par le monde, eſſayant de le retrouver ; non que j'eſpere recouvrer ſa tendreſſe & ſa confiance ; on ne m'en perſuadera jamais. Et quand par un miracle où je n'oſe m'attendre, on m'aimeroit encore, & on pourroit me le faire croire ; on ne m'ô-

tera pas le juste remords dont j'ai l'ame penetrée ; mais quelque figure terrible, où on se represente ce qu'on a tant aimé, sa vûë est toûjours preferable au desespoir où met son absence.

Le Prince Muça ne pouvoit assez admirer le caractere d'amour dont cet inconnu lui faisoit le tableau ; & y joignant un violent soupçon, que c'étoit une femme sous les habits d'un homme: Je serois indigne de la demie confidence que vous me faites, lui dit-il, si je m'opiniâtrois à vous la demander plus entiere ; mais je ne puis m'empêcher de vous dire que je devine peut-être le plus important de vôtre secret, & qu'il seroit déposé en de fidelles mains, si vous vouliez bien joindre vôtre aveu à ce que je soupçonne. Ah ! Seigneur, interrompit precipitamment l'Etranger, ne soupçonnez, ni ne devinez rien s'il vous plaît, que vous ne sçachiez toutes mes avantures ; elles ont des circonstances qui me feront avoüer sans honte avec le tems, ce que je n'oserois à present vous laisser penser. Je vais à Grenade, j'ai des raisons secrettes d'y aller, qui justifieront peut-être mon voyage ; & alors, Seigneur, j'éclaircirai vos soupçons. Mais en attendant je vous demande par toute

vôtre honnêteté, de vouloir bien les suspendre.

Muça auroit eu de la peine à borner là sa curiosité, si l'arrivée du Prince de Leon, que son Ecuyer vint lui annoncer, ne l'y eût contraint. La nuit étoit si claire, qu'on discernoit aisément les visages. Celui du Prince Espagnol pouvoit être connu de l'Etranger. Le Prince Maure se fit donc honneur de sa précaution; & disant au tendre Avanturier, qu'il ne sçavoit point resister au sexe dont il le croïoit, il avança vers l'endroit que son Ecuyer lui avoit marqué.

Les Princes se rendirent compte de ce qu'ils avoient fait depuis leur separation. L'Espagnol n'apprit pas sans douleur le peu de progrès qu'avoit fait Muça sur l'esprit de Moraysele. Il lui rendit de son côté, ce qu'il sçavoit des sentimens secrets de cette Reine; & s'appliquant l'un & l'autre à deviner qui pouvoient être les deux hommes qui s'en étoient entretenus: ils repasserent dans leur memoire tous les Princes & tous les Chevaliers de Grenade, sans sçavoir d'abord sur lequel arrêter leur soupçon.

Vous avez connu nôtre Cour, disoit Muça au Prince de Leon, & vous sçavez ce qui la composoit. Les gens qui

ſont demeurez dans les intereſts du vieux Muley, ont quitté Grenade, & vivent comme lui d'une vie privée. Sans cette retraite, l'Infant Abdily ſon frere, dont le jeune Roy porte le nom, me ſeroit ſuſpect. Il haït naturellement ſon neveu, l'uſurpation doit avoir augmenté cette haine ; quand il n'auroit point d'autre motif pour troubler le repos domeſtique du jeune Roy, que l'antipathie qu'il a pour lui, je ne balancerois pas à le juger l'Amant ſecret de Morayſele. Mais cet Amant doit être actuellement à la Cour, & l'Infant n'y paroît point depuis le changement de Regne. Morayme, dont l'une des Morayſeles avoit épouſé le frere, eſt un Politique confirmé, qui ſans entrer dans aucune faction, ſe maintient bien avec toutes. Cette conduite l'a fait demeurer à Grenade, mais il eſt trop ſage pour concevoir un amour ſi temeraire. Le reſte de nos Chevaliers ont leurs affaires qu'on n'ignore pas ; ou ont trop peu d'experience pour tenter une ſi grande entrepriſe.

Gazul, interrompit le Prince de Leon, ne ſeroit-il point l'audacieux que nous cherchons ? Il a fait l'eſſai de ſon audace, avec la fille d'un grand Roy. Il doit avoir confiance en ſon merite ; & il eſt ſi libe-

ral, qu'il aura facilement ſeduit la fidelité de quelqu'un du Palais. Gazul eſt plus aimable encore & plus hardi, que vous ne pouvez vous le repreſenter, ajoûta Maça; je le connois à fond, & ſi j'étois femme je ne ſçay rien qui pût me défendre contre ſon amour. Mais, pour aimer la femme d'un Roy regnant, il faut un uſage de diſſimulation dont je tiens Gazul incapable. La même diſſimulation étoit neceſſaire auprés de Zaïde, pourſuivit le Prince de Leon. Molabut & la Reine de Fez valoient bien pour les conſequences un Epoux couronné. Cependant, je ſçay par un Envoyé de Ferdinand qui étoit à la Cour de Fez au tems de cet amour, que Gazul fut auſſi bien avec Zaïde, qu'on y pouvoit être. Cela n'eſt pas entierement comme on vous l'a dit, repliqua le Prince Maure. Gazul fut aimé de Zaïde, & il eſt difficile qu'il ne le ſoit pas de tout ce qui le connoît bien; elle lui donna des marques de cette bienveillance, qui partant d'une Princeſſe de ce rang, étoient d'extrêmes faveurs; mais qui n'auroient été que des amuſemens, ſi elles fuſſent parties d'une Amante moins élevée. Ce que vous dites acheve de m'effrayer, interrompit le Prince de Leon; Gazul eſt

tout accoûtumé à se faire en amour des plaisirs d'ambition, & pourra bien se repaître d'imaginations avec la Reine de Grenade, comme il s'en est repû avec la Princesse de Fez. Non, non, poursuivit Muça, Gazul a l'esprit trop libre & trop enjoüé, pour couver un si grand dessein : Et s'il est vray que quelqu'un de nos Chevaliers en soit capable, ce doit être un Zégri. Ils ont l'ame ambitieuse & dissimulée. Ils en ont donné des preuves dans les diverses querelles qu'ils ont eûës avec les Chevaliers Abencerrages. Ce sont de vrais gens à baiser les mains du Roy, pendant qu'ils feront leurs efforts pour lui ravir l'honneur & la tranquilité, & vous me faites aviser, que Mahomad Chef de leur lignée, s'insinuë depuis peu dans les bonnes graces d'Abdily. N'en doutons point, ce Mahomad est amoureux de la Reine ; je me remets plusieurs de ses actions qui m'ouvrent l'esprit. Et ce fier Zégri n'aspireroit point à la faveur d'un Roy fait par les Abencerrages, si quelque dessein secret ne le portoit à cette Politique.

Le Prince Muça ne se trompoit pas, il n'étoit que trop vray que c'étoit Mahomad Zégri, qui avec un Eunuque de Moraysele qu'il avoit gagné, s'entrete-

noits dans le Bois, où quelques nuits auparavant le Prince de Leon avoit été contraint de s'arrêter. Si cette pensée eut fait une forte impression sur l'esprit des deux Princes, ils auroient peut-être rêvé plus d'une fois à ce qu'ils alloient entreprendre. Rien n'est plus à redouter que la vigilance d'un Rival caché. Mais le Prince de Leon brûloit d'impatience d'entretenir encore une fois Moraysele, & plus d'une raison obligeoit Muça à cette complaisance pour l'Espagnol. Il le conduisit chez un Muphty, trés-zelé pour le vieux Roy, à qui deux jours auparavant il avoit persuadé que l'entrevûë du Prince & de la Reine, rouloit sur les interests de Muley.

Sur cette assûrance, le Muphty avoit consenti à le garder chez lui, déguisé sous l'habit d'un de ces hommes saints de l'Alcoran, si reverez par les Observateurs de la Loy Mahometane. Cette partie ne pouvoit être mieux faite. Il y avoit long-tems qu'on attendoit à Grenade la venuë d'un de ces personnages. La foy qu'on avoit à ses prieres, en faisoit esperer le calme du Royaume, & la reünion des deux Rois.

Le Prince Muça n'eut donc pas si-tôt fait sçavoir à Moraysele, que le grand

ami du Prophete étoit arrivé; qu'elle fit dessein d'aller le voir. Le jour fut pris pour cette visite ; & la feinte austerité que le Prince Espagnol s'attribuoit, fournit les pretextes pour l'heure & le lieu. Il fut donc arrêté que ce seroit au coucher du Soleil, où, disoit-on, le jeûne du Saint Homme commençant à cesser, il se communiquoit aux prophanes. Un jardin secret du Muphty, où il n'y avoit que les Rois & les Reines, qui eussent droit d'entrer, parut propre pour la scene; & afin que l'attente d'un moment si desiré reçût quelque soulagement, le Prince fut consulté comme Prophete, sur certains points, dont voici le sommaire.



QUESTIONS.

I.

SI Galiane ne rameneroit point Abenemar à l'amour qu'il avoit eu pour elle.

II.

Si la perseverance de Fatime ne surmonteroit point un jour la froideur du Prince Muça.

III.

Si les foibleſſes de cœur que l'amour ſeul cauſoit, n'étoient pas moins deſagreables au Prophete, que les intrigues fondées ſur l'intereſt, & ſur la fauſſe gloire de paſſer pour la plus belle.

IV.

Si quand on n'engage un Amant que dans le deſſein d'ajoûter un Eſclave à ſon Triomphe, on lui doit autant de fidelité que ſi on l'avoit aimé de ſincere inclination.

V.

Si quand une Dame auroit eû de juſtes raiſons de changer ſouvent d'Amans; le nombre des avantures lui attireroit quelques reproches du Prophete.

VI.

Si l'exacte ſincerité eſt commandée en Galanterie comme dans une affaire plus ſerieuſe, & ſi au contraire un menſonge utile, ou qui épargneroit des chagrins, ne ſeroit pas un trait de prudence.

Quand le Prince de Leon lût ces queſtions, il ne pût s'empêcher de rire; il les porta au Muphty; & lui demanda ſi on avoit accoûtumé de le conſulter ſur ces ſortes de choſes. A conſiderer ma profeſſion dans toute ſa rigueur, repartit

le Muphty, on ne devroit me questionner que sur les affaires du Ciel, ou sur celles de l'Etat, & je suis persuadé que la vigilance Paternelle de nôtre Prophete dedaigne les Intrigues de Galanteries. Mais quand on trouve des Dames qui veulent bien lui donner cette étendüë, leur credulité ne gâte rien. Il vaut mieux qu'elles s'adressent à moi, dont le métier est de leur prêcher la vertu, qu'à quelques hypocrites interessées, qui peut-être en feignant de les conseiller selon leur conscience, les solliciteroient au vice. Mais, interrompit le Prince, si vous leur conseillez la vertu, elles ne vous consultent donc que la premiere fois? Car en general, les Dame jeunes & belles n'aiment pas qu'on renferme l'effet de leur beauté dans des bornes si resserrées. Je ne leur suis aussi que demi severe, poursuivit l'habile Muphty; & comme je croy moins offenser nôtre Prophete, en me relâchant à quelque indulgence, qu'en laissant sans Conducteur un Troupeau si facile à s'égarer, j'entre obligeamment dans l'interêt secret de leur cœur, & je ne leur défends que ce qu'une amie prudente leur défendroit. J'admire vôtre politique, repliqua le Prince en soûriant, & je voudrois pou-

voir en donner la pratique aux Pasteurs de nôtre Loy. Mais je les connois, ils ne voudront jamais s'humaniser de cette sorte. Montrez-moi de grace, comme il faudroit se prendre à leur en donner la leçon ; je suis aussi bien si mal instruit des secrets de vôtre Cour, que si vous ne me secourez, je vais perdre dans l'esprit de ces Dames, le credit que j'ai besoin d'y conserver. Le Muphty ne se fit pas trop prier : Il prit des mains du Prince, les Questions qu'il venoit de recevoir ; & commençant par Galiane, il répondit de cette sorte.



R E' P O N S E aux Questions.

I.

IL est plus aisé de surprendre un Cœur tout neuf, que d'échauffer un Cœur refroidi. Je conseille à la Dame qui se trouve dans cette necessité, de chaßer un cloud par un autre, pourvû toutefois, qu'il soit bien vrai qu'on l'ait quittée ; car souvent

ce qui paroît un vrai dégoût, n'est qu'un dépit affecté.

I I.

Ce que les charmes d'une Dame ne font point par eux mêmes, se fait rarement par toute autre voye; & quand il pourroit se faire, ce ne seroit qu'un amour de reconnoissance, dont tout cœur delicat ne doit jamais être satisfait.

I I I.

Il est incontestable, que la foiblesse de cœur est moins criminelle que l'attentat de dessein. Mais pour l'ordinaire, les suites de l'un ont, selon le monde, des jours plus favorables que les suites de l'autre, & c'est souvent le monde qu'il faut contenter.

I V.

On doit toûjours de la fidelité à qui on l'a promise: mais quand on ne la regarde que par devoir, elle est si fragile, qu'il vaut mieux en laisser l'usage libre, que de le condammner.

V.

Le grand nombre des avantures porte si fort sa punition avec soi, qu'à mon sens, le Prophete ne lui en destine point d'autre.

V I.

Il en est de la sincerité comme de la foy d'une Maîtresse; il ne faut permettre d'en violer les Loix, que parce qu'on le défen-

droit en vain. Mais quand une ame est bien faite, elle ne conçoit rien qui puisse autoriser un mensonge.

Si je n'avois eû qu'à répondre en general aux Questions proposées, dit le Prince au Muphty, j'aurois pensé à peu prés ce que vous venez de penser. C'étoit l'application qui me faisoit de la peine. C'est aussi à l'application que j'ai le plus songé, repartit le Muphty : Par exemple, Galiane est broüillée avec Abenemar, & veut sçavoir s'ils se raccommoderont. Cela dépend de l'assiete où se trouve l'ame de l'Amant. Quand à moi je suis persuadé que le dépit seul le fait agir. Il prend des vengeances publiques du mépris de Galiane ; il ne la voit plus chez elle ; il évite de lui parler dans les rencontres ; & à peine ce qu'il doit à son sexe, peut-il l'obliger à lui faire un salut indifferent. Ces sortes de coleres ne demandent qu'à être appaisées. J'invite Galiane à bien examiner les procedez d'Abenemar ; & comme cependant mes conjectures peuvent être fausses, je conseille à la Dame de faire une nouvelle avanture, si tant est qu'on l'ait veritablement abandonnée. Je trouve le même esprit dans vôtre réponse à Fatime, interrompit

terrompit le Prince, & je connois assez le Prince Muça, pour juger que vous conseillez cette Dame en ami sincere ; mais cette personne aux foiblesses de cœur, à laquelle vous enjoignez ingenieusement qu'elle contente le monde ; peut-on sçavoir sur quoi vous fondez votre avis ? C'est Chariffe, poursuivit le Muphty, qui aime éperduëment Abençarax, Chevalier Abencerrage. Cette passion est si fort la maîtresse de son ame, qu'elle en dirige tous les mouvemens. Chariffe ne fait pas une démarche, qui ne persuade le public à son desavantage ; & pendant que ces imaginations la perdent à tort dans le monde, cinq ou six fausses prudes dont je sçay les déportemens secrets, passent pour des exemples de vertu, & à l'aide de l'apparence, conservent une réputation qui seroit mieux dûë à Chariffe qu'à elles. Je reconnois Lindarache à la question sur l'infidelité. Cette Dame n'aime qu'elle. Les Amans qu'elle attache à son Char, doivent s'attendre à ne recevoir aucun autre fruit de leurs travaux, que l'assurance qu'ils ne sont pas ignorez. Et cette coquetterie ne passant point dans son esprit pour un veritable engagement, elle est en peine de sçavoir si c'est une infidelité, que de tenir plusieurs cœurs en

haleine. Vous voyez comme je flatte sa manie ; car à quoi serviroit de la combattre : Elle s'en trouve bien, & l'habitude en est forte.

Zulemaïde est sans doute la Dame scrupuleuse sur le nombre des avantures; quand son écriture que je connois, ne m'en assureroit pas : Elle m'a souvent consulté sur la même délicatesse : Mais elle peut dormir en repos, & je lui réponds positivement, ce que je dois lui répondre.

Et la Dame au mensonge, interrompit le Prince : Pouvez vous, sans indiscrétion, m'apprendre qui elle est ? Je trouve son procedé singulier ; elle demande grace sur l'exacte sincerité, & pratique celle de toutes dont je croirois la pratique plus difficile. Elle tombe d'accord qu'elle est menteuse ; je n'avois encore vû aucune personne sujette au mensonge faire cet aveu. Je vais en peu de mots vous expliquer le sens de la question, reprit le Muphty ; il faut pour la forme, faire attendre les Messagers des Dames curieuses, afin qu'elles demeurent persuadées qu'on ne consulte pas le Ciel sans quelque préparation. En disant cela, ils descendirent dans le Jardin secret du Muphty, où comme dans un

lieu ſacré, ils jugeoiont qu'ils ſeroient moins intertrompus que dans ſon cabinet. Et s'étant aſſis ſous un berceau de verdure, le Muphty commença de cette ſorte.



EXEMPLES ſur le Menſonge.

LA Dame dont j'ai à vous parler, eſt Moraysele, veuve d'un des Princes Morayme, & couſine germaine de nôtre Reine d'aujourd'hui. Elle fut aimée dès avant ſon mariage de l'Infant Abdily, frere de nôtre vieux Roi; & comme les Politiques qui préſident aux alliances des Grands, ne réglent pas toûjours les deſirs de leurs cœurs; la néceſſité où on mit Moraysele d'épouſer le Prince Morayme, ne lui parut pas incompatible avec un reſte de tendreſſe pour l'Infant Abdily. Ils continuerent à ſe voir: Ils s'écrivirent: Et ils donnerent enfin tant de preuves, que leurs feux n'étoient pas éteints, que Morayme crût devoir leur oppoſer ſon autorité.

Il défendit à ſa femme d'avoir au-

cun commerce avec Abdily. C'étoit justement augmenter l'envie qu'ils avoient de se voir. Ils firent suppléer l'adresse, au défaut de la liberté ; & un jour qu'ils étoient ensemble à une promenade secrette où Morayme fut tout prêt de les surprendre ; Moraysele l'ayant heureusement appercu la premiere, courut à sa rencontre, & luy fit tant de caresses, qu'elle luy ôta le soupçon de la verité.

Morayme avoit fait ce jour-là une partie de Chasse ; il s'y étoit égaré, & le hazard l'avoit conduit au rendez-vous des deux Amans. Moraysclle avoit, disoit-elle, deviné ce caprice du hazard, un tendre instinct le luy avoit révelé, & c'étoit pour en profiter, ou du moins pour ne voir personne en l'absence de son mari, qu'il la trouvoit en cet endroit

Moraysclle s'attendoit à de grandes loüanges de la part d'Abdily, pour avoir fait ce mensonge ; il avoit ménagé au Prince le loisir de se sauver sans être apperçu. Et en effet, qui ne chercheroit que de l'esprit dans une Dame, auroit trouvé la ruse de Moraysele infiniment loüable ; Mais l'Infant y cherchoit une sincerité que rien ne pût détruire.

Vous n'êtes pas sage, luy dît Moray-

ſele, lorſqu'ils ſe virent. Quoy, vous vouliez que j'allaſſe dire au Prince mon Epoux, le veritable ſujet de ma promenade ? & que par cet excès d'une ſincerité ridicule, je me miſſe dans le danger de voir Morayme tuer l'homme du monde que j'aime le plus ; Ou cet homme ſi bien aimé, me faire une loy de ne le voir de ma vie ? Oüi, Madame, repartit Abdily, je voulois tout cela, plutôt que de vous voir un penchant ſi naturel à faire un menſonge. Votre indulgence pour mes deſirs ne m'a point encore rendu parfaitement heureux ; Vous n'étiez pas ſeule à notre aſſination : la verité de ce qui ſe paſſa, auroit peut-être éclatté dans vos yeux, & vous auroit juſtifiée. Morayme ſe ſeroit difficilement réſolu aux dernieres extrémités de la fureur, contre un Prince qui luy eſt ſi proche. Enfin, Madame, mille choſes pouvoient détourner le peril que vous craigniez, & rien ne peut diſſiper la juſte défiance dont je me trouve prévenu. Songez-vous bien ce que c'eſt ? pour un Amant délicat, que d'être toûjours en garde contre la diſſimulation de ce qu'il aime ? Mais, interrompit Moayſele, ce n'eſt pas diſſimulation, que d'éviter un mal preſent qui nous

menace : C'eſt prudence ; Vous appelſerez cela comme il vous plaira, Madame, répartit Abdily, mais pour moi je l'appelle, le plus grand malheur qui pouvoit m'arriver. Vos regards, vos lettres, vos diſcours, me paroîtront autant d'enchantemens, dont il faut redouter le charme. Ah ! Madame, que vôtre prudence m'eſt cruelle, & que je vous aurois été obligé, ſi au péril de ma propre vie, il vous avoit été impoſſible de n'être pas ſincere.

Morayſele trouva ce ſentiment bizarre, & ne pouvant ſe réſoudre à y ſacrifier ſon repos, & ſa réputation, elle perdit l'amour du Prince, comme elle avoit perdu ſa confiance Elle tâcha de s'en conſoler par la conquête de Malabut, qui en ce temps-là vint à la Cour de Grenade, & qui trouvant Morayſele veuve, & fort à ſon gré, s'attacha publiquement à ſon ſervice.

Ils entrerent un jour dans le détail de ce qui les avoit obligez à ſe vouloir du bien ; la Princeſſe dit au Prince, ce qu'elle lui trouvoit de plus engageant. Tout l'eſt en vous, Madame, interrompit Malabut, vôtre beauté, vôtre eſprit, vôtre naiſſance : Mais, Madame, ſi je l'oſe dire, ce n'eſt point tout cela qui

m'a charmé ; c'est je ne sçai quel air passionné qui m'a fait comprendre que vous sçaviez aimer ; & qu'un homme assez heureux pour obtenir le choix de vôtre cœur, pourroit s'attendre à voir la délicatesse assaisonner tous ses plaisirs.

Molabut parloit sincerement ; mais Moraysele ne put le croire ; elle s'imagina qu'il vouloit l'éprouver, & affectant une nouveauté de cœur, qui n'étoit point nécessaire. C'est la nature toute seule, dit-elle, qui a répandu cet air sur ma personne, & je n'ai jamais rien eu dans l'ame qui ait dû me le donner. J'aimois Morayme comme un grand Prince que j'avois épousé Mais cette sorte d'amour ne laisse point d'impression visible. Quoi, Madame, s'écria Molabut, vous n'avez jamais rien aimé ? Hélas ! non, poursuivit Moraysele. Ce qu'on a crû d'Abdily n'est qu'une chimere, ajoûta le Prince. Chimere pure, continua la Princesse. Ah ! Madame, reprit Molabut d'un air transporté, que je suis heureux ! Je vous avouë qu'un excés de délicatesse a souvent combattu, ce que vos tendres manieres insinuoient dans mon cœur. Je vous trouve infiniment charmante par cet endroit ; mais j'aurois voulu vous avoir donné ce char-

me Vous levez mes ſcrupules, & vous rendez mon bonheur ſi parfait, qu'aucun Amant du monde ne doit en diſputer avec moi.

Imaginez vous combien Moraysele s'applaudit en ſecret, d'avoir ſçû mentir ſi à propos. Elle vint me voir ; & comme elle m'a toûjours honoré d'une ſinguliere confiance ; elle me dit tout ce que je viens de vous raconter. Je pris la liberté de la contredire, & je lui répreſentai les chagrins qu'elle s'étoit autrefois attirez, par un menſonge plus utile, & moins criminel que celui-là. Mais, mon Pere, me dit-elle ; car elle me fait la grace de m'appeller ainſi, ces innocentes fineſſes, meritent-t-elles le nom de menſonges ? Vous êtes convenu avec moi, que la délicateſſe d'Abdily étoit inſenſée ; & de vôtre confeſſion, mon premier menſonge étoit un effet de jugement. M'en trouvez-vous moins dans le ſecond Pourquoi dérober quelque choſe à la félicité d'un homme qu'on veut voir parfaitement heureux ? Ses chagrins ſur le paſſé, auroient ils empêché qu'il n'ait été ? Pourquoi ne pas s'épargner autant qu'on peut, ces dégoûts, & ces regrets inutiles ? je mourrois plûtôt que de tromper un Amant

ſur ce qui le regarde. Mais quel rapport doivent avoir les feux d'Abdily, avec ceux de Molabut ? ont ils quelque choſe de commun ? Et y a t il une perſonne de bon ſens, qui puiſſe ſoûtenir que je trahis Molabut, parce que je déſavoüe mes foibleſſes pour Abdily.

Il falut laiſſer la Princeſſe dans ſon opinion, elle en étoit trop prévenuë pour en guérir. Qu'arriva-t il ? Molabut ſurprit une Lettre d'Abdily, où ſuivant la maxime des Amans bizares, il reprochoit à Morayſele, comme une inconſtance, un engagement qu'il avoit autoriſé. Ces reproches ne ſe font point entre des gens qui ſe ſont aimez, ſans toucher quelque choſe de leur amour. Molabut demeura perſuadé qu'on lui avoit fait un menſonge, & ne l'a jamais pardonné à Morayſele. Il partit pour retourner à Maroc, ſans la voir & ſans répondre même aux Lettres qu'elle lui avoit écrites.

Ces deux chûtes conſécutives m'en firent appréhender une troiſiéme, plus funeſte pour la Princeſſe. Je pris mon caractere de Muphty : Je lui peignis le menſonge ſi criminel aux yeux du Prophéte, qu'elle n'a plus oſé le pratiquer ; ou que du moins elle me l'a celé.

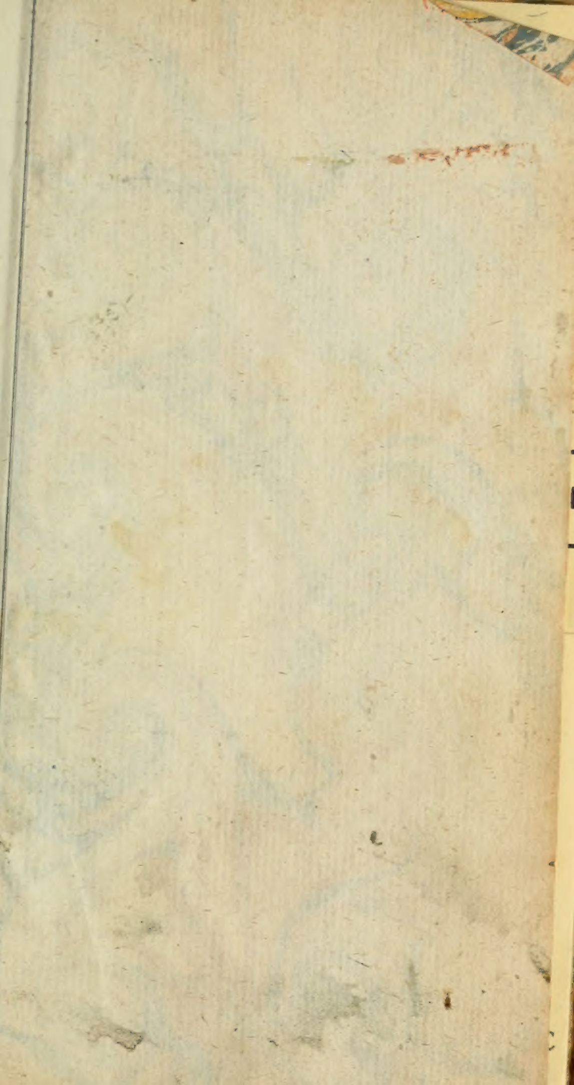
Mais je conçois parce qu'elle vous écrit, qu'elle retombe dans son naturel, & je voi bien qu'il faut l'y laisser. Car le moïen de détruire une habitude si fortement enracinée ?

Si le Muphty eût consideré les divers changemens de visage du Prince de Leon, il auroit aisément jugé que son discours ne lui étoit pas indifférent. Il eut d'abord une maligne joïe d'entrer dans le secret de son ennemie. A ce premier plaisir succeda celui de pouvoir, par plus d'une expérience, convaincre Moraysele de mensorge. Mais quand de ces réflexions il passa aux conjectures sur l'indiscrétion du Muphty, & sur les liaisons qu'il conservoit avec la veuve de Morayme. Il devint si inquiet & rêveur, qu'à peine il pouvoit cacher le trouble de son ame.

Trop heureux, si cette inquiétude eût passé dans son esprit pour un fidele avertissement. Mais il étoit ordonné du Ciel, qu'il verroit la belle Reine de Grenade, & qu'en la voïant il attireroit sur lui & sur elle les plus cruels malheurs, que deux Amans innocens aïent éprouvez. L'idée douloureuse qu'ils me donnent, éteint le feu de mon Génie. Il faut quelques jours de repos

pour le rétablir ; & ce ne ſera que dans le Tome ſuivant, qu'on verra la converſation de la Reine, & du Prince de Leon, chez le Muphty ; & les ſuites funeſtes, que le hazard, l'amour & la jalouſie y donnerent.

Fin du quatrième Tome.





Author Villedieu, Marie Catherine Hortense Desjardins, called Mme. de

Title Oeuvres. Vol. 4.

DATE.	NAME OF BORROWER.

ACCOMPANIED BY PHASE BOX

Not wanted in RE

'E

'OCK

IBRA

